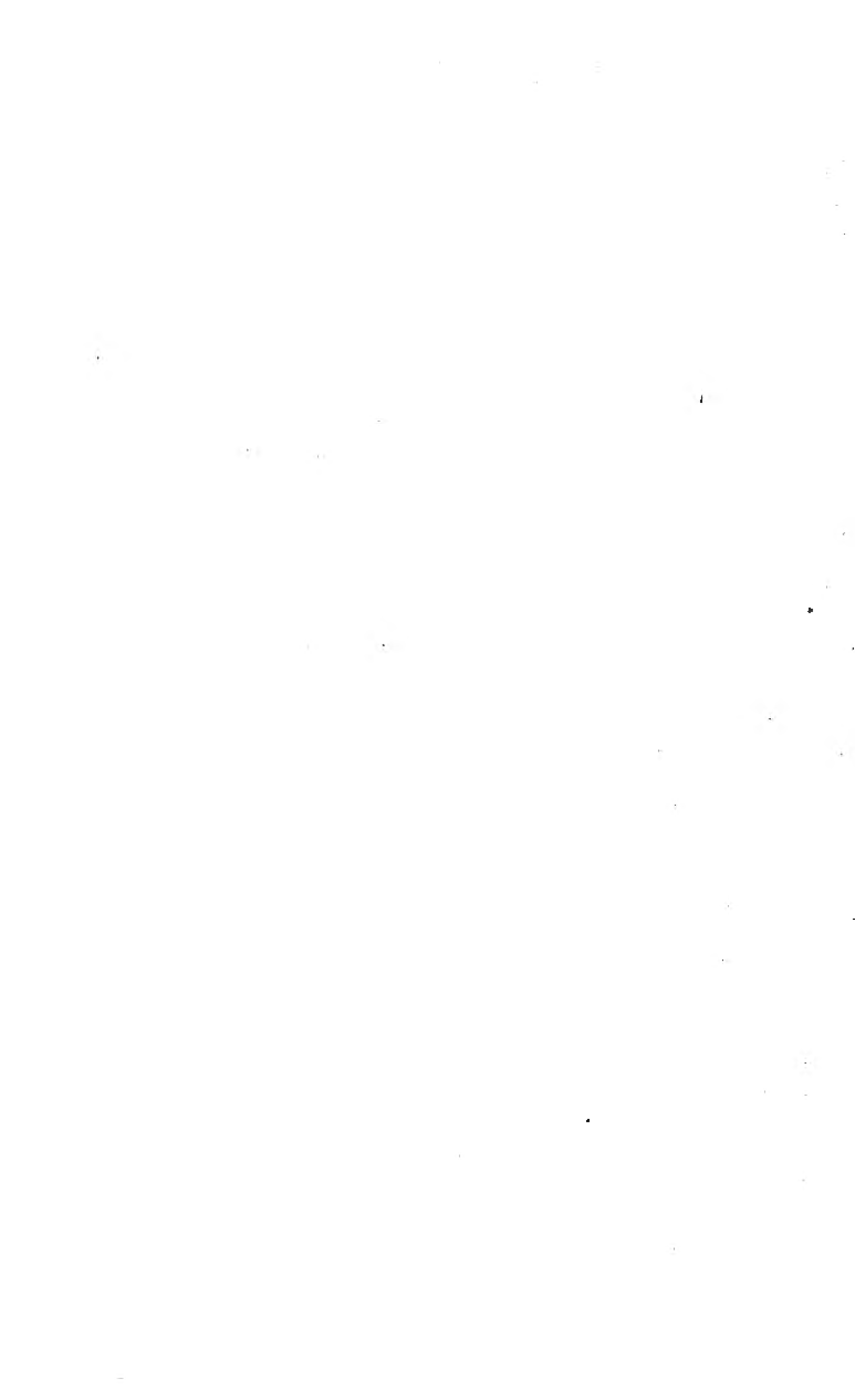




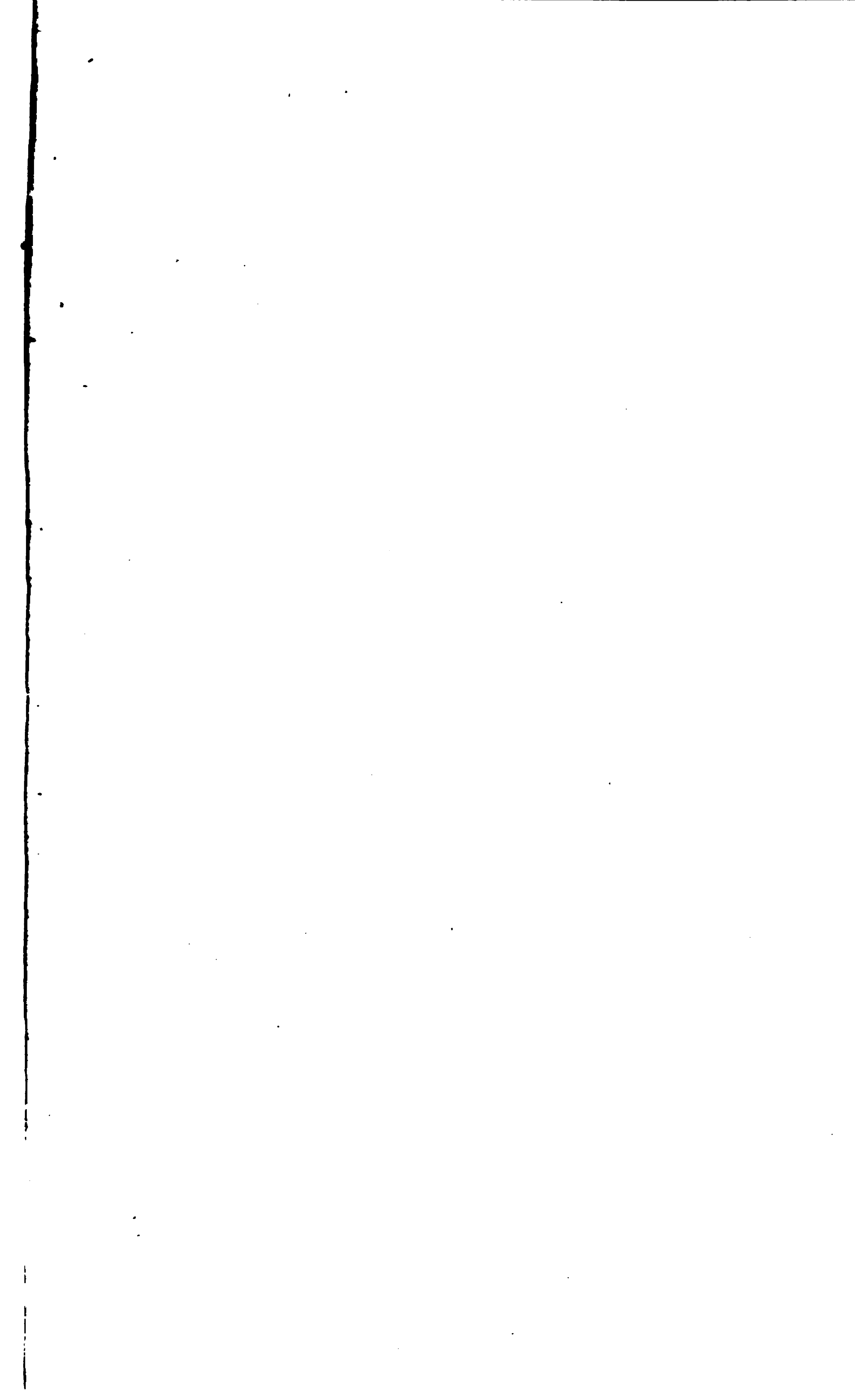


MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE DE BO





ADÈLE D'OSMOND, COMTESSE DE BOIGNE

d'après une miniature de J. Isabey
appartenant à Madame Achille Fould

[illegible]

RÉCITS D'UNE TANTE

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE DE BOIGNE

NÉE D'OSMOND

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR M. CHARLES NICOULLAUD

I

1781-1814

Portrait en héliogravure

Douzième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907

A LA MÉMOIRE

DU

MARQUIS OSMOND D'OSM

INTRODUCTION

La comtesse de Boigne, née Charlott
Éléonore-Adélaïde d'Osmond, « avait
nom, suivant sa propre expression, un
qui n'est plus de ce siècle ». Le sentime
s'est complu à nous dépeindre si ar
l'héroïne d'un roman (1), paru l'année
sa mort, a dominé toute la vie de
Boigne et inspiré ses dernières volc
effet, n'ayant pas eu d'enfant, au milie
ses autres neveux et nièces, elle ch
légataire universel son petit-neveu
futur marquis d'Osmond, avec leque
toutes les prévisions humaines, s'es
l'illustre famille de ce nom, dont l
figurent dans la salle des croisades à V
Il avait dix ans quand, en 1866, sa gr
mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans

(1) *Une Passion dans le grand monde*, par la comtes
2 vol. in-8°. Paris, 1866.

Suivant les clauses mêmes du testament, il fut à sa vingt-cinquième année, au mois d'août 1881, mis en possession d'une fortune considérablement augmentée par la gestion sage et prudente de dévoués exécuteurs testamentaires. J'étais alors son plus intime ami et nous avions de nombreux intérêts communs. Nous inventoriâmes ensemble le legs de Mme de Boigne : au milieu de merveilles artistiques, dispersées en 1884 dans une vente sensationnelle, se trouvaient un certain nombre de papiers de famille et des mémoires manuscrits. Notre première pensée fut de les éditer en commun. Mais une lecture attentive nous obligea à reconnaître que la publication immédiate de ces intéressants souvenirs n'était pas possible. Trop de convenances particulières et des droits personnels devant lesquels il n'y avait alors qu'à s'incliner s'y opposaient (1). Les mêmes motifs, sans doute, ont imposé à M. Taine la forme sous laquelle il mentionne l'origine de la citation qu'il fait au troisième volume du *Régime moderne* : « *Mémoires inédits de Mme de* ... (il ne

(1) Le duc d'Audiffret-Pasquier avait reçu de la comtesse de Boigne un exemplaire de ses Mémoires avec autorisation de les publier, si bon lui semblait; il n'a jamais voulu user de cette permission et ses héritiers ont observé la même réserve.

La famille du duc d'Audiffret-Pasquier reste donc complètement étrangère à la publication actuelle.

m'est pas permis de nommer l'auteur) (1). » A notre grand regret il fallait attendre, et probablement pendant de longues années encore, avant de livrer au public les attrayants récits écrits par la comtesse de Boigne pour ses neveux. C'est pourquoi Osmond, qui se désintéressait volontiers des lointaines réalisations, me donna, sur ma demande, le manuscrit original que lui avait légué sa grand'tante avec de nombreux papiers provenant aussi de la succession, et susceptibles d'offrir un intérêt historique, mais en m'imposant le devoir de le publier aussitôt que j'en verrais la possibilité. Je comptais, en attendant le moment de pouvoir faire cette publication intégrale, m'en servir pour d'autres travaux, alors en préparation.

Pendant vingt-cinq ans ces importants documents, destinés, suivant la pensée de leur auteur, à dormir sur les rayons de la bibliothèque du château de Pontchartrain d'abord et du château d'Osmond ensuite, sont demeurés en ma possession sans être communiqués à personne.

Trois articles parus à différentes dates dans le journal *le Gaulois* (2) et quelques notes insérées

(1) TAINE, *les Origines de la France contemporaine*, t. XI, p. 98, édit. in-18.

(2) Numéros des 12 juillet, 8 août 1890 et 28 avril 1893.

dans un volume d'histoire (1), avec la mention « Mémoires inédits », ont seuls discrètement signalé aux initiés l'existence de ces curieux souvenirs ainsi que le nom de leur détenteur actuel.

Durant cette longue période le temps a largement fait son œuvre. Le dernier marquis d'Osmond, mon ami, est allé rejoindre son père, ses grands-parents, sa grand'tante de Boigne et tous les siens dans le petit cimetière seigneurial d'Aubry-le-Panthou en Normandie. Le nom est éteint. La terre d'Osmond a été morcelée et vendue. Le château est passé dans des mains étrangères à la famille. Les archives sont dispersées.

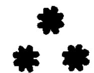
D'autres tombes aussi, en se refermant, ont modifié la situation.

Puis, les circonstances politiques qui nous avaient surtout arrêtés en 1881, ont été radicalement transformées par la mort et les événements; telles ou telles questions encore brûlantes à cette époque peuvent être aujourd'hui envisagées avec la sérénité et le calme de l'histoire. Les mêmes passions n'existent plus et les générations actuelles s'émeuvent peu de certains grands problèmes qui ont si vivement intéressé les précédentes. Les

(1) *Casimir Périer, député de l'opposition,* 1817-1830, par Charles NICOULLAUD. 1 vol. in-8° avec portrait. Plon-Nourrit et Cie, éditeurs, Paris, 1894.

luttes sont transportées sur d'autres terrains.

C'est pourquoi j'ai pensé que l'heure était venue de remplir le mandat confié à mon amitié, en livrant à la publicité les manuscrits de Mme la comtesse de Boigne.



Ces papiers, par les détails particuliers qu'ils précisent et mettent sous les yeux du lecteur, plutôt que par des exposés d'ensemble, aideront, je crois, à mieux connaître les petits côtés d'une longue période s'étendant du règne de Louis XVI à la révolution de 1848. Ce fut, sous tous les rapports, l'une des plus agitées et des plus remarquables de notre histoire nationale; elle est féconde en événements ou changements importants, sinon toujours heureux.

Toutefois, le lecteur ne devra jamais perdre de vue que la comtesse de Boigne n'a pas voulu, elle le déclare très modestement elle-même, faire œuvre d'historien, mais seulement de chroniqueur. « Je n'ai dit, a-t-elle écrit, que ce que je crois la vérité. » Et elle ajoute, au seizième chapitre de ce volume : « Dans ces barbouillages où je m'amuse à faire repasser devant moi, comme des ombres chinoises, sans suite et sans ordre, les différents souvenirs que ma mémoire me

retrace, je m'arrête plus volontiers aux petites circonstances qui m'ont paru assez piquantes pour être restées dans ma pensée, et ne sont pas assez importantes pour être rappelées ailleurs. Les personnages historiques ne sont dans mon domaine que par leurs rapports personnels avec moi, ou lorsque j'ai recueilli sur eux des détails circonstanciés de la vérité desquels je me tiens assurée. »

Sous ce couvert elle raconte avec la liberté de parole du dix-huitième siècle et une verve spirituelle soutenue par une légère pointe de mordante critique (1), — malgré qu'elle prétende à l'impartialité, — tout ce qu'on colportait dans les salons de son époque. Ils étaient nombreux et chacun sait quel rôle important ils ont joué. « Rappelez-vous, a écrit Taine, qu'en ce siècle les femmes étaient reines, faisaient la mode, donnaient le ton, menaient la conversation, par suite les idées, par suite l'opinion. Quand on les trouve en avant sur le terrain politique, on

(1) Mme Lenormand, parlant de l'affection de sa tante, Mme Récamier, pour la comtesse de Boigne, écrit : « Elle aimait cet esprit solide et charmant, cette malice pleine de raison, la parfaite distinction de ses manières et jusqu'à cette légère nuance de dédain qui rendait sa bienveillance un peu exclusive et son suffrage plus flatteur. » (*Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, 2 vol. in-8°, t. I, p. 134. Paris, 1859.)

peut être sûr que les hommes suivent : cha
d'elles entraîne avec soi tout son salon (1)

Mme de Boigne a tenu ce rôle charman
son retour d'émigration; et pendant prè
soixante ans, nous voyons la plupart des pe
nalités marquantes passer, ou s'arrêter da
cénacle auquel elle présidait avec tant de t
de gracieuse intelligence. Beaucoup de ta
naissants, soit dans la politique, les arts ou
térature, durent à son bienveillant appui de
chir les premières étapes, souvent si pénible
la renommée. Les célébrités arrivées elles-m
se montraient heureuses d'obtenir les suff
d'un esprit très instruit, au jugement tou
averti et sûr. Les deux lettres suivantes, ch
entre bien d'autres, l'indiquent suffisammen

« Ce vendredi.

« MADAME,

« Puisque vous avez demain le poète Ja
me permettrez-vous de vous offrir comme *lib*
un ancien article que j'ai écrit sur lui et dor
poésies traduites font tous les frais, il faut
ment cette circonstance pour que j'ose faire
ser sous vos yeux ce gros volume de vieille

(1) *Les Origines de la France contemporaine*, t. II, p
édit. in-18.

« Veuillez recevoir, madame, mes hommages les plus respectueux et dévoués.

« SAINTE-BEUVE (1). »

« MADAME,

« Je dois lire lundi soir ma pauvre *Judith* à quelques amis; j'ose vous donner cet avis sans aucune espérance. Vous n'avez pas le droit de quitter votre salon où tant d'esprits distingués vont chercher chaque jour vos inspirations. Je n'ai pas la présomption de croire qu'on puisse les sacrifier pour moi; je veux seulement que vous sachiez que je penserai à vous dans ce jour d'épreuve et que je vous regretterai comme un de mes juges les plus bienveillants et les plus éclairés.

« Veuillez agréer je vous prie, madame, l'expression de mes souvenirs.

« D. GAY DE GIRARDIN (2).

« Samedi ».

*
* *

Née à Versailles, avant la Révolution (3), élevée pour ainsi dire sur les genoux de la famille

(1) Lettre inédite.

(2) *Ibid.*

(3) En 1781 et non 1780 comme l'indique par erreur Mme Le-

royale, — sa mère était dame de Madame Adélaïde, fille de Louis XV, — amie de jeunesse, pendant l'émigration, de la princesse Marie-Amélie de Naples qui devait être duchesse d'Orléans et reine des Français, Mlle d'Osmond acheva son éducation en Angleterre.

Elle en rapporta un goût très vif pour la politique et des idées plus libérales que n'en comportait le milieu émigré où vivaient ses parents. Une direction intelligente, un esprit très ouvert, un jugement sain et droit lui permirent d'éviter

normand dans la jolie préface écrite pour *Une passion dans le grand monde*. Voici du reste le texte de l'acte de baptême de la comtesse de Boigne, que M. l'archiviste du département de Seine-et-Oise a eu l'obligeance de relever à notre intention sur les registres de la paroisse Saint-Louis à Versailles.

VILLE DE VERSAILLES
PAROISSE SAINT-LOUIS

Registre de 1781. Folio 14. *Verso.*
Baptêmes

L'an mil sept cent quatre-vingt un, le vingt février, Charlotte-Éléonore-Louise-Adélaïde, née hier, fille légitime de haut et puissant seigneur Mgr Eustache René d'Osmond, mestre de camp de cavalerie du régiment d'Orléans, et de haute et puissante dame Éléonore Dillon, a été baptisée par nous soussigné curé de cette paroisse. Le parein messire Charles-Antoine-Gabriel d'Osmond, évêque de Comminges, représenté par messire Jean-Joseph-Eustache d'Osmond, clerc du diocèse de Comminges; la mareine haute et puissante dame Marie-Louise-Mauricette-Élizabeth de Montmorency-Luxembourg épouse de haut et puissant seigneur Mgr le marquis de Montmorency-Laval, lesquels et le père ont signé avec nous.

Le marquis D'OSMOND. MONTMORENCY-LUXEMBOURG-LAVAL.
L'abbé D'OSMOND. JACOB, curé.

à la fois les exagérations, si souvent maladroites, du monde auquel la rattachait sa naissance et les entraînements révolutionnaires, plus ou moins conscients et avoués, mais toujours dangereux, auxquels beaucoup des amis de Mme de Boigne, et non des moindres, ne furent que trop enclins... avant d'avoir réussi à escalader le pouvoir.

On a écrit que la comtesse Osmond de Boigne représentait admirablement la transition entre l'ancien régime et le nouveau. Il faut ajouter que cela est vrai jusque dans les petites faiblesses naturellement inhérentes à tout caractère humain, et dont aucun, quelle que soit sa trempe, n'est exempt; la lecture de ces pages, où elle se laisse facilement et assez franchement deviner, le montrera. Ses sévérités contre les uns et ses indulgences pour les autres s'expliqueraient mal, chez un esprit aussi bien doué et pondéré, si l'on ne prenait en grande considération les circonstances ambiantes... et les affections d'un cœur qui restera toujours et malgré ses efforts, peut-être, très féminin. Les séjours qu'elle fit auprès de son père, le marquis d'Osmond, à l'ambassade de Turin d'abord et à celle de Londres ensuite, ont contribué à maintenir ses opinions dans le *juste milieu,* bien avant que le mot ne fût devenu l'étiquette d'un parti conçu,

peut-être, dans le salon politique de la comt
de Boigne.

Ce salon exerce un tel charme sur tous
qui l'ont traversé qu'ils ne peuvent plus
soustraire; si des exigences de situation le
éloignent, sa pensée reste présente à leur es
Il est une institution, presque une pers
morale dont on ne veut pas se laisser oub
« Je presse tendrement vos mains, écrit le c
de Saint-Aulaire, alors ambassadeur à Vie
tous les miens se recommandent à votre
venir, parlez de moi, je vous prie, à
salon (1)... » Xavier Marmier, obligé de qu
Paris, exprime les mêmes sentiments. « Je
lundi prochain... Croyez madame que pour l'
vue, à mon grand regret, si peu, je n'en ai
moins apprécié votre aimable demeure, et
d'une fois de loin je penserai avec affecti
l'élégant salon de la rue d'Anjou et aux b
arbres de Chastenay... (1) » Les relations
comtesse de Boigne sont européennes et
étrangers de distinction n'échappent pas à
traction qu'exercent ses brillantes soirées;
sent comme une nuance de regrets et de trist
à la pensée de ne pouvoir y prendre tout

(1) Lettre inédite.

part qu'il aurait peut-être désirée, dans cette lettre du comte de Nesselrode, premier ministre de Russie : « ... Conserver une place dans le souvenir de ses amis est assurément un des plus grands bonheurs de la vie. Le vôtre est trop précieux pour que je n'attache un vif intérêt à tout ce qui peut me rappeler les moments agréables que j'ai passés chez vous... Vous avez sçu conserver un salon agréable au milieu des orages politiques que vous avez eu à traverser...(1). » Il est vrai que, si nous en croyons les bruits signalés par le duc de Laval, Adrien de Montmorency, à Mme Récamier, il faudrait lire entre ces lignes le discret rappel d'un sentiment plus vif éprouvé jadis pour la « petite Adèle », et non oublié (2). Le général Pozzo, l'ami de toujours, dont il est si souvent parlé dans les Mémoires, écrit en quittant l'ambassade de Russie à Paris, pour celle de Londres : « Vous avez bien fait de penser à moi dans ces derniers moments d'adieu. Notre amitié date de si loin qu'elle est toujours prête à venir au secours dans les occasions difficiles. Celle qui m'oblige de quitter tant d'habitudes et de relations agréables,

(1) Lettre inédite.

(2) *Madame Récamier et ses amis*, par Édouard HERRIOT, t. I, p. 282, Plon-Nourrit et Cie, éditeurs, Paris, 1905.

m'est très amère; je tâcherai de m'y accommoder non sans peine ... (1). »

Le cénacle de Mme de Boigne accueille toutes les opinions; le talent et la bonne éducation suffisent pour en ouvrir la porte. Lamartine, dont les poésies furent certainement plus goûtées dans ce milieu intelligent que les idées politiques, y fréquenta; et les célèbres lévriers, avant de figurer aux pieds de la statue du grand poète, envoyèrent un des leurs dans cette hospitalière maison. Les deux autographes suivants, si curieux, et inédits, ne permettent aucun doute à ce sujet :

« M. de Lamartine a l'honneur d'envoyer à Mme la comtesse de Boigne l'ami qu'elle a désiré et qu'il a élevé pour elle, il le recommande avec un sentiment tout paternel. c'est l'animal le plus sensible et le plus intelligent qu'il ait jamais connu; il s'en sépare avec un véritable chagrin, plus qu'il n'ose l'avouer.

« il n'est pas formé encore, il faut tolérer tout pendant quelque tems. un petit mot de reproche bien doux est la seule correction qu'il faille à cette race, autrement on leur perdra à jamais le caractère et la naïveté.

« il a passé la maladie. s'il tousse il faut un peu

(1) Lettre inédite.

d'eau de mauve. Jamais rien autre. les médecins de chiens les tuent tous parce que ce ne sont pas des chiens mais des oiseaux à quatre pattes.

« les premiers jours il va être bien triste. s'il y a un chien pour l'amuser ce sera mieux. la nourriture est du pain avec des légumes et un peu de poulet, pas d'autre viande.

« pardon de tous ces détails mais dans six mois Mme de Boigne les comprendra.

« Je la prie de permettre que je joigne mes respectueux hommages à cette ordonnance.

« LAMARTINE.

« une cuiller à café d'huile d'olive de l'eau de mauve sucrée ou miellée à boire — des légumes, Épinards, etc., à manger avec du pain seulement 2 fois par jour. Voilà la medecine et le régime.

« Le faire promener un peu dans un jardin et manger du chien dent.

« Je regrette bien de n'avoir pu profiter encore de la permission d'aller le recommander à Mme la comtesse de Boigne, mais de huit heures du matin à minuit il n'y a pas une heure pour le plaisir quand on a le double malheur d'être député et poëte.

« Mille respectueux homages.

« LAMARTINE. »

Guizot, l'austère Guizot lui-même, non
occupé quoiqu'il ne soit pas poète, app
cette rapide esquisse le contingent de so
cieux et éminent témoignage (1).

« ... Je ne me trouve nulle part aussi bie
chez vous. J'ai passé depuis quelque tem
soirées d'une façon inévitable et ennuye

« Décidément j'aime mieux la rue d'Anj
Chatenay (2) ou Pontchartrain (3)...

« ... J'espère aussi que malgré le vent e
soleil, j'irai encore une fois vous rendr
devoirs à Chatenay. Mais vous nous revi
bientôt n'est-ce pas ? Chatenay ne peu
qu'un accident heureux. La rue d'Anjou e
très agréable habitude.

« Mille tendres respects.

« GUIZOT.

« Samedi, 2 octobre 1841. »

Il serait facile de multiplier ces citatio
puisant dans les lettres venues jusqu'à
toutes montrent l'attrait des réunions qui s
tenues pendant plus d'un demi-siècle c

(1) Lettres inédites.

(2) Maison de campagne de Mme de Boigne.

(3) Propriété du marquis Rainulphe d'Osmond, frère de
tesse de Boigne.

comtesse de Boigne. Ajoutons seulement, afin d'être précis, que le bon renom de la salle à manger ne nuisait en rien à celui du salon, et pour la plus grande satisfaction des invités, les dîners de la rue d'Anjou, de Châtenay ou de Trouville préludaient agréablement aux causeries de la soirée. En maîtresse de maison avertie et connaissant les hommes, Mme de Boigne s'évertuait même à leur procurer de rares douceurs, comme le montre la lettre suivante du chef des Palikares :

« MADAME LA COMTESSE

« Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous l'annoncer, Je prends la liberté de vous envoyer Tout ce qui m'est parvenu de miel du mont Hymette. Je l'avais demandé pour vous, Madame la Comtesse, si peu qu'il y en ait il vous sera un témoignage de mon respect et de mon admiration, autant que de ma gratitude pour la sympathie que je sais que vous donnez à ce pays des abeilles qui ont composé le miel, et ce pays est ma bien-aimée Patrie.

« Agréez je vous prie, Madame la Comtesse, mon hommâge très profond.

« 10 février 1838. » « J. COLETTIS. (1)

(1) Homme d'État grec, ministre, membre du gouvernement provisoire et représentant de la Grèce à Paris (1788-1847).

Je ne veux pas résister au plaisir de citer encore quelques extraits de lettres inédites de Mme Récamier, le lecteur y verra mieux l'expression du charme séduisant exercé par la comtesse de Boigne sur toutes les personnes qui l'approchèrent.

« Mardi 17

« Je veux vous remercier chère madame de votre charmante hospitalité vous dire que je regrette Chatenay si verd et si frais, que je regrette surtout les heures passées seule avec vous, jamais je n'ai senti plus vivement l'agrément de votre esprit le charme inépuisable de vos entretiens ils n'avaient que l'inconvénient de nuire à ma bienveillance naturelle en me faisant trouver ennuyeux tout ce qui venait se placer entre vous et moi...

« Je dirai votre souvenir à M. de Chateaubriand vous êtes du très petit nombre de personnes dont il aime encore la société, car il redevient bien sauvage et cela m'atriste il n'en est pas moins bon et aimable pour ses amis.

« ... que j'aimerais à me promener avec vous au bord de la mer, à parler avec vous *d'autrefois,* du reste c'est partout que votre conversation

est un des plus grands plaisirs que je connaisse, un des seuls auxquels je sois restée sensible... »

Mme Récamier, elle s'y connaissait, « le culte du talent fut une partie de son caractère (1) », vient de nous montrer le secret qui rendit si attrayante la société de la comtesse de Boigne : elle savait causer et faire causer autour d'elle. Cette agréable tradition se perd de plus en plus et bien peu de jeunes femmes aujourd'hui ont appris à la conserver. On parle beaucoup dans les salons modernes, on écoute peu et l'on ne cause plus du tout. C'est un art oublié, les aïeules le poussaient jusqu'à savoir s'ennuyer avec esprit; Mme de Boigne possédait au plus haut degré cette délicate et charmante science de la bonne compagnie. Il suffit pour nous en convaincre de lire la définition tracée par sa plume alerte et élégante dans l'un des deux romans qu'elle a publiés.

« La conversation, écrit-elle, est comme toutes les autres jouissances, il ne faut pas l'user; elle doit arriver par hasard, imprévue, naturellement, quand les circonstances se trouvent propices et que les causeurs se rencontrent sans dessein,

(1) BALLANCHE, biographie inédite de Mme Récamier citée par M. Édouard HERRIOT, *Madame Récamier et ses amis*, t. I, LXXIV.

car alors ils portent des paroles attach
comme les arbres portent des fruits et
arrivent à leur temps..... la conversatio
alternativement la chose la plus tenace et l
fugitive du monde; quelquefois elle s'e
obstinément, en dépit de toutes les int
tions, surmontant tous les obstacles; plus
vent le vol d'une mouche, un fauteuil dé
la dérangent; faut-il s'en affliger démesurém
Non, du tout; elle reprendra à son t
demain, tout à l'heure, et le vol de cette mo
ce fauteuil déplacé lui auront peut-être fou
autre texte qui la rajeunira et lui procure
nouvelles grâces. Ce qui est nécessaire
conversation, ce sont des gens distingué
s'y plaisent, mêlés à quelques savants et
certaine proportion de femmes et de pers
un peu futiles, mais intelligentes; après
laissez faire, moins on la conduira, plu
trouvera son chemin (1). »

Par ses grandes qualités, jointes à une
cation intelligente des principes qu'elle e
avec tant de finesse et d'esprit, la comtes
Boigne a su retenir autour d'elle, pour a
les derniers soirs de sa vie, les personn

(1) *La Maréchale d'Aubemer*, par la comtesse DE BOIGNE
in-18.

qui, par naissance, fortune, situation mondaine ou talent, tenaient une place dans la société contemporaine. Elle avait conservé, jusque dans l'extrême vieillesse, sinon la beauté, du moins toutes les brillantes facultés de sa jeunesse, comme le montre ce joli portrait tracé par la nièce de Mme Récamier :

« Depuis bien des années Mme de Boigne ne marchait plus; elle ne pouvait faire quatre pas, on la portait à sa voiture, dans son jardin, de sa chambre dans son salon, de son salon dans sa salle à manger, et on ne l'apportait là que lorsque ses invités étaient déjà réunis. Et quelle n'était pas la surprise d'un convive nouveau devant l'inconcevable contraste entre ce je ne sais quoi d'emmaillotté, d'encapuchonné, que deux valets venaient apporter, et cet esprit si fin, si net, qui sortait de dessous ces hardes, se mettait à table, causait comme s'il avait eu trente ans, et vous charmait!... Mme de Boigne avait conservé toutes ses dents, ses beaux cheveux, ses jolis traits, et quand la conversation l'amusait et l'animait, un rayon des grâces de sa jeunesse passait sur ce visage plus qu'octogénaire (1). »

(1) *Une passion dans le grand monde*, par la comtesse DE BOIGNE. Préface de Mme LENORMAND.

Mme de Boigne ne se contentait pas d'être une maîtresse de maison accomplie et de tenir sous le charme de son esprit et de son intelligence les personnes qui furent reçues dans son salon. Musicienne remarquable douée d'une fort belle voix, elle fut aussi écrivain. J'ai signalé, en passant, les deux romans publiés par elle, dont le dernier était encore à l'impression au moment de sa mort. Suivant sa volonté, Mme Lenormand se chargea d'en terminer l'édition.

La comtesse de Boigne a laissé un autre ouvrage d'imagination encore inédit, puis enfin les récits auxquels ces lignes servent d'introduction, qui sont de beaucoup son œuvre la plus importante et la plus remarquable. Elle donnait la primeur de certains passages à ses intimes, et tel de ses amis, étranger comme elle au monde des lettres, ne dédaignait pas de mettre à profit les loisirs d'une très haute situation pour suivre le même exemple, si nous en croyons la correspondance inédite de Mme Récamier. Faut-il classer ces lectures à côté des célèbres séances de l'Abbaye-aux-Bois, où un certain nombre de privilégiés étaient admis à entendre, avant la publication, les *Mémoires* de Chateaubriand, les *Premières méditations* de Lamartine, la *Peau de chagrin* de Balzac, le *Prométhée* d'Edgard

Quinet, les Œuvres de Ballanche, J.-J. Ampère, Sainte-Beuve, etc., etc. (1)?

« ... j'attends avec impatience, écrit Juliette, d'être de retour à l'abbaye-aux-bois pour aller vous voir je pourrai alors passer toute la soirée avec vous, M. Pasquier nous lira peut-être quelques chapitres de ses mémoires (2) vous n'oubliez pas que vous m'avez aussi fait *une promesse.* — Voilà d'agréables perspectives pour charmer ma solitude actuelle... »

« Passy, mercredi.

« Je vous attends vendredi à une heure très chère madame, que vous êtes aimable de consentir à me donner une si charmante distraction, vous savez ce que je pense de ce que vous apellez *vos paperasses*, et j'ai la prétention d'être un fort bon juge, je vous remercie donc mille fois d'une lecture qui dans ma situation est un véritable bienfait... »

Il serait dommage de passer sous silence cet éloge aussi délicatement offert que réellement mérité :

(1) Cfr. *Madame Récamier et ses amis,* par Édouard HERRIOT, t. II, chap. XV, XXI, XXII, XXIII.

(2) *Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier,* publiés par le duc D'AUDIFFRET-PASQUIER, de l'Académie française. 6 vol. in-8°, Plon-Nourrit et Cie, éditeurs, Paris, 1894.

« Avez-vous lu la Revue des deux monde:
que dit M. Sainte Beuve des *auteurs* qui le
sans qu'on *s'en doute,* m'a si naturellemen
penser à vous que je suis sûre qu'il y pe
aussi... (1).

« L'auteur, sans s'en douter », ne se m
pas insensible au compliment et le numéro
été demandé, Mme Récamier, toujours b
et bienveillante, répond : « Voici la revu
« deux mondes, je n'ai pas pu l'envoyer p
« Amélie (2) l'ayant prêté à Mad. Guizot...

On voit qu'un critique littéraire, non
moindres, mais qui ne passe pas pour avc
« la bienveillance naturelle » de la douce Jul
non seulement appréciait l'esprit et le juge
de Mme de Boigne, mais encore estimait
rablement son talent d'écrivain. Et cela, jc
la haute et prépondérante situation mon
qu'elle occupa pendant si longtemps, ajout
saveur toute particulière aux récits que la
tesse Osmond de Boigne fait à son nev
comte Rainulphe d'Osmond, père de celu
confia à mon amitié la propriété et la libre d
sition de ces curieux papiers.

(1) Mme Récamier, lettre inédite.
(2) Mme Lenormand.
(3) Lettre inédite.

*
* *

En publiant ces documents j'obéis au désir formel qui m'a été transmis par le légataire universel de Mme de Boigne, sa grand'tante. Si j'avais été empêché de remplir personnellement cette mission, qu'il m'est agréable d'exécuter, j'aurais, en déposant le manuscrit original que je possède dans une bibliothèque publique, laissé au premier venu la possibilité de le faire. Peut-être n'eût-il pas eu les mêmes raisons d'affection pour apporter dans cette tâche délicate toute la prudente réserve et les soins méticuleux que je me suis efforcé d'y mettre.

Là se borne mon rôle, et je n'ai pas à juger la pensée, ni à rectifier, dénaturer ou modifier le texte; mais il demeure cependant bien établi que ces mémoires contiennent les opinions de la comtesse Osmond de Boigne, et non celles de son petit-neveu et héritier, le marquis d'Osmond, telles que je les ai connues. Bien souvent nous avons parlé des réserves que nous aurions eu à faire si nous avions ensemble publié ces récits. Je n'estime pas qu'il y ait, aujourd'hui et dans les circonstances actuelles, intérêt pour le public à

ce que j'indique en détail mes restrictions personnelles. Je me suis contenté d'ajouter un certain nombre de renseignements historiques ou biographiques et de rechercher dans les papiers qui m'ont été donnés en même temps que le manuscrit, ceux qui offraient une valeur documentaire sur les faits dont il est parlé dans le cours de la narration. On trouvera les premiers en note au bas des pages et les seconds aux pièces justificatives à la fin de chaque volume. Il ne m'a pas été possible d'éviter quelques rares et très courtes coupures; des points dans le texte marquent la longueur du passage supprimé et une note le signale (1).

Au moment où se réalise le projet formé par Osmond et moi, il y a vingt-cinq ans, il n'est plus possible, comme j'en avais toujours eu le dessein, d'inscrire son nom avant le mien sur la couverture de ces volumes. Puisque la Providence l'a décidé ainsi, je signe seul, mais je

(1) Je me suis servi exclusivement, pour l'édition de ces mémoires, du manuscrit original et des papiers légués par Mme la comtesse de Boigne à son petit-neveu Osmond, auxquels j'ai ajouté seulement le résultat de mes recherches personnelles dans les dépôts publics.

Aucune des archives particulières appartenant aux familles parentes ou amies de Mme la comtesse de Boigne n'a fourni de documents pour ce travail; en conséquence personne n'est intervenu dans la présente publication.

désire que le souvenir de mon ami le marquis d'Osmond n'en soit pas plus séparé qu'il n'est absent de ma pensée.

Charles NICOULLAUD.

Neuilly-sur-Seine, 2 février 1907.

A MON NEVEU

RAINULPHE D'OSMOND

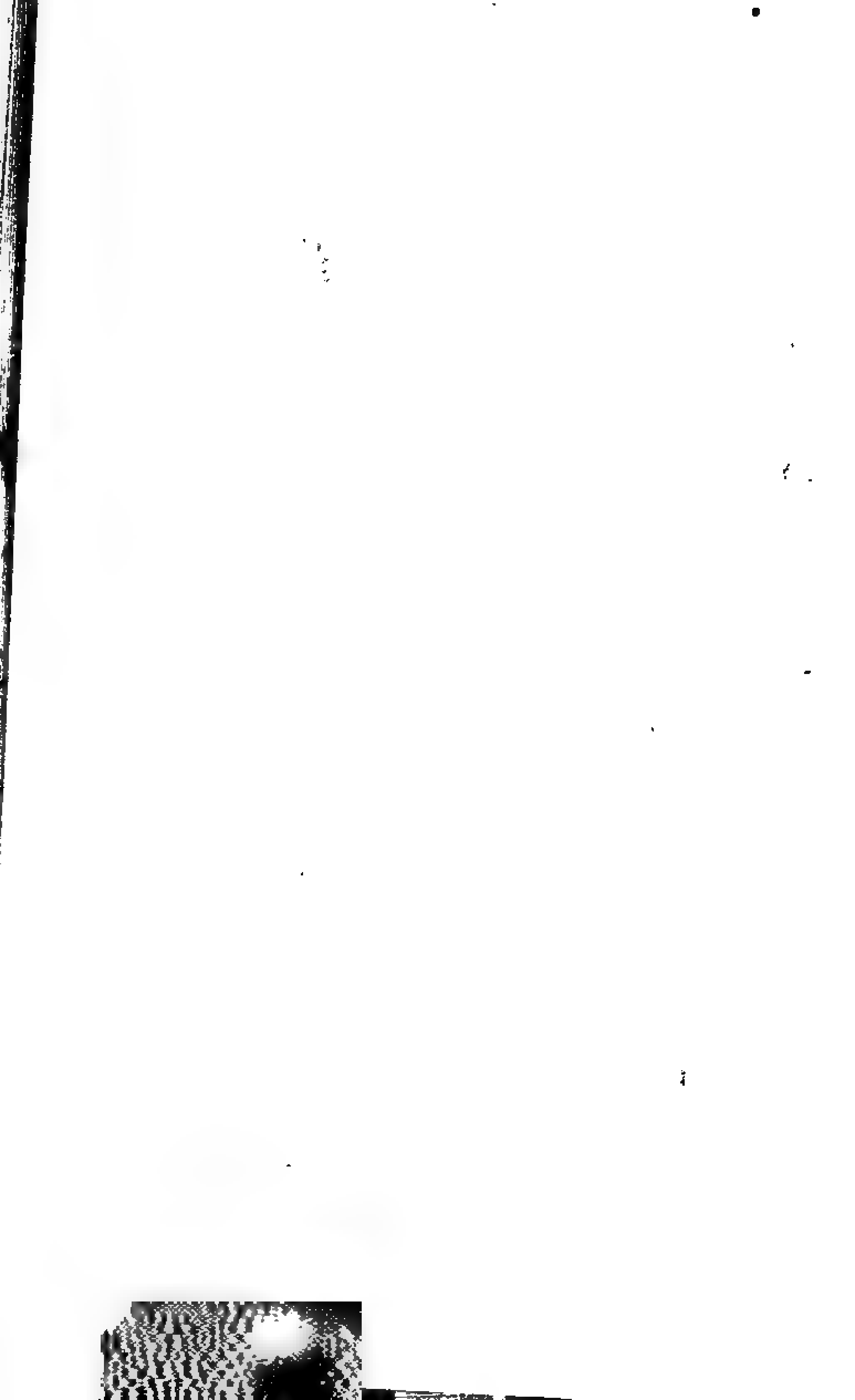
« I pray you when you shall these de
« Speak of me as I am : nothing exte
« Nor set down aught in malice. »

Othello — SHAKESPEA



Je n'avais jamais pensé à donner un nom à ces décousues lorsque le relieur auquel je venais confier s'informa de ce qu'il devait inscrire sur du volume. Je ne sus que répondre. Mémoires, *c bien solennel;* Souvenirs, *Madame de Caylus a ce titre difficile à soutenir et de récentes publi l'ont grandement souillé. « J'y songerai, » rép je. Préoccupée de cette idée, je rêvai pend nuit qu'on demandait à mon neveu quels étai deux volumes à agrafes. « Ce sont des récits tante.* » Va pour les récits de ma tante, *m'éc en m'éveillant; et voilà comment ce livre a été*

RÉCITS D'UNE TANTE



AU LECTEUR, S'IL Y EN A

Au commencement de 1835, j'ai épro
malheur affreux; une enfant de quatorze
j'élevais depuis douze années, que
maternellement, a péri victime d'un
accident. La moindre précaution l'aurai
les plus tendres soins n'ont pas su le prév
ne me relèverai jamais d'un coup si crue
la suite de cette catastrophe les plus
heures de mes tristes journées étaien
que j'avais été accoutumée à employer a
loppement d'une intelligence précoce
j'espérais bientôt soutenir l'affaiblisseme
mienne.

Quelques mois après l'événement, en c
avec un ami, dont la bonté et l'esprit s'occ
à panser les plaies de mon cœur, je lui r
un détail sur les anciennes étiquettes c

(1) Voir aux *Pièces justificatives* les lettres de la re
Amélie et du général Pozzo.

sailles : « Vous devriez écrire ces choses-là, me dit-il, les traditions se perdent; et je vous assure qu'elles acquièrent déjà un intérêt de curiosité. » Le besoin de vivre dans le passé quand le présent est sans joie et l'avenir sans espérance, donna du poids à ce conseil. J'essayai, pour tromper mes regrets, de me donner cette tâche pendant les pénibles moments naguère si doucement employés; parfois il m'a fallu piocher contre ma douleur sans la pouvoir soulever; parfois aussi j'y ai trouvé quelque distraction. Les cahiers qui suivent sont le résultat de ces efforts : ils ont eu pour but de donner le change à des pensées que je pouvais mal supporter.

Mon premier projet, si tant est que j'en eusse un, était uniquement de retracer ce que j'avais entendu raconter à mes parents sur leur jeunesse et la Cour de Versailles. L'oisiveté, l'inutilité de ma vie actuelle, m'ont engagée à continuer le récit de souvenirs plus récents ; j'ai parlé de moi, trop peut-être, certainement plus que je n'aurais voulu ; mais il a fallu que ma vie servît comme de fil à mes discours et montrât comment j'ai pu savoir ce que je raconte.

Il y avait déjà bien du papier griffonné, d'une façon à peu près illisible, lorsqu'une personne

au goût de laquelle j'ai confiance, m'a fait une sorte de violence pour en prendre connai sance : elle m'a fortement engagée à en fai faire une copie et à la revoir. Pour la cop c'était facile, quant à la *revoir* c'est tout à f inutile ; je ne sais pas écrire ; à mon âge je n'a prendrai pas le métier, et si je voulais essay de rédiger des phrases je perdrais le seul mér auquel ces pages puissent aspirer, celui d'êt écrites sans aucune espèce de prétention tout à fait de premier jet. S'il m'avait fallu fai une recherche quelconque, ailleurs que da ma mémoire, j'y aurais bien vite renoncé, n'ai voulu qu'une distraction et non pas travail.

Si donc mes neveux jettent jamais un co d'œil sur ces écritures ils ne doivent pas s'a tendre à trouver *un livre;* mais seulement u causerie de vieille femme, un ravaudage salon ; je n'y mets pas plus d'importance qu'à ouvrage de tapisserie. Je me suis successiveme servi de ma plume pour laisser reposer m aiguille et de mon aiguille pour reposer ma plum et mon manuscrit arrivera à mes héritiers comm un vieux fauteuil de plus.

N'ayant consulté aucun document il y a prob blement beaucoup d'erreurs de dates, de lieu

peut-être même de faits; je n'affirme rien si ce n'est que je crois sincèrement tout ce que je dis. Je professe peu de confiance dans une impartialité absolue, mais je pense qu'on peut prétendre à une parfaite sincérité : on est *vrai* quand on dit ce qu'on croit.

En recherchant le passé j'ai trouvé qu'il y avait toujours du bien à dire des plus mauvaises gens, et du mal des meilleurs; j'ai tâché de ne pas faire la part d'après mes affections, je conviens que cela est assez difficile; si je n'y ai pas réussi, je puis assurer en avoir eu l'intention.

Les temps devenant plus calmes, peut-être sera-t-il assez curieux d'observer comment, dans ceux où j'ai vécu, la force des circonstances m'a toujours entraînée à être une personne de parti, tandis que par instinct, par goût et par raisonnement, j'avais horreur de l'esprit de parti et que je jugeais assez sainement des fautes et des ridicules où il conduit.

J'espère que mes neveux seront à l'abri de cette fausse situation : je le souhaite pour eux, pour mon pays, pour le monde, qui aurait bien besoin d'un peu de repos. Quant à moi, j'en jouirai probablement depuis longtemps avant que l'oisiveté de quelque matinée pluvieuse ou de quelque longue soirée d'automne porte peut-

être quelqu'un à ouvrir ce volume de
bibliothèque de Pontchartrain.

Chatenay, juin 1837.

NOTA DE 1860

La mort, la cruelle mort a changé toutes
sions. Ce manuscrit sera déposé dans la b
du château d'Osmond, département de l'Oı
berceau de mes ancêtres et de ma sépulture



MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE DE B(



CHAPITRE PREMIER

Origine de ma famille. — Mon grand-père : Aventur nesse. — Mariage de mon grand-père. — Envoi de Europe — Mes grands-oncles. — Étiquettes de Cour. de mon père. — Famille de ma mère. — Mariage d — Ma mère a une place à la Cour. — Mes parents à Versailles. — Ma naissance. — Anciens usages de Le roi Louis XVI. — La Reine. — Mme de Polign sieur, comte de Provence. — Monseigneur le comte Madame, comtesse de Provence. — Mme la comtes — Madame Élisabeth. — Les princes de Chio.

De si grands événements ont occupé la génération qui vous a précédé et l'ont absorbée que les traditions de famille seraien dans ce vaste océan si quelque vieille femn moi ne recherchait dans ses souvenirs d'enf reproduire. Je vais tâcher d'en réunir quelq votre usage, mon cher neveu.

Giannone, dans son *Histoire de Naples,* vo dra la plus brillante des prétentions de votr Moréri vous expliquera les droits que vous a croire descendant de ces heureux aventu mands, conquérants de la Pouille, droits a fondés que sont la plupart de ces antiques p de famille. La cathédrale de Salisbury ren restes d'un de ses archevêques, saint Osmon

nous rattachons aussi des souvenirs, et le comté de Sommerset a pour armes le vol qui forme les vôtres et qu'il tient de son seigneur Osmond, compatriote de Guillaume le Conquérant. Ces armes furent données par le duc de Normandie à son gouverneur, Osmond, qui l'avait enlevé aux vengeances de Louis d'Outremer.

La branche anglaise est éteinte depuis longtemps, mais le nom est resté familier au pays et se retrouve perpétuellement dans les poètes et les romans. La branche normande s'est appauvrie par les partages égaux; les aînés des trois dernières générations qui ont précédé celle de mon père n'ont eu que des filles, et même en si grand nombre qu'elles ont fait de très misérables alliances. Aussi une de mes grand'tantes, chanoinesse de Remiremont, répondit-elle à M. de Sainte-Croix, mari de sa sœur, qui lui demandait si elle n'avait jamais regretté de ne s'être point mariée : « Non mon frère, mesdemoiselles d'Osmond sont en habitude de faire de trop mauvais mariages. » Voilà tout ce que je vous dirai de notre famille.

Si, à l'époque où vous entrerez dans le monde, vous attachez quelque prix à ces souvenirs nobiliaires, vous retrouverez plus facilement des traces de ces temps éloignés que des détails intimes de ce qui s'est passé depuis une centaine d'années. D'ailleurs, je ne suis pas très habile moi-même à ces récits. Je n'ai jamais attaché un grand prix aux avantages de la naissance; ils ne m'ont point été contestés comme fille, je n'y ai aucun droit comme femme, et peut-être cette situation toute nette m'a empêchée de m'en occuper autant que beaucoup d'autres. Je ne veux donc vous raconter que les

détails qui me reviendront à la mémoire, sur
j'ai su ou vu personnellement, sans prétendre y
une grande suite, et seulement comme des an
qui acquerront de l'intérêt pour vous par mes r
avec les personnages mis en jeu : ce sera un
de ravaudage dont la sincérité fera tout le prix.

Mon grand-père était marin; fort jeune er
commandait pendant la guerre de 1746 une c
et fut chargé d'escorter un convoi de Roch
Brest. Une tempête effroyable dispersa les bât
et envoya le sien de relâche à la Martinique
arriva fort désemparé. Mon grand-père tro
colonie en grande liesse, en festins, en illumin
Dès qu'il débarqua, on lui demanda s'il apport
dépêches pour Son Altesse :

« Quelle altesse?

— Le duc de Modène.

— Je n'en ai pas entendu parler. »

On vint le chercher de la part de Son Alt
fut conduit dans l'appartement que le comm
avait cédé à un très bel homme, chamarré d'ordr
cordons, ayant des formes très imposantes : «
ment se fait-il, chevalier d'Osmond, que vous
pas de dépêches pour moi? Votre vaisseau n'e
pas celui qu'on doit m'expédier? » Mon gra
expliqua qu'il était parti de Rochefort avec la c
tion de Brest et la circonstance de son arriv
Martinique.

Le prince alors le combla de bontés et lui
l'ordre de repartir sur-le-champ avec ses dépêc

corvette n'était pas en état de reprendre la mer; heureusement, il se trouvait une petite goélette dans le port. Le prince en donna le commandement à mon grand-père, l'autorisa à abandonner sa corvette, et, lui montrant une lettre par laquelle il chargeait M. de Maurepas de le nommer capitaine de vaisseau, il lui expliqua qu'il était *par alliance* cousin germain du Roi. Il lui cédait ses États de Modène, ce qui était un grand secret; en échange on lui offrait la souveraineté de l'île de la Martinique, il n'avait voulu y consentir qu'après avoir pris connaissance de sa nouvelle résidence, il en était fort content et il expédiait mon grand-père avec la ratification du traité, attendu à Versailles avec une si vive impatience que le porteur de cette bonne nouvelle pouvait aspirer à toute sorte de faveurs. En conséquence, il ajouta par post-scriptum à sa lettre la demande de la croix de Saint-Louis en outre de la nomination de capitaine de haut bord pour le chevalier d'Osmond. Mon grand-père lui parla d'un vaisseau dont le capitaine devait être changé :

« Ce vaisseau vous plaît-il?

— Assurément.

— Eh bien, je vous en donne le commandement. Je vais écrire à Maurepas que j'en fais une condition. »

Du reste, le duc de Modène était entouré d'une Cour et d'une Maison qu'il avait amenées avec lui, grand chambellan, grand écuyer, valet de chambre, etc. Toute la colonie, depuis le gouverneur jusqu'au moindre nègre, était à ses ordres; et mon grand-père, qui avait commencé par être fort incrédule au moment de son arrivée, finit par être convaincu qu'un homme qui

donnait des grades et des croix était un véritab
verain. Il partit, forçant de voiles au risque
noyer, fit une traversée extrêmement rapide,
dans un canot dès qu'il vit la terre, monta un b
poste et arriva sans un moment de repos chez
Maurepas à Versailles. Trouvant le ministre
ne voulut pas quitter l'hôtel sans l'avoir vu
plaça dans un cabinet pour attendre. Un vieu
de chambre, intéressé par son agitation et sa cha
figure, lui fit donner quelque chose à manger; il
puis la fatigue et la jeunesse l'emportèrent, il
dans un fauteuil et s'endormit profondément.

Le ministre rentra. Personne ne songea au ch
d'Osmond. En déshabillant son maître le soir, l
de chambre lui parla de ce jeune officier de ma
empressé de le voir. M. de Maurepas n'en avait
nouvelle. On s'informe, on le cherche et on le
dormant sur son fauteuil. Il se réveille en s
s'approche du ministre, lui remet un gros p

« Monseigneur, voilà le traité signé.

— Quel traité?

— Celui de la Martinique.

— De la Martinique?

— C'est le prince de Modène qui m'a expédié

— Le prince de Modène? ah! je commence
prendre, allez vous coucher, achevez votre r
revenez demain matin. »

Le ministre rit fort du rêve du jeune officier
continuait même en lui parlant; mais à mesur
lisait ces étranges dépêches, il crut rêver à so
toutes les autorités de l'île étaient sous la mêr

sion et le *prince* lui-même avait écrit le plus sérieuse-
ment du monde sous son caractère emprunté. La lettre
qu'il avait montrée à mon grand-père était dans le
et.

e lendemain matin M. de Maurepas le reçut avec
grande bonté, lui apprit que son duc de Modène
un aventurier qui, probablement, avait voulu se
rrasser de lui. Il était au reste peu extraordinaire
n jeune homme eût partagé une opinion si bien
lie dans la colonie, il l'absolvait donc du tort d'avoir
té sa corvette. Le vaisseau auquel Son Altesse
it promu était déjà donné, mais eu égard à la
mmandation de *son cousin germain,* et plus encore
e qu'il était un fort bon officier, le Roi lui donnait
ommandement d'une frégate à bord de laquelle
le Maurepas espérait qu'il mériterait bientôt la
. Mon grand-père, tout honteux et bien dégrisé
es rêves de fortune, s'en retourna à Brest, fort
ent pourtant de s'être si bien tiré de l'abandon de
rvette. Quant au duc de Modène, il s'était telle-
t lié dans ses honneurs usurpés qu'il ne put
ader; il fut arrêté à la Martinique, reconnu pour
c et envoyé aux galères.

uelques années plus tard, mon grand-père ayant
à Saint-Domingue, y épousa une Mlle de La Ga-
e, un peu son alliée (leurs deux mères étaient des
oiselles de Pardieu) et qui passait pour énormément
. Elle avait, en effet, de superbes habitations, mais
evées de dettes et en si mauvais état qu'il fallut
mon grand-père quittât le service et s'établît dans
lonie pour chercher à y remettre quelque ordre.

Diverses circonstances malheureuses l'y retinrent et il n'en est jamais sorti. Dans le courant de quelques années il expédia successivement en Europe six garçons ; le dernier envoi fut malheureux. L'enfant, assis sur un câble roulé sur le pont, fut lancé à la mer dans une manœuvre qui nécessitait l'emploi de ce câble et s'y noya.

Les cinq autres étaient arrivés à leur destination. Le premier était mon père, le marquis d'Osmond ; puis venait l'évêque de Nancy, puis le vicomte d'Osmond, puis l'abbé d'Osmond, massacré à Saint-Domingue pendant la Révolution ; puis enfin le chevalier d'Osmond, qui périt lieutenant de vaisseau dans la guerre d'Amérique.

Tous ces enfants étaient reçus paternellement par un frère de mon grand-père, alors comte de Lyon et bientôt après évêque de Comminges. L'aîné de cette génération, le comte d'Osmond, n'avait selon l'usage de la famille que des filles de sa femme, Mlle de Terre, et selon l'usage aussi, ces filles se marièrent très mal. Elles achevèrent d'enlever au nom d'Osmond tout l'antique patrimoine de la famille, entre autres le Ménil-Froger et Médavy qui lui appartenaient depuis l'an mil et tant.

Ce comte d'Osmond était chambellan de Monseigneur le duc d'Orléans, le grand-père du roi Louis-Philippe, et dans la plus grande intimité du Palais-Royal, surtout de la mère du roi, qui le traitait avec une affection toute filiale. Les mémoires du temps le citent pour ses distractions, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût très aimable, de bonne compagnie et fort serviable. J'aurai occasion d'en reparler. Je viens de dire qu'il

était chambellan du grand-père du roi; il ne l'aurait pas été du fils, voici pourquoi : ce sont de ces détails de Cour qui paraissent déjà ridicules à notre génération, mais dont la tradition se perd et qui, par cela même, acquièrent un intérêt de curiosité.

Le roi Louis XV avait conservé à Monseigneur le duc d'Orléans, désigné sous le nom du *gros duc d'Orléans,* petit-fils du Régent, le rang de premier prince du sang auquel il n'avait plus de droit; mais comme il n'y avait dans la branche aînée que des fils du Dauphin prenant le rang de Fils de France, on avait accordé cette faveur au duc d'Orléans. Or, la Maison honorifique du premier prince du sang était nommée et payée par le Roi et les gens de qualité ne faisaient aucune difficulté d'y entrer. Chez les autres princes du sang, le premier gentilhomme et le premier écuyer étaient seuls nommés et payés par le Roi : un homme de la Cour ne pouvait accepter que ces places auprès d'eux.

A la mort du gros duc d'Orléans (1), son fils (2) sollicita vivement la continuation du rang de premier prince du sang. La naissance des enfants de Monseigneur le comte d'Artois se trouvait un motif de refus, et la Cour étant peu disposée à faire ce que souhaitait M. le duc d'Orléans, il ne put réussir. Il aurait donc été forcé de chercher des commensaux dans une autre classe que ceux de son père et cette circonstance le décida, sous prétexte de réforme, à ne point nommer sa Maison et à rompre toute espèce de représentation;

(1) En 1785.
(2) Louis-Philippe-Joseph, dit Philippe-Égalité.

elle n'a pas peu contribué à la mauvaise hume
jeté dans les malheurs où il a trouvé une n
méritée.

Je reviens à notre famille. Mon grand-p
aussi une sœur qui résidait avec son frère, l'é
Comminges, à Allan, dans les Pyrénées. Elle
un M. de Cardaillac, homme fort considéré
pays, propriétaire d'un très joli château et p
nom aussi ancien que ces montagnes. Il e
maintenant et ce n'est pas la faute de notre t
en trois années de mariage elle avait eu sept
deux, deux, et trois; l'évêque de Comminge
Paris lors de cette dernière couche et au m
il en apprit la nouvelle, une femme qui se trou
sente lui dit : « Monseigneur, écrivez vite q
garde le plus beau. » Cette même Mme de C
dégringola du haut en bas d'un précipice,
par la chute d'une charrette chargée de p
taille; elle arriva au fond dans cette étrange co
On la croyait en morceaux. Elle en fut quitte
fracture de la jambe et a eu encore plusieur
depuis.

Mon père et mes oncles furent élevés ave
grand soin et sous les yeux de l'évêque de Con
le meilleur collège de Paris les reçut. Ils y éta
la surveillance personnelle d'un précepteur h
beaucoup d'esprit, mais qui, pour toute ins
leur administrait des coups de pied dans le ve
résultat fut que, lorsqu'à quatorze ans on mi
forme sur le corps de mon père, il eut enfin le
d'annoncer à l'évêque que depuis six ans il éta

tement malheureux, et ne savait rien du tout. Cette révélation profita à ses frères; quant à lui on lui fit enfourcher un bidet de poste et on l'envoya rejoindre son régiment à Metz. Heureusement il ne prit pas goût à la vie de café, et pendant les premières années passées dans les garnisons, il fit tout seul cette éducation que l'évêque croyait pieusement aussi excellente qu'elle était dispendieuse.

Ayant atteint l'âge de dix-neuf ans, son père lui envoya de Saint-Domingue un cadeau de deux mille écus, en dehors de sa pension, pour s'amuser pendant le premier semestre qu'il devait passer à son goût et, par conséquent, à Paris. Le jeune homme employa cet argent à se rendre à Nantes et à y prendre son passage sur le premier bâtiment qu'il trouva pour donner ses moments de liberté à son père et faire connaissance avec lui, car il avait quitté Saint-Domingue depuis l'âge de trois ans. Cet aimable empressement acheva de le mettre en pleine possession du cœur paternel, et le père et le fils se sont toujours adorés. Quant à ma grand'mère, c'était une franche créole pour laquelle ses enfants n'ont jamais eu qu'une affection de devoir.

Plusieurs années s'écoulèrent; mon père suivit sa carrière militaire, passant ses hivers à Paris chez son oncle et dans la société très intime du Palais-Royal, où il était traité, à cause du comte d'Osmond, comme un enfant de la maison. Il fut nommé lieutenant-colonel du régiment d'Orléans (1) aussitôt que son âge permit qu'il profitât de la bienveillance du prince; et Mme de

(1) En 1776. Il était né le 17 décembre 1751.

Montesson, déjà mariée à Monseigneur le du
léans (1), le comblait de bontés. Il donnait t
une grande partie du temps dont il pouvait dis
l'évêque de Comminges : il l'accompagna aux
Barèges (en 1776). Ils y rencontrèrent Mme et M
lon, dont l'évêque devint presque aussi amoure
son neveu. Il engagea ces dames à venir à All
teau situé dans les Pyrénées et résidence des
de Comminges, où il voulait absolument que le
fût célébré tout de suite, afin que sa jolie niè
faire les honneurs de sa maison, et s'établît dès
même à Paris. Mais mon père ne voulut pas se
sans le consentement du sien, et la cérémo
remise au printemps.

Il me faut maintenant parler de la famille
mère. M. Robert Dillon, des Dillon de Rosc
était un gentilhomme irlandais catholique, pos
d'une jolie fortune; pour l'augmenter, et dans
lité ou étaient condamnés les catholiques, un si
fut chargé de la faire valoir dans le négoce. M.
lon avait épousé une riche héritière dont il
seule fille, lady Swinburne. Devenu veuf, il
miss Dicconson, la plus jeune de trois sœurs
comme des anges, que leur père, gouverneur du
de Galles, fils de Jacques II, avait élevées à Sai
main. Lors du mariage leurs parents étaient ren
Angleterre et établis chez eux en Lancashire, d
très belle terre.

M. Dillon et sa charmante épouse se fixè

(1) Le mariage secret est de 1773.

Worcestershire, et c'est là où ma mère et six enfants
aînés sont nés. Mais le frère chargé des affaires en
le vint à mourir et on s'aperçut qu'il les avait très
;érées. M. Dillon fut obligé de s'en occuper lui-
'. Les plus importantes étaient avec Bordeaux, il
:ida à s'y rendre et emmena sa famille ; il s'y plut,
nme, élevée en France, la préférait à l'Angleterre.
: une belle maison à Bordeaux, acheta une terre
nvirons et y menait la vie d'un homme riche,
ı'un jour, en sortant de table, il porta la main à
te en s'écriant : « Ah! ma pauvre femme, mes
es enfants! » et il expira.

ı exclamation était bien justifiée. Il laissait
Dillon, âgée de trente-deux ans, grosse de son
ème enfant, dans un pays étranger, sans un
arent, sans aucune liaison intime, que l'excessive
ie de son mari n'aurait guère tolérée. Cet isole-
excita l'intérêt, lui suscita des protecteurs. Ses
:s, dont elle n'avait aucune notion, furent éclair-
et, pour résultat, on découvrit que M. Dillon
sur des capitaux qui touchaient à leur fin, et
e restait avec treize enfants et pour tout bien une
terre à trois lieues de Bordeaux, qui pouvait
quatre mille livres de rente.

ıe Dillon était encore belle comme un ange,
aimable et très sage; ses enfants étaient aussi
beauté frappante, toute cette nichée d'amours
:ssa. On s'occupa d'une famille si abandonnée.
le monde voulut venir à son secours : tant il y a,
ıns avoir jamais quitté ses tourelles de Terrefort,
and'mère y soutint noblesse et trouva le secret

d'élever treize enfants, de les établir dans des
qui promettaient d'être très brillantes, lorsque
lution arrêta toutes les carrières. A l'époqu
parle, il ne lui restait plus qu'une fille à ma
était belle et aimable, mais elle n'avait pas
fortune.

La noce de mon père étant fixée au pr
l'évêque partit pour Paris. A peine arrivé,
trouvant plus sous le charme de l'enchanter
n'eut pas de peine à lui faire comprendre que c
n'avait pas le sens commun, que mon père de
fiter de son nom et de sa position pour faire un
d'argent. Il n'avait pas de fortune en Euro
des colonies était précaire et les partages
égaux, il n'aurait jamais un revenu suffis
épouser une femme qui n'avait rien; l'évêqu
recevant chez lui, ne leur donnait qu'un seco
poraire; Mlle Dillon, d'ailleurs, pouvait être u
demoiselle, mais ne procurait aucune allianc
pays. Le comte d'Osmond surtout, qui était
de son neveu et le croyait appelé à tout,
fort contre ce qu'il appelait lui mettre la
col.

L'évêque fut assez facilement ramené à
ces idées. Sur ces entrefaites, survint la ré
Saint-Domingue, toute approbative. Mon p
n'était pas dans la confidence de ce qui se
arriva de sa garnison pour prendre les dernie
de son oncle avant de se rendre à Bordeaux.
que l'évêque avait changé d'avis et ne vou
entendre parler de ce mariage; il avait dé

d'écrire à Terrefort. Il y eut une scène fort vive entre
ı père et l'évêque qui lui dit que le jeune ménage ne
ait plus s'attendre à trouver un asile chez lui.
Ion père informa le sien de ce changement sur-
u dans les dispositions de son oncle, et écrivit à
: Dillon la situation où il se trouvait. Elle prit sur
de rompre entièrement toute relation, lui rendit
ıarole, retira la sienne, et puis se prit à vouloir en
ırir de chagrin en véritable héroïne de roman. Mon
: avait été un peu blessé d'une décision contre
.elle il n'osait guère s'élever, les avantages qu'il
ıt à offrir étant fort diminués par la mauvaise
ıeur de l'évêque. Mais ayant appris par hasard
ıt de désespoir de Mlle Dillon, qu'on croyait mou-
.e, il rendit plus de justice à la noblesse des senti-
.ts qui avaient dirigé sa conduite. Il reçut la réponse
ıon père, elle était aussi tendre qu'il pouvait la
rer; il lui confirmait son approbation, lui disait
complir son mariage puisque son bonheur y était
ché, et lui promettait de fournir aux besoins de son
.age, dût-il être obligé de faire les plus grands sacri-
ı. Il lui annonçait l'expédition de barriques de sucre
mées vingt mille francs pour les premiers frais d'éta-
ıement.
.rmé de cette lettre, mon père partit à franc étrier,
a toutes les consignes, arriva jusqu'à Mlle Dillon,
uit jours après elle était sa femme.
.ussitôt qu'elle fut complètement rétablie, il la
ena à Paris; l'évêque refusait toujours de les voir.
comte d'Osmond, qui avait apporté les plus fortes
:ctions à ce mariage, du moment qu'il fut fait, ne fut

plus occupé qu'à en diminuer les inconvénients. Il présenta ma mère au Palais-Royal, comme il aurait pu faire de sa belle-fille et elle y fut bientôt impatronisée. Mme de Montesson s'en engoua, et aurait voulu qu'elle fût attachée à Mme la duchesse de Chartres (1), mais le comte d'Osmond s'y refusa formellement. Il ne lui convenait pas que la femme de son neveu fût dame d'une princesse qui n'était pas *famille royale;* et, d'ailleurs, il s'apercevait que Mme de Montesson voulait l'accaparer et il ne lui voulait pas l'attitude de complaisante auprès d'elle.

L'archevêque de Narbonne (Dillon) avait été un peu choqué des objections faites par les d'Osmond à un mariage avec une fille de son nom, qu'il reconnaissait pour proche parente. Il se porta aussi protecteur actif des nouveaux époux, les attira à la campagne chez lui, dans une terre en Picardie, nommée Hautefontaine, où il menait une vie beaucoup plus amusante qu'épiscopale. Ma mère y eut les plus grands succès, elle était extrêmement belle, avait très grand air, même un peu dédaigneux et elle savait se laisser adorer à perfection; au reste, toutes ces adorations, elle les rapportait à mon père, objet d'une passion qui l'a accompagné dans toute sa vivacité jusqu'au tombeau. L'arrivée de cette belle personne, et tout le romanesque attaché à son mariage fit un petit événement à la Cour dans un temps où il n'y en avait guère de grands; elle fut présentée par Mme de Fleury, qui, comme Mlle de Montmorency, était parente de mon père et, par

(1) Louise de Penthièvre, femme de Philippe-Joseph-Égalité.

Mme Dillon, nièce de l'archevêque. Elle fut extrêmement admirée.

Peu de mois après, par l'influence réunie de l'archevêque de Narbonne et du comte d'Osmond, ma mère fut nommée dame de Madame Adélaïde, fille de Louis XV. Mme la duchesse de Chartres ne sut aucunement mauvais gré au comte d'Osmond de cet arrangement; mais Mme de Montesson s'en tint pour fort offensée, et en est restée presque brouillée avec mes parents, et surtout avec le comte d'Osmond, dont l'intimité avec Mme la duchesse de Chartres ne fut que plus grande. C'était un sentiment tout paternel sur lequel personne n'a jamais glosé, quoique M. le duc de Chartres l'appelât en plaisantant « le mari de ma femme ». Il est mort au commencement de la Révolution, malheureusement pour cette princesse, à laquelle il aurait probablement épargné bien des malheurs et des fautes. Je me le rappelle comme un grand homme maigre, l'air fort noble, et portant des vestes très riches couvertes de tabac. Je l'aimais beaucoup, quoiqu'il me préférât mon frère, et qu'il me remplît toujours les yeux de tabac, quand il se baissait pour m'embrasser; aussi j'avais soin de les fermer tout en accourant à lui, ce qui l'amusait beaucoup.

Mon père avait une très grande répugnance au séjour de la Cour; ainsi que tous les gens qui n'en ont pas l'habitude, il s'y trouvait dépaysé et tout à fait à son désavantage. Il était alors un homme extrêmement agréable de formes, remarquablement aimable, fort bon militaire, aimant beaucoup son métier et adoré dans son régiment. Ma mère avait le goût des

princes et l'instinct de la Cour; sa place la fc
aller passer une semaine sur trois à Versailles
séparation de mon père leur était fort pénible
deux, et la modicité de leur fortune rendait ce
ménage onéreux.

Ma mère décida mon père à s'établir tout à
Versailles; cela était raisonnable dans leur pc
mais peu usuel lorsqu'on n'avait pas de g
charges. Mon père m'a souvent dit que rien
avait plus coûté dans sa vie, et que c'était .
grand sacrifice qu'il eût fait à ma mère. Il est
que ses goûts, ses habitudes, sa haute raiso
indépendance de caractère s'accommodaient p
métier de courtisan. Mais sous Louis XVI il étai
quelques formes d'étiquette, très facile à fa
l'honnête homme en lui dominait tellement
qu'il appréciait bien vite les qualités semblabl
siennes.

C'est bientôt après l'installation de mes pai
Versailles que je vins au monde (1) ; ma mère éta
accouchée d'un enfant mort, de sorte que
accueillie avec des transports de joie et qu'
pardonna d'être fille. Je ne fus pas emmail
comme c'était encore l'usage, mais vêtue à l'a
et nourrie par ma mère au milieu de Versaill
devins bien promptement la poupée des prince
la Cour, d'autant plus que j'étais fort gent
qu'un enfant, dans ce temps-là, était un anima

(1) Le 19 février 1781. Elle fut baptisée le lendemain.
texte de l'acte à l'Introduction, page IX.

rare dans un salon qu'ils y sont communs et despotes aujourd'hui.

Mon père se fit des habitudes à Versailles et finit par se réconcilier à la vie qu'on y menait.

Le samedi soir et le dimanche c'était tout à fait la Cour, avec toute sa représentation. La foule y abondait. Tous les ministres, tout ce qu'on appelait *les charges*, c'est-à-dire le premier capitaine des gardes de service, le premier gentilhomme de la chambre de service, le grand écuyer, la gouvernante des enfants de France et la surintendante de la maison de la Reine,
ıaient à souper le samedi et à dîner le dimanche.
arrivants de Paris y étaient priés. Les personnes
ıvaient des maisons se les enlevaient presque.

y avait aussi une table d'honneur servie aux frais
.oi au grand commun, mais aucun homme de la Cour
rait voulu y paraître. Et si, par un grand hasard,
'avait été prié dans aucune des maisons que j'ai
s, on aurait plutôt mangé un poulet de chez le
seur que d'aller s'asseoir à cette table, regardée
ne secondaire, quoique originairement elle eût été
tuée pour les seigneurs de la Cour et que jusque
le milieu du règne de Louis XV on y allât sans
:ulté. Mais alors les charges ne tenaient pas maison
lnaient à la table du grand commun. Maintenant
était occupée par les titulaires de places qui cons-
ıient une sorte de subalternité et qui classaient
ı une position d'où il était impossible de sortir tant
n était à la Cour : c'étaient ceux qui recevaient
ordres de personnes n'ayant pas le titre de *Grand*.
si le gentilhomme ordinaire de la chambre, prenant

les ordres du premier gentilhomme, était très subalterne, tandis que le premier écuyer, prenant les ordres du *grand* écuyer, était un homme de la Cour; mais les écuyers qui recevaient l'ordre de lui rentraient dans la classe subalterne, qui formait une ligne de démarcation impossible à franchir. Rien n'en donnait la facilité, à ce point, par exemple, que M. de Grailly, étant écuyer, trouvait toutes les portes des gens de la Cour fermées.

Ces habitants secondaires du château de Versailles y avaient une coterie à part dont Mme d'Angivillers, la femme de l'intendant des bâtiments, était l'impératrice. Leur société était fort agréable, fort éclairée, on s'y amusait extrêmement, mais un homme de la Cour n'aurait pas pu y aller habituellement. Mon père l'avait souvent regretté. On y rencontrait les artistes, les savants, les hommes de lettres, enfin toutes les personnes, non courtisans, que leurs affaires ou leurs plaisirs attiraient à Versailles.

M. le prince de Poix, amoureux d'une femme de chambre de la Reine (c'étaient de très belles dames de la plus haute bourgeoisie), se mit à aller souvent dans cette société, sous prétexte que sa place de gouverneur de Versailles le forçait à des rapports fréquents avec l'intendant d'Angivillers. Cela fut trouvé fort mauvais, mais cependant quelques jeunes gens s'y glissèrent avec lui, ils en rapportèrent des notions très satisfaisantes sur les grâces des femmes et l'amabilité des hommes. Cela aurait probablement fait planche. Les femmes de la Cour y apportaient une vive et colère opposition.

Lorsque mes parents s'établirent à Versailles, les officiers des gardes du corps y étaient en seconde ligne. On les appelait les *messieurs bleus*. Depuis fort peu de temps ils portaient l'uniforme, et je crois même que les capitaines des gardes n'en avaient pas encore avant la Révolution. Ils étaient en habit habillé, et ne se distinguaient que par une grande canne noire à pomme d'ivoire. La reine Marie-Antoinette fit venir les officiers des gardes du corps à ses bals, et par là changea leur situation; cependant ils ne dînaient jamais avec la famille royale. Ainsi, je me rappelle très bien qu'à Bellevue, chez Mesdames, l'officier des gardes du corps de service ne dînait pas à la table des princesses. Cela était tellement de rigueur que M. de Béon, mari d'une des dames de Madame Adélaïde, dînait à la deuxième table lorsqu'il était de service, et le lendemain venait s'asseoir à côté de sa femme à la table des princesses. Mais c'était une innovation, et ce manque à l'étiquette avait été une grande concession des bonnes princesses. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que les évêques se trouvaient dans le même prédicament, et ne mangeaient ni avec le Roi, ni avec les princes de la famille royale. On ne m'a jamais expliqué les motifs de cette exclusion.

Parmi les étiquettes, il y en avait une avec laquelle mon père n'a jamais pu se réconcilier et que je lui ai entendu souvent raconter, c'était la manière dont on était invité à ce qu'on appelait le *souper dans les cabinets*. Ces soupers se composaient de la famille royale et d'une trentaine de personnes priées. Ils se donnaient dans l'intérieur du Roi, dans des apparte-

ments si peu vastes qu'on couvrait le bill
planches pour y poser le buffet, et que le R
forcé de hâter sa partie pour faire place au servi

Les femmes étaient averties le matin ou la
elles portaient un costume antique, tombé en dés
pour toute autre circonstance, la robe à plis
barbes tombantes. Elles se rendaient à la peti
de comédie où une banquette leur était ré
Après le spectacle, elles suivaient le Roi et la
royale dans les cabinets.

Pour les hommes, leur sort était moins dou
avait deux banquettes vis-à-vis celle des femm
tées. Les courtisans qui aspiraient à être priés
çaient; pendant le spectacle le Roi, qui était se
sa loge, dirigeait une grosse lorgnette d'opéra
bancs, et on le voyait écrire au crayon un
nombre de noms. Les seigneurs qui avaient occ
banquettes, cela s'appelait se présenter pour le
nets, se réunissaient dans une salle qui précé
cabinets.

Bientôt après, un huissier, un bougeoir à la n
tenant le petit papier écrit par le Roi, entr'ou
porte et proclamait un nom, l'heureux élu fa
révérence aux autres et entrait dans le sai
saints. La porte se rouvrait, on en appelait un a
ainsi de suite jusqu'à ce que la liste fût épuisée
fois, l'huissier repoussait la porte avec une v
d'étiquette.

A ce bruit chacun savait que ses espérances
trompées, et s'en allait toujours un peu honteu
qu'on sût bien d'avance qu'il y aurait bien plus

didats que d'appelés. Ma mère m'a dit qu'elle avait été des années à déterminer mon père à aller s'asseoir sur ces banquettes et quoique à la fin il y allât de temps en temps et qu'il fût assez souvent nommé, cependant cela lui était toujours extrêmement désagréable. Il a vu tel homme venir dix ans de suite de Paris tout exprès pour entendre cette porte se refermer avec fracas sur ses prétentions, sans que jamais elle se soit ouverte pour lui. Trop de persévérance impatientait peut-être le Roi, ou bien il s'habituait à voir ces figures sans les prier, comme les princes s'accoutument facilement à toujours adresser la même question aux mêmes personnes.

Les bals de la Reine étaient bien entendus, les personnes présentées étaient prévenues qu'ils avaient lieu; venait qui voulait, et beaucoup de gens voulaient, parce qu'ils étaient charmants. Ils étaient donnés dans des maisons de bois qu'on établissait sur la terrasse de Versailles, et qui y restaient pendant tout le carnaval; mais ces bals aussi, malgré la grâce charmante de la Reine, étaient une occasion d'impopularité pour la Cour.

L'accroissement des fortunes dans la classe intermédiaire y avait amené toutes les formes et toutes les habitudes de la meilleure compagnie; et malgré l'absurde ordonnance qui obligeait de faire des preuves de noblesse pour être officier, tout ce qui avait de la fortune et de l'éducation entrait au service. La noblesse et la finance vivaient donc en intimité et en camaraderie en garnison et dans toutes les sociétés de Paris; les bals de Versailles ramenaient la ligne de

démarcation de la façon la plus tranchée. M.
son, jeune homme d'une charmante figure, in
ment riche, bon officier, vivant habituelleme
la meilleure compagnie, eut l'imprudence d
un de ces bals; on l'en chassa avec une telle
que désespéré du ridicule dont il restait couve
un temps où le ridicule était le pire des maux,
en arrivant à Paris. Cela parut tout simple a
de la Cour, mais odieux à la haute bourgeoisie.

La finance n'a pas seule fourni des victimes a
de la Reine. M. de Chabannes, d'une illust
sance, beau, jeune, riche, presque à la mode, y
son début, eut la gaucherie de se laisser glisser
sant et la niaiserie de s'écrier : *Jésus Maria,*
bant. Jamais il ne put se relever de cette ch
sobriquet lui en est resté à toujours, il en étai
péré. Il a été faire la guerre en Amérique,
assez distingué, mais il est revenu *Jésus*
comme il y était allé. Aussi le duc de Guines
à ses filles le jour de leur présentation à la
« Souvenez-vous que dans ce pays-ci les vic
sans conséquence, mais qu'un ridicule tue. »

M. de Lafayette ne succomba pourtant p
l'épithète de *Gilles le Grand* (1) que M. de Choi
avait décernée à son retour d'Amérique. Il ins
contraire, tant d'enthousiasme que la société se
de lui préparer des succès auprès de Mme
miane, à laquelle il avait rendu des hommage
son départ. Elle passait pour la plus jolie fer

(1) Emploi de comédie, au dix-huitième siècle, rôle de

France, et n'avait jamais eu d'aventure. Tout le monde la jeta dans les bras de M. de Lafayette, tellement que, peu de jours après son retour, se trouvant ensemble dans une loge à Versailles pendant qu'on chantait un air de je ne sais quel opéra : « L'amour sous les lauriers ne trouve pas de cruelles », on leur en fit l'application d'une façon qui montrait clairement la sympathie et l'approbation de ce public privilégié.

J'ai entendu raconter à ma mère que sa sœur la présidente de Lavie étant venue faire un voyage à Paris, elle lui avait procuré une banquette pour voir en bayeuse le bal de la Reine; elle causait avec elle, la Reine s'approcha et lui demanda quelle était cette belle personne :

« C'est ma sœur, madame.

— A-t-elle vu les salles?

— Non, madame, elle est en bayeuse, elle n'est pas présentée.

— Il faut les lui montrer, je vais emmener le Roi. »

Et, en effet, avec sa gracieuse bonté, elle prit le Roi sous le bras et l'emmena dans les autres pièces pendant que ma tante visitait la salle de bal. La Reine avait l'intention d'être fort obligeante, mais le président de Lavie prit la chose tout autrement. Il était d'une race fort antique, très entiché de sa noblesse, un fort gros personnage à Bordeaux, où un président au Parlement jouait un grand rôle; il fut indigné qu'il fallût que le Roi et la Reine sortissent d'un salon pour que sa femme y entrât. Il retourna à Bordeaux plus frondeur qu'il n'en était parti, il fut nommé député et se montra très révolutionnaire; l'humiliation de la

noblesse de Cour lui souriait. Les vanités bles
fait plus d'ennemis qu'on ne croit.

L'étiquette adoptée pour les fêtes extraordi
les voyages nous paraîtrait insoutenable aujo
On venait s'inscrire, cela s'appelait ainsi, c'e
qu'hommes et femmes se rendaient chez le
gentilhomme de la chambre. On y écrivait s
de sa propre main : sur cette liste se f
choix des invitations, en éliminant ceux
devaient pas être priés, de façon que la no
tion avait la disgrâce d'un refus. Madame
phine (1) aurait voulu faire revivre cette é
pendant la Restauration, pour les spectacle
rares, de la Cour. Mais cela n'a jamais pu re
et personne n'a voulu s'astreindre à aller insc
nom avec la chance d'obtenir un refus. On
beaucoup moins désagréable de n'être pas
d'être repoussé.

Pour les voyages, les usages variaient selon
dences. A Rambouillet, où le Roi n'allait que
de jours et seulement avec des hommes, on ét
comme chez un riche particulier, parfaitement
défrayé de tout. A Trianon, où la Reine n'a f
que de rares et courts voyages, avec très
monde, c'était de même. A Marly, on éta
meublé et nourri. Les invités à résidence étai
tribués à diverses tables, tenues par les princes
cesses dans leurs pavillons respectifs, aux

(1) Madame Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême
Louis XVI, ne fut Madame la Dauphine qu'à la
Louis XVII.

Roi. Ensuite on se rendait au grand salon, où c'était tout à fait la Cour.

A Fontainebleau, les invités n'obtenaient qu'un appartement avec les quatre murailles; il fallait s'y procurer meubles, linge, etc., et s'ingénier pour y vivre. A la vérité, comme tous les ministres et toutes les charges y avaient leurs maisons, et que les princes tenaient une table pour les personnes qui les accompagnaient, on trouvait facilement à se faire prier à dîner et à souper. Mais personne ne s'inquiétait de vous que pour le logement. Quand le château était plein, et une très grande partie était en si mauvais état qu'elle était inhabitable, les invités, ou plutôt les admis, car on s'était fait inscrire, étaient distribués dans la ville; leur nom était écrit à la craie sur la porte comme à une étape.

Je ne sais si ces logements étaient payés, mais les avantages que ces voyages rapportaient à Fontainebleau étaient assez grands pour que les habitants ne se plaignissent pas de cette servitude. Tout le monde sait que nulle part la Cour de France ne se montrait plus magnifique qu'à Fontainebleau. C'était sur son petit théâtre que se donnaient les premières représentations les plus soignées, et il était presque admis que les intrigues ministérielles se dénouaient à Fontainebleau pour continuer apparemment l'existence historique de cette belle résidence. Le dernier voyage a eu lieu en 1787. Malgré l'inhospitalité apparente qui les accompagnait, ils coûtaient très cher à la Couronne; et le Roi, toujours prêt à sacrifier ses propres goûts, quoique ce séjour lui fût très agréable, y renonça.

Il était plus aimable à Fontainebleau qu'aill
faisait plus de frais.

Cet excellent prince avait grand'peine à va
timidité d'esprit, jointe à des formes d'une lib
sière, fruit des habitudes de son enfance
donnait de grands désavantages auprès de ce
voyaient en lui que cette rude écorce. Ave
leure intention d'être obligeant pour que
s'avançait sur lui jusqu'à le faire reculer à la
si rien ne lui venait à dire, et cela arrivait s
faisait un gros éclat de rire, tournait sur les
s'en allait. Le patient de cette scène pul
souffrait toujours, et s'il n'était pas habitué d
sortait furieux et persuadé que le Roi avait
faire une espèce d'insulte. Dans l'intimité,
plaignait amèrement de la façon dont il avait
Il disait que le seul homme pour qui il éprou
haine était le duc de La Vauguyon, et il citait
de ce sentiment des traits de basses cour
adressées à ses frères et à lui, qui justifiaient
ment. Monsieur avait moins de répugnanc
mémoire du duc de La Vauguyon (1).

M. le comte d'Artois partageait celle du R
par son heureux caractère, par ses grâces,
même par sa légèreté le benjamin de toute la
faisait sottise sur sottise, le Roi le tançait, l
nait, et payait ses dettes. Hélas! celle qu'il n
pas combler, c'est la déconsidération qu'il am
sa propre tête et sur celle de la Reine!

(1) Lieutenant-général et gouverneur des trois Fils
(1706-1772).

Le Roi ne jouait jamais qu'au trictrac et aux petits écus; il disait à un gros joueur qui faisait un jour sa partie : « Je conçois que vous jouiez gros jeu, si cela vous amuse; vous, vous jouez de l'argent qui vous appartient, mais moi, je jouerais l'argent des autres. » Et pendant qu'il tenait des propos de cette nature, M. le comte d'Artois et la Reine jouaient un jeu si énorme qu'ils étaient obligés d'admettre dans leur société intime tous les gens tarés de l'Europe pour trouver à faire leur partie. C'est de cette malheureuse habitude, car ce n'était une passion ni pour l'un ni pour l'autre, que sont venues toutes les calomnies qui ont abreuvé la vie de notre malheureuse Reine de tant de chagrins, même avant que les malheurs historiques eussent commencé pour elle.

Qui aurait osé accuser la reine de France de se vendre pour un collier, si on ne l'avait pas vue autour d'une table chargée d'or et aspirant à en gagner à ses sujets? Sans doute, elle y attachait au fond peu de prix; mais quand on joue, on veut gagner et il est impossible d'éviter l'extérieur de l'âpreté. D'ailleurs, les princes, accoutumés à ce que tout leur cède, sont presque toujours mauvais joueurs, et c'est une raison de plus pour eux d'éviter le gros jeu. Mais si la Reine n'aimait pas le jeu, pourquoi jouait-elle? Ah! c'est qu'elle avait une autre passion, celle de la mode. Elle se parait pour être à la mode, elle faisait des dettes pour être à la mode, elle jouait pour être à la mode, elle était esprit fort pour être à la mode, elle était coquette pour être à la mode. Être la jolie femme la plus à la mode lui paraissait le titre le plus désirable;

et ce travers, indigne d'une grande reine,
la seule cause des torts qu'on a si crue
exagérés.

La Reine voulait être entourée de tout ce
Cour offrait de jeunes gens les plus agréabl
acceptait les hommages qu'ils offraient à la
bien plus volontiers que ceux adressés à la sou
Il en résultait que le jeune homme futile étai
avec plus de faveur et de distinction que l
grave et utile au pays. L'envie et la jalousie
alertes à calomnier ces inconséquences. La pl
pable, sans doute, était la permission que la
donnait à cette troupe de jeunes imprudents
parler légèrement du Roi, et de faire sur ses
grossières des plaisanteries auxquelles elle-mên
le tort réel de prendre part.

Le trop grand désir de plaire l'entraînait aus
des fautes d'un autre genre, qui lui faisaient de
mis. Elle avait un très grand crédit, elle était b
qu'on le sût, et elle aimait à en user; mais ell
trait jamais sérieusement dans les affaires, et c
n'était exploité que comme un moyen de succ
la société. Elle voulait disposer des places, et el
la mauvaise habitude de promettre la même à pl
personnes. Il n'y avait guère de régiment dont
nel ne fût nommé sur la demande de la Rein
comme elle s'était engagée pour la première
à dix familles, elle faisait neuf mécontents et tr
vent un ingrat. Quant aux histoires que les
ont racontées sur ses amours, ce sont des cal
Mes parents, bien à portée de voir et de savoi

se passait dans l'intérieur, m'ont toujours dit que cela n'avait aucun fondement.

La Reine n'a eu qu'un grand sentiment, et peut-être une faiblesse. M. le comte de Fersen, Suédois, beau comme un ange, et fort distingué sous tous les rapports, vint à la Cour de France. La Reine fut coquette pour lui comme pour tous les étrangers, car ils étaient à la mode; il devint sincèrement et passionnément amoureux, elle en fut certainement touchée, mais résista à son goût et le força à s'éloigner. Il partit pour l'Amérique, y resta deux années pendant lesquelles il fut si malade qu'il revint à Versailles, vieilli de dix ans, et ayant presque perdu la beauté de sa figure. On croit que ce changement toucha la Reine; quelle qu'en fût la raison, il n'était guère douteux pour les intimes qu'elle n'eût cédé à la passion de M. de Fersen.

Il a justifié ce sacrifice par un dévouement sans bornes, une affection aussi sincère que respectueuse et discrète; il ne respirait que pour elle, et toutes les habitudes de sa vie étaient calculées de façon à la compromettre le moins possible. Aussi cette liaison, quoique devinée, n'a jamais donné de scandale. Si les amis de la Reine avaient été aussi discrets et aussi désintéressés que M. de Fersen, la vie de cette malheureuse princesse aurait été moins calomniée.

Mme de Polignac lui a été bien plus fatale. Ce n'est pas que ce fût une méchante personne, mais elle était indolente et peu spirituelle; elle intriguait par faiblesse. Elle était sous la domination de sa belle-sœur, la comtesse Diane, ambitieuse, avide autant que désordonnée dans ses mœurs, qui voulait accaparer

toutes les faveurs pour elle et pour sa fam
rannisée par son amant le comte de Vaudreı
aussi léger qu'immoral, et qui, par le mo
Reine, mettait le trésor public au pillage ı
les compagnons de ses désordres.

Il faisait des scènes à Mme de Polignac
demandes souffraient quelque retard. La R
vait la favorite en larmes et s'occupait suı
de les tarir. Quant à ce qui regardait sa ı
tune, Mme de Polignac se bornait, sans ri
der, à accepter nonchalamment les faveurs
par les intrigues de la comtesse Diane, et
Reine vantait son désintéressement. Elle
et l'aimait sincèrement; l'abandon de la coı
son côté, avait été sans limite pendant
années.

La nomination de M. de Calonne y avait m
restriction; il était de l'intimité de Mme de
et la Reine ne voulait pas qu'un membre
du Roi fût pris dans ce sanhédrin. Elle
expliquée hautement, mais la coterie, p
tout l'agrément d'avoir un contrôleur géı
disposition, fit valoir auprès de M. le comt
les facilités que lui-même y trouverait.
par son moyen que M. de Calonne fut nomı
la répugnance de la Reine. Elle en coı
mécontentement; cela la refroidit pour Mm
gnac, et tous les empressements de M. d
échouèrent à se concilier ses bontés. Cepenı
répondait un jour où elle lui adressait une
« Si ce que la Reine désire est possible,

si c'est impossible, cela se fera. » En dépit de paroles si gouvernementales, la Reine n'a jamais pardonné.

vait des inconvénients, ce désir de plaire n'était s quelques avantages; il rendait la Reine char- dès qu'elle pouvait oublier le rôle de *femme à* , qui l'absorbait, elle était pleine de grâces et ité. Il aurait été facile d'en faire une princesse lie, si quelqu'un avait eu le courage de lui parler Mais ses entours vérifiaient le mot du poète :

ll who approach them, their own ends pursue.

l'intérieur de sa famille, la Reine était très t très aimable, et n'était occupée qu'à raccom- les petites tracasseries qui s'y élevaient. Elle élas ! trop la confidente des sottises de M. le l'Artois, et lui procurait l'indulgence du Roi, t à fait sous son charme, l'aurait adorée, si la i avait permis de le souffrir.

ieur (1), courtisan ambitieux et sournois, n'ai- int la Reine. Il prévoyait que le jour où elle rait moins futile, elle s'emparerait de l'espèce tance sérieuse à laquelle il aspirait, et il crai- se compromettre en en montrant trop claire- désir. Il vivait assez en dehors des affaires, se préparant la réputation d'un homme capable mêler utilement.

(1) uis-Stanislas-Xavier, comte de Provence, né à Versailles

M. le comte d'Artois (1) débutait alors à c
destinée qui devait perdre sa famille et so
n'avait que les goûts et les travers des jeune
son temps, mais il les montrait sur un thé
élevé pour les rendre visibles à la foule; et
cette ressource banale des hommes du mon
couvrait pas assez.

Au siège de Gibraltar (2), où il avait eu l
d'assister, il avait eu une attitude déplorable
que le général qui y commandait avait pris l
faire prévenir dans les batteries anglaises,
tirait pas quand le prince visitait les travaux
que c'était à son insu, mais ces choses-là
toujours, quand on ne préfère pas les ignor
qu'on fit des reproches à M. de Maillebois; il
« Mais cela valait encore mieux que la gri
faisait le premier jour. » La ridicule parade d
avec M. le duc de Bourbon fut une nouvel
d'une disposition que le reste de sa conduit
trop confirmée.

Madame (3), femme de Monsieur, avait
d'esprit et une certaine grâce dans les manièr
une très remarquable laideur. Elle avait, pe
premières années, fait très bon ménage avec
Mais depuis qu'il s'était attaché à Mme d

(1) Né à Versailles en 1757.
(2) En 1782 pendant la guerre d'Amérique.
(3) Marie-Joséphine-Louise de Savoie, fille du
Amédée III et sœur des trois derniers rois de la br
Charles-Emmanuel IV, Victor-Emmanuel Ier, Charles
autre sœur, Marie-Thérèse, était comtesse d'Artois.

n'allait presque plus chez Madame, et elle s'en consolait dans l'intimité de ses femmes de chambre, et, ose-t-on le dire, par la boisson portée au point que le public pouvait s'en apercevoir.

Sa sœur, Mme la comtesse d'Artois, était encore beaucoup plus laide et parfaitement sotte, maussade et disgracieuse. C'est auprès des gardes du corps qu'elle allait chercher des consolations des légèretés de son mari. Une grossesse qui parut un peu suspecte, et dont le résultat fut une fille qui mourut en bas âge, décida M. le comte d'Artois à ne plus donner prétexte à l'augmentation de sa famille, déjà composée de deux princes.

Malgré cette précaution, une nouvelle grossesse de Mme la comtesse d'Artois la força de faire sa confidence à la Reine, pour qu'elle sollicitât l'indulgence du Roi et du prince. La Reine, fort agitée de cette commission, fit venir le comte d'Artois, s'enferma avec lui, et commença une grande circonlocution avant d'arriver au fait. Son beau-frère était debout devant elle, son chapeau à la main. Quand il sut ce dont il s'agissait, il le jeta par terre, mit ses deux poings sur ses hanches pour rire plus à son aise, en s'écriant :

« Ah! le pauvre homme, le pauvre homme, que je le plains; il est assez puni.

— Ma foi, reprit la Reine, puisque vous le prenez comme cela, je regrette bien les battements de cœur avec lesquels je vous attendais; venez trouver le Roi et lui dire que vous pardonnez à la comtesse d'Artois.

— Ah! pour cela, de grand cœur, ah! le pauvre homme, le pauvre homme. »

Le Roi fut plus sévère, et le coupable présum
envoyé servir aux colonies. Mais, comme le
Madame Adélaïde à ma mère, en lui racontant
histoire le lendemain : « mais, ma chère, il fa
y envoyer toutes les compagnies. » Mme la con
d'Artois alla aux eaux, je crois; en tout cas, il
pas question de l'enfant.

Madame Élisabeth (1) ne jouait aucun rôle à la
avant la Révolution. Depuis, elle a mérité le n
sainte et de martyre. Sa Maison avait été incon
blement composée. La comtesse Diane de Polign
scandale personnifié, était sa dame d'honneur,
lui avait attaché comme dame Mme de Canilla
avait donné lieu au duel entre M. le comte d'Ar
M. le duc de Bourbon. Son intimité avec M. le
d'Artois était connue, mais honorée par un
désintéressement. Elle l'aimait pour lui, n'avait a
fortune, vivait dans la plus grande médiocrité, v
de l'indigence, sans daigner accepter de lui l
léger cadeau. Il y avait une sorte de distinction
cette conduite, mais il n'en était pas moins inc
nable de la mettre auprès d'une jeune prin
quoique ce ne fût pas une personne immorale.

Le goût de la Cour de France pour les étrang
exploité d'une façon assez singulière par deux ill
Grecs, chassés de leur patrie par les vexations
manes. Le prince de Chio et le prince Justi
son fils, descendants en ligne directe des emp
d'Orient, vinrent demander l'hospitalité à Loui

(1) Née en 1764.

au commencement de son règne. Il la leur accorda noble et grande, telle qu'il convenait à un roi de France. En attendant que les réclamations qu'il faisait au Sérail pour la restitution de ses biens eussent été admises, le prince de Chio fut prié d'accepter une forte pension, le prince Justiniani entra au service de France en prenant le commandement d'un beau régiment.

Ces princes grecs vivaient depuis quelques années de la munificence royale, ils étaient bien accueillis dans la meilleure compagnie à Paris et à Versailles. Leur accent, et un peu d'étrangeté dans leurs manières, complétaient leurs droits à tous les succès. Un jour où, pour la centième fois, ils dînaient chez le comte de Maurepas, celui-ci vit le prince de Chio, placé à côté de lui, pâlir et se troubler.

« Vous souffrez, prince?

— Ce n'est rien, cela passera ».

Mais son indisposition augmenta tellement qu'il dut sortir de table et qu'il appela son fils pour l'accompagner. M. de Maurepas avait passé les dix années de son exil dans sa terre de Châteauneuf en Berry. Lorsqu'il s'en éloigna, il y laissa comme concierge un de ses valets de chambre; celui-ci, venu par hasard à Versailles, avait servi à table, et se trouva le lendemain dans la chambre de son maître, lorsqu'il donna l'ordre d'aller savoir des nouvelles du prince de Chio. M. de Maurepas lui vit étouffer un accès de rire en regardant ses camarades :

« Qu'est-ce qui te fait rire, Dubois?

— Monsieur le comte le sait bien... c'est le prince de Chio.

— Et pourquoi t'amuse-t-il tant?

— Ah, monsieur le comte se moque c
connaît bien.

— Certainement, je le vois tous les jou

— Est-ce que vraiment monsieur le
reconnaît pas... mais c'est impossible!...

— Ah çà, tu m'impatientes avec tes énig
que veux-tu dire?

— Mais monsieur le comte, le prince c
gros Guillot.

— Qu'appelles-tu gros Guillot?

— Mais gros Guillot, je ne conçois pas
le comte ne se le rappelle pas... il est p
assez souvent travailler au château... gro
habitait la petite maison blanche près c
puis son fils... ah! monsieur le comte ne p
oublié petit Pierre, qui était si gentil, si
que Mme la comtesse voulait toujours
bride de son âne... ah! je vois que monsi
les remet bien à présent; moi je les ai r
de suite, et gros Guillot m'a bien reconnu

M. de Maurepas imposa silence à son l
une fois sur la voie on découvrit prompte
héritiers de l'empire d'Orient étaient tou
deux paysans du Berry qui mystifiaient à
roi de France, son gouvernement et sa co
sieurs années. Comment avaient-ils conç
d'où venaient-ils, où sont-ils allés? Je l'i
ment, je ne sais que cet épisode de la vie
intelligents aventuriers.

CHAPITRE II

Vie de Versailles. — Séjours de campagne. — Hautefontaine. — Frascati. — Esclimont. — La princesse de Rohan-Guéméné. — Cour de Mesdames, filles de Louis XV. — Madame Adélaïde. — Madame Louise. — Madame Victoire. — Bellevue. — Vie des princesses à Versailles. — Souper chez Madame. — Coucher du Roi. — La duchesse de Narbonne. — Anecdote sur le Masque de fer. — Anecdote sur M. de Maurepas. — Le vicomte de Ségur. — Le marquis de Créqui. — Le comte de Maugiron. — La duchesse de Civrac.

Du dimanche au samedi on vivait à Versailles dans une tranquillité horriblement ennuyeuse aux personnes qui s'arrachaient à leur société ordinaire, pour venir, très mal établies, y faire leur service. Mais elle n'était pas sans intérêt pour les gens décidément établis; c'était, en quelque sorte, une vie de château dont le commérage portait sur des objets importants. La plupart ne savaient pas s'occuper du sort du pays en suivant l'intrigue qui éloignait M. de Malesherbes, qu amenait M. de Calonne aux affaires. Mais les esprits éclairés, comme celui de mon père, s'y intéressaient autrement qu'à une querelle sur la musique ou une rupture entre J.-J. Rousseau et la maréchale de Luxembourg, ce qui était alors les grands événements de la société.

Personne ne songeait à la politique générale. Si on

en faisait, c'était sans s'en douter et par un intérêt privé de fortune ou de coterie. Les cabinets étrangers nous étaient aussi inconnus que celui de la Chine le peut être aujourd'hui. On trouvait mon père un peu pédant de ce qu'il s'occupait des affaires de l'Europe et lisait la seule gazette qui en rendît quelque compte. Madame Adélaïde lui demanda un jour :

« Monsieur d'Osmond, est-il vrai que vous recevez la *Gazette de Leyde?*

— Oui, madame.

— Et vous la lisez?

— Oui, madame.

— C'est incroyable. »

Malgré cet *incroyable* travers, Madame Adélaïde avait fini par aimer beaucoup mon père; et, dans les dernières années qui précédèrent la Révolution, il était perpétuellement chez elle, sans lui être personnellement attaché. Le comte Louis de Narbonne, son chevalier d'honneur, ami intime de mon père, était enchanté qu'il voulût bien, sans titre et sans émolument, tenir fréquemment la place à laquelle il lui était plus commode d'être peu assidu.

Ma mère était une espèce de favorite : j'ai dit qu'elle m'avait nourrie; au lieu de lui donner un congé pendant le temps de cette nourriture, Madame Adélaïde l'autorisa à m'amener à Bellevue; il fallut lui donner un appartement à part pour ce tripotage d'enfant. Mon père était à son régiment. Madame Adélaïde désira qu'elle s'établît à Bellevue pour tout l'été. Soit qu'elle s'y ennuyât, soit instinct d'habileté de cour, ma mère

s'y refusa, et cet établissement n'eut lieu que longtemps après.

Pendant les premières années du séjour de mes parents à Versailles, ils partageaient leur été entre les habitations de M. le duc d'Orléans, Sainte-Assise et le Raincy, Hautefontaine appartenant à l'archevêque de Narbonne, Frascati à l'évêque de Metz, et Esclimont au maréchal de Laval.

J'ai tort de dire que Hautefontaine appartenait à l'archevêque de Narbonne; il était à sa nièce, Mme de Rothe, fille de sa sœur, lady Forester. Elle était veuve d'un général Rothe; elle avait été assez belle, était restée fort despote, et faisait les honneurs de la maison de son oncle, avec lequel elle vivait depuis longues années dans une intimité fort complète qu'ils prenaient peu le soin de dissimuler.

L'archevêque avait huit cent mille livres de rentes de biens du clergé. Il allait tous les deux ans à Narbonne passer quinze jours, et présidait les États à Montpellier pendant six semaines. Tout ce temps-là, il avait une grande existence, très épiscopale, et déployait assez de capacité administrative dans la présidence des États. Mais le jour où ils finissaient, il remettait ses papiers dans ses portefeuilles pour n'y plus penser jusqu'aux États suivants, non plus qu'aux soins de son diocèse.

Hautefontaine était sa résidence accoutumée. Mme de Rothe en était propriétaire, mais l'archevêque y tenait sa maison. Il avait marié son neveu, Arthur Dillon, fils de lord Dillon, à Mlle de Rothe, fille unique et sa petite-nièce. Elle était fort jolie femme, très à la mode,

dame de la Reine, et avait une liaison affichée avec le prince de Guéméné, qui passait sa vie entière à Hautefontaine. Il avait établi dans un village des environs un équipage de chasse qu'il possédait en commun avec le duc de Lauzun et l'archevêque, auquel son neveu, Arthur, servait de prête-nom.

Il y avait toujours beaucoup de monde à Hautefontaine, on y chassait trois fois par semaine. Mme Dillon était bonne musicienne; le prince de Guéméné y menait les virtuoses fameux du temps, on y donnait des concerts excellents, on y jouait la comédie, on y faisait des courses de chevaux, enfin on s'y amusait de toutes les façons.

Le ton y était si libre que ma mère m'a raconté que souvent elle en était embarrassée jusqu'à en pleurer. Dans les premières années de son mariage, elle s'y voyait en butte aux sarcasmes et aux plaisanteries de façon à s'y trouver souvent assez malheureuse, mais le patronage de l'archevêque était trop précieux au jeune couple pour ne le pas ménager. Un vieux grand vicaire, car il y en avait au milieu de tout ce joyeux monde, la voyant très triste un jour lui dit : « Madame la marquise, ne vous affligez pas, vous êtes bien jolie et c'est déjà un tort; on vous le pardonnera pourtant. Mais si vous voulez vivre tranquille ici, cachez mieux votre amour pour votre mari; l'amour conjugal est le seul qu'on n'y tolère pas. »

Il était certain que tous les autres étaient fort libres de se déployer; mais c'était cependant avec de certaines bienséances convenues dont personne n'était dupe, mais auxquelles on ne pouvait manquer sans *se*

perdre, ainsi que cela s'appelait alors. Il y avait des protocoles établis, et il fallait être bien grande dame, ou s'être fait une position à part, par impudence ou par supériorité d'esprit, pour oser y manquer. Mme Dillon n'était pas dans ces catégories, et elle gardait dans le désordre de si bonnes manières, que ma mère m'a souvent dit : « En arrivant à Hautefontaine, on était sûr qu'elle était la maîtresse du prince de Guéméné, et lorsqu'on y avait passé six mois on en doutait. »

En tout, dans cette société, les gestes étaient aussi chastes que les paroles l'étaient peu. Un homme qui aurait posé sa main sur le dos d'un fauteuil occupé par une femme aurait paru grossièrement insolent. Il fallait une très grande intimité pour se donner le bras à la promenade, et cela n'arrivait guère, même à la campagne. Jamais on ne donnait ni le bras ni la main pour aller dîner; jamais un homme ne se serait assis sur le même sopha, mais en revanche les paroles étaient libres jusqu'à la licence.

A Hautefontaine, par respect pour le caractère du maître du château, on allait à la messe le dimanche. Personne n'y portait de livre de prières, c'étaient toujours des volumes d'ouvrages légers, et souvent scandaleux, qu'on laissait dans la tribune du château à l'inspection des frotteurs, libres de s'en édifier à loisir.

Je suis entrée dans ces détails au sujet de Hautefontaine, parce que je les sais avec certitude. Je ne prétends pas dire que tous les archevêques de France menassent pareille vie, mais seulement que cela pouvait avoir lieu sans nuire essentiellement à la considération. Tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus

brillant, de plus à la mode à la Cour; tout
avait de plus élevé, de plus distingué dans
ne manquait pas d'aller à Hautefontaine, e
trouver très honoré. L'évêque de Montpell
sais pas son nom de famille) était le seul c
haute vertu imposât un peu à l'archevêque; c
cet évêque suivait la chasse en calèche, l'ar
disait à ses camarades chasseurs : « Ah çà, r
il ne faudra pas jurer aujourd'hui. » Dès qu
de la chasse l'emportait, il était le premier
des deux et à oublier la recommandation.

Au reste, nos prélats n'étaient pas les
Europe qui réunissent les goûts sylvains à e
bonne chère. Voici ce que me racontait, il y
jours, le comte Théodore de Lameth :

Pour posséder des bénéfices écclésiastiqu
lait que les chevaliers de Malte fussent tons
évêques de France se prêtaient mal volontie
cérémonie, parce que le crédit des chevalier
au clergé une partie considérable de ses bie
dore de Lameth, étant chevalier de Malte
taine de cavalerie à l'âge de vingt ans, av
chance et meilleure volonté d'obtenir un be
cherchait à se faire tonsurer et rencontrait
cultés. Se trouvant en garnison à Strasbou
gocia en Allemagne et obtint, pour une mod
bution, que l'évêque souverain de Paderborn
le service auquel les prélats, ses compatrio
gnaient. La veille du jour fixé, il débarqua che
à Paderborn. Le vin de Champagne, les ga
firent accueil au capitaine de cavalerie, et re

souper des plus animés. Le lendemain il se présenta à l'église vêtu de son uniforme, recouvert d'une chappe tombante pour laisser voir l'épaulette et la contre-épaulette, et retroussée sur la garde de l'épée, il tenait le surplis tout plié sur son bras. Ses cheveux, qu'on portait alors noués en queue, flottaient sur ses épaules.

Il trouva l'évêque devant l'autel, entouré d'un nombreux clergé. La cérémonie se conduisit avec beaucoup de décence, de pompe et de magnificence. L'évêque s'empara d'une paire de grands ciseaux d'une main, et de l'autre, de la totalité des cheveux du néophyte. Le jeune homme trembla; il se vit écourté de façon à n'oser plus retourner à la garnison. Mais à mesure que l'antienne se prolongeait, l'évêque laissait glisser les cheveux entre ses doigts, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que deux ou trois dont il coupa le bout.

Au moment où la cérémonie s'achevait, le nouveau tonsuré se mit à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale, et fut fort étonné de recueillir ces paroles dites à voix basse dans l'instant le plus solennel : « Allez ôter votre uniforme, venez vite chez moi, nous prendrons une tasse de chocolat, et nous irons courre un chevreuil. »

Belle conclusion et digne de l'exorde.

Le récit de cette cérémonie étrange, fait très gaiement par un homme de quatre-vingt-deux ans, m'a paru retracer d'une manière amusante les mœurs du temps de sa jeunesse.

La princesse de Guéméné, gouvernante des enfants de France, ne pouvait découcher de Versailles sans une permission écrite tout entière de la main du Roi.

Elle n'en demandait jamais que pour aller à Hautefontaine; c'était par suite de cette urbanité de mœurs qui faisait que l'épouse rendait toujours des soins particuliers à la femme du choix.

Cette vie si brillante et si peu épiscopale fut interrompue par la mort de Mme Dillon et par le dérangement des affaires de l'archevêque. Il se trouva criblé de dettes malgré ses énormes revenus, et Hautefontaine fut abandonné quelque temps avant la Révolution. Ma mère n'y allait plus aussi fréquemment depuis ma naissance. On n'y voulait pas d'enfants, cela rentrait trop dans l'esprit bourgeois de famille.

Frascati, résidence de l'évêque de Metz, était situé aux portes de cette grande ville. L'évêque était alors le frère du maréchal de Laval. Il s'était passionné, en tout bien tout honneur, pour sa nièce, la marquise de Laval, comme lui Montmorency. Il l'ennuyait à mourir en la comblant de soins et de cadeaux, et elle ne consentait à lui faire la grâce d'aller régner dans la magnifique résidence de Frascati, que lorsque ma mère pouvait l'y accompagner. Ce à quoi elle fut d'autant plus disposée pendant quelques années que la garnison de mon père se trouvait en Lorraine.

L'évêque avait un état énorme et tenait table ouverte pour l'immense garnison de Metz et pour tous les officiers supérieurs qui y passaient en se rendant à leurs régiments. Cette maison ecclésiastico-militaire était bien plus sévère et plus régulière que celle de Hautefontaine. Cependant, pour conserver le cachet du temps, tout le monde savait que Mme l'abbesse du chapitre de Metz et M. l'évêque avaient depuis bien des

années des sentiments fort vifs l'un pour l'autre, mais cette liaison, déjà ancienne, n'était plus que respectable.

L'intimité de ma mère avec la marquise de Laval la menait souvent à Esclimont, chez son beau-père le maréchal. Là, tout était calme, on y menait une vie de famille. Le vieux maréchal passait son temps à faire de la détestable musique dont il était passionné; et sa femme, parfaitement bonne et indulgente, quoique très minutieusement dévote, à faire de la tapisserie.

La marquise de Laval (1), en sortant des filles Sainte-Marie, était entrée dans cet intérieur; elle y avait puisé des principes dont le bruit du monde la distrayait un peu sans altérer ses sentiments. Elle s'était liée avec un dévouement sans borne à ma mère, et par suite à mon père, dont elle était parente; et était heureuse de retrouver chez eux les principes qu'elle appréciait, avec moins d'ennui et de rigueur de mœurs qu'à Esclimont, où l'on était enchanté de lui voir une pareille liaison.

A Versailles la maison de la princesse de Guéméné était la plus fréquentée par mes parents. Elle les comblait de bontés, mon père avait quelque alliance de famille avec elle. C'était une très singulière personne; elle avait beaucoup d'esprit, mais elle l'employait à se plonger dans les folies des illuminés. Elle était toujours entourée d'une multitude de chiens auxquels elle rendait une espèce de culte, et prétendait être en communication, par eux, avec des esprits intermédiaires. Au

(1) Marie-Louise-Mauricette-Elizabeth de Montmorency-Luxembourg, marquise de Laval, était la marraine d'Adèle d'Osmond.

milieu d'une conversation où elle était remarqı
par son esprit et son jugement, elle s'arrêtait
court et tombait dans l'extase. Elle racontait quel
fois à ses intimes ce qu'elle y avait appris et
offensée de recueillir des marques d'incrédulité.

Un jour ma mère la trouva dans son bain la fi
couverte de larmes :

« Vous êtes souffrante, ma princesse !

— Non, mon enfant, je suis triste et horribleı
fatiguée, je me suis battue toute la nuit... pour ce
heureux enfant (en montrant M. le Dauphin),
je n'ai pu vaincre, ils l'ont emporté, il ne restera
pour lui, hélas ! et quel sort que celui des autres ! »

Ma mère, accoutumée aux aberrations de la ı
cesse, fit peu d'attention à ces paroles ; depuis elle
est souvenue et me les a racontées.

La Reine venait beaucoup chez Mme de Guém
mais moins constamment qu'elle n'a fait ensuite
Mme de Polignac. Mme de Guéméné était trop gr
dame pour se réduire au rôle de favorite.

Sa charge l'obligeait à coucher dans la chambr
M. le Dauphin. Elle s'était fait arranger un app
ment où son lit, placé contre une glace sans tain,
nait dans la chambre du petit prince. Lorsque ce q
appelait le *remuer*, c'est-à-dire l'emmaillotage en
sence des médecins, avait eu lieu le matin, on t
des rideaux bien épais sur cette glace, et Mme de
méné commençait sa nuit ; jusque-là, après s'être
chée fort tard, elle avait passé son temps à lire
écrire. Elle avait une immense quantité de pierr
qu'elle ne portait jamais, mais qu'elle aimait à p

tentation. Il n'y avait pas de cérémonie de
les parures de Mme de Guéméné ne représen-

elle dînait souvent dans sa petite maison de
: de Paris. On y amenait les Enfants. Un jour
epartaient escortés des gardes du corps, quel-
'avisa de s'étonner de tout cet étalage pour
.ot ; Mme de Guéméné reprit très sèchement :
n'est plus simple quand je suis sa gouver-

me, fille du Roi, qu'on désignait sous le titre
etite Madame, avait déjà une physionomie si
.e les personnes de l'intimité l'appelaient *Mous-*
: *Sérieuse.*
'incesse de Guéméné a supporté avec un cou-
nirable les revers de fortune amenés par la ban-
e inouïe du prince de Guéméné. Mes parents
la voir dans un vieux château que son père, le
le Soubise, lui avait prêté. Elle y vivait dans
liocrité voisine de la pénurie, et ils l'y trou-
s'il est possible, plus grande dame que dans
pes de Versailles. Elle fut très sensible à cette
a foule n'était plus chez elle.
eine, empressée de donner la place de la prin-
Mme de Polignac, s'était montrée plus sévère
ıe l'aurait été dans d'autres circonstances. La
ɔn de Mme de Guéméné avait été acceptée
e et sa retraite hâtée avec une sorte de dureté.
'e, qui lui portait un attachement filial, en fut
ement affligée et n'a jamais été chez Mme de
c. Disons tout de suite, à l'honneur de la Reine,

que, loin de lui en vouloir, elle ne l'en a que mieux traitée.

La petite Cour de Mesdames en formait une à part. on l'appelait la vieille Cour. Les habitudes y étaient fort régulières. Les princesses passaient tout l'été à Bellevue, où leurs neveux et nièces venaient sans cesse leur demander à dîner familièrement et sans être attendus. Le coureur qui les précédait de quelques minutes les annonçait. Lorsque c'était le coureur de Monsieur, depuis Louis XVIII, on avertissait à la bouche, et le dîner était plus soigné et plus copieux. Pour les autres on ne disait rien, pas même pour le Roi, qui avait un gros appétit, mais n'était pas à beaucoup près aussi gourmand que son frère.

La famille royale à Bellevue dînait avec tout ce qui s'y trouvait. Les personnes attachées à Mesdames, leurs familles, quelques commensaux, en général cela formait de vingt à trente personnes.

Madame Adélaïde, sans comparaison, la plus spirituelle des filles de Louis XV, était commode et facile à vivre dans l'intérieur, quoique d'une extrême hauteur. Lorsqu'il arrivait à un étranger de l'appeler *Altesse Royale*, elle se courrouçait, faisait tancer l'introducteur des ambassadeurs, même le ministre des affaires étrangères, et s'entretenait longtemps de l'incroyable négligence de ces messieurs. Elle voulait être *Madame*, et n'admettait pas que les Fils de France prissent l'Altesse royale.

Elle avait l'horreur du vin, dont elle ne buvait jamais, et les personnes qui se trouvaient placées près d'elle à table se détournaient d'elle pour en boire. Ses

ıvaient toujours cet égard. Si on y avait man-
: n'aurait rien dit, mais on ne se serait plus
lans son voisinage à table, et la dame d'hon-
ıs aurait indiqué de vous éloigner de la prin-
n ménageant quelques-unes de ses susceptibi-
surtout en ne crachant pas par terre, ce qui la
ait presque à des brutalités, rien n'était plus
e son commerce.
ne Adélaïde était l'aînée de cinq princesses.
ait pas voulu se marier, préférant son état de
France. Elle avait tenu la Cour jusqu'à la mort
ouis XV. Elle avait été l'amie et le conseil du
son frère, et sa mémoire lui a toujours été
re; elle en parlait sans cesse comme de la plus
ction de son cœur. Une de ses sœurs, Madame
régnait assez tristement à Parme; une autre,
Louise, était carmélite.
inq princesses, celle-là semblait, sans compa-
a plus mondaine. Elle aimait passionnément
plaisirs, était fort gourmande, très occupée de
e, avait un besoin extrême des recherches in-
par le luxe, l'imagination assez vive, et enfin
grande disposition à la coquetterie. Aussi,
e Roi entra dans la chambre de Madame Adé-
ır lui annoncer que Madame Louise était partie
ıuit, son premier cri fut : « Avec qui? (1) »

ı ces apparences de frivolité, si tant est qu'elles aient
réelles que semble l'affirmer Mme de Boigne, Madame
hait déjà, on le sait, les austérités, les mortifications et
héroïques de la Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augus-
fondé à penser qu'elle s'était offerte, dès avant son entrée

Les trois sœurs restantes ne pardonnèrent
Madame Louise le secret qu'elle avait fait de s
tions; et, quoiqu'elles allassent la voir que
c'était sans plaisir et sans intimité. Sa mort
fut point un chagrin.

Il n'en fut pas ainsi de celle de Madame
Mesdames Adélaïde et Victoire la regrettère
ment et l'intimité des deux sœurs en serait
encore plus tendre, si les deux dames d'l
Mmes de Narbonne et de Civrac, n'avaient
leurs soins à les séparer, sans pouvoir jamai
sunir.

Madame Victoire avait fort peu d'esprit
extrême bonté. C'est elle qui disait, les lar
yeux, dans un temps de disette où on parlait
frances des malheureux manquant de pain :
mon Dieu, s'ils pouvaient se résigner à mang
croûte de pâté (1). »

A Bellevue, on vivait tous ensemble, on se
sait pour dîner à deux heures, à cinq chacun
chez soi jusqu'à huit. On retournait au salon,
le souper, la soirée se prolongeait selon qu'on s
plus ou moins. Il venait du monde de Paris et
sailles, on faisait un loto ainsi qu'après le dîne
On aura peine à croire qu'à ce loto les compte

au Carmel, qui eut lieu le 11 avril 1770, comme victime
pour le rachat de l'âme du Roi son père. Conf. : *Mad*
de France, par Léon de La Brière, 1 vol. in-18 Paris, 1

(1) Pour bien juger ce mot, souvent cité, et dont on a
depuis, il faut ajouter que la bonne princesse avait un
répugnance pour la croûte de pâté et ne pouvait en mang

rarement exacts, et que dans une pareille réunion plusieurs personnes étaient notées pour être la cause de ces mécomptes. Il y avait entre autres un saint évêque qui était le plus aumônier des hommes, une vieille maréchale, enfin assez de monde pour que ma mère m'ait dit qu'elle s'était décidée à toujours jouer sur les mêmes numéros, sous prétexte de faire des nœuds, de sorte que tout le monde savait son jeu d'avance. Après le loto, les princesses et leurs dames travaillaient dans le salon, et la liberté y était assez grande.

A Versailles, c'était une tout autre vie, Mesdames entendaient la messe chacune de leur côté. Madame Adélaïde à la chapelle, Madame Victoire, plus tard, dans son oratoire. Elles se réunissaient chez l'une ou chez l'autre pendant la matinée, mais tout à fait dans leur intérieur et dînaient tête-à-tête. A six heures, le jeu de Mesdames se tenait chez Madame Adélaïde, c'est alors qu'on leur faisait sa cour. Souvent les princes et princesses assistaient à ce jeu, c'était toujours le loto.

A neuf heures toute la famille royale se réunissait pour souper chez Madame, femme de Monsieur. Ils y étaient exclusivement entre eux, et ne manquaient que bien rarement à ce souper. Il fallait des raisons positives, autrement cela déplaisait au Roi. M. le comte d'Artois lui-même, que cela ennuyait beaucoup, n'osait guère s'en affranchir. Là, on racontait les commérages de Cour, on discutait les intérêts de famille, on était fort à son aise et souvent fort gai, car une fois séparés des entours qui les obsédaient, ces princes, il faut le dire, étaient les meilleures gens du monde. Après le souper chacun se séparait.

Le Roi allait *au coucher*.

Ce qu'on appelait *le coucher* avait lieu tous les
à neuf heures et demie. Les hommes de la Cour s
nissaient dans la chambre de Louis XIV (qui n
pas celle où couchait Louis XVI). Je crois que
personne présentée y avait accès.

Le Roi y arrivait d'un cabinet intérieur, suivi d
service. Il avait les cheveux roulés et avait ô
ordres. Sans faire attention à personne, il entrai
la balustrade du lit, l'aumônier de jour receva
mains d'un valet de chambre le livre de prières
grand bougeoir à deux bougies; il suivait le Ro
l'intérieur de la balustrade, lui donnait le livre, et
le bougeoir pendant la prière, qui était courte. L
rentrait dans la partie de la chambre occupée p
courtisans, l'aumônier remettait le bougeoir au pr
valet de chambre, celui-ci le portait à la personne
gnée par le Roi, et qui le tenait pendant tout le
que durait le coucher. C'était une distinction fort r
chée; aussi, dans tous les salons de la Cour, la pre
question faite aux personnes arrivant du coucher
« Qui a eu le bougeoir? » et le choix, comme il
partout et en tout temps, se trouvait rarement app

On ôtait au Roi son habit, sa veste et enfin s
mise; il restait nu jusqu'à la ceinture, se gratt
se frottant comme s'il avait été seul, en préser
toute la Cour, et souvent de beaucoup d'étrang
distinction.

Le premier valet de chambre remettait la chen
la personne la plus qualifiée, aux princes du san
y en avait de présents; ceci était un droit, et no

veur. Lorsque c'était une personne de sa famille le Roi faisait souvent de petites niches pour la
, l'évitait, passait à côté, se faisait poursuivre,
ɔmpagnait ces charmantes plaisanteries de gros
ui faisaient souffrir les personnes qui lui étaient
:ment attachées. La chemise passée, il mettait
e de chambre, trois valets de chambre défai-
à la fois la ceinture et les genoux de la culotte,
nbait jusque sur les pieds; et c'est dans ce cos-
ne pouvant guère marcher avec de si ridicules
es, qu'il commençait, en traînant les pieds, la
e du cercle.

.emps de cette réception n'était rien moins que
uelquefois elle ne durait que peu de minutes,
efois près d'une heure: cela dépendait des per-
qui s'y trouvaient. Quand il n'y avait pas de
urs, ainsi que les courtisans appelaient entre eux
'sonnes qui savaient faire parler le Roi, cela ne
guère plus de dix minutes. Parmi les *releveurs*,
habile était le comte de Coigny; il avait toujours
: découvrir la lecture actuelle du Roi, et savait
bilement amener la conversation sur ce qu'il pré-
devoir le mettre en valeur. Aussi le *bougeoir*
.vait-il fréquemment, et sa présence offusquait
'sonnes qui désiraient que le *coucher* fût court.
nd le Roi en avait assez, il se traînait à recu-
:rs un fauteuil qu'on lui avançait au milieu de
:e, s'y laissait aller pesamment en levant les
ambes; deux pages à genoux s'en emparaient
ınément, déchaussaient le Roi et laissaient
· les souliers avec un bruit qui était d'étiquette.

Au moment où il l'entendait, l'huissier ouvrait la porte en disant : « Passez, messieurs. » Chacun s'en allait et la cérémonie était finie. Toutefois, la personne qui tenait le bougeoir pouvait rester si elle avait quelque chose de particulier à dire au Roi. C'est ce qui explique le prix qu'on attachait à cette étrange faveur.

On reprenait le chemin de Paris ou celui des divers salons de Versailles, où on avait laissé les femmes, les évêques, les gens non présentés et souvent les parties suspendues. Il y avait beaucoup de pratiques d'antichambre dans cette vie de Cour et de places auxquelles toute la noblesse de France aspirait.

C'est au coucher qu'un soir M. de Créqui s'étant appuyé contre la balustrade du lit, l'huissier de service lui dit :

« Monsieur, vous *profanisez* la chambre du Roi. »

« Monsieur, je *préconerai* votre exactitude, » reprit l'autre aussitôt. Cette prompte repartie eut grand succès.

La Reine, en sortant de chez Madame, allait chez Mme de Polignac ou chez Mme de Lamballe, le samedi. Monsieur, chez Mme de Balbi. Madame, dans son intérieur avec des femmes de chambre. M. le comte d'Artois dans le monde de Versailles, ou chez des filles à Paris. Mme la comtesse d'Artois, dans son intérieur avec des gardes du corps. Et, enfin, Mesdames, chez leurs dames d'honneur respectives.

Mme de Civrac tenait à Madame Victoire un salon fort convenablement rempli de gens de la Cour. Mme de Narbonne n'ajoutait guère au service de la princesse que des commensaux; son humeur arro-

lui permettait pas d'autres relations. On a
s des libelles du temps que le comte Louis
ne était fils de Madame Adélaïde; cela est
surde, mais il est vrai que la princesse a
travers des sacrifices énormes. Cette
arbonne, si impérieuse, était soumise à tous
s du comte Louis. Lorsqu'il avait fait des
qu'il manquait d'argent, elle avait une
supportable, qu'elle faisait porter principa-
r Madame Adélaïde; elle lui rendait son
intolérable. Au bout de quelques jours la
ncesse rachetait à prix d'or la paix de sa vie.
nent M. de Narbonne se trouvait nanti de
normes qu'il se procurait sans prendre la
eine, et qu'il dépensait aussi facilement. Du
ait le plus aimable et le moins méchant des
nauvais sujet sans s'en douter, et seulement
(1).

Adélaïde sentait le poids du joug et en
quand elle osait. Un soir où ma mère la
it chez elle et où Mme de Narbonne avait
ussade que de coutume, elle fit le projet de

mte Louis de Narbonne-Lara, né à Colorno, dans le
arme, en 1755. Fils du duc de Narbonne-Lara, gen-
la chambre du duc de Parme, Philippe de Bourbon (fils
d'Anjou), et de la duchesse de Narbonne-Lara, dame
la duchesse de Parme, Madame Élisabeth de France
s XV). A la mort de la princesse, Mme de Narbonne
ance et devint dame d'honneur de Madame Adélaïde.
nstitutionnel, le comte Louis de Narbonne fut ministre
en 1791. Il émigra après le 10 août. Au 18 brumaire,
France, se rallia à Bonaparte, occupa différents postes
1813.

ne pas retourner chez elle le lendemain. Et, se complaisant dans cette idée, composa un roman sur ce que Mme de Narbonne dirait, sur la manière dont elle-même agirait, le caractère qu'elle déploierait, etc.

« Vous ne répondez pas, madame d'Osmond, vous « avez tort; je suis faible, je suis Bourbon, j'ai besoin « d'être menée, mais je ne suis jamais traître.

— Je ne soupçonne pas même Madame d'indiscrétion; mais je sais que demain elle sera un peu plus gracieuse que de coutume vis-à-vis de Mme de Narbonne pour la venger de cette légère infidélité de pensée.

— Hélas! je crains bien que vous n'ayez raison. »

Et, en effet, le lendemain, une explication provoquée par la princesse amena une demande d'argent; il fut donné, Mme de Narbonne fut charmante le soir. La bonne princesse, cherchant à voiler sa faiblesse, dit en se retirant à ma mère que Mme de Narbonne lui avait fait des excuses de la grognerie de la veille; elle n'ajouta pas comment elle l'avait calmée, mais c'était le secret de la comédie. Le comte Louis était le premier à en rire, et cela simplifiait sa position; car, dans ce temps, tout travers, tout vice, toute lâcheté, franchement acceptés et avoués avec des formes spirituelles, étaient assurés de trouver indulgence.

La princesse devait être reconduite de chez Mme de Narbonne chez elle, dans l'intérieur du château, par sa dame de service. Souvent elle en dispensait, surtout quand il faisait froid, parce qu'elle allait toujours à pied et que les dames circulaient habituellement dans les corridors et les antichambres en chaise

ırs. Ces chaises étaient fort élégantes, dorées, s armes sur les côtés. Celles des duchesses le dessus couvert en velours rouge, et elles nt avoir des porteurs à leur livrée; les autres vaient des porteurs attitrés, mais avec la livrée ce qu'on appelait, en termes de Cour, des *por*-us, car c'est porteux qu'il fallait dire.

ınt presque toute une année Madame Adélaïde is l'habitude de faire entrer ma mère et sou-ɒn père chez elle, en sortant de chez Mme de ıe. Elle prenait goût à des conversations plus s. Mais la dame d'honneur fut avertie, la prin-ondée, et elle avoua tout franchement qu'elle ɔlus.

dans une de ces causeries qu'elle raconta à re l'échec reçu par sa curiosité au sujet du de fer. Elle avait engagé son frère, M. le Dau-s'enquérir au Roi de ce qui le concernait pour lire. M. le Dauphin interrogea Louis XV. lui dit :

ı fils, je vous le dirai, si vous voulez, mais ez le serment que j'ai prêté moi-même de ne :r ce secret à personne. »

Dauphin avoua ne désirer le savoir que pour uniquer à sa sœur Adélaïde, et dit y renoncer. ui répliqua qu'il faisait d'autant mieux que ce auquel il tenait parce qu'on le lui avait fait 'avait jamais été d'une grande importance et plus alors aucun intérêt. Il ajouta qu'il n'y ıs que deux hommes vivants qui en fussent , lui et M. de Machault.

La princesse apprit aussi à mon père comment M. de Maurepas s'était fait ministre.

A la mort de Louis XV, ses filles, qui l'avaient soigné pendant sa petite vérole, devaient, selon l'inexorable étiquette, être séparées du nouveau Roi. Celui-ci, à qui son père le Dauphin avait recommandé de toujours prendre les conseils de sa tante Adélaïde, lui écrivit pour lui demander à qui il devait confier le soin de ce royaume qui lui tombait sur les bras. Madame Adélaïde lui répondit que M. le Dauphin n'aurait pas hésité à appeler M. de Machault. On expédia un courrier à M. de Machault.

Nouveau billet du Roi : Que fallait-il décider pour les funérailles? quelles étaient les étiquettes? à qui s'adresser? Réponse de Madame Adélaïde : Personne n'était plus propre par ses souvenirs et ses traditions que M. de Maurepas à se charger de ces détails.

Le courrier pour M. de Machault n'était pas encore parti. La terre de M. de Machault est à trois lieues au delà de Pontchartrain par des chemins alors affreux. On le chargea de remettre en passant la lettre pour M. de Maurepas.

Le vieux courtisan, ennuyé de son exil, arriva immédiatement. Le Roi l'attendait avec impatience; il le fit entrer dans son cabinet. Pendant qu'il s'entretenait avec lui, on vint avertir que le conseil était assemblé. L'usage voulait que chaque ministre fût averti chaque fois par l'huissier. Le manque de cette formalité fermait l'entrée du conseil; c'était l'équivalent d'un renvoi. L'huissier du conseil, voyant M. de Maurepas dans cette intimité avec le nouveau Roi, et

.t qu'il avait été mandé, le regarda en hésitant,
ne dit rien, mais se troubla. M. de Maurepas
:omme s'il avait reçu le message, le Roi passa
ser lui dire adieu. M. de Maurepas suivit, s'assit
seil et gouverna la France pendant dix ans.
sque M. de Machault arriva quelques heures
la place était prise. Le Roi lui dit quelques
communs, lui adressa des compliments et le
repartir. Madame Adélaïde s'affligea, se plaignit,
lle et son neveu étaient Bourbons, comme elle
et n'avaient assez d'énergie, ni pour résister
olontés des autres, ni pour s'y associer pleine-

'hoiry avait été en deçà de Pontchartrain, peut-
'y aurait-il pas eu de révolution en France.
Machault était un homme sage, qui aurait su
neilleur parti des vertus de Louis XVI, que le
ian spirituel, mais léger et immoral, auquel il
son sort. Ce n'est pas que M. de Maurepas ne
omme qui convînt le mieux aux goûts, si ce
.ux besoins du moment.
dit que dans ce temps, avec de l'esprit, on faisait
asser; l'esprit jouait alors le rôle qu'on accorde
nt aujourd'hui. Je veux rapporter quelques-unes
ıecdotes que j'ai entendu raconter à ma mère,
ussait la moralité jusqu'à la pruderie, sans que,
es années après, ces faits lui parussent autre
qu'une malice spirituelle.
'icomte de Ségur, l'homme le plus à la mode de ce
, faisait d'assez jolis petits vers de société, dont
ition dans le monde était le plus grand mérite.

M. de Thiard, impatienté et peut-être jaloux de ses succès, fit à son tour une pièce de vers où il conseillait à M. de Ségur d'envoyer ses ouvrages au confiseur, ayant, disait-il, prouvé qu'il avait tout juste l'esprit qu'on peut mettre dans une pastille.

M. de Ségur affecta de rire de cette épigramme, mais résolut de s'en venger.

Or, il y avait en Normandie une Mme de Z..., très belle personne, habitant son château, y vivant décemment avec son mari, et jouissant d'une assez grande considération, malgré ses rapports avec M. de Thiard, qu'on disait fort intimes et qui duraient depuis plusieurs années. Celui-ci passait pour l'aimer passionnément. Le vicomte profita de son crédit, son père était ministre de la guerre, fit envoyer son régiment en garnison dans la ville voisine du château de Mme de Z..., joua son rôle parfaitement, feignit une passion délirante, et après des assiduités qui durèrent plusieurs mois, parvint à plaire et enfin à réussir.

Bientôt Mme de Z... se trouva grosse, son mari était absent et même M. de Thiard. Elle annonça au vicomte son malheur. La veille encore il lui témoignait le plus ardent amour, mais ce jour-là il lui répondit que son but était atteint, qu'il ne s'était jamais soucié d'elle. Seulement, il avait voulu se venger du sarcasme de M. de Thiard, et lui montrer que son esprit était propre à autre chose qu'à faire des distiques de confiseur. En conséquence, il lui baisait les mains, elle n'entendrait plus parler de lui. En effet, il partit sur-le-champ pour Paris, racontant son histoire à qui voulait l'entendre.

Mme de Z..., honnie de son mari, déshonorée dans sa province, brouillée avec M. de Thiard, mourut en couches. M. de Z... fut obligé de reconnaître ce malheureux enfant, que nous avons vu dans le monde, Mme L... de X..., et que l'esprit d'intrigue qu'elle possédait rendait bien digne de son père. Jamais le vicomte de Ségur n'a pu s'apercevoir qu'une pareille aventure, dont il se vantait tout haut, choquât qui que ce soit (1).

Voici un autre genre :

M. de Créqui sollicitait une grâce de la Cour, et, en conséquence, faisait la sienne à M. et à Mme de Maurepas. Une de ses obséquiosités était de faire chaque soir la partie de la vieille et très ennuyeuse Mme de Maurepas; aussi elle le soutenait vivement, et ses importunités avaient crédit sur M. de Maurepas. Le jour même où la grâce fut obtenue, M. de Créqui vint chez Mme de Maurepas. Mme de Flamarens, nièce de Mme de Maurepas, et qui faisait les honneurs de la maison, offrit une carte à M. de Créqui, comme à l'ordinaire. Celui-ci, s'inclinant, répondit avec un sérieux de glace : « Je vous fais excuse, je ne joue jamais. » Et, en effet, il ne fit plus la partie de Mme de Maurepas. Cette bassesse, couverte par le piquant de la forme, ne blessa point, et personne n'en riait de meilleur cœur que le vieux ministre.

M. de Maugiron était colonel d'un superbe régiment,

(1) Mme de Boigne écrit en toutes lettres les noms que j'ai remplacés par Z... et X... Ce sont ceux de deux grandes familles dont les descendants existent. On comprend les motifs qui ont dicté cette réserve.

mais il avait l'horreur, ou plutôt l'ennui de tout ce qui était militaire, et passait pour n'être pas très brave. Un jour à l'armée, les grenadiers de France, où il avait anciennement servi, chargèrent dans une circonstance assez dangereuse. M. de Maugiron se mit volontairement dans leurs rangs, et se conduisit de façon à se faire remarquer. Le lendemain, à dîner, les officiers de son régiment lui en firent compliment : « Mon Dieu, messieurs, vous voyez bien que lorsque je veux, je m'en tire comme un autre. Mais cela me paraît si désagréable et surtout si bête que je me suis bien promis que cela ne m'arriverait plus. Vous m'avez vu au feu, gardez-en bien la mémoire, car c'est la dernière fois. »

Il tint parole. Quand son régiment chargeait, il se mettait de côté, souhaitait bon voyage à ses officiers et disait bien haut : « Regardez donc ces imbéciles qui vont se faire tuer. » Malgré cela, M. de Maugiron n'était pas un mauvais officier, son régiment était bien tenu, se conduisait toujours à merveille dans toutes les affaires, et ce bizarre colonel y était aimé et même considéré.

C'est à lui que sa femme, très spirituelle personne, écrivait cette fameuse lettre :

« Je vous écris parce que je ne sais que faire et je finis parce que je ne sais que dire.

« SASSENAGE DE MAUGIRON,
« bien fâchée de l'être. »

On ne savait pas se refuser une repartie spirituelle. Le maréchal de Noailles s'était très mal montré à la

guerre et sa réputation de bravoure en était restée
ecte. Un jour où il pleuvait, le Roi demanda
'Ayen si le maréchal viendrait à la chasse.
ıe non, Sire, mon père craint l'eau comme le
mot eut le plus grand succès.
voulu rapporter ces divers faits, faciles à mul-
ıe pour prouver combien dans ces temps qu'on
résente plus moraux que les nôtres; dans ces
ı la société était, disait-on, un tribunal dont
ıonde ressortissait, l'esprit et surtout l'impu-
ffisaient pour éviter les sentences qu'elle aurait
ırobablement contre des torts moins spirituel-
ffichés.
: que Mme de Civrac était dame d'honneur de
Victoire. Sa vie est un roman.
Monbadon, fille d'un notaire de Bordeaux,
eint l'âge de vingt-cinq ans. Elle était grande,
.rituelle et surtout ambitieuse. Elle fut recher-
mariage par un hobereau du voisinage qui
t M. de Blagnac. Il était garde du corps. Cet
tait pauvre, fort rustre, incapable d'apprécier
te, mais désirait partager une très petite for-
elle devait hériter de son père.
sonne qui traitait le mariage fit valoir la nais-
: M. de Blagnac; il était de la maison de
Mlle Monbadon se fit apporter les papiers,
aite de cette inspection, épousa M. de Blagnac.
ant un léger bagage au portefeuille où elle
les parchemins généalogiques elle s'embarqua
diligence avec son mari, et arriva à Paris. Sa
visite fut pour Chérin; elle lui remit ses

papiers, le pria de les examiner scrupuleus
Quelques jours après, elle revint les chercher et
l'assurance que la filiation de M. de Blagnac a
branche de Durfort-Lorge était complètement é
Elle s'en fit délivrer le certificat, et commença à s
appeler Blagnac de Civrac. Elle écrivit au vieux ma
de Lorge pour lui demander une entrevue. Elle
très modestement n'être qu'en passant à Pari
croyait que son mari avait l'honneur de lui appa
De si loin que ce pût être, c'était un si grand ho
un si grand bonheur qu'elle ne voulait pas retourn
l'obscurité de sa province sans l'avoir réclamé.
osait pousser sa prétention jusqu'à être reçue u
par Mme la maréchale, sa reconnaissance se
comble.

Le maréchal se laissa prendre à ces paroles
reuses, sans trop reconnaître la parenté, sur l
elle n'insista pas. Elle fut admise à faire une
Elle s'y conduisit adroitement. Elle obtint la perr
de revenir pour prendre congé, elle revint. Le
était retardé, elle revint encore. Elle ne par
du tout. Bientôt la maréchale en raffola; assise
petit tabouret à ses pieds, elle travaillait à la
tapisserie et devint habituée de la maison. Le r
paraissait guère. Un jour, son crédit étant déjà
elle entendit parler légèrement de l'état de ga
corps; elle leva la tête avec une mine étonnée.

Quand elle fut seule avec les de Lorge, ell
« Monsieur le maréchal, j'ai peur que, dans notr
rance provinciale, nous ne soyons coupables d'un
tort envers vous, puisqu'un de vos parents es

du corps. Cela est donc inconvenant? » M. de Lorge répondit amicalement, mais en déclinant doucement la
té. « Mon Dieu, dit-elle, je n'entends rien à
:ela, mais je vous apporterai les papiers de mon
» En effet, elle apporta les papiers bien en
et le certificat de Chérin. Il n'y avait rien à dire
:; et d'ailleurs, on n'en avait plus envie.

mari fut retiré des gardes du corps, placé dans
;iment et envoyé en garnison. La femme eut un
:ntresol à l'hôtel de Lorge. Le maréchal de Lorge
t pas de fils. Le maréchal de Duras n'en avait
, qui déjà promettait d'être un détestable sujet.
ossesse de Mme de Blagnac commença à être
:e, le petit tabouret devint un fauteuil. Bientôt
l'appela plus que Mme de Civrac, second titre
)ranche de Lorge. Enfin, au bout de peu de mois
ait si bien impatronisée dans la maison, qu'elle y
ait de tout, mais en conservant toujours les
; les plus respectueux pour M. et Mme de
. Les Duras partagèrent l'engouement qu'elle
ιit.

sque la maison de Madame Victoire fut formée,
t nommée une de ses dames, bientôt elle devint
orite, puis sa dame d'honneur. Elle fut, à cette
on, nommée duchesse de Civrac.

: avait toujours conservé les meilleurs rapports
on mari, qu'elle comblait de marques de considé-
, mais qui était trop butor pour pouvoir en tirer
uand il était présent. Elle réussit à le faire nom-
mbassadeur à Vienne, il eut la bonne grâce d'y
r promptement. C'est la seule preuve d'intelli-

gence qu'il eût donnée de sa vie. Il la laissa mèr
trois enfants, un fils, depuis duc de Lorge et hériti
la fortune de cette branche des Durfort, et deux fi
Mmes Donissent et de Chastellux.

Mme de Civrac, aussi habile que spirituelle,
qu'elle fut parvenue à cette haute fortune, voulut
troniser à son tour. Elle se fit la protectrice de la
de Bordeaux. Tout ce qui en arrivait était sûr de t
ver appui auprès d'elle, et elle réussit par là à cha
la situation de sa propre famille. Les Monbadon de
rent petit à petit MM. de Monbadon. Son neveu e
au service, fut nommé colonel, et finit par être pre
un seigneur de la Cour.

C'est après ce succès, dans l'apogée de sa g
deur, qu'elle se trouvait aux eaux des Pyrénées.
y reçut une liste de promotions de colonels. Mm
Civrac s'étendit fort sur l'inconvenance des ch
Une vieille grande dame de province lui répon
« Que voulez-vous, madame la duchesse, chacun a
badon! »

Tout avait réussi à l'ambitieuse Mme de Civrac,
elle était insatiable. Déjà fort malade, elle cro
avoir amené à un terme prochain le mariage de
fils, le duc de Lorge, avec Mlle de Polignac, do
mère était alors toute-puissante, et y mettait
condition la place de capitaine des gardes pour ce
tout jeune encore. Au moment de conclure, Mm
Gramont, également intrigante, alla sur ses bris
Elle avait auprès de la Reine le mérite d'avoir été e
par Louis XV pour une insolence faite à Mme Duba
Ses prétentions étaient soutenues par les Choiseu

Reine donna la préférence à son fils et fit pencher la
. . nce.

me de Civrac apprit subitement que le jeune
nont (1), sous-lieutenant dans un régiment, était
é à Versailles, qu'il était créé duc de Guiche, capi-
: des gardes, et que son mariage avec Mlle de
gnac était déclaré. Elle en eut une telle colère que
sang s'enflamma; et en quarante-huit heures elle
ra d'une maladie qui n'annonçait pas une terminai-
aussi rapide.

adame Victoire, très affligée de cette perte, promit
mère de nommer Mme de Chastellux sa dame
nneur. Mme de Donissan était déjà sa dame
ours.

ette Mme de Donissan, qui vit encore à l'âge de
re-vingt-douze ans, est la mère de Mme de Les-
. Toutes deux ont acquis une honorable et triste
orité dans la première guerre de la Vendée, à
elle elles ont pris la part la plus active sans sortir du
ctère de leur sexe. Les mémoires de Mme de Les-
sur ces événements racontent d'une façon aussi
hante que véridique la gloire et les malheurs de
e campagne. Ils ont été rédigés par M. de Barante,
.es récits de Mme de Lescure (devenue Mme de La
hejaquelein), pendant qu'il était préfet du Mor-
n.

Louis-Antoine, duc de Gramont, général et pair de France
Restauration (1755-1836). Neveu de la duchesse de Grâmont,
du duc de Choiseul, guillotinée en 1794 (1730-1794).

CHAPITRE III

Mon enfance. — Belle poupée. — Bonté du Roi. — C
ment de la Révolution. — Ouverture des États gé
Départ de M. le comte d'Artois — Le 6 octobre
Voyage en Angleterre. — Mme Fitzherbert. — Boucle
de Galles. — Séjour à la campagne. — Princesses d'A

J'ai été littéralement élevée sur les geno
famille royale. Le Roi et la Reine surtout
blaient de bontés. Dans un temps où, comm
déjà dit, les enfants étaient mis en nourrice,
sevrage, puis au couvent; où, vêtus en petit
et en petits messieurs, ils ne paraissaient que
gênés, maussades et grognons; avec mon fou
batiste et une profusion de cheveux blonds qui
une jolie petite figure, je frappais extrêmem
père s'était amusé à développer mon intellig
l'on me trouvait très sincèrement un petit
J'avais appris à lire avec une si grande facil
trois ans je lisais et débitais pour mon plaisir e
dit-on, pour celui des autres, les tragédies de

Mon père se plaisait à me mener au spectac
sailles. On m'emmenait après la première pi
ne pas me faire veiller, et je me rappelle qu
m'appelait quelquefois dans sa loge pour

raconter la pièce que je venais de voir. J'ajoutais mes réflexions qui avaient ordinairement grand succès. A la vérité, au milieu de mes remarques littéraires, je lui disais un jour avoir bien envie de lui demander une faveur; et, encouragée par sa bonté, j'avouais convoiter deux des plus petites pendeloques des lustres pour me faire des boucles d'oreilles, attendu qu'on devait me percer les oreilles le lendemain.

Je me rappelle, par la joie que j'en ai ressentie, une histoire de la même nature. Madame Adélaïde, qui me gâtait de tout son cœur, me faisait dire un jour un conte de fée de mon invention. La fée avait donné à la princesse un palais de diamants, avec les magnificences qui s'ensuivent; et enfin, pour les combler toutes, l'héroïne avait trouvé dans un secrétaire d'escarboucle un trésor de *cent six francs*.

Madame Adélaïde fit son profit de cette histoire; et, après avoir mis toute la grâce possible à en obtenir la permission de ma mère, elle me fit trouver dans mon petit secrétaire, qui n'était pourtant pas d'escarboucle, cent pièces de six francs, avec un papier sur lequel était écrit *cent six francs pour Adèle*, ainsi qu'il en avait été usé pour la princesse du conte. Je ne suis pas bien sûre que je susse compter jusqu'à cent, mais je me rappelle encore mon saisissement à cette vue.

Mes parents avaient fini par passer tout l'été à Bellevue, ma chambre était au rez-de-chaussée sur la cour. Madame Adélaïde faisait journellement de très grandes promenades pour aller inspecter ses ouvriers. Elle m'appelait en passant, on me mettait mon chapeau, j'escaladais la fenêtre et je partais avec elle,

sans bonne. Elle était toujours suivie d'un assez grand nombre de valets et d'une petite carriole attelée d'un cheval et menée à la main, dans laquelle elle n'entrait jamais, mais que j'occupais souvent. Cependant, j'aimais encore mieux courir auprès d'elle et lui faire ce que j'appelais la conversation.

J'avais pour rival et pour ami un grand barbet blanc, extrêmement intelligent, qui était aussi des promenades. Quand il se trouvait un peu de boue dans le chemin, on le mettait dans un grand sac de toile et deux hommes attachés à son service le portaient. Pour moi, j'étais très fière de savoir choisir mon chemin sans me crotter comme lui.

Rentrés au château, je disputais à *Visir* sa niche de velours rouge, qu'il me laissait plus volontiers usurper qu'il ne m'abandonnait les gaufres qu'on écrasait pour nous sur le parquet. Souvent la bonne princesse se mettait à quatre pattes et courait avec nous pour rétablir la paix ou pour obtenir le prix de la course. Je la vois encore avec sa grande taille sèche, sa robe violette (c'était l'uniforme de Bellevue) à plis, son bonnet à papillon; et deux grandes dents, les seules qui lui restassent. Elle avait été très jolie, mais à cette époque elle était bien laide et me paraissait telle.

Madame Adélaïde me fit faire à grands frais une magnifique poupée, avec un trousseau, une corbeille, des bijoux, entre autres une montre de Lépine (1), que j'ai encore, et un lit à la duchesse où j'ai couché à l'âge

(1) Horloger du Roi. Cette très jolie petite montre en or a appartenu au marquis d'Osmond, qui l'avait héritée de sa grand'tante.

ce qui donne la proportion de la taille.
ı de la poupée fut une fête pour la
Elle vint dîner à Bellevue. En sortant
m'envoya chercher. Les deux battants
t la poupée arriva traînée sur son lit et
us ses accessoires. Le Roi me tenait par

est tout cela, Adèle?
bien que c'est pour moi, Sire. »
ıde se mit à jouer avec ma nouvelle pro-
ılut me faire remplacer la poupée dans le
: et Madame Élisabeth à genoux des deux
ɛrent à le faire, avec des éclats de joie de
tourner les matelas. Hélas! les pauvres
pensaient guère que bien peu d'années
en 1788, elles seraient réduites à faire
. Combien une prophétie pareille eût paru

ɔuvenirs me sont encore présents. Non
ıse aucun prix aux grandeurs des per-
ais trop accoutumée; mais parce qu'elles
eaucoup et me procuraient toutes les dou-
ɪetits plaisirs auxquels les enfants sont

·ais souvent le Roi dans les jardins de
du plus loin que je l'apercevais, je cou-
à lui. Un jour, je manquai à cette habi-
appeler. J'arrivai tout en larmes.
/ous ma petite Adèle?
vos vilains gardes, Sire, qui veulent tuer
.rce qu'il court après vos poules.

— Je vous promets que cela n'arrivera plus
Et, en effet, il y eut une consigne donnée a
de laisser courir le chien de Mlle d'Osmond
gibier.

Mes succès n'étaient pas moins grands au
jeune génération. M. le Dauphin (1), mort
don, m'aimait extrêmement, et me faisait s
demander pour jouer avec lui, et M. le
Berry (2) se faisait mettre en pénitence parce
il ne voulait danser qu'avec moi. Madame (3)
duc d'Angoulême (4) me distinguaient moins.

Les malheurs de la Révolution mirent un
mes succès de Cour. Je ne sais s'ils ont ag
dans le sens d'un remède homéopathique, m
certain que malgré ce début de ma vie, je n
eu l'intelligence du courtisan, ni le goût de
des princes. Les événements étaient deve
sérieux pour qu'on pût s'amuser des gentille
enfant; 1789 était arrivé.

Mon père ne se méprit pas sur la gravité
constances. La cérémonie de l'ouverture d
généraux fut solennelle et accompagnée de
cences qui attirèrent à Versailles des étra
toutes les parties de l'Europe. Ma mère, parée
habit de Cour, fit prévenir mon père qu'

(1) Premier fils de Louis XVI et de la reine Marie-An
en octobre 1781, mort en juin 1789.

(2) Charles-Ferdinand, second fils du comte d'Artois,

(3) Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et de Marie-
née en 1778.

(4) Louis-Antoine, fils aîné du comte d'Artois, né en

partir. Ne le voyant pas arriver, elle entra chez lui, et le trouva en robe de chambre.

ĉchez-vous donc, nous serons en retard.
ır je n'y vais pas, je ne veux pas aller voir
x homme abdiquer. »
ıdame Adélaïde parlait du beau coup d'œil
Elle s'adressa à mon père pour quelques
détail, il lui répondit qu'il l'ignorait.
-vous donc placé?
:tais pas, Madame.
.iez donc malade?
[adame.
nt, lorsqu'on est venu de si loin pour
:tte cérémonie, vous ne vous êtes pas
ıe de traverser une rue.
e je n'aime pas les enterrements, Madame,
elui de la monarchie que les autres.
je n'aime pas qu'à votre âge, on se croie
ue tout le monde. »
:esse tourna sur ses talons.
ait pas conclure de ceci que mon père ne
ıe concession. Au contraire, il était per-
:sprit du temps en demandait impérieuse-
l les désirait faites avec un plan concerté
les voulait larges et données, non pas
l voyait ouvrir les États généraux avec
: angoisse, parce que, initié aux vagues
chacun, il savait que personne n'avait fixé
:l il devait s'arrêter, soit en exigences,
:ssions.
il n'avait point confiance en M. Necker.

Il le croyait disposé à placer le Roi sur un
sans avoir l'intention de l'y précipiter, mais a
gueilleuse pensée que lui seul pouvait l'arr
qu'ainsi il se rendait nécessaire.

La colère de Madame Adélaïde n'attendit p
temps les événements pour se calmer.

Un jour, j'étais à jouer chez les petites de
on vint me chercher beaucoup plus tôt que de c
Au lieu du domestique ordinairement chargé d
me porter, je trouvai le valet de chambre de c
de mon père. J'avais une bonne anglaise qui pa
français; on lui remit un billet de ma mère.
qu'elle le lisait, je rentrai dans la chambre
petites compagnes, et déjà tout y était sen
dessous, on pleurait et on commençait des paq
m'enveloppa dans une pelisse, le valet de cha
prit dans ses bras; et au lieu de me ramener c
parents, il m'installa avec ma bonne chez u
maître d'anglais, qui habitait une petite cha
quatrième dans un quartier éloigné.

La nuit suivante on vint me chercher, et je fu
à la campagne, où je restai plusieurs jours s
velles de personne. J'étais déjà assez âgée pou
beaucoup de cet exil. C'était lors des troubles
de juin et à l'époque du départ de M. le comte c
de ses enfants et de la famille Polignac. A mo
je trouvai l'aînée des petites de Guiche part
sœur cachée chez les parents de sa bonne. Le
tout cet émoi pour nous autres enfants avai
bruit répandu que le peuple, comme on app
lors une poignée de misérables, était en ro

venir enlever les enfants des nobles et en faire des

t resté un grand effroi de cette séparation et
événements du 6 octobre arrivèrent, je
ıpée que de la crainte d'être renvoyée de la

ents logeaient près du château, mais dans
s appartements qu'on donnait au château
p incommodes pour les personnes établies
ı Versailles. Je ne sais qui vint avertir mon
ınt qu'il était à table, des bruits trop fondés
nçaient à circuler. Il se rendit tout de suite
; ma mère devait aller l'y rejoindre à l'heure
Mesdames. Mais bientôt après son départ,
Versailles furent inondées de gens effroyables
ssant des cris effrénés, auxquels se joignait
, coups de fusil dans l'éloignement. Tout ce
ait saisir de leurs discours était encore plus
ue leur aspect.
ımunications avec le château furent inter-
.a nuit venue, ma mère s'établit dans une
ans lumière, et, collée contre la jalousie
hait de deviner par les propos qu'elle pouvait
les événements qui se passaient. J'étais sur
, je finis par m'endormir. On me coucha sur
our ne pas me réveiller, et elle se décida à
ême chercher des renseignements, donnant
:e même valet de chambre dont j'ai déjà

'endit successivement à plusieurs grilles du
ns pouvoir pénétrer. Enfin, elle trouva en

faction un homme de la garde nationale qui l
Il lui dit : « Retournez chez vous, madame l
il ne faut pas que vous soyez vue dans la
peux pas vous laisser entrer, ma consign
stricte. D'ailleurs, vous n'y gagneriez rien,
arrêtée à chaque porte. Vous n'avez point
pour ce qui vous intéresse, mais il ne res
garde du corps demain matin. »

Ceci se disait à neuf heures du soir av
massacres fussent commencés, et cepenc
un homme fort doux et fort modéré, comm
à son discours, qui était dans cet horrible se
n'en était nullement révolté, tant l'esprit
était dans toutes les têtes.

Ma mère ne reconnut pas cet homme alo
depuis que c'était un marchand de bas. Elle
elle, consternée comme on peut croire, ce
peu moins désolée qu'au départ, car les brui
disaient tout égorgé au château.

A minuit, mon père arriva. Je fus réve
bruit et par la joie de le revoir, mais elle
longue. Il venait nous dire adieu et prenc
argent. Il donna l'ordre de seller ses cheva
mener par un détour gagner Saint-Cyr.
l'abbé d'Osmond, qui l'accompagnait, devai
eux l'y attendre.

Ces messieurs s'occupèrent de changer le
de Cour pour en prendre un de voyage. Mo
gea des pistolets. Pendant ce temps ma m
tout ce qu'on avait pu trouver d'or dans la
deux ceintures qu'elle leur fit mettre. To

l'affaire d'une demi-heure et ils partirent. Je voulus me jeter au cou de mon père; ma mère m'en arracha avec une brusquerie à laquelle je n'étais pas accoutumée, je restai confondue.

La porte se ferma, et alors je la vis tomber à genoux dans une explosion de douleur qui absorba toute mon attention, je compris qu'elle avait voulu épargner à mon père la souffrance inutile d'être témoin de notre affliction. Cette leçon pratique m'a fait un grand effet, et dans aucune occasion de ma vie depuis je ne me suis laissée aller à des démonstrations qui pussent aggraver le chagrin ou l'anxiété des autres.

J'ai entendu raconter à mon père qu'arrivé sur la terrasse de l'Orangerie, où était le rendez-vous, il se promena longtemps seul; survint un homme enveloppé d'un manteau. Ils s'évitèrent d'abord, puis se reconnurent; c'était le comte de Saint-Priest, alors ministre, homme de sens et de courage. Ils continuèrent longtemps leur promenade, personne ne venait, l'heure s'avançait. Inquiets et étonnés, ils ne savaient que penser sur la cause qui retardait le départ projeté du Roi, qui devait se rendre dans la nuit même à Rambouillet. Ils n'osaient se présenter dans les appartements avec leur costume de voyage; non seulement c'était contraire à l'étiquette, mais dans cette circonstance ç'aurait été une révélation.

M. de Saint-Priest, qui logeait au château, se décida à rentrer chez lui changer de costume, il donna rendez-vous à mon père dans un endroit écarté. Celui-ci l'y attendit longtemps, enfin il arriva : « Mon cher d'Osmond, allez-vous-en chez vous rassurer votre femme :

le Roi ne part plus. » Et lui serrant la main : « Mon ami, M. Necker l'emporte, le Roi, la monarchie sont également perdus. »

Le départ du Roi pour Rambouillet avait été décidé, mais les ordres pour les voitures avaient été transmis avec les nombreuses formes usitées dans l'habitude. Le bruit s'en était répandu. Les palefreniers avaient hésité à atteler, les cochers à mener. La populace s'était ameutée devant les écuries et refusait de laisser sortir les voitures. M. Necker, averti, était venu chapitrer le Roi, que les difficultés matérielles du transport avaient arrêté plus encore que ses discours, et on s'était décidé à rester. Aller à Rambouillet sur un cheval de troupe, lui qui faisait vingt lieues à cheval à la chasse, lui aurait paru une extrémité à laquelle il était impossible de songer. Et là, comme à Varennes, les chances de salut ont été perdues par ces habitudes princières qui, pour la famille royale de France, étaient une seconde nature. Mon père, obligé de rentrer chez lui pour changer d'habits, ne retourna pas au château cette nuit-là et ne fut pas témoin des horreurs qui s'y commirent.

Aussitôt que le consentement donné par le Roi à sa translation à Paris eut ouvert les portes du château, ma mère se rendit auprès de sa princesse. Elle trouva les deux sœurs, Mesdames Adélaïde et Victoire, dans leur chambre au rez-de-chaussée, tous les volets fermés et une seule bougie allumée. Après les premières paroles, elle leur demanda pourquoi elles attristaient encore volontairement une si triste journée : « Ma chère, c'est pour qu'on ne nous vise pas comme ce matin, » répondit Madame Adélaïde avec un calme et

6

une douceur extrêmes. En effet, le matin on avait tiré dans toutes leurs fenêtres, les vitres d'aucune n'étaient entières.

Ma mère resta auprès d'elles jusqu'au moment du départ. Elle voulait les accompagner, mais Mesdames s'y refusèrent obstinément et n'acceptèrent cette marque de dévouement que de leurs dames d'honneur, Mme la duchesse de Narbonne et Mme de Chastellux. Elles suivirent jusqu'à Sèvres la triste procession qui emmenait le Roi; là elles prirent le chemin de Bellevue. Mes parents allèrent les y rejoindre le lendemain.

Néanmoins, la fermentation ne se calmait pas. A Versailles l'agitation était extrême, les menaces contre ma mère, atroces. On disait que Madame Adélaïde menait le Roi, que ma mère menait Madame Adélaïde et qu'ainsi elle était à la tête des aristocrates. Cela devint tellement violent, qu'au bout de trois jours le danger était réel, et nous partîmes pour l'Angleterre.

J'ai peu de souvenir de ce voyage. Je me rappelle seulement l'impression que me causa l'aspect de l'Océan. Tout enfant que j'étais, je lui vouai dès lors un culte qui ne s'est pas démenti. Ses teintes grises et vertes ont toujours un charme pour moi, auquel les belles eaux bleues de la Méditerranée ne m'ont pas rendue infidèle.

Nous débarquâmes à Brighton. Le hasard y fit retrouver à ma mère Mme Fitzherbert, qui se promenait sur la jetée. Quelques années avant, fuyant les empressements du prince de Galles, elle était venue à Paris. Ma mère, qui était sa cousine, l'y avait beaucoup vue. Depuis, la bénédiction d'un prêtre catholique ayant sanc-

tifié ses rapports avec le prince, sans les rendr
elle vivait avec lui dans une intimité à laqu
deux affectaient de donner les formes les plu
gales. Ils habitaient, en simples particuliers, u
maison à Brighton. Mes parents y furent a
avec empressement, et cette circonstance les
à y passer quelques jours.

Je me rappelle avoir été menée un mat
Mme Fitzherbert, elle nous montra le cabine
lette du prince, il y avait une grande table to
verte de boucles de souliers. Je me récriai
voyant et Mme Fitzherbert ouvrit, en riant, un
armoire qui en était également remplie; il y
pour tous les jours de l'année. C'était l'élég
temps, et le prince de Galles était le plus élé
élégants. Cette collection de boucles frappa m
gination enfantine, et pendant longtemps le p
Galles ne s'y représentait que comme le propri
toutes ces boucles.

Mes parents furent très fêtés en Anglete
Français y allaient rarement dans ce temps;
était une jolie femme à la mode, sa famille la
de prévenances. Nous allâmes passer les fêtes
chez le comte de Winchilsea, dans sa belle
Burleigh. Il me semble que toute cette existe
très magnifique, mais j'étais trop accoutumée
grands établissements pour en être frappée.

La mère de lord Winchilsea, lady Charlott
était gouvernante des princesses d'Angleterre
les trois plus jeunes chez elle plusieurs foi
étaient beaucoup plus âgées que moi et ne me

nullement. La princesse Amélie m'appela *little thing*, ce qui me choqua infiniment. Je parlais très bien anglais, mais je ne savais pas encore que c'était un terme d'affection (1).

(1) Voir, aux *Pièces justificatives*, les lettres écrites par Madame Adélaïde à la marquise d'Osmond pendant ce voyage.

CHAPITRE IV

Retour en France. — Position de mon père en 1790. -
pendant un voyage en Corse — Séjour aux Tuileri
contre de la Reine, scène touchante. — Départ de M
Départ de France et arrivée à Rome. — Fuite de V
Récit de la Reine. — Louis XVI désapprouve l'émi
Acceptation de la Constitution. — Opinions de mon
donne sa démission. — Bonté du Roi pour lui. —
nous rejoint à Rome. — L'abbé d'Osmond massac
Domingue. — Le vicomte d'Osmond rejoint l'armée

Au mois de janvier 1790, mon père ret
France. Trois mois après nous l'y rejoign
oublié de dire qu'il avait quitté l'armée en 1
entrer dans la carrière diplomatique. Préalal
avait été colonel du régiment de Barrois infa
garnison en Corse (1). Il y allait tous les ans.

Un de ces voyages donna lieu à un épi

(1) Nommé colonel du régiment de Barrois infanteri
vier 1784, chevalier de Saint-Louis le 23 avril 1786,
d'Osmond fut chargé des affaires relatives aux réfugié
en France (29 mars 1788). Sur la demande du ministre
étrangères, qui l'assure, de la part du Roi, qu'il parvien
s'il conservait son corps, au grade de maréchal des camp
il donne sa démission en avril 1788. Il est nommé mini
en Hollande, en juin 1789. (*Note manuscrite trouvée dan
de Mme de Boigne.*)

ortant alors, mais qui est devenu piquant
l était à Toulon logé chez M. Malouet, inten-
la marine et son ami, attendant que le vent
et lui permît de s'embarquer, lorsqu'on lui
un gentilhomme corse demandant à le voir.
ıtrer; après quelques politesses réciproques, ce
lui dit qu'il désirait retourner le plus promp-
ossible à Ajaccio, que la seule felouque qui fût
ort étant nolisée par mon père, il le priait de
e au patron de l'y laisser prendre son passage :
m'est impossible, monsieur, la felouque est
ıais je serai très heureux de vous y offrir une

is, monsieur le marquis, je ne suis pas seul,
fils avec moi et même ma cuisinière que je

bien, monsieur, il y aura place pour vous et
nde. »
rse se confondit en remerciements; le vent
au bout de quelques jours pendant lesquels il
quemment voir mon père. On s'embarqua.
n servit le dîner, auquel mon père invita les
s composés de quelques officiers de son régi-
des deux Corses, il chargea un officier, M. de
'appeler le jeune homme, vêtu de l'habit de
ıilitaire, qui lisait au bout du bateau. Celui-ci
M. de Belly revint irrité, il dit à mon père :
envie de le jeter à la mer, ce petit sournois,
mauvaise figure. Permettez-vous, mon colo-

n, dit mon père en riant, je ne permets pas, je

ne suis pas de votre avis, il a une figure de caractère; je suis persuadé qu'il fera son chemin. »

Ce petit sournois, c'était l'empereur Napoléon. Et cette scène Belly me l'a racontée dix fois : « Ah ! si mon colonel avait voulu me permettre de le jeter à la mer, ajoutait-il en soupirant, il ne culbuterait pas le monde aujourd'hui ! » (Il est inutile d'avertir que ce propos d'émigré se tenait longtemps après.)

Le lendemain de l'arrivée à Ajaccio, M. Buonaparte le père, accompagné de toute sa famille, vint faire une visite de remerciements à mon père. C'est de ce jour qu'ont commencé ses relations avec Pozzo di Borgo. Mon père rendit une visite à Mme Buonaparte. Elle habitait à Ajaccio une petite maison des meilleures de la ville, sur la porte de laquelle était écrit en coquilles d'escargot : *Vive Marbeuf*. M. de Marbeuf avait été le protecteur de la famille Buonaparte. La chronique disait que Mme Buonaparte en avait été fort reconnaissante. Lors de la visite de mon père, elle était encore une très belle femme; il la trouva dans sa cuisine, sans bas, avec un simple jupon attaché sur une chemise, occupée à faire des confitures. Malgré sa beauté, elle lui parut digne de son emploi.

Après avoir été chargé d'une commission relative aux Hollandais réfugiés en 1788, mon père fut nommé ministre à la Haye, et il était dans cette situation lors de notre séjour en Angleterre. Une querelle entre le prince d'Orange et l'ambassadeur de France avait fait décider à la Cour de Versailles qu'elle n'enverrait plus qu'un ministre en Hollande. La république ne voulait recevoir qu'un ambassadeur. Cette tracasserie empê-

chait mon père de se rendre à son poste ; il prenait d'autant plus patience qu'il espérait arriver par là au rang d'ambassadeur, qu'il n'aurait pu avoir d'emblée.

La ville de Versailles avait fait des réflexions sur le dommage que lui causait l'absence de la Cour. L'effervescence s'était calmée, et elle regrettait les tristes journées d'octobre. Au retour de ma mère, elle fut on ne saurait mieux accueillie par ceux-là mêmes qui déblatéraient le plus contre elle à son départ ; toutefois nous n'y restâmes pas longtemps. Nous commençâmes par aller passer l'été à Bellevue, et nous habitâmes l'hiver suivant un appartement dans le pavillon de Marsan aux Tuileries.

J'ai parfaitement présente une scène de cet été. Je n'avais pas vu la Reine depuis bien des mois. Elle vint à Bellevue sous l'escorte de la garde nationale ; j'étais élevée dans l'horreur de cet habit. La Reine, je crois, était déjà à peu près prisonnière, car ce monde ne la quittait jamais. Toujours est-il que lorsqu'elle m'envoya chercher, je la trouvai sur la terrasse entourée de gardes nationaux. Mon petit cœur se gonfla à cet aspect et je me mis à sangloter. La Reine s'agenouilla, appuya son visage contre le mien et les voila tous deux de mes longs cheveux blonds, en me sollicitant de cacher mes larmes. Je sentis couler les siennes. J'entends encore son « *paix, paix,* mon Adèle » ; elle resta longtemps dans cette attitude.

Tous les spectateurs étaient émus, mais il fallait l'incurie de l'enfance pour oser le témoigner dans ces moments où tout était danger. Je ne sais si cette scène fut rapportée, mais la Reine ne revint plus à Belle-

vue, et c'est la dernière fois que je l'aie vue autrement que de loin pendant mon séjour aux Tuileries. J'ai conservé de ce moment une impression qui est encore très vive. Je peindrais son costume. Elle était en *Pierrot de linon* blanc, brodé en branches de lilas de couleur, un fichu bouffant, un grand chapeau de paille, dont les larges rubans lilas flottants se rattachaient par un gros nœud à l'endroit où le fichu croisait.

Pauvre princesse, pauvre femme, pauvre mère, à quel affreux sort elle était réservée! Elle se croyait bien malheureuse alors, ce n'était que le commencement de ses peines! Son fils, le second Dauphin (1), l'avait accompagnée à Bellevue, et il jouait avec mon frère dans le sable. Les gardes nationaux se mêlaient à ces jeux, et les deux enfants étaient trop jeunes pour en être gênés. Je ne m'en serais pas approchée pour l'empire du monde. Je restai près de la Reine qui me tenait par la main. On m'a dit depuis qu'elle s'était crue obligée d'expliquer à sa suite que le premier Dauphin m'aimait beaucoup; qu'elle ne m'avait pas vue depuis sa mort, et que c'était là le motif de notre mutuelle sensibilité.

Loin de se calmer la Révolution devenait de plus en plus menaçante. Le Roi, qui formait le projet de quitter Paris, désirait en éloigner ses tantes. Elles demandèrent à l'Assemblée nationale et obtinrent la permission d'aller à Rome. Avant de partir, elles s'établirent à Bellevue.

Mon père avait été nommé ministre à Pétersbourg

(1) Louis XVII, né en 1785, mort martyr au Temple en 1795.

lacement de M. de Ségur (1790). Le rapport
u ministre portait que ce choix avait été fait,
ıe l'impératrice Catherine ne consentirait pas à
un envoyé *patriote*. Cette circonstance devait
· rendre la position de mon père très dange-
Cependant il ne pensait pas à s'éloigner, mais
t que sa femme et ses enfants quittassent la
Aussitôt que Mesdames auraient franchi la
:, ma mère devait les suivre.
:ille du jour fixé pour le départ de Mesdames,
e, qui passait sa vie dans les groupes, y recueillit
ne voulait plus les laisser s'éloigner. Les ora-
magogues prêchaient une croisade contre Bel-
. l'effet d'aller chercher *les vieilles* et de les
· à Paris : on ne pouvait avoir trop d'otages, etc.
obéissante prenait déjà le chemin de Bellevue.
père retourna vite aux Tuileries, fit mettre des
son valet de chambre, nommé Bermont, dont
:ncore à parler, le mena chez la princesse de
, qui logeait au faubourg Saint-Germain et avec
il était fort lié, fit seller un de ses chevaux,
ya Bermont par la plaine de Grenelle et le che-
Meudon prévenir Mesdames qu'il fallait qu'elles
nt sur l'heure même (1).
rdres n'étaient donnés que pour quatre heures
n, il en était dix du soir. Les gens de Mesdames
aient, un grand nombre aurait désiré que le
n'eût pas lieu. Bermont se rendit aux écuries,

10 février 1791. Voir, aux *Pièces justificatives*, la lettre de
Victoire du 21 mars 1795.

on n'attelait pas. Il revint trouver Madame A
lui dit qu'il n'y avait pas un moment à perdre,
même avait entendu les hurlements de la col
s'avançait de l'autre côté de la Seine.

Enfin Mesdames consentirent à monter
voiture de M. de Thiange, qui se trouvait pa
dans la cour. Alors leurs gens se décidè
voitures de voyage avancèrent. A peine la
sortait-elle par la grille de Meudon, que la
côté de Sèvres fut assaillie par la multitude.
bientôt forcée, on entra dans le château
mis au pillage; mais Mesdames avaient éc
danger (1).

On a accusé le comte Louis de Narbonne d
avoir fait courir, parce que, chevalier d'hon
Madame Adélaïde, il devait l'accompagner et
rester à Paris. Mon père a toujours regar
assertion comme une de ces absurdes calom
l'esprit de parti invente contre les gens qui
tagent pas ses passions. Au reste, mon père é
venu pour le comte Louis, il l'aimait tendrem
affection était mutuelle, et les opinions p
avaient peine à les désunir. Le comte Loui
« Je suis la passion honteuse de d'Osmond, va
il se débat contre; et moi je ne m'accoutumera
à le voir dans le parti des bêtes ». Ils se renco

(1) Voir le rôle important joué par le comte de Vrie
circonstance, dans la belle étude que lui a consacrée M.
COSTA DE BEAUREGARD, de l'Académie française : *Le R*
royaliste sous la Révolution, 1 vol. in-8°. Plon et Cie, P
3e édit., p. 227.

rarement, mais quand ils se voyaient, c'était toujours avec amitié.

Mesdames furent arrêtées en route. Rendues à la liberté par un décret de l'Assemblée, elles poursuivirent leur route. Nous commençâmes la nôtre qui s'effectua sans accident, et nous rejoignîmes Mesdames à Turin.

Établie à Rome, ma mère y passa quelques mois dans une vive inquiétude sur les dangers où mon père était exposé. Il vint nous rejoindre au printemps de l'année 1792, quelques mois après la fuite de Varennes. Voici ce que je lui ai entendu raconter depuis :

Le Roi avait formé le projet de s'éloigner de Paris, pour se rendre dans une ville de guerre dont la garnison fût fidèle. M. de Bouillé, commandant dans l'Est, était chargé de préparer les lieux, puis de faire les dispositions du voyage. Mon père était dans la confidence. Il devait, sous prétexte de se rendre à son poste en Russie, quitter Paris, s'arrêter à la frontière, venir rejoindre le Roi où il serait, et prendre ses derniers ordres pour la rédaction d'une lettre ou manifeste qu'il devait porter aux Cours du Nord, en leur expliquant la position du Roi, qui, échappé des mains des factieux, se trouvait en situation de faire appel à tout ce qui était fidèle en France.

Le Roi demandait surtout aux Cours étrangères de ne reconnaître d'autre autorité que la sienne, et de ne point traiter avec les princes émigrés. Il existait déjà entre le château des Tuileries et le conseil de M. le comte d'Artois la plus vive animadversion.

Mon père pressait M. de Montmorin de l'expédier, mais les paresseuses lenteurs de ce ministre, qui n'était

pas dans le secret, retardaient son départ. I
partir sans ses instructions dans la crainte d
des soupçons. Le jour fixé pour la fuite ap
enfin on lui promit que ses lettres de créance
prêtes le lendemain.

Il se promenait aux Champs-Élysées, il vit
voiture du Roi revenant de Saint-Cloud. La l
pencha en dehors de la portière, et lui fit de
de la main. Il ne les comprit pas alors, ma
furent expliqués lorsque le lendemain matin, s
de chambre lui apprit, en entrant chez lui, l
de la famille royale. Il avait été avancé de q
huit heures, parce qu'un changement de servi
les femmes de M. le Dauphin aurait fait arr
personne dont on se méfiait.

Mon père n'avait pas vu la Reine depuis ce
sion et n'avait pu être averti; au reste, il n'a
partir sans les instructions du ministre. Il vit
mission manquée et ne s'occupa plus que d
d'aller rejoindre le Roi, lorsqu'il le saurait
médy. Cette préoccupation ne l'empêcha pas
toute la matinée. Il trouva la ville dans la stup
démagogues étaient dans l'effroi, les royalistes
encore témoigner leur joie. Tous gardaient l
et personne n'agissait. Bientôt arriva le cour
teur de la nouvelle de l'arrestation ; alors la
assourdie des cris et des vociférations de to
naille qu'on put recruter. Les Jacobins repri
audace et les honnêtes gens se cachèrent.

Ce fut de sa fenêtre du pavillon de Marsan
père vit arriver l'horrible escorte qui ramenait

ıvers le jardin, les illustres prisonniers. Ils
heure et demie à se rendre du pont tournant
A chaque instant le peuple faisait arrêter la
ur les abreuver d'insultes et avec l'intention
les gardes du corps qu'on avait garrottés sur
ependant cet affreux cortège arriva sans qu'il
ang répandu ; s'il en avait coulé une goutte,
ent tout ce qui était dans ce fatal carrosse
ıssacré. Tous s'y attendaient et s'y étaient

t qu'il fut possible de pénétrer jusqu'aux
ion père y arriva. La Reine lui raconta les
ts avec autant de douceur que de magnani-
cusant personne, et ne s'en prenant qu'à la
ı mauvais succès de cette entreprise, qui
anger leur destin.

ɔien des relations de ces événements, mais
:ité de celle-ci, recueillie de la bouche même
ne, me décide à retracer les détails qui me
:s dans la mémoire parmi ceux que j'ai en-
ɔnter à mon père.

ure de voyage avait été commandée par
van (depuis Mme Crawford) que M. de Fer-
it employée, pour une de ses amies, la ba-
Korff. C'était pour cette même baronne, sa
sa suite qu'on avait obtenu un passeport
:nt en règle et un permis de chevaux de
voiture avait été depuis plusieurs jours
ans les remises de Mme Sullivan. Elle se
u soin d'y placer les effets nécessaires à
la famille royale.

On aurait désiré que les habitants des Tuil
dispersassent, mais ils ne voulurent pas se sép
danger était grand, et ils voulaient, disaient
sauver ou périr ensemble. Monsieur et Mada
consentirent à partir chacun de leur côté, ar
sans obstacle. A la vérité, ils ne cherchèrent
frontière la plus voisine; et le Roi, ne deva
quitter la France, n'avait qu'une route à sui
avait pris beaucoup de précautions, mais la c
manqua.

La berline de la baronne de Korff devait être
par le Roi, la Reine, Madame Élisabeth, les de
fants et le baron de Viomesnil. Deux gardes d
en livrée étaient sur le siège. Mme de Tourze
informée du départ qu'au dernier moment.
valoir les *droits de sa charge*, qui l'autorisaie
jamais quitter M. le Dauphin. L'argument était
toire pour ceux auxquels il était adressé, et el
plaça M. de Viomesnil dans la voiture. Dès
famille royale n'avait avec elle personne en
prendre un parti dans un cas imprévu. Ce n
pas des simples gardes du corps, quelque
qu'ils fussent, qui assumeraient cette respon
Cette décision fut connue trop tard pour qu'o
remédier.

Le jour et l'heure arrivés, le Roi et la Reine
rèrent comme de coutume et se couchèrent.
relevèrent aussitôt, s'habillèrent de vêtement
leur avait fait parvenir, et partirent seuls des
ries. Le Roi donnait le bras à la Reine, en
sous le guichet, les boucles de ses souliers

chèrent, il pensa tomber. La sentinelle l'aida à se soutenir, et s'informa s'il était blessé. La Reine se crut perdue. Ils passèrent.

En traversant le carrousel, ils furent croisés par la voiture de M. de Lafayette; les flambeaux portés par ses gens éclairèrent l'auguste couple. M. de Lafayette avança la tête, ils eurent l'inquiétude d'être reconnus, mais la voiture continua sa course. Enfin, ils atteignirent le coin du carrousel. M. de Fersen les suivait de loin; il hâta le pas, ouvrit la portière d'une voiture de remise, où Mme de Tourzel et les deux Enfants étaient déjà placés. M. le Dauphin était vêtu en fille, c'était le seul déguisement qui eût été adopté. On attendit quelques minutes Madame Élisabeth. Sa sortie du palais avait éprouvé des difficultés. Une fille de garde-robe dévouée lui donnait le bras.

Le marquis de Briges était le cocher de cette voiture, le comte de Fersen monta derrière. On sortit heureusement de la barrière. La voiture de voyage ne se trouva pas au dehors comme il était convenu. On attendit plus d'une heure, enfin, on reconnut qu'on s'était trompé de barrière. Le lieu proposé d'abord pour le rendez-vous avait été changé, on avait négligé de prévenir M. de Briges.

Afin de ne point repasser les barrières, il fallut faire un assez long détour, pour gagner celle où se trouvait la voiture de poste. Elle y était, en effet, mais il y avait eu beaucoup de temps perdu. Les illustres fugitifs s'y établirent promptement. Ce fut dans ce moment que M. de Fersen remit à un des gardes du corps,

qui n'en avait pas, ses pistolets sur lesquels :
était gravé, et qui ont été trouvés à Varennes

Aucun accident ne retarda la marche; les po
bien payés, sans exagération, menaient rapi
En voyant Charles de Damas à son poste, l
geurs se flattèrent que les retards apportés
départ n'auraient pas de suites fâcheuses; ils c
cèrent à prendre quelque sécurité. Il faisait une
extrême, M. le Dauphin en souffrait beauc
baissa les jalousies, qu'on tenait levées; et
vant au relais de Sainte-Menehould, on oublia
les stores du côté du Roi et de la Reine, plac
vis l'un de l'autre.

Leurs figures, et surtout celle du Roi, éta
plus connues. Le Roi aperçut un homme appuy
les roues de la voiture, qui le regardait attenti
Il se baissa sous prétexte de jouer avec ses en
dit à la Reine de tirer le store dans quelques i
sans se presser. Elle obéit, mais en se relevant
vit le même homme appuyé sur la roue de l'au
de la voiture et le regardant attentivement. I
un écu à la main, et semblait confronter les de
fils; mais il ne disait rien.

Le Roi dit : « Nous sommes reconnus, sero
trahis? C'est à la garde de Dieu. »

· Cependant on achevait d'atteler. L'homme
appuyé sur la roue dans un profond silenc
l'abandonna qu'au moment où elle se mit en
ment. Lorsqu'ils eurent quitté le relais de
Menehould, les pauvres fugitifs crurent avoir
à ce nouveau danger, et le Roi dit qu'il faudr

lécouvrir cet homme pour le récompenser,
ement il les avait reconnus, que lui le retrou-
e mille. Hélas, il était destiné à le revoir.
assa-t-il dans la tête de ce Drouet, car c'était
un moment de pitié, un moment d'hésita-
ien Sainte-Menehould n'étant qu'un tout
au, craignait-il de ne pouvoir ameuter assez
pour arrêter la voiture? Je ne sais, mais
ès il monta à cheval et prit la route de Cler-
t il était maître de poste, et où il comptait
s voyageurs.
ait très près, et s'étonnait de n'avoir pas
int la voiture, lorsqu'il rencontra des postil-
our :
iture a-t-elle encore beaucoup d'avance?

n'avons pas vu de voiture.
nent ! et il dépeignit la voiture.
n'est pas sur cette route, mais j'ai vu de la
e berline sur celle de Varennes, c'est peut-

'en douta pas. En effet, à l'embranchement
de Clermont et de celle de Varennes, les
orps avaient fait suivre cette dernière aux
Ils avaient fait quelque légère difficulté sur
lais était plus long et qu'on aurait dû avertir
mais ils avaient passé outre et menaient si
ue Drouet eut peine à les atteindre.
ppose l'alarme des voyageurs en reconnais-
ie de la roue sur un cheval couvert d'écume.
s reproches aux postillons de mener si vite

dans un relais si long, leur ordonna de ralentir le
en les menaçant de les dénoncer au maître de pos
Sainte-Menehould, et lui-même prit les devants
n'osait pas trop presser les postillons, d'ailleurs
espérait encore éviter le danger.

Un relais, préparé par les soins de M. de Bo
devait être placé avant l'entrée de Varennes. Il
nécessaire de passer le pont situé à la sortie d
petite ville, mais on ne ferait que la traverser
comme il y avait une escorte avec les chevaux de
ture, on pouvait se flatter de ne pas trouver d'obst
Le jour tombait. Le relais qui devait être au bas
montée de Varennes ne s'y trouva pas. On l'esp
en haut, il n'y était pas davantage. Les gardes du
frappèrent à la glace :

« Que faut-il faire ?

— Aller, répondit-on. »

On arriva à la poste. La nuit était close ; il n'y
pas, disait-on, de chevaux à l'écurie. Les posti
refusèrent de doubler la poste sans faire rafraîchir
chevaux. Pendant qu'on parlementait, la Rein
passer des dragons portant leurs selles sur leurs
Elle espéra que le détachement et le relais all
enfin paraître ; mais les chevaux de voiture ét
placés à une extrémité de la ville, ceux des drag
une autre, et le pont les séparait.

On vint presser les voyageurs de quitter la vo
et de faire reposer les enfants pendant que les p
lons feraient rafraîchir les chevaux de poste. Ils
gnirent d'exciter les soupçons en persistant dans
premier refus ; ils entrèrent dans une maison, mais

ils étaient dénoncés et reconnus. Une charrette renversée sur le pont ferma la communication au détachement de dragons, le tocsin sonna; et lorsque le duc de Choiseul, qui s'était égaré dans des chemins de traverse, et qui se fiait aux précautions ordonnées à Varennes y arriva, il n'était plus temps de sauver le Roi autrement qu'en le plaçant ainsi que sa famille sur des chevaux de troupe, et en prenant au galop le chemin d'un gué. Cela ne pouvait se faire que de vive force et en tirant des coups de pistolet. M. de Choiseul le proposa, le Roi s'y refusa; il dit qu'il ne consentirait jamais à faire couler une goutte de sang français. La Reine n'insista pas, mais il était clair dans son récit qu'elle aurait adopté la proposition de M. de Choiseul. Au reste, elle dit à mon père que du moment où le relais avait manqué, elle n'avait plus eu d'espoir et avait compris qu'ils étaient perdus.

Malheureusement, le comte de Bouillé avait confié l'important poste de Varennes à son fils, le comte Louis de Bouillé. Il s'y conduisit avec une légèreté et une incurie sans exemple. Sans la faiblesse paternelle de M. de Bouillé, qui lui fit donner cette mission à un homme de vingt ans, il est probable que la Révolution aurait pris une autre marche, peut-être même n'en serait-il sorti que de salutaires améliorations à la Constitution française.

Ce Drouet, que tout à l'heure le pauvre Roi pensait à récompenser, se présenta comme un maître insolent vis-à-vis de la famille éplorée. Bientôt elle fut en butte à tous les outrages. Je ne me rappelle pas d'autres détails, si ce n'est que la Reine se louait des procédés

de Barnave, pendant le cruel retour, surtout en les comparant à ceux de M. de Latour-Maubourg.

J'ai dit que le Roi était fort opposé aux démarches que M. le comte d'Artois faisait en son nom. Cette opposition ne diminua pas après la réunion de Monsieur à son frère, et les prisonniers des Tuileries furent en complète hostilité avec les chefs de Coblentz.

La Reine, avec l'approbation du Roi, entretenait une correspondance dont le baron de Breteuil, alors à Bruxelles, était le principal agent, et qui avait pour premier but d'éloigner les cabinets étrangers de prêter les mains aux intrigues des princes. On se cachait pour cela de Madame Élisabeth, qui penchait pour les opinions de ses frères. De façon que, même dans l'intérieur de ce triste château, la confiance n'était pas complète.

Mon père était l'intermédiaire de la correspondance de la Reine avec M. de Breteuil. Il portait ses lettres chez M. de Mercy. Et, quelquefois, lorsqu'on craignait d'exciter l'attention par des visites trop fréquentes, c'était Bermont qui allait les recevoir des mains de la Reine. Mon père a eu la certitude qu'une somme de soixante mille francs lui avait été offerte pour livrer ces papiers. S'il avait remis une de ces lettres de la Reine, qu'il savait porter, certes il aurait pu la vendre bien cher.

La situation de la famille royale devenait de jour en jour plus intolérable. Le Roi consentit enfin à reconnaître et à jurer la Constitution. Que ceux qui l'accusent de faiblesse se mettent à sa place avant de le condamner. Mon père ne se l'est jamais permis; mais

nent désapprouvé le plan suivi par lequel il
ɔorter tous les obstacles possibles à la Cons-
ɹ'il venait d'accepter :
|ue vous l'avez jurée, Sire, disait-il, il faut la
alement, franchement, l'exécuter en tout ce
d de vous.
s elle ne peut pas marcher.
ɔien, elle tombera, mais il ne faut pas que ce
otre faute. »
es nouveaux prédicaments, mon père blâma
t la correspondance de la Reine avec
. Elle eut l'air de l'écouter, de se ranger à
mais elle se cacha seulement de lui, et trouva
agent, sans pourtant lui en savoir mauvais
retirer sa confiance sur d'autres points.
uvres princes ne voulaient suivre complète-
avis de personne, et cependant accueillaient
ıient en partie tous ceux qu'on leur donnait. Il
it dans leur conduite un décousu qui se tradui-
ıent en fausseté aux yeux de leurs ennemis
ıeté vis-à-vis de leurs soi-disant amis des
Rhin; car, il ne faut pas l'oublier, Coblentz a
fatal et presque aussi hostile à Louis XVI
b des Jacobins.
sion que mon père avait dû remplir, si la fuite
vait réussi, était annulée par l'arrestation de
. Il demanda à Sa Majesté la permission de
. démission du poste de Pétersbourg. Dans
ɔn, le Roi, ayant accepté la Constitution, ne
servir que de ce qu'on appelait *les patriotes;*
ɿui avaient la réputation aussi bien que la

volonté d'y être attachés. Mon père, aristocrat
noncé, tel raisonnable qu'il pût être, n'était plus
embarras, et il témoigna l'intention d'aller rej
ma mère à Rome.

Le Roi l'y autorisa, en ajoutant que lorsque le
des honnêtes gens et des sujets fidèles serait n
il saurait où le retrouver. Il le remercia de ne
faire le projet d'aller à Coblentz. La Reine s
insista beaucoup pour qu'il prît la route de l'Ital

« Vous êtes à nous, monsieur d'Osmond, nou
lons vous conserver. »

Le bon sens du Roi avait compris tout le dan
l'émigration comme elle existait en Allemagne, e
père partageait trop ses opinions pour être tenté
rendre. Au reste, il aurait été probablement ma
car tous ceux qui, au risque de leur vie, se dévo
au service du Roi, étaient regardés de fort m
œil par les princes ses frères, surtout par M. le
d'Artois, qui, à cette époque, prenait l'initiati
caractère plus cauteleux de Monsieur l'a tenu d
réserve tant que le Roi a vécu.

Mon père resta encore quelque temps à Paris.
la dernière entrevue qu'il eut avec le Roi, celui
donna le brevet d'une pension de douze mille fran
sa cassette.

« Je ne suis pas bien riche, lui dit-il, mais
n'êtes pas bien avide; nous nous retrouverons
être dans des temps où je pourrai mieux user de
zèle et le récompenser plus dignement. »

L'état de la santé de ma mère, qui devenait
alarmant, décida enfin mon père à s'arracher

Tuileries, où il ne voulait pas rester et qu'il ne pouvait quitter. Il arriva à Rome au printemps de
92.

;stesse que lui donnaient les événements
, se joignit celle qui résultait de la perte de
l'abbé d'Osmond, jeune homme de la plus
'ance. Il s'était rendu à Saint-Domingue en
; la pensée d'y conserver nos propriétés, et
'er une retraite à notre famille, si la France
nhabitable. Au commencement de l'insur-
Saint-Domingue, il joua le rôle le plus hono-
s, tombé entre les mains des nègres, il fut
ment massacré.

re avait retenu le vicomte d'Osmond à la tête
nt de Neustrie, qu'il commandait à Stras-
t qu'il était resté en France. Mais après son
vicomte, accompagné de tous les officiers
iment, alla rejoindre l'armée des princes.

CHAPITRE V

Séjour à Rome. — Querelles dans l'intérieur de Mesdames. — Société de ma mère. — L'abbé Maury. — Le cardinal d'York. — La croix de Saint-Pierre. — Mme Lebrun. — Séjour d'Albano. — Arrivée à Naples. — La reine de Naples et les princesses ses filles. — Parti pris de quitter l'Italie. — Lady Hamilton. — Ses attitudes. — Bermont. — Passage du Saint-Gothard. — Mademoiselle à Constance. — Arrivée en Angleterre.

Je passerai rapidement sur le séjour que nous fîmes en Italie. Je n'en conserve qu'un léger souvenir; je me rappelle seulement avoir entendu faire des récits sur les bisbilles de la petite cour de Mesdames, qui, même alors, me semblaient d'un extrême ridicule. Les querelles des deux dames d'honneur étaient poussées au point de diviser le petit nombre de Français alors à Rome. On était du parti Narbonne ou du parti Chastellux, et on se détestait cordialement.

L'attitude de mes parents se trouvait forcée par l'honneur que ma mère avait d'appartenir à Madame Adélaïde, les Chastellux le reconnurent et ils restèrent en bons termes. Les enfants Chastellux vivaient en intimité avec moi, ainsi que Louise de Narbonne, petite-fille de la duchesse. Toutefois, pour ne pas faire de jaloux, nous étions tous également exclus de la présence des princesses.

Je n'ai pas vu Madame Adélaïde trois fois pendant le séjour à Rome ; à la vérité, j'avais un peu passé l'âge où l'on s'amuse d'un enfant comme d'un petit chien. Malgré les querelles domestiques dont elles étaient témoins et victimes, jamais leurs entours ne sont parvenus à désunir les deux vieilles princesses. Elles sont mortes à peu de jours l'une de l'autre, ayant toujours vécu dans la plus tendre union. Madame Victoire avait une grande admiration pour sa sœur qui le lui rendait en affection.

La faible santé de ma mère la retenait habituellement chez elle. Chaque soir il s'y réunissait quelques personnes, au nombre desquelles les plus assidues étaient les prélats Caraffa, Albani, Consalvi, et enfin l'abbé Maury, alors le coryphée du parti royaliste. Toutes ces personnes étaient spirituelles et distinguées. Je m'accoutumais à prendre goût à leur conversation. J'étais très gâtée par elles, et principalement par l'abbé Maury et le prélat Consalvi.

L'abbé Maury, en butte à toutes les haines, à toutes les intrigues romaines pour l'éloigner de la pourpre, à laquelle la faveur du pape Pie VI l'appelait, et y donnant sans cesse prise par ses inconvenances, fit un rude noviciat. Il venait raconter ses douleurs à ma mère; elle le consolait et l'encourageait, tout en le grondant. Le pape le nomma archevêque de Nicée, et l'envoya nonce au couronnement de l'empereur Léopold (1), ce qui lui assurait le chapeau.

(1) Second fils de Marie-Thérèse, empereur de 1790 à 1792, après la mort de son frère aîné Joseph II.

Au retour, il me donna la confirmatioı
occasion une très belle topaze dont l'E
avait fait cadeau avec plusieurs autres
cieuses. Depuis que j'ai été témoin de l'ex
de son avarice, je ne conçois pas commen
dessaisir de ce bijou. Peut-être cette passic
arrivée au développement que nous lui av

Mgr Consalvi a eu une réputation euro
reparlerai plus tard.

Le cardinal d'York, dernier rejeton des
Stuart, habitait Rome. Ma mère était p
gouverneur de son père; à ce titre, il l'ac
une bonté extrême.

Il l'engagea à venir chez lui à Frasc
l'hiver il exigeait qu'elle et mon père a
quemment dîner chez lui.

On le trouvait dans un grand palais
sans feu nulle part, un capuchon sur la
grosses houppelandes sur le corps, les pi
chaufferette et les mains dans un manch
vives auraient volontiers adopté le mên
car on gelait chez lui. Par excès de bon
mère, il faisait allumer quelques lattes d
un quatrième salon, et il prétendait qu'à c
sa respiration en était gênée. Notez q
charbon allumé sous les pieds. Mais il fa
server quelque chose de la royauté, ne f
manie! Ses gens l'appelaient Votre Majes
mensaux, plus relevés, évitaient toute
ce que l'emploi de la troisième personne d
rend plus facile.

rlait que cette langue et un peu d'anglais, si
u'on avait peine à le comprendre, ce qui lui
extrêmement.

a tendresse se portait sur Consalvi, qu'il
mme un fils; il ne pouvait se passer un
'*Ercole*, ainsi qu'il l'appelait à chaque ins-
le pauvre *Ercole* en était souvent bien

nal était alors furieux contre sa belle-sœur,
se d'Albany, qui avait accepté une pension
de Londres; il en parlait avec une fort belle
yale très blessée. Depuis, lui-même a eu
a munificence anglaise. Tant il est vrai qu'en
révolution, il est bien difficile de préciser
e à quoi on peut être amené. Certainement
oque, le cardinal croyait de bonne foi qu'il
ieux mourir que de se voir sur la liste des
res de l'Angleterre, et pourtant il a sollicité
acé.

ppelle une aventure qui fit du bruit à Rome.
ham Bootle, jeune Anglais, distingué par sa
ociale, sa figure, son esprit, et possesseur
ense fortune, y devint amoureux d'une miss
ui était jolie, mais n'avait aucun autre avan-
orter à son époux. Cependant M. Wilbraham
gua ce titre et obtint facilement son consen-
e jour du mariage était fixé. A un grand
: lord Camelford, on parla d'une ascension
tin à la croix posée sur le dôme de Saint-
communication de la boule à la croix était
. M. Wilbraham Bootle dit que sujet à des

vertiges, il ne pourrait pas faire l'entreprise d'y arriver, et que rien au monde ne le déciderait à la tenter.

« Rien au monde, dit miss Taylor.

— Non, en vérité.

— Quoi, pas même si je vous le demandais.

— Vous ne me demanderiez pas une chose pour laquelle j'avoue franchement ma répugnance.

— Pardonnez-moi, je vous le demande, je vous en prie, s'il le faut, je l'exige. »

M. Wilbraham Bootle chercha à tourner la chose en plaisanterie, mais miss Taylor insista, malgré les efforts de lord Camelford.

Toute la compagnie prit rendez-vous pour se trouver le surlendemain à Saint-Pierre et assister à l'épreuve imposée au jeune homme. Il l'accomplit avec beaucoup de calme et de sang-froid. Lorsqu'il redescendit, la triomphante beauté s'avança vers lui, la main étendue; il la prit, la baisa, et lui dit :

« Miss Taylor, j'ai obéi au caprice d'une charmante personne. Maintenant, permettez-moi, en revanche, de vous offrir un conseil : quand vous tiendrez à conserver le pouvoir, n'en abusez jamais. Je vous souhaite mille prospérités; recevez mes adieux. »

Sa voiture de poste l'attendait sur la place de Saint-Pierre, il monta dedans et quitta Rome. Miss Taylor eut tout le loisir de regretter sa sotte exigence. Dix ans après, je l'ai revue encore fille; j'ignore ce qu'elle est devenue depuis.

Je voyais souvent Mme Lebrun (1) ou plutôt sa

(1) Mme Vigée-Lebrun, peintre, née en 1755, morte en 1842

fille. Elle était une de mes camarades de jeu. Mme Le brun, très bonne personne, était encore jolie, toujours assez sotte, avait un talent distingué, et possédait à l'excès toutes les petites minauderies auxquelles son double titre d'artiste et de jolie femme lui donnait droit. Si le mot de *petite maîtresse* n'était pas devenu d'aussi mauvais goût que les façons qu'on lui prête, on pourrait le lui appliquer.

Le cardinal Carandini, oncle de Consalvi, possédait à Albano une petite maison qu'il prêta à ma mère et où nous passâmes deux étés. Je conserve un assez faible souvenir de ce ravissant pays, mais un très vif, du plaisir que j'avais à y monter sur l'âne du jardinier.

Vers le commencement de 1792, arriva à Rome sir John Legard avec sa femme, miss Aston, cousine germaine de ma mère. Cette relation de famille amena promptement une grande intimité. Les ressources que mes parents avaient apportées de France s'épuisaient. Un seul quartier de la pension donnée par le Roi avait été payé. Le chevalier Legard leur demanda de l'accompagner à Naples, et de retourner ensuite avec lui dans son manoir de Yorkshire, où il leur offrait la plus généreuse et la plus amicale hospitalité. Mes parents acceptèrent de passer avec lui quelque temps à Naples, sans s'engager au delà. Le chevalier Legard n'insista pas.

Nous restâmes dix mois à Naples. Ma mère fut très accueillie et fort goûtée par la Reine (1) qui lui faisait conter la Cour de France et tout ce commencement de

(1) Marie-Caroline, fille de l'empereur d'Autriche François Ier et de l'impératrice Marie-Thérèse, femme de Ferdinand IV, roi de Naples, née en 1752, morte en 1814.

la Révolution, si intéressant pour elle et comm
et comme sœur.

J'étais admise auprès des princesses ses fil
c'est là où a commencé ma liaison, si j'ose me
de cette expression, avec la princesse Amélie,
reine des Français. Nous parlions français et a
nous lisions ensemble, j'allais passer des journée
elle à Portici et à Caserte. Elle me distingu
toutes ses autres petites compagnes. J'étais mc
rapport avec ses sœurs, quoique nous fussions p
aussi souvent ensemble.

Cependant, après Madame Amélie, j'aimais
Madame Antoinette, depuis princesse des As
Quant à Madame Christine, qui est devenue re
Sardaigne, nous l'excluions de tous nos plaisir
quels, quoique plus âgée, elle aurait volontie
part.

Les deux princesses aînées, l'Impératrice et la g
duchesse de Toscane, étaient mariées à cette é

Il y avait beaucoup d'étrangers à Naples, et j
qu'on s'y amusait; pour moi, comme de raison,
prenais que peu de part à ces gaietés. On me i
quelquefois à l'Opéra. J'étais déjà bonne music
et je commençais à avoir une assez belle voix
Cimarosa s'était enthousiasmé. Il ne donnait j
leçons, mais il venait fréquemment me faire ch
et m'avait donné un maître qu'il dirigeait.

Le moment de quitter Naples approchait. Le c
lier Legard demanda derechef à mes parents
suivre en Angleterre. Les communications avec
Domingue, dont on espérait encore quelques se

y étaient plus faciles. Mon père avait conservé en Hollande tout son mobilier d'ambassade, dont on pouvait tirer quelque parti. Enfin, et au pis aller, sir John Legard offrait chez lui, avec toute la délicatesse possible, une retraite honorable. Pendant les dix mois que nous avions passés à Naples, il avait comblé mes parents de toutes les marques d'amitié. En restant en Italie, nous devions tomber incessamment à la charge de Mesdames. Elles-mêmes commençaient à se trouver dans la gêne, et leurs entours ne verraient pas volontiers une nouvelle famille s'installer dans leur commensalité.

Toutes ces réflexions décidèrent mes parents à accepter les offres pressantes du chevalier Legard, après en avoir obtenu l'agrément de Madame Adélaïde. Elle consentit à leur départ, en ajoutant que s'ils ne trouvaient pas à s'établir en Angleterre, tant qu'elle aurait un morceau de pain elle le partagerait avec eux (1).

La reine de Naples essaya de conserver ma mère à Naples; elle lui offrit même une petite pension, mais alors on espérait encore dans ses propres ressources. La Reine, d'ailleurs, passait pour capricieuse, et la faveur de lady Hamilton commençait. Cette lady Hamilton a eu une si fâcheuse célébrité que je crois devoir en parler.

M. Greville, entrant un jour dans sa cuisine, vit au coin de la cheminée une jeune fille n'ayant qu'un pied

(1) Voir, aux *Pièces justificatives,* les lettres autographes de Madame Adélaïde à la marquise d'Osmond.

chaussé, parce qu'elle raccommodait le gros bas de laine noire destiné à couvrir l'autre. En levant les yeux, elle lui montra une beauté céleste. Il découvrit qu'elle était la sœur de son palefrenier. Il n'eut pas grand'-peine à lui faire monter l'escalier et à l'établir dans son salon. Il vécut avec elle quelque temps, lui fit apprendre un peu à lire et à écrire.

Le feu s'étant mis dans les affaires de ce jeune homme très dérangé, il se trouva obligé de quitter Londres subitement. En ce moment, son oncle, sir William Hamilton, ministre d'Angleterre à Naples, s'y trouvait en congé. Il lui raconta que son plus grand chagrin était la nécessité d'abandonner une jeune créature fort belle, qu'il avait chez lui, et qui allait se trouver dans la rue. Sir William lui promit d'en avoir soin.

En effet, il alla la chercher au moment où les huissiers l'expulsaient de chez M. Greville, et bientôt il en devint éperdument amoureux. Il l'emmena en Italie. Je ne sais quel rôle elle joua auprès de lui; mais au bout de quelques années, il finit par l'épouser. Jusque-là il semblait la traiter avec une affection paternelle qui convenait à son âge, et lui avait permis, jusqu'à un certain point, de la présenter dans le monde peu difficile de l'Italie.

Cette créature, belle comme un ange, et qui n'avait jamais pu apprendre à lire et à écrire couramment, avait pourtant l'instinct des arts. Elle profita promptement des avantages que le séjour d'Italie et les goûts du chevalier Hamilton lui procurèrent. Elle devint bonne musicienne, et surtout se créa un talent unique,

dont la description paraît niaise, qui pourtant enchantait tous les spectateurs et passionnait les artistes. Je veux parler de ce qu'on appelait les *attitudes* de lady Hamilton.

Pour satisfaire au goût de son mari, elle était habituellement vêtue d'une tunique blanche ceinte autour de la taille; ses cheveux flottaient ou étaient relevés par un peigne, mais sans avoir la forme d'une coiffure quelconque. Lorsqu'elle consentait à donner une représentation, elle se munissait de deux ou trois schalls de cachemire, d'une urne, d'une cassolette, d'une lyre, d'un tambour de basque. Avec ce léger bagage et dans son costume classique, elle s'établissait au milieu d'un salon. Elle jetait sur sa tête un schall qui, traînant jusqu'à terre, la couvrait entièrement; et, ainsi cachée, se drapait des autres. Puis elle le relevait subitement, quelquefois elle s'en débarrassait tout à fait, d'autres fois, à moitié enlevé, il entrait comme draperie dans le modèle qu'elle représentait. Mais toujours elle montrait la statue la plus admirablement composée.

J'ai entendu dire à des artistes que si on avait pu l'imiter, l'art n'aurait rien trouvé à y changer. Souvent elle variait son attitude et l'expression de sa physionomie. « Passant du grave au doux, du plaisant au sévère », avant de laisser retomber le schall, dont la chute figurait une espèce d'entr'acte.

Je lui ai quelquefois servi d'accessoire pour former un groupe. Elle me plaçait dans la position convenable, et me drapait avant d'enlever le schall qui, nous enveloppant, nous servait de rideau. Mes cheveux

blonds contrastaient avec ses magnifiques cl
noirs dont elle tirait grand parti.

Un jour elle m'avait placée à genoux deva
urne, les mains jointes dans l'attitude de la
Penchée sur moi, elle semblait abîmée dans sa d
toutes deux nous étions échevelées. Tout à cc
redressant et s'éloignant un peu, elle me saisit
cheveux d'un mouvement si brusque, que
retournai avec surprise et même un peu d'eff
qui me fit entrer dans l'esprit de mon rôle, c
brandissait un poignard. Les applaudissement
sionnés des spectateurs artistes se firent en
avec les exclamations de : *Bravo la Médéa*
m'attirant à elle, me serrant sur son sein en
l'air de me disputer à la colère du ciel, elle arrac
mêmes voix le cri de : *Viva la Niobé !*

C'est ainsi qu'elle s'inspirait des statues an
et que, sans les copier servilement, elle les ra
aux imaginations poétiques des Italiens par une
d'improvisation en action. D'autres ont cherché à
le talent de lady Hamilton, je ne crois pas qu'o
réussi. C'est une de ces choses où il n'y a qu'un
sublime au ridicule. D'ailleurs, pour égaler son s
il faut commencer par être parfaitement belle de
aux pieds, et les sujets sont rares à trouver.

Hors cet instinct pour les arts, rien n'était pl
gaire et plus commun que lady Hamilton. Lors
quittait la tunique antique pour porter le cc
ordinaire, elle perdait toute distinction. Sa con
tion était dépourvue d'intérêt, même d'intelli
Cependant il fallait bien qu'elle eût une sorte de f

à ajouter à la séduction de son incomparable beauté, car elle a exercé une entière domination sur les personnes qu'elle a eu intérêt à gouverner. Son vieux mari d'abord, qu'elle a couvert de ridicule. La reine de Naples, qu'elle a spoliée et déshonorée. Et lord Nelson, qui a souillé sa gloire sous l'empire de cette femme, devenue monstrueusement grasse, et ayant perdu sa beauté.

Malgré tout ce qu'elle s'était fait donner par lui, par la reine de Naples et par sir William Hamilton, elle a fini par mourir dans la détresse et l'humiliation aussi bien que dans le désordre. C'était à tout prendre une mauvaise femme et une âme basse dans une enveloppe superbe.

La reine de Naples avait eu beaucoup de peine à consentir à la recevoir. Ma mère avait été employée par sir William à obtenir cette faveur. Mais elle ne tarda pas à s'emparer de l'esprit de la Reine. Il est indubitable que les cruelles vengeances exercées à Naples, sous le nom de la Reine et de lord Nelson, ont été provoquées, on peut même dire commandées par lady Hamilton. Elle leur persuadait mutuellement que chacun d'eux les exigeait. Ma mère en fut d'autant plus désolée qu'elle était fort attachée à la reine Caroline, avec laquelle elle est restée en correspondance très suivie, et à qui elle a eu dans la suite de grandes obligations (1).

J'ai déjà parlé plusieurs fois du valet de chambre de

(1) Voir les lettres de la reine de Naples à la marquise d'Osmond aux *Pièces justificatives.*

mon père, Bermont. Lorsque notre départ pou
gleterre fut décidé, mon père voulut le placer à
chez le général Acton. Il y aurait été à merv
s'y refusa absolument. Il avait épousé depuis pl
années une femme qui avait été successivem
bonne et celle mon frère, lorsqu'on m'avait re
une Anglaise. Il en avait eu des enfants res
France. Il dit à mon père qu'il ne voulait pas se
de nous.

« Mais, mon pauvre Bermont, je ne peux pas
un valet de chambre.

— C'est vrai, monsieur le marquis, mais il vc
un muletier. Vous allez acheter des mules pour
voyage, il faut bien quelqu'un pour les soigne
conduire, hé bien, ce quelqu'un ce sera moi. »

Mon père, touché jusqu'aux larmes, ne put
cepter ce dévouement. Les mules furent achet
lui avec autant de zèle que d'intelligence. Il les
en cocher, et un jeune nègre, venu tout enf
habitations de mon père, servait de postillon
berline occupée par mon père, ma mère, leur
enfants, la femme de Bermont et une jeune n
particulièrement attachée à mon service, et dont
à reparler.

Les ressources de mon père n'étaient pas
complètement épuisées. Il avait été décidé qu'i
gerait avec le chevalier Legard à frais comm
depuis ce moment la tête de ce dernier tra
incessamment pour arriver à faire ce voyage a
leur marché possible. De là l'invention de l'a
mules, quinteuses et odieuses bêtes, qui ont

mille embarras, et un système de lésinerie dans tous les détails, qui ont rendu ce voyage insupportable et quelquefois dangereux.

Par exemple, le chevalier ne voulut pas laisser démonter les voitures, ni prendre des guides et des chevaux du pays pour traverser le Saint-Gothard, et nous pensâmes tous y périr. Montée sur une petite mule napolitaine, qui n'avait jamais porté, ni vu de la neige, j'ai traversé la montagne, conduite par mon pauvre père, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux à chaque pas, et à travers une tourmente effroyable. Je me rappelle que mes larmes gelaient sur mon visage. Je ne disais rien pour ne pas augmenter l'inquiétude que je voyais peinte sur celui de mon père.

« Tiens ta bride, mon enfant.

— Je ne peux plus, papa. »

Et, en effet, mes gants de peau, d'abord mouillés, et glacés ensuite, avaient fini par me geler les doigts; il fallut me les frotter avec de la neige. Mon père les enveloppa avec la jaquette d'un homme qui se trouvait là, et nous continuâmes notre route. Arrivés à l'hospice, le temps s'était un peu éclairci. Nos bagages envoyés devant étaient à Urseren, nous n'aurions pu changer nos vêtements trempés. Mon père trouva le chevalier à la porte, causant avec un religieux qui le pressait de s'arrêter.

« Qu'en dites-vous, marquis?

— Ma foi, puisque le vin est tiré, il faut autant le boire, dit mon père.

— Certainement, reprit le candide religieux, certainement, messieurs, il y en a déjà deux bouteilles sur

la table, et si cela ne suffit pas, nous en avons en

Cette réponse me fit beaucoup rire, et do change à mes souffrances. Dans la première jet il y a tant d'élasticité qu'on reprend bien vite l avec la gaieté. Malgré les deux bouteilles tout parées, nous continuâmes notre route. La tou. n'existait pas de ce côté de la montagne. Mo causait avec moi, m'expliquait les avalanch nous voyions tomber, et la descente me paru agréable que la montée m'avait été pénible.

Nous passâmes quelques jours à Lausanne, Constance, où le vieil évêque de Comminges s'ét bli. J'y aperçus de loin Mademoiselle (1). On de l'enlever à Mme de Genlis. Elle ne voyait per et était regardée avec une espèce de répulsion pa cette coterie d'émigrés installés à Constance. avoir descendu le Rhin en bateau, nous arriv Rotterdam. Mon père alla à La Haye pour prer caisses qui y étaient déposées. Nous nous quâmes, arrivâmes à Harwich, et prîmes direc la route du Yorkshire.

(1) La princesse Adélaïde d'Orléans, née en 1777, fill Philippe-Joseph.

CHAPITRE VI

Séjour en Yorkshire. — Sir John Legard. — Son mariage. — Lady Legard. — Caractère de sir John Legard. — Son influence sur la jeunesse. — Ses opinions politiques. — Mlle Legard. — M. Brandling. — Séjour en Westmoreland. — Mon éducation. — Départ de mes parents pour Londres. — Je vais les y rejoindre. — Promenade avant mon départ. — Encore Bermont. — Bizarrerie de sa conduite.

Il est temps de peindre plus en détail nos hôtes. Le caractère du chevalier Legard figurerait admirablement dans un roman.

C'était un composé de ce qu'il y a de plus disparate. Né avec l'esprit le plus fin, le goût le plus délicat, l'imagination la plus vive, le besoin de toutes les communications intellectuelles, il avait passé, par goût, toute sa jeunesse dans la retraite d'une gentilhommière de Yorkshire avec les associés les plus vulgaires. Il y avait contracté les habitudes d'une tyrannie domestique dont sa femme était la première victime. Il lui faisait porter la peine d'un genre de vie dont elle était la cause bien innocente.

Mme Aston, mère de deux filles pauvres et d'un fils très riche, selon l'usage du pays, était une jeune veuve très sémillante à l'époque où sir John Legard, officier aux gardes, fit la cour à l'aînée des filles. Il

n'y pensait plus guère, lorsqu'il apprit que la
épousait M. Hadges, et que l'aînée se te
engagée avec lui.

Il eut une explication où il lui représent
fortune le forcerait à habiter exclusivement s
et qu'il ne voulait pas demander un si énorme
à une fille élevée dans le plus grand monde de
Ma pauvre cousine ne comprit pas ce la
accepta une main qu'on ne lui offrait plus qu

Sir John quitta l'armée et s'établit en Y
Peut-être cette retraite aurait-elle été moins
Mme Hadges n'avait commencé bien promp
tenir la conduite plus que légère qui a tant f
d'elle. Lady Legard fut punie des torts de
par la sévérité toujours croissante de son n
était la meilleure femme du monde, mais
pagne la moins faite pour partager la retra
homme distingué; non qu'elle n'eût assez de
sances, mais la vie ne lui apparaissait jamais
son aspect le plus matériel.

Elle n'avait d'autre autorité dans la maison
de commander le dîner, et ce travail lui prena
jour une bonne partie de la matinée. Une
semaine, de telle heure à telle heure, ni plus
elle faisait sa correspondance. Sa montre c
elle quittait une page commencée, prenait s
remettant sa lettre à huitaine. Une autre heur
une promenade d'un nombre fixe de tours,
dans la même allée. Elle mesurait la quantité
qu'elle devait accomplir dans un temps donné
chait de l'importance à achever cette tâche à l

e. Son mari l'appelait milady Pendule, et il avait on.

é bien, cette femme ainsi faite aimait le plaisir, le de et surtout la toilette. Dès qu'elle trouvait la ndre occasion de satisfaire ces goûts, elle s'y livrait. n'aurait pas osé demander des chevaux pour aller romener, encore moins pour faire une visite; mais que son mari lui disait d'une voix bien solennelle : ilady, il est convenable que vous alliez à tel châ- . des environs », son cœur bondissait de joie. ertainement, sir John, bien volontiers », et elle t préparer ses atours.

'il s'agissait d'un dîner et qu'il y eût moyen de tre trois épingles de diamants, ses seuls bijoux, sa sfaction était au comble. Elle retrouvait ses impres- s de vingt ans, que, depuis vingt autres années, la érité de son mari tenait sous un éteignoir de plomb. était toujours désobligeant, souvent dur pour elle. était uniformément douce, mais n'avait pas l'air tacher le moindre prix à ses mauvais procédés. Je persuadée que si elle les avait ressentis, si son ect n'avait pas été impassible, soit qu'il fût bien ou pour elle, il avait trop d'âme pour persister dans conduite qui, même avec ces excuses, était fort éhensible.

e chevalier Legard, n'ayant pas d'enfants, et ne vant à exercer pleinement ni sa sensibilité, ni ne sa sévérité, vis-à-vis d'une femme toujours obile, s'entourait de jeunes filles de ses parentes, ni lesquelles je faisais nombre, quoique beaucoup enfant.

Nous en avions une peur effroyable, mais no
rions toutes. Un regard un peu moins sévère
récompense que nous appréciions comme un t
Quand, au bonsoir qu'il nous disait ordinair
ajoutait bonsoir Adèle; et une ou deux fois,
grandes occasions, bonsoir mon amour (my love
sentais un bonheur inexprimable.

Nous savions parfaitement que rien ne lui éc
qu'il n'y avait pas un bon mouvement de no
qu'il ne devinât et dont il ne nous tînt comp
vérité, l'habitude qu'il s'était faite de toujou
en jugement sur le genre humain, l'entraînait a
quemment dans des erreurs; mais il avait la pe
d'être juste, nous le sentions et lui en tenions
La justice est un grand moyen de domination
de la jeunesse.

Je n'étais pas une de ses favorites; il me
de l'orgueil. Il est convenu depuis que ce n'
de la fierté. Placée dans une situation où je
que son autorité sur moi pourrait s'exercer
à blesser mes parents, je me tenais dans un
réserve et ne m'exposais guère à ses reproch
je n'en étais pas moins sensible à son approba

Il prenait chaque jour une prise de tabac
dîner. Une fois quelqu'un lui en demanda :

« J'ai oublié ma tabatière », dit-il.

Une de mes compagnes offrit de l'aller cher

« Merci, Adèle y est allée ».

Je revins, en effet, apportant la tabatière.
aperçu le mouvement qu'il avait fait un insta
en la cherchant.

« Ah! vous aviez raison, sir John, dit milady. Adèle
" est allée, vous le saviez donc?

- Oui, je le savais. »

t ce : *je le savais,* m'est resté gravé dans la
ıoire comme une des paroles les plus flatteuses
n m'ait jamais adressées. Quel moyen d'éducation
ne telle influence si on n'en abusait pas!

était martyrisé par la goutte, et pendant l'hiver
out, cloué sur un fauteuil, où il souffrait avec un
age admirable. Lorsqu'il avait la liberté de ses
ıs, il manœuvrait très adroitement son fauteuil
s toute la maison, mais souvent il était réduit à
r besoin d'assistance même pour tourner les pages
son livre, et c'était à qui de nous lui rendrait ce
ice. Quelquefois, pour nous témoigner sa recon-
sance, il lisait tout haut. Il préférait Shakespeare,
l rendait admirablement, et accompagnait ses lec-
s de commentaires très intéressants. C'est à lui
je dois mon goût pour la littérature anglaise et le
de connaissance que j'en ai acquise.

'été il retrouvait de la santé, son adresse et son
té devenaient incroyables. Il avait été très beau
s sa jeunesse, mais il était devenu fort gros et
issait plus vieux que son âge, du moins à mes
x.

aimait passionnément la musique. J'avais une belle
; il n'aurait jamais voulu me demander de chanter
r ne pas me donner d'amour-propre. Quelquefois il
ait dans la pièce où j'étudiais, sous un prétexte
conque, en me disant : « *Go on, child.* » (Continuez,
nt). J'avais très soin de choisir les morceaux qui

lui plaisaient le plus; et lorsque je m'apercev
le livre restait devant lui sans être lu ou le pap
que sa plume y eût rien tracé, j'en ressentais
tout à fait dépourvue de cette vanité qu'il crai
m'inspirer.

Il était très *Pitt* plutôt que Tory. Il repr
parfaitement *the independant country gentle*
n'aimait pas beaucoup la noblesse, méprisait l
à la mode, détestait les parvenus. Il était pas
ment attaché à son pays, et avait tous les pré
les prétentions des Anglais sur leur suprém
dessus de toutes les autres nations. Il aimait
parce que c'était celui de l'Agleterre, et l'Églis
que ses rigides principes de morale s'y asso
plutôt qu'il n'était royaliste et religieux.

J'ai passé deux ans à boire tous les jours u
verre de vin de Porto au dessert après ce to
England for ever the King and constitution
glorious revolution. Probablement cette
phrase datait du moment où la famille des Lega
renoncé aux principes jacobites.

Leurs pères avaient joué un rôle parmi *les ca*
Je le croirais d'autant plus volontiers que sir Jol
une très vieille tante, restée fille, qui ne venai
dîner chez lui à cause de ce toast. Elle habit
petite ville des environs, Beverley; rendait b
à son neveu, comme chef de la famille, mai
deux grands griefs contre lui, en outre du toast
d'avoir renoncé à l'habitation du manoir seig
devenu trop grand pour sa fortune et qui était
vais état; l'autre, de ne pas maintenir la prono

gutturale du G, dans son nom, qu'elle prétendait d'origine normande, Lagarde. Quant à elle, elle le disait toujours ainsi.

Elle me caraissait beaucoup, et nous découvrîmes un beau jour que c'était à cause de mon sang normand. Sir John lui préparait un nouveau chagrin; non content d'avoir quitté son castel pour résider dans une plus petite habitation, il abandonna sa province.

Malgré leur amour exalté de leur patrie, les Anglais tiennent singulièrement peu à leur *endroit*, s'il est permis de se servir de ce terme. Ils s'éloignent sans regret du lieu que leurs parents, ou eux-mêmes, ont habité longuement pour aller chercher une résidence qui s'accorde avec leurs goûts du moment, soit pour la chasse, la pêche, les courses sur terre ou sur l'eau, l'agriculture, ou toute autre fantaisie qu'ils appellent une *poursuite,* et qui les absorbe tant qu'elle dure.

J'ai connu un M. Brandling, qui a quitté un beau château, où il était né et avait été élevé, un voisinage où il était aimé, estimé, qui lui plaisait, pour aller s'établir à cinquante milles de là, dans une maison louée, au milieu du plus vilain pays, uniquement parce que ses palefreniers pouvaient y promener ses chevaux tous les matins, sur une commune dont la pelouse offrait dix milles de parcours, sans qu'ils eussent à poser le sabot sur une toise de chemin raboteux. Ce motif lui avait paru suffisant pour enlever sa femme, qu'il aimait beaucoup, au voisinage de sa famille et des relations de toute sa vie. De son côté, elle n'a jamais songé à se trouver molestée par cette décision, qui n'a paru ni bizarre, ni contes-

table à personne. Si je ne me trompe, ce soı
traits de mœurs qui font connaître un pays.

Pendant son séjour de quelques mois en S
chevalier Legard avait pris pour le lac de G
les promenades sur l'eau un goût qui lui
qu'un lac était nécessaire à son existence. I
quelques arpents de terre sur les bords du
Winandermere dans le Westmoreland, et se d
bâtir une maison. En attendant, il en loua
les environs où il transporta ses pénates, et
suivîmes.

Je dois dire que, pendant deux années, cet
d'un caractère si impérieux, d'une humeur
table, non seulement ne laissa pas échapper
qui pût être désagréable à mon père, mais
vécut avec lui dans les formes de la plus aima
rence. A la vérité, il l'aimait tendrement, mai
presque aussi gracieux pour ma mère, qu'il
pas autant, et qui froissait souvent ses suscep

La haute générosité de son caractère l'e
sur son humeur, et s'il avait été plus rigide p
c'était par système d'éducation. Au reste,
réussi jusqu'à un certain point, car, lorsque j'
sa maison hospitalière, à plus de quatorze ar
croyais aucunement avoir le moindre avantage
ter dans le monde.

Mon père, dans le temps de cette retraite
exclusivement occupé de mon éducation. Je t
régulièrement huit heures par jour aux choses
graves. J'étudiais l'histoire, je m'étais passionı
les ouvrages de métaphysique. Mon père ne

laissait pas lire seule, mais il me les permettait sous ses yeux. Il aurait craint de voir germer des idées fausses dans ma jeune cervelle, si ses sages réflexions ne les avaient pas arrêtées.

Par compensation peut-être, mon père, dont au reste c'était le goût, ajoutait à mes études quelques livres sur l'économie politique, qui m'amusaient beaucoup. Je me rappelle que les rires de M. de Calonne, lorsque l'année suivante, à Londres, il me trouva lisant un volume de Smith, *Weatth of nations*, dont je faisais ma récréation, furent pour moi le premier avertissement que ce goût n'était pas général aux filles de quinze ans.

Ma mère, menacée d'une maladie du sein, dut aller consulter à Londres, et le résultat de cette consultation fut qu'il fallait rester près des médecins. Sa famille se cotisa pour lui en fournir les moyens. Lady Harcourt, son amie, et lady Clifford, sa cousine, se chargèrent de ces arrangements. La reine de Naples, avec qui elle était toujours restée en correspondance, exigea qu'elle ne s'éloignât pas des secours de l'art, et lui envoya trois cents louis, en la prévenant que chaque année l'ambassadeur de Naples lui en remettrait autant (1). Ses parents lui complétèrent cinq cents livres sterling, avec lesquels il était possible de végéter à Londres.

Mon père revint en Westmoreland chercher mon frère et moi, qui y étions restés.

(1) Voir, aux *Pièces justificatives*, la correspondance de la reine de Naples.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici une circonstance qui me frappa vivement. Le chevalier Legard, désolé de la perspective de se trouver seul avec sa femme, était encore plus maussade pour elle que de coutume; et j'en étais indignée, car elle était aussi bonne pour moi qu'il était en elle de l'être pour qui que ce fût. Un soir, nous étions toutes deux dans un petit char à bancs qu'il menait. Il y avait, de l'autre côté du lac, un effet de soleil tellement admirable que j'en étais frappée, et je voyais bien que le chevalier l'était aussi. Il étouffait du besoin d'en parler. Enfin il s'adressa à lady Legard, et, la regardant de son œil si intelligent, il s'écria avec enthousiasme :

« Quel glorieux coucher du soleil!

— Je ne serais pas étonnée qu'il plût demain, » reprit-elle.

Il se retourna sans mot dire, mais comme s'il eût marché sur une torpille. Tout enfant que j'étais, je compris combien ces deux êtres étaient mal assortis, et dans ce moment ma pitié était bien plus vive pour le tyran que pour la victime.

Me voici arrivée à un fait si étrange dans le cœur humain, qu'il faut bien que je le rapporte. Ce Bermont, que j'ai laissé muletier improvisé, ayant reçu à Rome, des prélats amis de mon père, une médaille inscrite : *Au fidèle Bermont*, à peine arrivé en Angleterre, fut pris, disait-il, de la maladie du pays. Il changea à vue d'œil; enfin il prévint mon père qu'il ne pouvait plus tenir à son anxiété sur le sort de ses enfants, qu'il fallait qu'il allât les voir en France. La mort de Robespierre rendait ce projet praticable. Mon père lui dit :

« Eh bien, allez, mon cher, vous savez ce qui me reste, en voilà le quart; vous reviendrez nous trouver quand vous serez rassuré, si vous ne trouvez pas à mieux faire.

— Merci, monsieur le marquis, je n'ai pas besoin d'argent, j'ai ce qu'il me faut ».

Et il partit. Bermont avait gagné à la loterie, quelques années avant la Révolution, une somme de mille écus qu'il avait placée sur mon père. Il en avait exactement reçu les intérêts qu'il avait soin d'ajouter chaque trimestre à ses gages. Le livre de compte où cela était porté restait entre ses mains. Il l'emporta, ainsi que le peu d'objets de valeur qui restaient à mon père. On ne s'en aperçut pas de longtemps.

Lorsque mon père revint nous chercher, il avait laissé ma mère seule à Londres avec sa jeune négresse. Un soir, elle l'appelle en vain. On s'agite, on la cherche; enfin, on découvre qu'elle est partie avec Bermont, revenu de France exprès pour l'enlever. Il en était devenu amoureux fou, et avait conduit cette intrigue sous les yeux de sa femme, sans qu'elle s'en doutât.

Peu de temps après, à Londres, deux hommes entrèrent dans le salon, où je travaillais à côté de ma mère, couchée sur un canapé. Mon père nous faisait la lecture. Ces deux hommes venaient l'arrêter à la requête de Bermont; on le mit dans un fiacre et on l'emmena en prison. On se figure notre désolation. Il fallait se procurer des répondants. Ma mère, qui n'avait pas quitté sa chaise longue depuis trois mois, se mit en quête d'en trouver; elle y réussit au bout de quelques

heures. Cependant mon père passa la nuit dans la maison d'arrêt.

Bermont réclamait les mille écus, plus les intérêts et ses gages, ainsi que ceux de sa femme depuis la sortie de France. Cela faisait une assez grosse somme pour de pauvres émigrés. Les livres de compte qui auraient fait foi de l'exactitude avec laquelle il avait été payé, étaient en sa possession. Les gens de loi surmontèrent la répugnance de mon père, et obtinrent qu'il nierait la dette en totalité. Pour établir celle des mille écus, Bermont n'avait d'autre preuve que les intérêts constamment payés. Il lui fallut la fournir, en renonçant à une partie notable de ses demandes et en établissant sa mauvaise foi; mais il n'avait plus rien à perdre vis-à-vis de lui-même et des autres.

Il se conduisit avec une insolence et une dureté dont rien ne peut donner l'idée, et il osa se trouver à l'audience vis-à-vis de son ancien maître, qu'il avait fait traîner en prison, sans avoir même l'air troublé. Expliquera qui pourra cette bizarre anomalie.

Cet homme, pendant vingt-cinq ans de dévouement et de fidélité dans les circonstances les plus compromettantes, a-t-il joué un rôle dont il comptait obtenir récompense; et cet espoir échappant, est-il rentré dans son naturel. Ou bien ce naturel a-t-il changé tout à coup, et le vice a-t-il pris possession d'un cœur jusque-là honnête? Cela m'est impossible à décider. Sa pauvre femme fut dans le désespoir. En outre de ses torts, elle pleurait son infidélité.

Pour en finir de cette aventure, je dirai qu'il emmena la jeune négresse à Dôle, où il fit des spéculations qui

ne réussirent pas. Il l'abandonna avec deux enfants. Elle chercha à travailler pour les faire vivre. N'y pou- réussir, elle les prit un soir par la main et les sa à l'hôpital. On fut quelques jours sans la revoir. ı, on entra chez elle : elle s'était laissée mourir de , n'ayant plus un sou ni une harde dont elle pût faire.

le n'avait jamais porté de plainte, ni demandé de ırs à personne. Seulement, en remettant ses ıts à l'hôpital, elle les avait recommandés vive-, et en s'en allant, elle s'était écriée : « Ceux-ci nt pas coupables, et Dieu est juste. » Cette pauvre qui était aussi belle que l'admettait sa peau ne, avait une âme fort distinguée, et méritait un eur sort.

CHAPITRE VII

Séjour à Londres. — Mon portrait à quinze ans. — Ma manière de vivre. — M. de Calonne. — Apreté d'un légiste. — Société des émigrés. — Les prêtres français. — Mission de M. de Frotté. — Le baron de Roll. — L'évêque d'Arras. — Le comte de Vaudreuil. — La marquise de Vaudreuil. — Mme de La Tour. — Le capitaine d'Auvergne. — L'abbé de La Tour. — Mme de Serant-Walsh. — M. le duc de Bourbon. — La société créole.

Forcée de me trouver souvent en scène dans ce que j'aurai à raconter, il faut bien que je dise comment j'étais alors. Plus sérieusement et plus solidement instruite que la plupart des jeunes personnes de mon âge, avec un goût assez fin et des connaissances variées dans la littérature de trois langues que je parlais avec une égale facilité, j'avais la plus profonde ignorance de ce qu'on appelle le monde, où je me sentais au supplice.

Sans être belle, j'avais une figure agréable. Des yeux petits, mais vifs et très noirs, animaient un teint remarquable, même en Angleterre. Des lèvres bien fraîches, de très jolies dents, une quantité énorme de cheveux d'un blond cendré. Le col, les épaules, la poitrine bien le pied petit. Mais tout cela me rassurait bien moins que je n'étais inquiétée par des bras rouges et des mains qui se sont toujours ressenties d'avoir été gelées au

passage du Saint-Gothard; j'en étais mortellement embarrassée.

Je ne sais quand je m'avisai de découvrir que j'étais jolie, mais ce ne fut que quelque temps après mon arrivée à Londres et très vaguement. Les exclamations des dernières classes du peuple, dans la rue, m'avertirent les premières.

« Vous êtes trop jolie pour attendre, » me disait un charretier en rangeant ses chevaux.

« Vous ne serez jamais comme cette jolie dame, si vous pleurez, » assurait une marchande de pommes à sa petite fille.

« Que Dieu bénisse votre joli visage, il repose à voir, » s'écriait un portefaix, en passant à côté de moi, etc.

Au reste, il est exactement vrai que ces hommages, comme tous les autres, ne m'ont frappée que lorsqu'ils m'ont manqué. Je ne sais si toutes les femmes sentent de même, mais je n'en ai tenu compte qu'à mesure qu'ils échappaient.

Les premiers qui fuient sont les admirations des passants; puis celles qu'on entend en traversant les antichambres; puis celles qu'on recueille dans les lieux publics. Quant aux hommages de salon, pour peu qu'on ait un peu d'élégance, on vit assez longtemps sur sa réputation.

Pour en revenir à ma jeunesse, j'étais d'une si excessive timidité, que je rougissais toutes les fois qu'on m'adressait la parole ou qu'on me regardait. On ne plaint pas assez cette disposition. C'est une vraie souffrance, et je la poussai à un tel point que souvent

les larmes me suffoquaient, sans qu'elles eussent d'autre motif qu'un excès d'embarras que rien ne justifiait.

Avec cette disposition, je me résignais facilement à ne jamais quitter la ruelle du lit de ma mère, qui avait fini par le garder presque continuellement. Je ne sortais que rarement pour me promener, et toujours avec mon père. Mes récréations étaient de jouer aux échecs avec un vieux médecin, ou d'entendre causer quelques hommes qui venaient voir mon père.

De ce nombre était M. de Calonne; il prit goût à notre intérieur, où il finit par passer sa vie. J'écoutais avec avidité ses récits, faits avec autant d'intérêt que de grâce, lorsque je m'aperçus que le même événement était raconté par lui tout à fait différemment; et bientôt, qu'il ne disait presque jamais la vérité. Avec cet exclusif apanage de la première jeunesse, je le pris alors dans le plus profond mépris, et à peine si je daignais l'écouter.

Il était difficile d'être plus aimable, meilleur enfant, plus léger, et plus menteur. Avec prodigieusement d'esprit et de capacités, il ne faisait jamais que des fautes et des sottises. Tant qu'elles étaient à faire, il n'écoutait ni représentation, ni conseil, il courait, tête baissée, s'y précipiter. Mais aussi, dès qu'elles étaient accomplies, même avant d'en éprouver les inconvénients, il les prévoyait tous, s'accusait, se condamnait, et abandonnait le parti qu'il avait pris avec une docilité qui n'était comparable qu'à son entêtement de la veille.

Il était, à l'époque dont je parle, brouillé avec tout le monde (même avec M. le comte d'Artois, pour lequel

il s'était ruiné), criblé de dettes, vivant sous la protection de l'ambassade d'Espagne, à laquelle il s'était fait attacher pour éviter d'être arrêté; et aussi gai, aussi entrain, que s'il avait été dans la plus douce situation du monde.

Voici, à ce propos, une petite aventure qui donne une idée de l'avidité des gens de loi en Angleterre. On affiche à l'hôtel de ville la liste des personnes qui, attachées aux différentes légations, sont à l'abri de l'arrestation pour dettes. L'Espagne était alors en querelle avec l'Angleterre. L'ambassadeur était parti, cependant la liste restait affichée, mais pouvait être enlevée à chaque instant. M. de Calonne allait assez fréquemment à la cité pour s'en assurer. Un jour il rencontra un légiste, beau monsieur, qu'il avait quelquefois vu dans le monde.

« Que faites-vous donc dans ce quartier lointain? »

M. de Calonne le lui expliqua.

« Ne vous donnez pas la peine de venir, je passe dans cette salle tous les jours pour me rendre au tribunal, je vous promets d'y regarder et de vous avertir, s'il survenait quelque changement. »

M. de Calonne se confondit en remerciements et n'y pensa plus. Des mois se passèrent, et depuis longtemps il n'avait plus d'inquiétude à ce sujet. Il eut une petite affaire à laquelle il employa son obligeant ami. Lorsqu'il reçut la note des frais, il trouva : « *item* pour avoir examiné si le nom de M. de Calonne restait sur la liste de la légation d'Espagne, quinze schellings; *item*, etc. La somme se montait à deux cents livres sterling. M. de Calonne fut furieux, mais il fallut payer, ou plutôt

ajouter cette somme à celle de ses autre
Je n'ai jamais mené la vie de l'émigration
l'ai vue d'assez près pour en conserver des
qu'il est bien difficile de coordonner tant ils s
rates. Il y a à louer jusqu'à l'attendrissemen
mêmes personnes dont la légèreté, la dér
vilenies révoltent.

Des femmes de la plus haute volée travail
heures de la journée pour donner du pair
enfants. Le soir elles s'attifaient, se réu
chantaient, dansaient, s'amusaient la moitié d
voilà le beau. Le laid, c'est qu'elles se fais
noirceurs, se dénigrant sur leur travail, se
que l'une eût plus de débit que l'autre, en
ouvrières.

Le mélange d'anciennes prétentions et de
petitesses était dégoûtant.

J'ai vu la duchesse de Fitz-James, établie
maison aux environs de Londres, et conse
grandes manières, y prier à dîner tout ce qu
naissait. Il était convenu qu'on mettrait tr
lings, sous une tasse placée sur la cheminée, e
de table. Non seulement, quand la société ét
on faisait l'appel de ces trois shellings, mai
lorsque, parmi les convives, il y avait eu qu
qui on croyait plus d'aisance, on trouvait fort
qu'il n'eût pas déposé sa demi-guinée au lie
schellings, et la duchesse s'en expliquait avec
d'aigreur. Cela n'empêchait pas qu'il n'y
espèce de luxe dans ces maisons.

J'ai vu Mme de Léon et toute cette société

parties très dispendieuses, où elles allaient coiffées et parées sur l'impériale de la diligence, au grand scandale de la bourgeoisie anglaise, qui n'y serait pas montée. Ces dames fréquentaient le parterre de l'Opéra, où il ne se trouvait guère que des filles, et où leur maintien ne les en faisait pas assez distinguer.

Les mœurs étaient encore beaucoup plus relâchées qu'avant la Révolution, et ces formes, qui donnaient un vernis de grâce à l'immoralité, n'existaient plus. M. le comte Louis de Bouillé, arrivant ivre dans un salon, s'asseyait auprès de la duchesse de Montmorency, attirait Mme la duchesse de Châtillon de l'autre côté, et disait à une personne qui l'engageait à se retirer : « Hé bien, quoi ! qu'a-t-on à dire, ne suis-je pas sur mes terres ? » et il posait ses deux mains sur ces dames.

Ce ton n'était pas exclusivement réservé à M. de Bouillé. Presque tout le monde vivait en ménage, sans que l'Église eût été appelée à bénir ces alliances. Les embarras de fortune, la nécessité de s'associer pour vivre, servaient de motif aux uns, de prétexte aux autres. Et puis, d'ailleurs, pourvu qu'on *pensât bien* tout était pardonné. Il n'y avait pas d'autre intolérance, mais celle-là était complète. J'ai vu tout cela, mais pourtant ce n'était pas parmi le grand nombre.

La masse des émigrés menait une vie irréprochable ; et il faut bien que cela soit, car c'est de leur séjour prolongé en Angleterre que date le changement d'opinion du peuple anglais en faveur du peuple français.

Quant aux opinions politiques, c'était partout le comble de la déraison ; et même ceux des émigrés qui menaient la vie la plus austère étaient les plus absurdes.

Toute personne qui louait un appartement]
d'un mois était mal notée; il était mieux de
qu'à la semaine, car il ne fallait pas douter
fût toujours à la veille d'être rappelé en Fra
contre-révolution.

Mon père avait fait un bail de trois ans
petite maison que nous habitions dans le fau
Brompton; cela lui aurait fait tort, s'il avait eu
chose à perdre. Mais sa désapprobation de l'é
armée, et surtout son attachement bien conn
roi Louis XVI et la Reine, la fidélité qu'il port
mémoire, étaient des crimes qu'on ne lui p
pas plus que la sagesse avec laquelle il ju
extravagances du moment.

Je l'entendais souvent en causer avec l'é
Comminges son frère, auquel l'ancien évêque
minges avait cédé son siège en 1785, et t
déploraient l'aveuglement du parti auquel le
tances les forçaient d'appartenir.

Il ne serait pas juste, en parlant de l'émig
passer sous silence la conduite du clergé. Ell
nature à se concilier l'estime et la vénération
anglais, bien peu disposé en faveur de prêtres
Chaque famille bourgeoise avait fini par avoir
français de prédilection, qui apprenait sa la
enfants, et souvent assistait les parents d
travaux.

Réunis par chambrée, quelques-uns de ce
gens s'étaient fait de petites industries à l'
quelles ils vivaient et venaient au secours
vieux ou des infirmes. Malgré le désir qu'ils

peut-être eu d'exercer le prosélytisme, ils ont été assez sages pour qu'aucune réclamation ne s'élevât à cet égard, et je n'ai pas souvenance qu'il y ait eu aucun genre de plainte portée contre un prêtre, pendant tout le temps qu'a duré leur exil.

Cette conduite leur avait attiré une vénération dont on a vu des résultats touchants. Par exemple, ceux qui étaient chargés d'approvisionner leurs petites colonies se rendaient le vendredi à Billingsgute, leur schelling à la main, et c'était à qui des vendeurs de poisson remplirait leur panier. Ils avaient la délicatesse, remarquable dans des gens de cette espèce, de recevoir le schelling, en donnant du poisson pour la valeur de dix ou douze. Aussi les prêtres français s'émerveillaient du bon marché. Cette singulière transaction commerciale s'est renouvelée tous les vendredis pendant des années; les gens de Billingsgute avaient l'idée qu'elle leur portait bonheur.

La malheureuse expédition de Quiberon avait eu lieu depuis longtemps, avec des circonstances déplorables pour tout ce qui y avait pris part. Le séjour de l'île d'Yeu sera à jamais la honte de la haute émigration. M. de Vauban n'en a fait qu'un trop fidèle récit.

M. de Frotté, le frère du général, vint à Londres. Sa mission était d'avertir M. le comte d'Artois que la Vendée était perdue, s'il ne s'y présentait un prince. Je ne sais qui l'amena chez ma mère, il y venait assez souvent. Sa négociation traînait en longueur, on l'amusait de bonnes paroles; enfin, il exigea une réponse catégorique, en annonçant la nécessité de son départ.

Je le vis arriver chez ma mère, comme ur
désespéré. Son indignation était au comble,
qu'il nous raconta :

M. le comte d'Artois l'avait reçu, entour
qu'il appelait son conseil, l'évêque d'Arras
comte de Vaudreuil, le baron de Roll, le
lier de Puységur, M. du Theil et quelques au
ils étaient huit ou dix (notez bien que la tête
Frotté, qui partait le lendemain, dépendait du
M. de Frotté rapporta l'état de la Vendée et
rances qu'elle présentait. Chacun fit ses obje
y répondit. On concéda que la présence de M.
d'Artois était nécessaire au succès. Vinrent
les difficultés du voyage. Il les leva. Puis
Monseigneur aurait-il de valets de chambre,
niers, de chirurgiens, etc., etc. (il n'était pa
question d'aumôniers à cette époque). Tout
battu et convenu. M. le comte d'Artois ét
passif dans cette discussion, et paraissait d
partir. M. de Frotté dit en terminant :

« Je puis donc avertir mon frère que Mon
sera sur la côte à telle époque.

— Permettez, un moment, dit le baron de l
son accent allemand, permettez, je suis
des gardes de M. le comte d'Artois, et par co
responsable vis-à-vis du Roi de la sûreté de
gneur. M. de Frotté répond-il que Monseig
aucun risque à courir?

— Je réponds que nous serons cent mill

(1) Louis de Conzié (1732-1805). Voir : Taine, I, p. :

faire tuer avant qu'il tombe un cheveu de sa tête. Je ne puis répondre de plus.

— Je m'en rapporte à vous, messieurs, est-ce là une sécurité suffisante pour hasarder Monseigneur? Puis-je y consentir? » reprit le baron.

Tous affirmèrent que non; assurément, que c'était impossible. M. le comte d'Artois leva la séance en disant à M. de Frotté qu'il lui souhaitait un bon voyage, et que c'était bien à regret qu'il renonçait à une chose que lui-même devait reconnaître impraticable.

M. de Frotté, atterré d'abord, donna un coup de poing sur la table, et s'écria en jurant : « Qu'ils ne méritaient pas que tant de braves gens s'exposassent pour eux. »

C'était en sortant de cette scène qu'il arriva chez nous; il en était encore tellement ému qu'il ne put s'en taire. Il nous raconta ces détails avec une chaleur et une éloquence de colère et d'indignation qui me frappèrent vivement, et que je me suis toujours rappelées.

C'est probablement à la suite des communications qu'il fit à son frère, que celui-ci écrivit la fameuse lettre à Louis XVIII : « La lâcheté de votre frère a tout perdu. » Eh bien! cela est exagéré. M. le comte d'Artois, sans doute, n'avait pas de ces bravoures qui cherchent le danger; mais si ses entours l'avaient encouragé au lieu de l'arrêter, il aurait été trouver M. de Frotté, comme il est resté à Londres.

Ah! ne soyons pas trop sévères pour les princes. Regardons autour de nous; voyons quelle influence la puissance, les succès, exercent sur les hommes! Le ministre, depuis quelques mois au pouvoir, la jolie

femme, le grand artiste, l'homme à la mode, n
pas sous le joug de la flatterie? Ne se croie
bien sincèrement des êtres à part?

Si quelques instants d'une fugitive adulation
si promptement ce résultat, comment s'étonne
princes, entourés depuis le berceau de l'idé
importance privilégiée, se livrent à toutes le
tions dérivant de la folie de se croire eux-m
êtres à part, dont la conservation est le premi
de chacun? Je suis persuadée que c'est très
cieusement que M. le comte d'Artois repré
M. de Frotté l'impossibilité de hasarder la
Monseigneur, et que cet argument lui parai
remptoire pour tout le monde.

Quand nous disons aux princes que nous
trop heureux de mourir pour leur service,
paraît une forme, comme le très humble ser
bas d'une lettre; mais eux le prennent fort au
et trouvent qu'en effet c'est un véritable
Est-ce tout à fait leur faute? Non, en conscien
celle de tout ce qui les approche, dans tous l
et sous tous les régimes.

Aucune des personnes qui entouraient M.
d'Artois ne se souciait d'une expédition aven
dont les chances, bien incertaines, devaient
des fatigues et des privations assurées. Le
Roll était, de plus, dans cette circonstance,
de Mme de Polastron. Sa tendresse réelle
entendue pour M. le comte d'Artois ne lui insp
craintes que pour sa sûreté et jamais pour s

L'évêque d'Arras, arrogant et violent, tran

mier ministre, et tout occupé des intrigues qu'il tra-
it contre la cour de Louis XVIII (car les deux
·es étaient en hostilité ouverte, et leurs agents cher-
ient partout à se déjouer mutuellement), l'évêque
rras aurait craint par-dessus tout une entreprise qui
ait nécessairement retiré l'influence de ses mains,
ır la donner aux militaires, d'autant qu'alors le
nce était fort éloigné de toute prédilection pour les
tres. A la vérité, l'évêque d'Arras ne l'était guère.
M. de Vaudreuil, que nous avons vu l'amant des-
e de la toute-puissante duchesse de Polignac, était
venu le mari soumis d'une jeune femme, sa cousine,
il avait épousée depuis l'émigration, et dont la con-
te peu mesurée aurait pu épuiser sa patience, s'il
n était aperçu.

J'ai beaucoup vu le comte de Vaudreuil à Londres,
s avoir jamais découvert la distinction dont ses
ntemporains lui ont fait honneur. Il avait été le
yphée de cette école d'exagération qui régnait
ınt la Révolution, se passionnant pour toutes les
ites choses et restant froide devant les grandes.
l'aide de l'argent qu'il puisait au trésor royal, il
tait fait le Mécène de quelques tout petits Virgiles
le louaient en couplets. Chez Mme Lebrun, il se
nait devant un tableau, et protégeait les artistes.
vivait familièrement avec eux, et gardait ses grands
s pour le salon de Mme de Polignac; et son ingra-
ıde pour la Reine, dont je l'ai entendu parler avec
dernière inconvenance. En émigration, et devenu
ux, il ne lui restait plus que le ridicule de toutes
s prétentions et l'inconsidération de voir les amants

de sa femme fournir à l'entretien de sa maison par
cadeaux qu'elle était censée gagner à la loterie.

Ce n'était pas dans sa propre famille que Mme
Vaudreuil aurait acquis les habitudes d'une gra
délicatesse. Sa mère, vieille Provençale ne manqu
pas d'une espèce d'habileté, ne lui en donnait
l'exemple. En voici un trait entre mille.

Pendant la campagne des princes, un homme de
amis, partant pour l'armée, lui remit une bourse co
nant deux cents louis.

« Si je vis, lui dit-il, je vous les redemanderai. S
meurs, je vous prie de les remettre à mon frère. »

L'ami revint sain et sauf. Son premier soin fut d
courir chez Mme de Vaudreuil. Elle ne lui parla pas
dépôt. Un peu de timidité empêcha le jeune homm
prendre l'initiative. Enfin il se décida au bout de
sieurs visites à le réclamer.

« Hélas, mon bon ami, s'il en reste, il n'en r
guère, » dit-elle, avec son accent provençal.

Et sans le moindre embarras, elle lui remit la bo
où il ne se trouvait plus qu'une douzaine de lo
On conçoit qu'une telle personne ne donnât pas
principes bien sévères à ses filles, aussi toutes en
profité.

L'une d'elles, Mme de La Tour, avait suivi
mari à Jersey, où le corps auquel il appartenait
en garnison. A cette époque, le gouverneur de
était un d'Auvergne, capitaine de la marine angla
qui avait la prétention de descendre de la maison
Bouillon, au moins du côté gauche. M. d'Auve
se lia très particulièrement avec Mme de La T

qui fit les honneurs de la maison du gouverneur. Les officiers, par malice, l'appelèrent entre eux Mme de La Tour d'Auvergne ; mais elle accepta le nom, et dès lors, elle, son mari, ses beaux-frères, ses enfants, tous quittèrent le surnom de Paulet pour prendre celui d'Auvergne.

De là, et appuyant cette prétention de quelques papiers que le capitaine d'Auvergne, mort sans enfants, lui a laissés, elle a établi en France, lorsqu'elle y est rentrée, une branche de La Tour d'Auvergne, qui n'a d'autres droits que ceux que j'ai énoncés, et qui pourtant s'est fait une existence qui finit par ne lui être plus contestée.

Elle fut fort assistée dans cette entreprise par son beau-frère, l'abbé de La Tour, extrêmement intrigant Dans un temps dont je parlerai, il était le secrétaire intime et le séide de l'évêque d'Arras, et tonnait contre tous les émigrés qui rentraient en France. Un beau matin il disparut sans avertir personne, et quinze jours après nous apprîmes que le Premier Consul l'avait nommé titulaire de l'évêché d'Arras. Les fureurs de son patron et prédécesseur furent poussées jusqu'à la frénésie contre ce *misérable prestolet*. Il ne le désignait plus autrement.

Il y aurait bien des pages à écrire sur cette famille Vaudreuil, mais elles seraient peu amusantes et encore moins édifiantes. Il faut pourtant excepter Mme de Serant-Walsh, la fille aînée, personne de mérite, qui a été une des premières dames de l'impératrice Joséphine. Elle était très remarquablement instruite, assez spirituelle, et l'Empereur se plaisait à causer avec elle,

dans le temps où il causait encore. Elle et M
Rémusat lui ont souvent fait arriver des vérités
pour lui et pour les autres.

Les créanciers de M. le comte d'Artois dev
plus importuns, et il fut obligé d'aller recherc
protection des murs du palais d'Holyrood, à
bourg, où ils ne pouvaient l'atteindre. Il y sé
jusqu'à ce qu'un bill du parlement anglais eut
que les dettes contractées à l'étranger ne pour
entraîner prise de corps.

Il ne resta de prince à Londres que M. le d
Bourbon, qui a péri si misérablement à Saint-L
trop digne de sa vie. Son père s'étant aperçu
entendait le bruit des balles sans s'y plaire,
expulsé de l'armée de Condé, où, entre deux g
tions de héros, il soutenait bien mal le beau n
Condé. Ce n'était pas un mauvais homme; il étai
et facile dans son intérieur. Peut-être son inco
tenait-elle principalement à une timidité organiq
lui rendait insupportable l'existence de prin
n'était à son aise que dans les classes asse
élevées, pour qu'il n'y trouvât aucun respect
goût vif pour les femmes se trouvant réuni à sa
gnance pour les salons, le jetait dans une vie des
honorables.

Lorsqu'il se trouvait forcé, par quelques ci
tances impossibles à éviter, à se trouver en bonn
pagnie, il y souffrait visiblement. Il avait pourta
belle figure, fort noble, et ses façons, quoique f
et embarrassées, avaient de la distinction. Une l
intime avec la jeune comtesse de Vaudreuil le mi

ıt quelques mois dans le monde, mais il y était tou-
rs mal à son aise.

l allait un peu plus volontiers qu'ailleurs dans ce
on appelait la société créole. Elle était composée de
sonnes dont les habitations n'avaient pas été assez
'astées pour être détruites entièrement. Les négo-
nts de Londres leur faisaient, à intérêts bien oné-
x, de petites avances dont ils ont fini par n'être pas
'és. Ces familles de créoles étaient alors les moins
lheureuses parmi les émigrés. Une certaine Mme dé
ɲé en était la plus riche. Elle tenait une espèce
tat, appelait M. le duc de Bourbon *le voisin*, parce
il demeurait dans sa rue, et était suffisamment
gaire pour le mettre à son aise.

C'est elle qui répondait à un Anglais qui lui deman-
t si elle était créole :

« Oui, monsieur, et des bonnes, car je roule ».

Paroles que l'Anglais fut obligé de se faire expliquer.
fille, très jolie et très aimable, était l'objet des pré-
tions de tout ce que l'émigration avait de plus dis-
gué; mais elle fit la difficile, les moulins des habita-
ıs cessèrent de *rouler*, et elle fut trop heureuse
pouser le consul d'Angleterre à Hambourg. Mlle de
Touche, fille de Mme Arthur Dillon, et Mlle de
rsaint, toutes deux riches de possessions à la Marti-
ue, avaient été plus avisées. La première épousa le
: de Fitz-James; l'autre, le duc de Duras. J'ai été
la suite très liée avec toutes deux, et j'aurai à en
arler.

CHAPITRE VIII

Concerts du matin. — Le général de Boigne. — Mon mari
— Caractère de M. de Boigne. — Les princes d'Orléans. -
comte de Beaujolais. — M. le duc de Montpensier. — M
d'Orléans. — Tracasseries domestiques. — Voyage en All
— Hambourg. — Munich. — Retour à Londres. — Hist
lady Mary Kingston.

Je ne raconterai pas le roman de ma vie, car c
a le sien, et avec de la vérité et du talent on p
rendre intéressant, mais le talent me manque.
dirai de moi que ce qui est indispensable pou
comprendre de quelles fenêtres je me suis t
assister aux spectacles que je tenterai de décr
comment j'y suis arrivée. Pour cela il me faut
dans quelques détails sur mon mariage.

La santé de ma mère donnant moins d'inqui
elle chercha à m'amuser. Elle avait retrouvé à L
Sappio, ancien maître de musique de la reine de F
Il était venu chez elle, m'avait fait chanter, s'éta
sionné de mon talent, et le cultivait avec d'autar
de zèle qu'il s'en faisait grand honneur. Sa femm
gentille petite personne, était bonne musicienn
voix s'unissaient si heureusement, que lorsqu
chantions ensemble à la tierce, les vitres et les
en vibraient. Je n'ai jamais vu cet effet se reno

ɪntre Mmes Sontag et Malibran. Il avait un mérite grand, surtout pour les artistes, parce que cela rare. Sappio en amenait souvent chez ma mère; ils ent l'habitude d'y venir de préférence le dimanche in, et cela finit par composer une espèce de con- improvisé d'artistes et d'amateurs. Les assistants multiplièrent, la mode s'en mêla, et au bout de lques semaines ma mère eut toute la peine du ıde à écarter la foule de chez elle.

ſn M. Johnson, que nous voyions quelquefois, lui .anda la permission de lui amener un nouveau dé- ɪué de l'Inde; il connaissait encore peu de monde, ésirait se mettre en bonne compagnie. Il vint, il s'en sans que nous y fissions grande attention.

lusieurs semaines se passèrent. Il revint faire une te, dit qu'une entorse l'avait empêché de se pré- .er plus tôt, et pressa tellement ma mère de ir dîner chez lui le lendemain, qu'après avoir fait multitude d'objections, elle y consentit. Il n'y t que la famille O'Connell et la mienne. Notre pria M. O'Connell de venir le voir de bonne re le jour suivant, et le chargea de me demander ıariage.

avais seize ans. Je n'avais jamais reçu le plus léger mage, du moins je ne m'en étais pas aperçue. Je ais qu'une passion dans le cœur, c'était l'amour . Ma mère se désolait dans la crainte de voir uiser les ressources précaires qui soutenaient notre tence. La reine de Naples, chassée de ses États, ɪandait qu'elle ne savait pas si elle pourrait conti- r la pension qu'elle lui faisait. Ses lamentations me

touchaient encore moins que le silence de mon]
les insomnies gravées sur son visage.

J'étais sous ces impressions, lorsque M. O'C
arriva chargé de me proposer la main d'un]
qui annonçait vingt mille louis de rente, offrai
mille louis de douaire, et insinuait que n'ayant
parent, ni un lien dans le monde, il n'aurait ı
plus cher que sa jeune femme et sa famille. On
part de ces propositions.

Je demandai jusqu'au lendemain pour rép
quoique mon parti fût pris sur-le-champ. J'écri
billet à Mme O'Connell pour la prier de m'in
déjeuner chez elle, ce qui lui arrivait quelquefois
faire avertir le général de Boigne de m'y venir tı
Il fut exact au rendez-vous. Et là je fis la faute iı
quoique généreuse, de lui dire que je n'avais
goût pour lui, que probablement je n'en aurais j
mais que s'il voulait assurer le sort et l'indépe
de mes parents, j'aurais une si grande reconnai
que je l'épouserais sans répugnance. Si ce sen
lui suffisait, je donnais mon consentement. S'il]
dait à un autre, j'étais trop franche pour le l
mettre, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Il m
ne point se flatter d'en inspirer un plus vif.

J'exigeai que cinq cents louis de rente, f
assurés par un contrat, qui serait signé en même
que celui de mon mariage, à mes parents. M. O'C
se chargea de le faire rédiger. M. de Boigne dit q
il ne me donnerait plus que deux mille cinq cent
de douaire. J'arrêtai les représentations que M. (
nell voulut faire, en rappelant les paroles dont i

été porteur. Je coupai court à toute discussion, et je retournai chez moi pleinement satisfaite.

Ma mère était un peu blessée que je l'eusse quittée dans un moment où il s'agissait de mon sort. Je lui racontai ce que j'avais fait; elle et mon père, quoique fort touchés, me conjurèrent de bien réfléchir. Je leur assurai que j'étais parfaitement contente, et cela était vrai dans ce moment. J'avais tout l'héroïsme de la première jeunesse. J'avais mis ma conscience en repos en disant à cet homme que je croyais bien que je ne l'aimerais jamais. Je me sentais sûre de remplir les devoirs que j'allais contracter; et d'ailleurs tout était absorbé par le bonheur de tirer mes parents de la position dont ils souffraient. Je ne voyais que cela, et je ne sentais même pas que ce fût un sacrifice. Très probablement, à vingt ans, je n'aurais pas eu ce courage, mais à seize ans on ne sait pas encore qu'on met en jeu le reste de sa vie. Douze jours après, j'étais mariée (1).

Le général de Boigne avait quarante-neuf ans. Il rapportait de l'Inde, avec une immense fortune faite au service des princes mahrattes, une réputation honorable. Sa vie était peu connue, et il me trompa sur tous ses antécédents : sur son nom, sur sa famille, sur son existence passée (2). Je crois qu'à cette époque son projet était de rester tel qu'il se montrait alors.

(1) Voir l'acte de mariage aux *Pièces justificatives.*

(2) Benoît Leborgne naquit le 8 mars 1751 à Chambéry; son père était marchand de pelleteries. D'abord destiné à l'école de droit; après de bonnes études au collège de cette ville, il préféra la carrière des armes. Il entra dans un régiment irlandais au service de la France, puis, en 1768, au régiment de Clark. Trouvant

Il avait offert quelques hommages à une belle personne, fille d'un médecin. Elle les avait reçus avec peu

l'avancement trop difficile, il passe, avec le grade de capitaine, dans un corps grec au service de Catherine de Russie. En 1780, il est fait prisonnier et emmené à Chio, puis à Constantinople, où il reste en captivité pendant sept mois, jusqu'à la paix. Parvenu au grade de major, il donne sa démission et part pour l'Inde. Après une période assez pénible, pendant laquelle il est réduit à donner des leçons d'escrime, Benoît Leborgne reçoit une mission de lord Hastings, gouverneur de l'Inde, pour les princes de l'intérieur. En 1783, il est à Dehli. Après plusieurs tentatives auprès de différents princes indous, et quelques difficultés avec la compagnie des Indes, il entre au service de Sindiah. Il organise l'armée mahratte à l'européenne, remporte de grands succès sur les princes voisins et est nommé général de toute l'infanterie, puis gouverneur des provinces conquises avec part personnelle de tribut. C'est l'origine de sa grande fortune. Sindiah meurt en 1794. Deux ans après, le général de Boigne rentre en Europe. Il se marie en 1798 avec Mlle d'Osmond. Cette union fut stérile.

Créé comte, lieutenant-général et grand-croix des saints Maurice et Lazare par le roi de Sardaigne, le général de Boigne fut le bienfaiteur de sa ville natale. Louis XVIII le nomma maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Il mourut le 21 juin 1830, à Chambéry, où s'élève sa statue. Les fondations charitables du général de Boigne sont nombreuses : après avoir construit un théâtre, percé des rues nouvelles, doté les sapeurs-pompiers, des établissements scientifiques, bâti un collège de jésuites, agrandi les hôpitaux, il établit un asile pour la vieillesse malheureuse et bien née, un hospice d'aliénés, un refuge pour les sans travail, une rente pour faire apprendre des métiers aux jeunes filles pauvres, etc., etc.

« M. de Boigne, écrit Mme Lenormand, témoigna toujours beaucoup de considération et de déférence pour sa femme, et tant qu'il vécut Mme de Boigne alla passer chaque année quelques semaines auprès de lui, soit à Buissonrond, soit à Chambéry ; le moment où elle faisait ainsi les honneurs de sa maison était celui où il invitait toujours le plus de monde.

Elle-même n'a jamais prononcé le nom du général qu'avec le respect que l'on doit à un bienfaiteur. »

de bienveillance, ou avec une coquetterie qu'il n'avait pas comprise. Ce fut en sortant de chez elle qu'il se rappela tout à coup la jeune fille qui lui était apparue comme une vision quelques semaines avant. Il voulut prouver à la dédaigneuse beauté qu'une plus jeune, plus jolie, mieux élevée, autrement née, pouvait accepter sa main. Il l'offrit, et je la reçus pour le malheur de tous deux.

S'il était entré une seule pensée de personnalité dans mon cœur en ce moment, si les séductions de la fortune m'avaient souri un instant, je crois que je n'aurais pas eu le courage de soutenir le sort que je m'étais fait. Mais je me dois cette justice que, tout enfant que j'étais, aucun sentiment futile n'approcha mon esprit, et que je me vis entourer de luxe, sans en ressentir la moindre joie.

M. de Boigne n'était ni si mauvais ni si bon que ses actions, prises séparément, devaient le faire juger. Né dans la plus petite bourgeoisie, il avait été longtemps soldat. J'ignore encore par quelle route il avait cheminé de la légion irlandaise au service de France, jusque sur l'éléphant, d'où il commandait une armée de trente mille cipayes, formée par ses soins pour le service de Sindiah, chef des princes mahrattes, auxquels cette force, organisée à l'européenne, avait assuré la domination du nord de l'Inde.

M. de Boigne avait dû employer beaucoup d'habileté et de ruses pour quitter le pays en emportant une faible partie des richesses qu'il y possédait, et qui pourtant s'élevait à dix millions. La rapidité avec laquelle il avait passé de la situation la plus subalterne à celle de com-

mandant; de la détresse à une immense fortune
avait jamais fait éprouver le frottement de la
dont tous les rouages l'étonnaient. La maladie
sortait l'avait forcé à un usage immodéré de l
qui avait paralysé en lui les facultés morales
siques.

Un long séjour dans l'Inde lui avait fait ajoute
les jalousies orientales à celles qui se seraient
lement formées dans l'esprit d'un homme de s
mais, par-dessus tout, il était doué du caractère
complètement désobligeant que Dieu ait jamais
à un mortel. Il avait le besoin de déplaire,
d'autres ont celui de plaire. Il voulait faire s
suprématie qu'il attachait à sa grande fortune,
pensait jamais l'exercer que lorsqu'il trouvait le
de blesser quelqu'un. Il insultait ses valets. I
sait ses convives, à plus forte raison sa femm
elle victime de cette triste disposition. Et, bi
fût honnête homme, loyal en affaires, qu'il eû
dans ses formes grossières une certaine appar
bonhomie, cependant cette disposition à la
geance, exploitée avec toute l'aristocratie de l
la plus hostile de toutes, rendait son comm
odieux, qu'il n'a jamais pu s'attacher un indivi
conque, dans aucune classe de la société, quoi
répandu de nombreux bienfaits.

A l'époque de mon mariage, il était assez ava
fastueux, et si j'avais voulu, j'aurais pu dispo
que je ne l'ai fait de sa fortune. Je crois qu'une
plus âgée, plus habile, un peu artificieuse, met
grand prix aux jouissances que donne l'argent; e

n vue ce testament dont il parlait perpétuellement, et ue je lui ai vu faire et refaire cinq ou six fois, aurait u tirer beaucoup meilleur parti pour elle et pour lui le la situation où j'étais. Mais que pouvait y faire la etite fille la plus candide, et la plus fière qui puisse xister! Je passais d'étonnements en étonnements de outes les mauvaises passions que je voyais se dérouler levant moi. Ces absurdes jalousies, exprimées de la açon la plus brutale, excitaient ma surprise, ma colère, non dédain.

Nous avions un assez grand état, des dîners très ons et fréquents, de magnifiques concerts où je chanais. M. de Boigne était, de temps en temps, bien ise de montrer qu'il avait fait l'acquisition d'une jolie nachine bien harmonisée. Puis la jalousie orientale le eprenant, il était furieux que j'eusse été regardée, coutée, surtout admirée ou applaudie, et il me le disait n termes de corps de garde.

Ces concerts étaient assez à la mode; tout ce qu'il y avait de plus distingué en Anglais et en étrangers y ssistait. Les princes d'Orléans y vinrent souvent; ls dînaient aussi chez moi, mais toujours en princes. Leurs façons excluaient la familiarité.

J'étais trop imbue des sentiments de haine que les royalistes portaient à leur père, pour ne point éprouver le la prévention contre eux; cependant il était impossible de ne pas rendre hommage à la dignité de leur ttitude. Seuls de tous nos princes, ils ne recevaient aucun secours des puissances étrangères.

Retirés tous trois dans une petite maison à Twickenham, aux environs de Londres, ils y vivaient de la

manière la plus modeste, mais la plus conven
M. de Montjoie, leur ami, composait toute leur
et remplissait les fonctions de gentilhomme d
chambre, dans les occasions rares, où il fallait que
forme d'étiquette.

Malgré mes premières répugnances, je m'ap
bientôt que M. le duc de Montpensier était
aimable qu'il était instruit et distingué. Il aimait
sionnément les arts et la musique. M. le duc d'Orl
la tolérait par affection pour son frère. Rien n'était
touchant que l'union de ces deux princes, et la
dresse qu'ils portaient à M. le comte de Beauj

Celui-ci ne répondait pas à leurs soins. Il était l
inconséquent, inoccupé, et lorsqu'il a pu s'éman
sur le pavé de Londres, il est tombé dans tou
travers d'un jeune homme à la mode. Malgré sa
mante figure, sa tournure distinguée, il avait pri
si mauvaises façons qu'il avait perdu l'attitude
gens de bonne compagnie. Et lorsqu'on l'apercev
la sortie de l'Opéra, on évitait de le rencontrer,
gnant de le trouver dans un état complet d'ivr
Les excès et la boisson amenèrent une maladi
poitrine, pendant laquelle M. le duc d'Orléan
soigna, comme la mère la plus tendre, sans pouv
sauver. Mais j'anticipe sur les événements. A l'ép
dont je parle, M. le comte de Beaujolais était en
sous la domination de ses frères, et l'on ne connai
de lui qu'un extérieur qui prévenait en sa fav

M. le duc de Montpensier était laid, mais si parf
ment gracieux et aimable, ses manières étaier
nobles que sa figure s'oubliait bien vite. M. le

d'Orléans, avec une figure assez belle, n'avait aucune distinction, ni dans la tournure, ni dans les manières. Il ne paraissait jamais complètement à son aise. Sa conversation, déjà fort intéressante, avait un peu de pédanterie pour un homme de son âge. Enfin il n'avait pas l'heur de me plaire autant que son frère, avec lequel j'aurais fort aimé à causer davantage, si j'avais osé.

Après dix mois d'une union très orageuse, M. de Boigne me proposa un matin de me ramener à mes parents. J'acceptai et fus reçue avec joie. Mais ce n'était pas le compte du reste de ma famille, ni de ma société, qui voulaient exploiter le millionnaire, et se souciaient fort peu que j'en payasse les frais.

Ce fut alors que je me trouvai victime et témoin de la plus odieuse persécution. Je lui reproche surtout de m'avoir, avant l'âge de dix-sept ans, arraché toutes les illusions avec lesquelles j'étais si bénévolement entrée dans le monde dix mois avant.

M. de Boigne n'eut pas plus tôt lâché sa proie qu'il la regretta. Alors mes parents et ce qu'il y avait de plus distingué dans l'émigration se mirent à sa solde. L'un se chargeait de m'espionner, l'autre d'interroger mes gens. Celui-ci avait du crédit à Rome et ferait casser mon mariage. Celui-là trouverait des nullités dans le contrat, etc., etc. On faisait des parties chez lui, où j'étais déchirée, on inventait des noirceurs, on les exprimait en prose et en vers qu'on lui vendait à beaux deniers comptants. Enfin tout le monde s'acharnait contre une enfant de dix-sept ans, que la veille on comblait d'adulations.

M. de Boigne lui-même en fut assez prom|
révolté; il ferma sa bourse et sa maison. J'ai
tard entre ses mains des morceaux d'éloquenc
moi, des preuves de vils services offerts. Il :
soin de conserver le nom des personnes, les
demandées et payées. Ces noms étaient de n
réjouir son orgueil plébéien, et c'était enc
taquinerie qu'il exerçait en me les montrant.

L'impossibilité d'amener M. de Boigne à fair
arrangement qui m'assurât un peu de tranquil
promesses de changer de conduite à mon é
chagrin que j'éprouvai de l'injustice du publ
trompé par des agents à ses gages, me donnait
torts, me décidèrent à le rejoindre au bout
mois.

Je n'entrerai plus dans aucun détail sur mon
Il suffit de savoir que désespéré et croyant n
lorsque nous étions séparés; ennuyé de moi
prenant en haine, lorsque nous étions réunis
quittée *pour toujours* cinq ou six fois. Toutes c
rations étaient accompagnées de scènes qui ont
sonné ma jeunesse, si mal employée que je
versée sans m'en douter, et l'ai trouvée derr
sans en avoir joui.

Nous fîmes cette année 1800 un voyage
magne. Je passai un mois à Hambourg, où l
tion régnait sous le sceptre de Mme de Vau
Quelque niaisement innocente que je fusse en
scandales de cette coterie étaient tellement
que je ne pouvais m'empêcher de les voir, et
révoltée. Je le fus aussi du relâchement des idé

.es. Altona était comme une espèce de purgatoire,
les personnes qui méditaient de rentrer en France
naient se préparer à l'abjuration de leurs principes
:lusifs.

Accoutumée à un autre langage, il me semblait
tendre des hérésies. A la vérité, j'allai de là à
ınich, peuplé alors des restes de l'armée de Condé,
j'y trouvai l'exagération poussée à un point d'extra-
gance qui me confondit dans un autre sens. Je m'ac-
ıtumai dès lors à n'être de l'avis de personne et
'entai le *juste milieu* à mon usage.

Je me rappelle avoir entendu soutenir à Munich qu'il
fallait consentir à rentrer en France qu'avec la con-
ion que l'on rétablirait les châteaux, même les mobi-
rs, tels qu'ils étaient lorsqu'on les avait quittés.
ıant à la restitution des biens, des droits, de toutes
prétentions, cela ne souffrait pas un doute. Peut-
'e ces vœux remplis auraient-ils encore donné des
sappointements; car les émigrés s'étaient tellement
:outumés à répéter qu'ils avaient perdu cent mille
res de rente, qu'ils avaient fini par se le persuader à
x-mêmes. Il n'y avait pas de mauvaise gentilhom-
ère qui ne se représentât à leurs regrets comme un
âteau.

Je traversai le Tyrol, qui me parut, selon l'expres-
ın du prince de Ligne, le plus beau corridor de
:urope. Nous fîmes une pointe jusqu'à Vérone, pour
ir des sœurs de M. de Boigne, dont il m'avait célé
xistence jusque-là, et nous revînmes à Londres, où
us le bonheur de retrouver mon père et ma mère,
ınt ce voyage m'avait éloignée.

Si je ne m'étais promis de ne plus entrer dans ces détails, j'aurais un long récit à faire de tout ce que les mauvaises façons de M. de Boigne me firent souffrir. C'est à dessein que je me sers du mot *façons,* car c'était plus de la forme que du fond de ses procédés que j'avais à me plaindre. Mais il faut y avoir passé, pour savoir combien ces maussaderies, dont chacune séparément ne pèse pas un fétu, peuvent rendre la vie insoutenable.

Mes tracasseries d'intérieur ne m'absorbaient pas tellement qu'il ne me restât des larmes pour le triste sort de ma meilleure amie. Chère Mary, ton historien n'a pas besoin d'habileté, il suffit d'être véridique, et je le serai!

Lady Kingston était devenue une riche héritière par la mort d'un frère. Ce frère avait laissé un fils, qu'un mariage tardif n'avait pu légitimer. La mère, personne intéressante, était morte en couches d'un second enfant qui n'avait pas vécu. Le père de lady Kingston n'avait jamais voulu reconnaître le mariage de son fils ni l'enfant qu'il avait laissé, en le léguant à l'amitié de sa sœur lady Kingston. Cette sévérité était portée à un tel point, que pendant la vie du vieillard, lady Kingston était forcée de dissimuler l'intérêt qu'elle portait au jeune orphelin. Elle le faisait soigneusement élever. Dès qu'elle fut maîtresse de sa fortune, elle assura le sort du jeune Fitz-Gerald, auquel son propre père avait déjà laissé le peu dont il pouvait disposer, le fit entrer dans l'armée, le patronisa, facilita son mariage avec une jeune personne destinée à une belle fortune, et, ce qui est bien rare en Angleterre, établit ce jeune

nage dans une maison que les comtes de Kingston
sédaient à Londres, et n'habitaient point. Lord
ıgston, homme sauvage et atrabilaire, ne quittait
re ses terres d'Irlande, où il vivait en despote.
.ady Kingston avait beaucoup d'enfants. Les plus
nes étaient des filles. Le soin de leur éducation
nena plusieurs années de suite à Londres, où le
nage Fitz-Gerald lui formait un intérieur agréable.
femme était douce et prévenante; le mari, son
ı, son fils, son frère. Les petites Kingston s'élevaient
ses genoux.
.ady Mary, l'aînée, était une des personnes les plus
rmantes que j'aie jamais rencontrées. Elle atteignait
dix-septième année; sa mère souhaitait la mener
ıs le monde, elle refusait de l'y suivre. Elle aimait
ux continuer ses études avec ses sœurs. Son seul
isir était la promenade à pied ou à cheval, quelque-
en carriole. Lady Kingston n'y apportait jamais
un obstacle, pourvu que le colonel Fitz-Gerald con-
tît à l'accompagner. Cette habitude était prise
uis nombre d'années, mais lady Kingston avait
lié de remarquer que l'enfant était devenue une fille
rmante et que le protecteur n'avait pas trente ans.
Quand on aura compulsé tous les portraits de héros
roman pour en extraire l'idéal de la perfection, on
a encore au-dessous de ce qu'il y aurait à dire du colo-
Fitz-Gerald. Sa belle figure, sa noble tournure, sa
sionomie si douce et si expressive, n'étaient que
ınonce de tout ce que son âme contenait de qualités
nirables. Il était colonel dans les gardes, adoré des
alternes aussi bien que de ses camarades.

Mary venait souvent passer de longues ma
même des soirées avec moi. C'était presque
Fitz-Gerald qui lui servait de chaperon; sa m
dans le monde, ses sœurs, avec les gouverna
colonel avait la bonté de l'amener et de ven
chercher, bien souvent en carriole. Dès que no
seules, elle avait toujours quelque nouveau tr
raconter sur les vertus du colonel; elle ne m
que de lui. J'étais trop jeune et trop innocent
remarquer. Je trouvais très simple qu'elle v
Fitz-Gerald des qualités qui paraissaient, e
admirables.

J'aimais beaucoup lady Mary. J'étais flatté
préférât notre petite retraite de Brompton-Ro
ce que Londres présentait de plus brillant, où
tion l'appelait. Les plaintes, moitié sérieuses
en plaisanteries qu'en portait lady Kingston
taient ma reconnaissance et ma tendresse pou

Le colonel, sans être musicien, avait une t
voix. Nous le faisions chanter avec nous, et
des joies et des rires, lorsqu'il manquait un d
estropiait une syllabe italienne; il jurait al
nous forcerait à ne chanter que du gaélique, p
sa revanche. Lady Mary s'y prêtait d'autant n
grâce, qu'elle y réussissait admirablement, et
taient ensemble des mélodies irlandaises dans
grande perfection.

Hélas! plût au ciel que ces soirées si douce
n'avaient d'autres témoins que mon père et n
eussent été aussi innocentes pour ces pauvre
gens que pour moi! Je suis persuadée que la

ıry a précédé celle qu'elle a inspirée au colonel. ıe s'en doutait pas, et lui n'a pas prévu le danger couraient.

ly Kingston fut rappelée subitement en Irlande maladie d'un de ses fils. Ne voulant pas exposer Mary, dont la santé était un peu altérée, à la e d'un voyage rapide, elle partit seule, chargeant onel de lui amener Mary plus à loisir. C'est dans al voyage qu'ils succombèrent tous deux à la n qui les dominait. Je dis tous deux, car je crois ment que Fitz-Gerald n'était pas plus le séduc-e Mary, qu'elle n'avait eu l'idée de l'entraîner à ıpable abus de confiance.

esta en Irlande pendant le séjour qu'y fit lady ton, et ne revint à Londres qu'avec elle et sa Mon mariage eut lieu pendant cette absence. et moi nous écrivions, mais la correspondance cessé de sa part. A son retour à Londres, elle ne t voir personne, je ne pus arriver jusqu'à elle. s sur le continent lorsque les alarmes que don- . son dépérissement et sa profonde tristesse déci-t sa mère à l'envoyer prendre l'air et se distraire on amie, lady Harcourt.

matin, lady Mary ne parut pas à déjeuner, chercha sans la trouver; son chapeau et son au bord de la rivière donnèrent de l'inquiétude ne s'y fût jetée; mais un ouvrier l'avait vue q heures monter dans une voiture de poste. heures après, lady Harcourt, avec la rigueur ı zèle méthodiste, l'avait fait afficher avec son et son signalement sur tous les murs et dans

toutes les gazettes. Ma mère lui reprochant
cruelle publicité :

« Ma chère, lui répondit-elle, à chacun suivai
œuvres, elle a failli, la morale veut qu'elle en pc
peine. »

Hélas! pauvre Mary, l'incurie des uns, la sév
la cruauté des autres, tout conspirait à ta perte!

On croyait Fitz-Gerald absent pour des affai
régiment; on sut bientôt qu'il avait prétexté ce
Lady Kingston, toujours dans le plus complet av
ment, l'ayant envoyé chercher à la première no
de la fuite de Mary, on ne le trouva pas.

Plusieurs jours se passèrent. Lord Kingston
fils, fors les aînés de Mary, arrivèrent d'Irlanc
se mirent à la recherche des fugitifs. On apprit
qu'un monsieur et son fils devaient s'embarquei
la Tamise pour l'Amérique. On suivit ces traces,
trouva Fitz-Gerald et Mary, au moment où c
venait de prendre des vêtements d'homme pc
mieux déguiser.

Quand lord Kingston entra dans la pièce
étaient, tous deux se couvrirent le visage de
mains Mary se laissa emmener sans que ni elle,
répondissent autre chose aux injures dont on les
blait, que : « Je suis très coupable. » Lady Ma
ramenée chez sa mère; on ne lui permit pas de la
Son père et ses frères se firent ses implacables ge
Elle ne chercha pas à nier un état de grossess
visible. Elle ne se défendait en aucune façon, c
nait de ses torts, mais avec une dignité calme et f

Elle obtint de voir Mme Fitz-Gerald et s'att

ucoup avec elle, en lui recommandant d'aller au urs de son mari. Celle-ci ne demandait pas mieux; l'aurait reçu à bras ouverts. Elle s'annonça comme eur des paroles de Mary. Mais en la remerciant : effusion, il lui répondit que sa vie ne pouvant , être utile au bonheur de personne, il la consacrait malheureuse victime qu'il avait entraînée dans le :ipice. Il lui devait la triste consolation de savoir les larmes de sang qu'il versait sur son sort ne ·aient jamais.

ongtemps après la catastrophe, Mme Fitz-Gerald montré cette correspondance, car elle ne s'en tint à une seule démarche, et la pauvre femme n'avait vectives que pour les persécuteurs de Mary et de -Gerald.

'ans ses préparatifs de départ il avait fait entrer es les précautions pour assurer le sort de sa femme; s compléta, envoya sa démission au général en chef, se retira dans un petit village aux environs de dres. Avant le départ de Mary, il lui avait fait ettre par Mme Fitz-Gerald un petit billet ouvert où i donnait son adresse, et où il lui disait que dans e retraite, il attendrait toute sa vie les ordres lle pourrait avoir à lui donner, mais ne chercherait ine communication avec elle, qui pût aggraver sa tion.

ady Mary fut emmenée dans une résidence abannée que son père possédait en Connaught, sur les s de l'Atlantique, dans un pays presque sauvage, :mise aux soins de deux gardiens dévoués à lord gston.

Son frère appela Fitz-Gerald en duel; c
trois fois le feu de son adversaire, le renda
tement. Mais on s'aperçut qu'il trouvait le
traire la balle de son pistolet, il fut for
venir. Il ne voulait pas, disait-il, ajouter a
avait déjà envers lady Kingston; et tirer e
arrêté le duel, dont il espérait la mort. Il n'
possibilité de continuer ce système de ve
vant témoins. On en prépara un autre.

Mary approchait du moment où elle d
au monde un être sur le sort duquel on l'e
cesse. Les menaces la trouvaient impassit
même, mais non pour son enfant. La femn
dait fit mine de s'adoucir. Elle s'offrit à sau
innocent, si quelqu'un pouvait s'en charge
l'aurait fait sortir du château. Elle saurait t
jusque-là la surveillance de mylord. Mary
Fitz-Gerald pour providence. La femme pr
passer une lettre. Mary écrivit à Fitz-Gera
une personne sûre au village voisin pour
enfant.

La lettre fut soumise à l'inspection de
ston. Il connaissait assez Fitz-Gerald pour
ne se fierait qu'à lui-même d'un pareil so
il arriva seul, à pied, déguisé, dans le li
avait indiqué. Le lendemain . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . . il périt. La lettre de Mary,
lui ainsi qu'une miniature d'elle, furent a

:ureuse, toutes couvertes de sang . . . ;
; frères se vantèrent de la ruse qui avait employé
ain pour faire tomber leur vengeance sur la tête
tz-Gerald.

dy Mary Kingston accoucha d'un enfant mort et
t folle tellement furieuse qu'il fallut user de force
vis d'elle. Ces accès étaient entremêlés d'une
e d'imbécillité apathique, mais la vue d'un membre
famille ramenait les crises de violence. Le public
commencé par être irrité de l'ingratitude de
Gerald; il finit par être indigné de la conduite de
nille Kingston, dès avant cette dernière catas-
e.

ant à Mme Fitz-Gerald, elle criait vengeance de
côtés, et aurait voulu la poursuivre. Mais lord
ston était trop absolu en Connaught pour qu'on eût
é un seul témoignage contre lui, et cette déplo-
affaire n'avait déjà fait que trop de victimes.
fut assoupie. Au reste, . . lord Kingston et
ls . . . . n'en furent pas moins
s dans leur pays; et je ne serais pas étonnée
e eût contribué à la longue résidence qu'un d'eux,
onel Kingston, a fait à l'étranger. On a inventé
les romans moins tragiques que cette triste scène
vie réelle (1).

Mme de Boigne a écrit sur cette histoire un roman encore
Les points qui remplacent les passages trop vifs correspondent
ment au nombre de mots supprimés.

CHAPITRE IX

Voyage en Écosse. — Alnwick. — Burleigh. — La marquise d'Exeter. — Départ de M. de Boigne — M. le duc de Berry — Ses sentiments patriotiques. — La comtesse de Polastron. — L'abbé Latil. — Mort de la duchesse de Guiche — Mort de Mme de Polastron — L'abbé Latil. — Supériorité de M. le comte d'Artois sur le prince de Galles — Société de lady Harington. — Lady Hester Stanhope. — La Grassini. — Dragonetti. — La tarentelle. — Viotti.

Bientôt après mon retour à Londres, M. de Boigne m'emmena en Écosse. Il aimait à m'éloigner de ma famille. Nous nous arrêtâmes en Westmoreland, chez sir John Legard. Il fut aussi affectueux qu'aimable pour moi. J'eus grande joie de le revoir.

En Écosse je fus accueillie comme l'enfant de la maison chez le duc d'Hamilton. Je passai du temps chez lui, et j'assistai avec ses filles aux courses d'Édimbourg et à toutes les fêtes auxquelles elles donnèrent lieu. On s'avisa de trouver que je ressemblais à un portrait de la reine Marie-Stuart, conservé au palais d'Holyrood. Les gazettes le dirent, et cette ressemblance, vraie ou fausse, me valut un succès tellement populaire qu'à la course et dans les lieux publics j'étais suivie par une foule qui, je l'avoue, ne m'était pas trop importune. Parmi les remarques que j'entendais faire,

erçait toujours un amour très vif pour *our porr* *m Mary*.

lous allâmes de château en château, très fêtés par-.. Les Écossais sont hospitaliers. D'ailleurs j'avais à la mode à Édimbourg, et qui n'a pas vécu dans ɔciété sérieuse des insulaires britanniques, ne sait l'importance de ce mot magique *la mode*. M. de gne fut moins maussade que de coutume. L'aristo-ie, lorsqu'elle était accompagnée de la fortune et 'entourage d'une grande existence, lui imposait un ; et il me ménageait parce qu'il me voyait accueillie elle. A tout prendre, ce voyage a été un des plus ìables moments de ma jeunesse.

:n revenant par le Northumberland, nous nous :tâmes à Alnwick, cette habitation des ducs de ·thumberland, si belle et si historique. Ils ont eu on goût de la conserver telle qu'elle était, ce qui ı fait pas une résidence très commode par la dis-ution, malgré le luxe de chaque pièce en particu- Autrefois, les ducs de Northumberland sonnaient grosse cloche pour avertir qu'ils étaient à Alnwick, jue leur *hall* était ouvert aux convives qui pou-:nt prétendre à s'asseoir à leur table. Cette forme vitation a été remplacée par d'autres habitudes. endant la cloche est encore sonnée une fois par le lendemain de l'arrivée du duc à Alnwick; et tel le respect des Anglais pour les anciens usages, tous les voisins à dix milles à la ronde ne manquent de se rendre à cette invitation qu'on n'appuie d'au-e autre.

ʻlalgré l'égalité que professe la loi anglaise, c'est

le pays du monde où l'on se prête le plu
tiers au maintien des coutumes féodales, elles
généralement. Au reste, je ne sais pas si l
d'Alnwick tinte encore, depuis trente ans q
entendue.

Nous nous arrêtâmes dans la magnifique r
de lord Exeter, bâtie par le chancelier Burle
le règne d'Élisabeth, et qui a conservé son n
Exeter venait de se remarier, tout était er
château. On ne pensait plus à la première lad
Sa vie avait été un singulier roman.

Le dernier lord Exeter avait pour hér
neveu, M. Cecil, qui, après la vie la plus m
se trouvait, à trente ans, blasé sur tout. Il a
belle figure, de l'esprit, des talents, mais il s'e
Son oncle le pressait vainement de se marier
trop vu le monde, il avait été joué par trop de
trompé trop de maris pour vouloir augm
nombre des dupes; bref, il s'était fait *exc*
C'était alors l'état des hommes à la mode
blasés, et l'origine première des dandys.

Dans cette disposition, il était parti un ma
seul de Burleigh Stall, avec un chien, un cray
album pour toute escorte, allant faire la tourn
resque du pays de Galles. Son voyage se trouva
Arrivé dans un village à une trentaine de r
Burleigh, il fut retenu par les charmes d'un
paysanne, fille d'un petit fermier de l'endr
était belle et sage. La femme du pasteur l'av
en affection et avait soigné son éducation. E
l'ornement du village, qui s'en faisait honneur

Sarah Hoggins était dans toutes les bouches. ı tête de M. Cecil se monta. Son cœur fut touché cette beauté villageoise, il voulut lui plaire. Il se eintre, mais ajouta qu'ayant quelques petits capi-, il s'établirait volontiers comme fermier, si elle entait à devenir sa compagne. Il acheta une ferme environs et se maria sous son véritable nom de l. Dix années s'écoulèrent.
me Cecil s'occupait du faire-valoir. Sous prétexte vendre ses croquis et de recevoir des com-des, M. Cecil faisait de fréquentes absences. Il ortait toujours quelque peu d'argent qui servait à ıenter le bien-être de Mme Cecil, et lui conservait ·éémінence dans le village, mais toujours dans la · de son état de petite fermière. Trois enfants irent, et elle ne se doutait guère de la position de de leur père.
ıfin, lord Exeter, le plus fier des hommes, qui rait jamais pardonné une telle alliance, mourut. Cecil, marquis d'Exeter, revint au village. Il y passa ques jours. Les soins ruraux n'exigeant pas en ce ent la présence de sa femme, il lui proposa un voyage d'amusement; elle y consentit avec joie. ı'en aurait-elle pas trouvé avec Cecil! Il loua un cheval. On le chargea d'une selle et d'un *pilion,* lequel la fermière monta en croupe derrière son , suivant la manière dont les personnes de cette ıe se transportaient alors. Cecil montra à sa femme ıeurs belles habitations qu'elle admirait fort. Enfin, oisième jour ils arrivèrent à Burleigh, il entra dans ırc :

« Est-ce que le passage en est permis? .
t-elle.

— Oui, à nous. Il m'est venu la fanta
faire maîtresse de ce parc. Qu'en pensez-v

— Mais j'accepte très volontiers.

— Et le château vous plairait-il?

— Assurément. »

Ils traversèrent tout le parc en caus
sorte, à la fin elle lui dit :

« Mais prenez garde, Cecil, ceci pass
terie; nous approchons trop de la maison
renvoyer.

— Oh! que non, ma chère, on ne n
pas. »

Ils s'arrêtèrent à la porte du château.
valets y étaient rangés.

« Voilà, leur dit-il, lady Exeter, votre
obéissez-lui comme à moi.

— Oui, mylord. »

En entrant dans le vestibule, Sarah,
rêver, fut rappelée à elle-même par ses
élégamment vêtus, qui se jetèrent à s
tomba dans les bras de son mari.

« Ma chère Sarah, voilà le plus beau jo

— Ah! j'étais bien heureuse, » s'écria-

On voudrait en rester là de cette not
vérité en exige la fin. M. Cecil avait trou
adorable tant qu'au village elle avait été
Transportée sur un autre théâtre, elle p
fiance et ses grâces naïves; empruntée, m
elle devint gauche et ridicule. Elle n'ava

:heur de beauté qui aurait peut-être expliqué une
:. Les belles dames, qui regrettaient la brillante
ation qu'elle leur enlevait, la poursuivirent de
s moqueries.

ord Exeter commença par en être offensé, puis
é, puis affligé, puis embarrassé. Il ne l'engagea plus
ıccompagner dans le monde, il la négligea. Il était
ɔre bien aise de la retrouver dans son intérieur, où
s'était réfugiée, mais elle n'y était guère mieux
ée. Elle ne savait pas même commander à ses gens.
'ée des occupations qui absorbaient la plus grande
ie de son temps, le peu de littérature qui autre-
lui était une récréation ne suffisait pas à l'em-
'er. Le moindre billet à écrire lui était un supplice
; la crainte de manquer aux usages. Lord Exeter
ıa à ses filles une belle gouvernante, pour qu'elles
ent autrement que leur mère. Cela était naturel et
ıe raisonnable, mais les petites et la mère en souf-
:nt également.

e changement de vie attaqua d'abord les enfants;
, se flétrirent et tombèrent malades. Bref, en moins
rois ans, l'heureuse fermière, devenue une grande
e, mourut de chagrin, d'un cœur brisé, selon
ɔression anglaise, sans qu'au fond lord Exeter eût
.e mauvais procédés, mais seulement par la force
choses. Tant il est vrai qu'on ne brave pas impu-
ent les lois et les usages imposés par la société
différentes classes qui la composent.

eu de temps après mon retour à Londres, M. de
'ne m'apprit qu'il avait vendu la maison que nous
tions, et il m'emmena dans un hôtel garni. Il

m'annonça son intention de quitter l'Angleterre, et de m'y laisser chez mes parents.

Au fond, cela me convenait, mais pourtant j'étais désolée de devenir une troisième fois la fable du public. Il était parti l'hiver précédent un jour de concert où nous avions cinq cents personnes invitées ; cela avait été raconté et commenté dans toutes les gazettes aussi bien que dans tous les salons. Je n'avais plus la confiance de croire à la bienveillance générale, et je sentais combien ma position serait difficile. Aussi, quoiqu'il m'en coûtât, j'offris de le suivre. Il s'y refusa positivement, mais cette fois nous nous séparâmes sans être brouillés et en conservant une correspondance.

Il me laissa dans une situation de fortune très modeste, mais suffisante pour vivre décemment dans le monde où j'étais reçue. Il eut même le bon procédé de me donner un ordre illimité sur son banquier, en m'indiquant seulement la somme que je ne devais pas excéder, et que je n'ai jamais dépassée.

Cette phase de ma vie dura deux années qui ont été les plus tranquilles dont je conserve le souvenir. Je menais modérément la vie du monde, j'avais un intérieur doux, où j'étais adorée. Mon père était dans toute la force de son intelligence et de sa santé, et s'occupait continuellement de mon frère et de moi. Nous avions repris nos lectures et nos études, et menions une vie très rationnelle. Mon frère avait une très belle voix. Nous faisions beaucoup de musique.

Il s'y réunissait souvent d'autres amateurs, au nombre desquels je ne dois pas négliger de nommer M. le duc de Berry. Il était établi à Londres, où il

menait une vie bien peu digne de son rang et encore moins de ses malheurs. Sa société la plus habituelle était celle de quelques femmes créoles. Il s'y permettait des inconvenances qu'on lui rendait en familiarités. Du moins ceci se passait entre Français; mais il s'était engoué d'une mauvaise fille anglaise qu'il menait aux courses dans sa propre voiture, qu'il accompagnait au parterre de l'Opéra, où il siégeait à côté d'elle.

Quelquefois, quand la foule le bousculait par trop, il lui prenait un accès de vergogne, et il venait se réfugier dans ma loge ou dans quelque autre. Mais nous entendions à la sortie la demoiselle qui appelait Berry, Berry, pour faire avancer *leur voiture*.

M. le duc de Berry était souvent déplacé dans ses discours, aussi bien que dans ses actions, et se livrait à des accès d'emportement où il n'était plus maître de lui. Voilà le mal qu'il y a à en dire. Avec combien de joie je montrerai le revers de la médaille.

M. le duc de Berry avait beaucoup d'esprit naturel, il était aimable, gai, bon enfant. Il contait d'une manière charmante. C'était un véritable talent, il le savait; et, quoique prince, il attendait naturellement les occasions sans les chercher. Son cœur était excellent; il était libéral, généreux, et pourtant rangé. Avec un revenu fort médiocre, qu'il recevait du gouvernement anglais, et des goûts dispendieux, il n'a jamais fait un sol de dettes. Tant qu'il avait de l'argent sa bourse était ouverte aux malheureux aussi largement qu'à ses propres fantaisies; mais lorsqu'elle était épuisée, il se privait de tout, jusqu'au moment où elle devait se remplir de nouveau.

Il ne partageait pas en politique les folies de
gration. Je l'ai vu s'indigner de bonne foi cont.
gens qui excusaient la tentative faite sur le Pr
Consul par la machine infernale. Je me rappelle
autre un saboulage contre M. de Nantouillet, so
mier écuyer, à cette occasion. Il était en cela
différent d'autres émigrés. Le comte de Vioméni
exemple, cessa de venir chez ma mère, avec la
il était lié depuis nombre d'années, parce que j
dit que la machine infernale me semblait une ho
conception. Le futur maréchal racontait à tou
monde qu'on ne pouvait s'exposer à entendre de p
propos, et l'auditoire partageait son indignation.

M. le duc de Berry était resté très Français.
apprîmes un soir, dans le salon de lady Haringto
se trouvait le prince de Galles, les succès d'une
escadre française dans les mers de l'Inde. M. l
de Berry ne pouvait pas cacher sa joie; je fus ol
de le catéchiser pour obtenir qu'il la retînt dan
limites décentes au lieu où il était. Le lendema
arriva de bonne heure chez nous :

« Hé bien, mes gouvernantes, j'ai été bien sag
soir, mais je veux vous embrasser ce matin en
de joie. »

Il embrassa ma mère et moi, et puis se prit à s
et à gambader en chantant :

« Ils ont été battus, ils ont été battus, nous les
tons sur l'eau comme sur terre, ils sont battus.
mes gouvernantes, laissez-moi dire, nous sommes
ici!... »

On ne peut nier qu'il n'y eût de la générosité

cette joie d'un succès hostile à tous ses intérêts personnels. M. le duc de Berry était le seul des princes de sa maison qui éprouvât cet amour de la patrie. Seul aussi il avait le goût des arts qu'il cultivait avec assez de succès. Malgré ses travers, il était honnête homme. Je crois qu'il aurait été un souverain très dangereux, mais pourtant il était de toute sa famille le plus capable de générosité. J'ai répugnance à le dire, mais je crains qu'il ne fût pas brave. Je ne le conçois pas, car cette qualité semblait faite exprès pour lui, et il lui échappait sans cesse des expressions et des sentiments que n'aurait pas désavoués Henri IV. Si donc il a montré de la faiblesse, ce qui n'est guère douteux, il faut que ce soit le résultat de la déplorable éducation de nos princes. Toutefois, son frère, moins distingué que lui sous tous les autres rapports, a échappé à cette triste fatalité.

Le bill sur les dettes faites à l'étranger étant passé, et M. le comte d'Artois s'ennuyant à Édimbourg autant que ses entours, il revint s'établir à Londres. Mais il s'était passé de grands changements autour de lui pendant le dernier séjour en Écosse. M. le comte d'Artois était, depuis bien des années, très attaché à Mme de Polastron. Elle l'aimait passionnément, mais non pas pour sa gloire; et c'est à l'influence exercée par elle qu'il faut en partie attribuer le rôle peu honorable que le prince a joué pendant le cours de la Révolution. Publiquement établie chez lui, cette liaison était tellement affichée qu'elle avait cessé de faire scandale.

Lors de son arrivée à Holyrood, M. le comte d'Ar-

tois, qui n'était rien moins que religieux, fut t
tuné du zèle avec lequel les catholiques d'
mettaient en frais de lui procurer des mess
offices. A je ne sais quelle grande fête, il fut
leurs prévenances, de faire une vingtaine
pour passer cinq ou six heures à la chapelle
seigneur du pays. Ennuyé à mort de cette s
voulut avoir un aumônier. Mme de Polast
à Mme de Laage de lui chercher un prêtre
la messe, d'une classe assez inférieure pou
pût avoir prétention à l'entrée du salon, l'in
Monseigneur étant qu'il mangeât avec ses
chambre.

Mme de Laage s'adressa à M. de Sabr
dit :

« J'ai votre affaire, un petit prêtre, fils
cierge de chez moi. Il est jeune, point mal de
ne le crois difficile en aucun genre, et il n'y
se gêner avec lui. »

On expliqua à l'abbé Latil ce dont il s'a
accepta avec joie, et on l'emballa dans le c
Édimbourg, où il s'établit sur le pied conven

La duchesse de Guiche, après quelques
avait fini par s'attacher plus sérieusement
Rivière, simple écuyer du Roi. La liberté de
tion l'avait rapproché d'elle, il lui était fo
Elle quitta la Pologne, où elle était près de
le duc de Polignac, vint à Londres, fut e
France par M. le comte d'Artois pour lier un
avec le Premier Consul, échoua, retourna en A
repassa à Londres, et finalement arriva à

déjà fort souffrante. Le mal empira; M. de Rivière accourut.

Mais l'abbé Latil n'avait pas perdu son temps; il s'était emparé de la confiance de la duchesse, et la dominait entièrement. M. de Rivière ne fut admis qu'à partager la conversion opérée dans l'esprit de la malade; il entra dans tous ses sentiments, renonça à ceux qui pouvaient lui déplaire, et fut le premier à adopter cette vie de dévotion puérile et mesquine, qui est devenue le type de la petite cour de M. le comte d'Artois.

Mme de Guiche, assistée de l'abbé Latil, fit une fin exemplaire. Mme de Polastron, témoin de la mort de sa cousine, en fut profondément touchée, et dès lors remit son cœur et sa conscience entre les mains de l'abbé Latil; c'était encore secrètement. M. le comte d'Artois n'était pas dans cette confidence; et même, tout en regrettant la duchesse de Guiche, il se moquait des momeries, disait-il, qui avaient accompagné sa fin, et des patenôtres de Rivière.

Tel était l'intérieur du prince, lorsqu'il arriva à Londres. L'état de Mme de Polastron, attaquée de la poitrine, empira. Elle se livra à toutes les fantaisies dispendieuses qui accompagnent cette maladie. Les revenus ne suffisant pas, M. du Theil, intendant de M. le comte d'Artois, inventa une façon d'augmenter les fonds. Il arrivait fréquemment des émissaires de France. On choisissait un des projets les plus spécieux, on annonçait un mouvement prochain, en Vendée ou en Bretagne, à l'aide duquel on obtenait quelques milliers de livres sterling du gouvernement anglais.

On en donnait deux ou trois cents à un pauv
qui allait se faire fusiller sur la côte, et les fant
Mme de Polastron dévoraient le reste. Je ne
si le prince entrait dans ces tripotages. Mais,
il les tolérait et n'a pu les ignorer, car cette m
s'étant répétée jusqu'à trois fois en peu
M. Windham la découvrit, et s'en expliqua
avec lui. C'est par M. Windham lui-même q
eu directement connaissance. Au reste, ce n
un secret.

Les émigrés, en Angleterre, s'étaient acco
regarder l'argent anglais comme de légitime p
tous les moyens.

Mme de Polastron s'éteignait graduelleme
comte d'Artois passait sa journée seul avec
maisons de location à Londres sont trop pet
qu'ils pussent loger ensemble, mais ils hab
même rue. Chaque jour, à midi, son capit
gardes l'accompagnait jusqu'à la porte de
Polastron, frappait, et lorsqu'elle était ouvert
tait. Il venait le reprendre à cinq heures et de
dîner, le ramenait à sept heures jusqu'à o
longues matinées et ces longues soirées se p
en tête à tête. Mme de Polastron, qui ne
parler sans fatigue, se fit faire des lectures
d'abord par le prince, puis elle le fit soulage
soin par l'abbé Latil.

Les commentaires se joignirent au text
comte d'Artois était trop affligé pour ne pas p
attention respectueuse aux paroles qui adou
les souffrances de son amie; elle lui prêch

ec l'onction de l'amour. Il entrait dans tous ses sen-
nents; et elle en avait tellement la conviction qu'au
›ment de sa mort elle prit la main du prince, et la
mettant dans celle de l'abbé, elle lui dit :

« Mon cher abbé, le voilà. Je vous le donne, gardez-
je vous le recommande. »

Et puis, s'adressant au prince :

« Mon ami, suivez les instructions de l'abbé, pour
·e aussi tranquille que je le suis au moment où vous
›ndrez me rejoindre. »

Il y avait plusieurs personnes dans sa chambre lors
cette scène, entre autres le chevalier de Puységur,
i me l'a racontée. Elle fit des adieux affectueux à
ıt ce monde, prêcha ses valets, ne dit pas un mot du
ındale qu'elle avait donné au monde. Elle s'endormit,
prince et l'abbé restèrent seuls avec elle. Peu de
mps après, elle s'éveilla, demanda une cuillerée de
tion et expira.

L'abbé ne perdit pas un instant, il entraîna M. le
mte d'Artois à l'église de King-Street, l'y retint plu-
ıurs heures, le fit confesser et le lendemain lui donna
communion. Depuis ce moment, il le domina au
int qu'en le regardant seulement, il le faisait changer
conversation.

Il avait cessé de manger avec les valets de chambre
puis le départ d'Édimbourg; mais ce fut alors seule-
›nt qu'il prit place à la table du prince, dont le ton
angea complètement. De très libre qu'il avait été, il
vint d'un rigorisme extrême; et M. de Rivière, qui
·n abstenait par scrupule, y revint et y tint le pre-
er rang. M. le comte d'Artois, toujours un peu

embarrassé de son changement, lui savait un g
d'avoir été son précurseur, et d'être entré par l
porte dans la voie qu'ils suivaient avec la même

Avant que la maladie de Mme de Polastron a
entièrement M. le comte d'Artois, il allait c
fois dans le monde. Je l'y rencontrais, surto
lady Harington, où je passais ma vie. Il s'y
souvent avec le prince de Galles; et, malgré
férence de leur position, c'était le prince fran
avait tout l'avantage. Il était si gracieux, si
si poli, si grand seigneur, si naturellement p
premier sans y songer, que le prince de Galles
l'air que de sa caricature. En l'absence de l'au
ne pouvait lui refuser de belles manières; mais c
des *manières*, et en M. le comte d'Artois, c
nature même du prince. Sa figure aussi, moi
peut-être que celle de l'Anglais, avait plus de g
de dignité; et la tournure, le costume, la faç
trer, de sortir, tout cela était incomparable.

Je me rappelle qu'une fois où M. le comte d
venait d'arriver et faisait sa révérence à lady Ha
M. le duc de Berry, qui se trouvait à côté de
dit :

« Comme on est heureux pourtant d'être bea
comme cela, ça fait la moitié de la besogne. »

C'était une plaisanterie, mais au fond, il avait
Certainement, à cette époque, M. le comte d
était l'idéal du prince, plus peut-être que d
grande jeunesse. Il n'allait guère alors dans la
française. Il recevait les hommes de temps en te
donnait quelques dîners. Le jour de l'An, le jo

aint-Louis, de la Saint-Charles, les femmes s'y fai-
ıient écrire. Il renvoyait des cartes à toutes, et faisait
n personne des visites à celles qu'il connaissait. Je l'ai
u ainsi trois ou quatre fois chez ma mère, mais fort à
istance. Nous n'allions pas chez Mme de Polastron
t cela ne se pardonnait guère.

J'ai parlé du salon de lady Harington. C'était le seul
ı on se réunît fréquemment, non pas tout à fait sans
être invité, mais d'une manière plus sociable que les
ıouts ordinaires. Lady Harington faisait trente visites
ans la matinée, et laissait à la porte des femmes l'en-
agement à venir le soir chez elle. Chemin faisant, elle
'aversait plusieurs fois Bond Street, et y ramassait
s hommes qui s'y promenaient. Cette manœuvre se
:nouvelait trois à quatre fois par semaine, et le fond
e la société étant toujours le même, finissait par
ırmer une coterie. Mon instinct de sociabilité fran-
ıise me poussait à y donner la préférence sur les
randes assemblées que je trouvais dans d'autres mai-
ıns. Lady Harington me comblait de prévenances, et
: me plaisais fort chez elle.

C'est là où je m'étais assez liée avec lady Hester
tanhope, qui depuis a joué un rôle si bizarre en
'rient. Elle débutait à cette célébrité par une origina-
té assez piquante. Lady Hester était fille de la sœur
e M. Pitt, que les bizarres folies de son mari, lord
tanhope, avaient fait mourir de chagrin. Ces mêmes
lies avaient jeté la fille aînée dans les bras de l'apo-
ıicaire du village voisin du château de lord Stanhope.
I. Pitt, pour éviter le même sort à lady Hester, l'avait
'ise chez lui. Elle faisait les honneurs de la très mau-

vaise maison que le peu de fortune ave
s'était retiré des affaires lui permettait
dans ce moment d'oisiveté, il s'était établ
de sa nièce, restant avec une complaisanc
qu'à quatre et cinq heures du matin à d
s'ennuyait à la mort. Je l'y ai souvent v
un coin, et attendant avec une patienc
qu'il convînt à lady Hester de terminer

Je ne parlerai pas de ce qui a décidé la
s'expatrier. J'ai entendu dire que c'était
général Moore, tué à la bataille de la Corog
s'est passé après mon départ, et je ne ra
que j'ai vu ou crois savoir d'une manière
l'époque dont je parle, lady Hester était u
d'une vingtaine d'années, grande, bien fai
monde, le bal, les succès de toute espè
coquette, ayant le maintien fort décidé,
rerie assez piquante dans les idées. Cela n
pourtant les bornes de ce qu'on appelle de
Pour une Stanhope . . . . (1),
sagesse même.

J'ai fait dans ce même temps bien so
musique avec Mme Grassini. C'est la pre
teuse qui ait été reçue à Londres, précisé
une personne de la société. Elle ajoutait
talent une extrême beauté; beaucoup d'e
lui servait à adopter le maintien sortabl
lieux où elle se trouvait. Le duc d'Ha
entrer dans l'intimité de ses sœurs. Le co

(1) Quelques mots supprimés.

mbassadeur de Portugal, lui donnait des fêtes
.ntes, où tout le monde voulait aller. Non seule-
lle était invitée aux concerts, mais à toutes les
ıs de société, et même de coterie. Actrice excel-
sa méthode de chanter était admirable. Elle a
a mode les voix de contralto, qui ont à peu près
5 du théâtre celles de soprano, seules appréciées
-là. Le premier grand talent qui se trouvera pos-
ne voix de cette dernière nature, amènera une
le révolution.
nusicien le plus extraordinaire que j'aie jamais
tré, c'est Dragonetti. Il était alors à l'apogée du
eux talent avec lequel il avait maîtrisé, assoupli,
ɔisé, on pourrait dire, cet immense et grossier
ıent qu'on appelle une contrebasse, au point de
re enchanteur. Il tirait de ces trois gros câbles
est monté et qu'il faut toucher à pleine main,
ıs ravissants, et était parvenu à une exécution
ıt du prodige.
ıe souviens qu'à la suite d'un grand concert
par le comte de Fonchal, la foule s'étant écoulée,
:stâmes en petit comité pour le souper. On parla
ses nationales, de la tarentelle. La fille de l'am-
:ur de Naples la dansait très bien, je l'avais
autrefois..On nous pressa de l'essayer. Viotti
à la jouer, mais il savait mal l'air. Dragonetti le
iqua. Nous commençâmes notre danse. Viotti
Dragonetti accompagnait. Bientôt nous fûmes
.ées, et les danseuses s'assirent. Viotti termina
tier de ménétrier, en improvisant une variation
nte. Dragonetti la répéta sur la contrebasse.

Le violon reprit une variation plus diffi
l'exécuta avec la même netteté. Viotti s'é
« Ah! tu le prends comme cela! nous a
Il chercha tous les traits les plus difficile
gonetti reproduisit avec la même perfec
lutte de bonne amitié se continua à notre
jusqu'au moment où Viotti jetta son violon
en s'écriant :

« Que voulez-vous, il a le diable au co
sa contrebasse! »

Il était dans un transport d'admiration.
n'a eu ni prédécesseur, ni jusqu'à présent

CHAPITRE X

:relles parmi les évêques. — *Les treise.* — Mort de la comtesse e Rothe. — Regrets de l'archevêque de Narbonne. — Réponse u comte de Damas. — Pozzo di Borgo. — Sa rivalité avec Bona- ıarte. — Édouard Dillon — Calomnies sur la reine Marie-Antoi- ette. — Duel. — Un mot du comte de Vaudreuil. — Pichegru. – Les Polignac. — Mort de M. le duc d'Enghien. — Je quitte Angleterre.

La société de l'émigration française fut mise en com- tion par les résultats du Concordat. Les évêques, qui ıque-là avaient vécu en bon accord, se divisèrent sur question des démissions demandées par le Pape. Évêque de Comminges, mon oncle, et l'évêque de oyes, Barral, furent les chefs de ceux qui se soumi- ıt. Les autres étaient sous la guidance de l'arche- que de Narbonne, Dillon, et de l'évêque d'Uzès, thizy. L'aigreur et les haines étaient au comble. s non-démissionnaires avaient la majorité à Londres. étaient treize et s'appelaient fièrement *les treise.*

Mme de Rothe, qui avait conservé toute sa violence ns un âge très avancé, ne les désignait jamais autre- nt. Elle faisait des scènes à mon père, parce qu'il prouvait le parti pris par son frère, et le disait haute- nt. Il n'avait guère d'imitateurs; quelques-uns raient volontiers été de son avis, mais ils n'osaient

pas en convenir. Ceux des émigrés se dispc
trer en France étaient les plus violents dan
pos, afin de dissimuler leurs projets; et, pei
faisaient leurs paquets, n'en criaient qu
contre les déserteurs de la veille, et tout ce
sait en France.

Dans cette disposition, toute idée, toute
toute parole raisonnable, soulevaient des te

Les évêques démissionnaires avaient orig
eu le projet, après avoir obéi au Pape, de
là, et de ne point rentrer en France. M.
rendit la vie si dure qu'ils ne purent y ten
position donna grande force aux argum
lettre par laquelle M. Portalis les engage
au secours de l'Église. Après la première f
sionnée par leur départ, les passions se ca
les treize n'étant plus une majorité, puisq
rité avait quitté la place, devinrent moins v

L'archevêque de Narbonne et Mme de R
rent leurs habitudes de confiance intime
père. Il leur était fort attaché.

Je ne puis m'empêcher de raconter la mort
Rothe. Elle était au dernier degré d'une lon
loureuse maladie, dont une complète dis
sang était la suite. Elle avait toujours cach
frances à l'archevêque pour ne pas l'inquiét
tamment fait les honneurs de son salon,
ne ressentît aucun changement autour de
ennui. Le dernier jour de sa vie, elle dit à
de venir dîner avec eux. Leurs commer
naires, des évêques, devaient aller à War

le prince de Condé, et elle n'avait pas la force de
ler longtemps assez haut pour être entendue par
chevêque, devenu très sourd. On servit des huîtres,
· les aimait. L'archevêque insista pour qu'elle en
ngeât, elle eut la complaisance d'en essayer une,
s elle dit à mi-voix à mon père, qu'elle tutoyait :
: D'Osmond, empêche-le de beaucoup manger. Je
ins que son dîner ne soit troublé. »
Ensuite elle remit la conversation sur les sujets qui
ıvaient intéresser l'archevêque, disant un mot de
ıps en temps. Au dessert, l'archevêque avait l'habi-
e de passer un instant dans sa chambre. Dès qu'il
ıt entré :
ı Ah! s'écria-t-elle, j'attendais ce moment. D'Os-
nd, ferme la porte sur lui, tourne la clef, sonne.
Jn domestique vint :
ı Il faut que Guillaume aille chez M. l'archevêque,
'occupe de façon à l'empêcher de rentrer ici. »
Tout ceci fut dit avec beaucoup de vivacité ; repre-
ıt plus bas et s'adressant à mon père :
ı A son âge, les émotions ne valent rien, et cela va
r.
— Ne faudrait-il pas envoyer chercher votre médecin ?
— Mon ami, le médecin est bien inutile. Mais
voie vite chercher un prêtre, c'est plus convenable
ır M. l'archevêque. »
Dix minutes après le moment où elle avait fait fermer
porte sur lui, elle avait cessé de respirer ; et l'arche-
que est toujours resté persuadé qu'elle était morte
mort subite, se portant à merveille. Je lui ai sou-
ıt entendu dire :

« Ce m'est une grande consolation de p
n'a ni souffert, ni prévu sa fin. »

Voilà un genre de dévouement dont
femme est seul capable.

L'archevêque aimait Mme de Rothe,
nécessaire, il perdait une habitude de cinqu
il la regrettait sincèrement. Il vint passer
journée de l'enterrement. En arrivant i
affecté, cependant il se remit, déjeuna de
Après le déjeuner, il trouva un volume
traînant sur une table. Il se mit à parler
ports avec lui, de ses brouilleries, de ses r
ments; puis de ses ouvrages, de ceux qui
le plus d'effet à leur apparition. Bref, il no
chant tout entier de *la Pucelle*, poème
orné sa mémoire épiscopale. Voilà comment
savent regretter les personnes qui leur
leur vie tout entière. Cela s'appelle alterna
la force d'âme ou de la résignation, suivant
tances.

Vers cette époque, j'étais un jour ch
Dresnay. M. de Damas (connu sous le no
jeune), attaché à M. le prince de Condé,
tribe de la dernière violence sur les émig
traient en France. Mme du Dresnay, q
n'est revenue qu'en 1814, mais qui avait
pour approuver ces impertinences, lui dit
ment :

« M. de Damas, quand on est comme v
ment vêtu, qu'on a un cabriolet qui vous
porte, qu'on est logé, nourri, soigné co

anstead, on n'a pas le droit de crier *tolle* contre des
uvres gens qui vont chercher ailleurs le pain dont
manquent ici.

— Mais, madame, c'est bien leur faute. Ne savez-
us pas ce que le Roi a fait pour eux?

— Non, en vérité.

— Mais, madame, il leur a permis de travailler sans
roger. »

Je l'ai entendu de mes oreilles, entendu.

J'ai oublié de dire qu'avant mon mariage, je voyais
aucoup Pozzo, chez mes parents. Depuis, la vaste
ousie de M. de Boigne, qui embrassait la nature
tière, y compris mon père et mon chien, m'avait
questrée de toutes relations sociales, et je n'avais vu
monde que comme une lanterne magique. D'ailleurs,
ızzo avait fait un long séjour à Vienne, où il avait
compagné lord Minto, son patron et son ami. Cette
ison s'était formée à l'époque où lord Minto, alors
Gilbert Elliot, avait été vice-roi de Corse, et où
zzo était son conseil et son ministre. Il avait aussi
s rapports très intimes avec mon oncle, Édouard
llon. Celui-ci commandait un régiment irlandais au
·vice d'Angleterre, qui occupait la Corse.

Lorsque les forces britanniques évacuèrent l'île,
ızzo fut obligé de la quitter, le parti français ayant
.s le dessus. Je crois qu'il s'agissait peu du parti
.nçais ou anglais dans le cœur de Pozzo à cette
oque, mais seulement de celui que Bonaparte ne sui-
it pas. Les deux cousins s'étaient tâtés. A une liaison
.ime de jeunesse, avait succédé une haine fondée sur
mbition. Ils ne pensaient alors qu'à dominer dans

leur île, et ils avaient promptement découvert qu'
pouvaient y réussir qu'en devenant vainqueur l'ı
l'autre.

Je crois bien que Pozzo n'appela les Aı
que parce que Bonaparte se déclara révolution
Depuis, Pozzo est devenu peut-être réellement al
tiste, mais à cette époque il était très libéral et]
républicain. Je lui ai entendu faire des morceaux
Patria et les Castagnes, qui étaient fort dan
goûts, mais qui ne ressemblent guère aux principe
sainte alliance.

Pozzo se rendait justice en se sentant le riv
Bonaparte d'alors. Mais cette idée une fois e
dans sa tête corse, il n'a pu l'en déloger, et il
regardé comme le rival du vainqueur de l'Itali
Premier Consul, et même de l'empereur Napolé
avait trop d'esprit pour montrer ouvertement
pensée, mais elle fermentait dans sa cervelle, et
échappait en haine la plus active. Il aurait été jus
fond des enfers chercher des antagonistes à]
parte, et l'a toujours poursuivi avec une persévé
à laquelle son esprit, des plus distingués, et de
talents ont donné une influence que sa situation s
ne devait pas faire prévoir.

A cette époque, il était constamment chez
passant alternativement du découragement et
plus profonde tristesse à des espérances exagéré
à des accès de gaieté folle; mais toujours spir
intéressant, amusant, éloquent même. Son lan
un peu étrange et rempli d'images, avait quelque
de pittoresque et d'inattendu qui saisissait vive

nagination ; et son accent étranger contribuait même 'originalité des formes de son discours. Il était par-tement aimable. Son manque de savoir-vivre n'avait s encore l'aplomb que les succès lui ont donné. Et is on était moins choqué de voir un petit Corse man-er aux usages reçus, que lorsqu'il a déployé ses habi-les grossières dans la pompe des ambassades.

Édouard Dillon le mit en rapport avec M. le comte Artois. Pozzo l'apprécia bien vite ; et tandis que le nce croyait s'être assuré un agent, Pozzo ne vit en qu'un instrument dont il se servirait dans l'intérêt son ambition, et surtout de ses haines, s'il le pou-.t. Mais cet instrument lui paraissait bien peu incisif, il s'expliquait avec une grande amertume sur le peu parti qu'il y avait à en tirer.

Édouard Dillon, dont je viens de parler, était frère ma mère. Il avait été longtemps connu sous le nom beau Dillon. La chronique du temps l'a désigné nme un des amants que la calomnie a donnés à la ine. Voici sur quel fondement on avait fondé cette toire.

Édouard Dillon était très beau, très fat, très à la de. Il était de la société intime de Mme de Poli-ac, et probablement adressait à la Reine quelques-s de ces hommages qu'elle réclamait comme jolie me. Un jour il répétait chez elle les figures d'un adrille qu'on devait danser au bal suivant. Tout à ip il pâlit, et s'évanouit à plat. On le plaça sur un ha, et la Reine eut l'imprudence de poser sa main son cœur, pour sentir s'il battait. Édouard revint ıi. Il s'excusa fort de sa sotte indisposition et avoua

que, pour ne pas manquer à l'heure donnée
Reine, il était parti de Paris sans déjeuner; qu
les longues souffrances d'une blessure reçue à
de la Grenade, ces sortes de défaillances lui p
quelquefois, surtout quand il était à jeun. L
lui fit donner un bouillon; et les courtisans, j
ce léger succès, établirent qu'il était au mie
elle.

Ce bruit tomba vite à la Cour, mais fut co
la ville, lorsque le jour de la Saint-Hubert c
traverser Paris dans le carrosse à huit cheva
Reine. Il était tombé de cheval et s'était re
bras à la chasse. La voiture de la Reine éta
présente, elle ordonna qu'on y transportât mo
et revint, comme de coutume, dans celle du
la sienne n'y était que d'étiquette. Il est très
que beaucoup des histoires qu'on a faites sur le
de la pauvre Reine n'avaient pas des fondeme
graves.

Mon oncle avait eu un duel qui avait fait u
de bruit. Soupant chez un des ministres, un p
dont j'oublie le nom, lui dit à travers la table :

« Monsieur Dillon, je vous demanderai de c
pots, à quoi sont-ils? »

Édouard, qui causait avec sa voisine, répond
ment :

« A l'avoine.

— Je vous renverrai de la paille, » reprit l'a
ignorait que les petits pots à l'avoine étaient
à la mode.

Édouard n'interrompit pas sa causerie. Ma

le souper, le rendez-vous fut pris pour le lendemain assez tard, parce qu'il ne se dérangeait pas volontiers le matin. L'antagoniste arriva chez lui à l'heure indiquée. Sa toilette n'était pas finie, il lui en fit des excuses, l'acheva avec tout le soin et les petites recherches imaginables. Tout en y travaillant, il lui dit :

« Monsieur, si vous n'avez pas affaire d'un autre côté, je préférerais que nous allassions au bois de Vincennes. Je dîne à Saint-Maur, et je vois que je n'aurai guère que le temps d'arriver.

— Comment, monsieur, vous comptez...

— Indubitablement, monsieur, je compte dîner à Saint-Maur, après vous avoir tué, je l'ai promis hier à Mme de... »

Cet aplomb de fatuité imposa peut-être au pauvre homme, tant il y a qu'il reçut un bon coup d'épée, et que mon oncle alla dîner à Saint-Maur, où l'on n'apprit que le lendemain, et par d'autres, le duel et le colloque. On ne peut se dissimuler que ce genre d'impertinence n'ait assez de grâce.

A l'époque dont je parle, 1803, Édouard avait dépouillé depuis longtemps toutes les prétentions du jeune homme, et il était devenu tout à fait naturel et bon garçon. Une Anglaise lui ayant demandé ce qu'était devenu le beau Dillon, il répondit avec un sérieux extrême :

« Il a été guillotiné. »

Il avait suffisamment d'esprit naturel et infiniment de savoir-vivre. Je n'ai jamais vu avoir de meilleures et de plus grandes manières. Il avait été attaché

à M. le comte d'Artois comme gentilhom
chambre depuis la première formation de s
et restait dans une assez grande intimité, qu
fût pas son commensal. Le régiment de l
irlandaise qu'il avait commandé avait réclam
soins pendant quelques années. Depuis il
confiés à son frère Franck Dillon, son lieuter
nel Il avait épousé une créole de la Martin
la fortune, considérable alors, lui permetta
une assez bonne maison à Londres. M. le co
tois y dînait quelquefois, et les autres pri
fréquemment.

Je m'y suis trouvée un jour, en 1804, ave
monde dont le comte de Vaudreuil faisait par
parte venait de se déclarer empereur, trom
les espérances que les émigrés avaient voulu
de ses projets bourbonnistes. Chacun devisait
les chances qu'il perdait par cette impud
uns pensaient qu'il aurait pu être maréchal d
d'autres, chevalier des ordres, quelques-un
même jusqu'à dire connétable! Enfin M. de V
se levant et se tournant le dos à la chem
retroussant les basques de son habit, nous di
doctoral :

« Savez-vous ce que tout cela me prou
que malgré la réputation que nous travaillic
à ce Bonaparte, c'est au fond un gredin t
droit! »

Je me dispense des commentaires.

A la paix d'Amiens, M. de Boigne étai
France, et me pressait de l'y rejoindre. En

ıe m'en souciais guère, je croyais avoir de bonnes
ons pour me tenir éloignée d'un pays destiné à de
velles catastrophes. Nous savions qu'on y prépa-
un bouleversement, et que Pichegru était à la tête
:ette intrigue. Ce n'est pas de sa part que venaient
indiscrétions; il se conduisait avec prudence et
esse. Il vivait presque seul, faisant souvent de
rtes absences pour donner le change; et lorsque les
fs commençaient à s'en occuper, il reparaissait tout
ıup ayant fait une course toute simple et qui déno-
le mieux un homme inoccupé.

Jn jour il partit tout de bon pour sa dangereuse
édition; malheureusement pour lui, il devait être
'i par MM. de Polignac. Ceux-ci agirent différem-
ıt. Ils firent cent visites d'adieux, prirent congé de
: le monde, en se chargeant de commissions pour
is, montrant la liste des personnes qui les atten-
ınt, et qui probablement ne s'en doutaient point. Ce
ait pas dans la pensée que leur voyage, d'après
e publicité, parût sans conséquence; du tout, ils
uaient partir en secret. C'était leur façon de cons-
r.

.a veille de leur départ, je dînai avec eux à la cam-
ne chez Édouard Dillon. Il fallait, pour en revenir,
'erser une petite lande ou commune. MM. de Poli-
c étaient à cheval, ils firent station sur la commune,
'amusèrent à arrêter les voitures qui y passèrent
dant une heure; la mienne fut du nombre. Ils deman-
ınt la bourse ou la vie, et s'éloignaient ensuite
c des éclats de rire, disant que c'était un avant-
t du métier qu'ils allaient faire. Le lendemain cette

espièglerie était la nouvelle et la joie de tc
société. Ces niaiseries ne vaudraient pas .
d'être rapportées, si elles ne montraient d'a
caractère de ce Jules de Polignac, si fatal au
à lui-même. Quoique bien jeune alors, tout l
de cette conduite lui appartient. Son frère .
aussi bête que Jules est sot, a toujours été n
lui.

Nous ne tardâmes pas à apprendre l'arrest
ces conspirateurs à liste, et, bientôt après,
fin de M. le duc d'Enghien. Son père en fu
le dire, atterré; il l'apprit d'une façon
M. le duc de Bourbon était censé habiter W
très magnifique château que M. le prince d
avait loué aux environs de Londres; car tou
battant très bien à l'armée dite de Condé, Son
n'y avait pas négligé ses affaires pécuniaires
sans comparaison le plus riche des princes émi

Son fils, ne pouvant s'astreindre à la vie 1
de Wanstead, était habituellement à Londres,
petit appartement, avec un seul valet qui
attaché depuis son enfance. L'heure de son
était arrivée et passée. Il sonna Gui, une fo
fois. Sans réponse, il descendit dans sa petite
et trouva Gui, les deux coudes sur la table, la t
ses mains, les yeux en larmes, et une gazett
lui. A l'approche de son maître, il leva la tê
jeta sur la gazette pour la cacher. M. le duc
bon ne le lui permit pas, et y lut la triste nou
l'assassinat de son fils.

Deux heures après, lorsque M. le prince d

iva, il le trouva encore dans cette cuisine, dont
i n'avait pu l'arracher, et où il ne voulait laisser
trer aucun autre. M. le prince de Condé l'emmena
Wanstead. Les soins de Mme de Reuilly, sa fille
.urelle, que Mme de Monaco, devenue princesse
Condé, élevait, contribuèrent à le calmer. Cette
ıleur excessive, accompagnée d'accès de fureur et
cris de vengeance, est le plus beau moment de la
de M. le duc de Bourbon, et je me plais à le
racer.

Quant à l'émigration en général, et aux princes
particulier, l'impression de cet événement fut
gulièrement fugitive. Seulement, par respect pour
le prince de Condé, M. le comte d'Artois décida
le deuil, qui ne devait être que de cinq jours,
ait porté neuf, et il crut faire une grande conces-
n.

M. le prince de Condé en jugea de même, car il vint
personne à Londres, pour remercier M. le comte
ırtois. La nouvelle arriva le lundi. M. le duc de
rry s'abstint d'aller le mardi à l'Opéra, mais il y
ıarut à la représentation suivante, le samedi.

Le procès de Moreau étant fini, et la tranquillité
yant pas été troublée en France, je me décidai à
rendre aux invitations réitérées de M. de Boigne.
. position était très fausse, je le sentais. L'impor-
ce des tracasseries qui me rendaient la vie insup-
'table diminuait à mes propres yeux dans l'éloigne-
nt, et je n'avais pas de bonnes raisons à me donner
ıoi-même pour me refuser à obéir à des ordres que
de Boigne avait le droit de donner. Il venait de

faire l'acquisition d'une charmante habita
gard, à quatre lieues de Paris, et m'enga
l'y trouver. Mes parents promettaient de
si je pouvais obtenir leur radiation (1), et
de me décider.

(1) De la liste des émigrés. Déjà tous les pro
Mme de Boigne étaient alors en France : Mgr d'Osn
ancien évêque de Comminges, son grand-oncle. Pu
tantes : M. et Mme d'Argout, née d'Osmond, avec l
Mgr d'Osmond, évêque démissionnaire de Comm
février 1802, et placé sur le siège concordatair
vicomte Joseph d'Osmond et sa femme, née Gilb
avec leur fils Charles. *(Voir aux pièces justificati
l'amiral de Bruix.)*

L'évêque de Nancy venait, au moment de l'or
Cour impériale, d'être nommé aumônier du prince
l'Empereur. *(Almanach impérial.)*

CHAPITRE XI

t d'Angleterre. — Arrivée à Rotterdam. — M. de Sémonville. Séjour à la Haye. — Camp de Zeist. — Douaniers français. Anvers. — M. d'Argout. — M. d'Herbouville. — M. Malouet. Arrivée à Beauregard.

m'embarquai à Gravesend au mois de septem-
804, à bord d'un bâtiment hollandais frété pour
erdam. Il se trouva chargé d'huile de baleine,
essuyâmes un orage violent, la mer devint fort
e, le bateau resta fort petit. La lame passait des-
elle arrivait dans ma cabine, après avoir lavé les
eaux d'huile de poisson, y apportant une odeur
te, et aggravait encore les horreurs de la traversée.
fut longue, car mon patron, très ignorant probable-
, manqua l'embouchure de la Meuse et nous n'arri-
es à la Brielle que le quatrième jour.

. guerre rendait les communications difficiles, il
t saisir l'occasion d'un bâtiment de commerce.
paquebots réguliers n'allaient qu'à Husum sur la
de Suède. La traversée était rude; et le voyage de
très pénible aurait été presque impraticable pour
jeune femme seule. Les papiers de notre patron
uient son arrivée d'Emden; c'était une fraude con-
e, elle ne trompait personne. J'entendis le chef

des douaniers qui vinrent à bord demand
inspectaient le navire pendant que lui
papiers :

« Cela vient du Grand-Emden?

— Oui, monsieur, du Grand-Emden.

— C'est bon. »

Et il rendit les papiers au patron sa
mentaire; le Grand-Emden, dans leur
Londres. Je débarquai sans trop de trac
douane; j'envoyai chez le banquier a
adressée et où je devais trouver, avec
M. de Boigne, les passeports nécessaire
nuer ma route; il n'avait rien reçu.

Me voilà donc tout à fait seule dans u
ger, sans appui et sans conseils. J'écri
deux de mes oncles qui devaient s'y
M. de Boigne. En attendant, je ne savais
ma situation à Rotterdam avait une appa
rière qui me déplaisait fort. Certainemen
munications avaient été plus faciles, je se
au Grand-Emden.

Le banquier me conseilla d'aller à l
M. de Sémonville qui, tout-puissant, pou
mon voyage. Je me rappelle que cet hon
aux craintes que je lui exprimais sur l'in
toute communication avec l'Angleterre
des intérêts si chers :

« Ne vous tourmentez pas, madame,
sible : on pourra essayer de comprimer
de la Hollande avec l'Angleterre. Mais
être que pour bien peu de jours, il repren

e l'eau reprend son niveau et cela ne durera jamais
emaine. »
lgré sa perspicacité commerciale, il n'avait pas
qu'il se trouverait une main assez ferme pour
enir pendant des années cette machine hydrau-
qu'il déclarait impossible pour une semaine. A
ité, elle a fini par faire explosion.
ssitôt que ma voiture put être préparée, je me
s à la Haye. J'écrivis à M. de Sémonville pour
mander un rendez-vous, il envoya sur-le-champ
e Canouville me dire qu'il allait venir chez moi.
açons de M. de Canouville m'effarouchèrent un
Sous prétexte qu'il était mon cousin et peut-être
parce que j'étais jeune, jolie, et seule, il prit un
ton de plaisanterie et de légèreté qui, par les
es raisons, me déplurent extrêmement. Et je
ü sur mon agenda que tous les jeunes gens de la
ce révolutionnaire étaient familiers, avantageux,
les et impertinents. Je m'y attendais bien; j'allais
nent trouver M. de Sémonville impérieux, arro-
insolent et alors toutes mes sages prévoyances
ngt ans seraient accomplies.
de Sémonville arriva, il était dans la douleur. La
lie de Mme Macdonald avait appelé Mme de
nville à Paris et la veille on avait reçu nouvelle
mort de la jeune femme. M. de Sémonville me
igna le regret de ne pouvoir chercher à me rendre
ble une maison remplie de deuil. Tout-puissant
ollande, son pouvoir ne s'étendait pas au delà, il
ouvait me donner des passeports que jusqu'à
ers, où il me faudrait en attendre de Paris. Il

m'engageait à rester à la Haye de préfér
tant au reste de sa personne tout à fait à
La conversation se prolongea, il me parla
je pensai qu'il entendait par là Louis
répondis que le Roi n'était pas en Anglet
faire acte de courageuse manifestation de
royalistes.

« Je le sais bien, reprit avec douceur M
ville, je parle de son frère Monsieur. »

Je restai confondue, car en Angleter
n'avait jamais inventé d'appeler le comte d
sieur, et c'était la première fois que ce
donné devant moi. Dans la suite de not
M. de Sémonville me parla de la fin tragi
duc d'Enghien avec une douleur qui fai
rement contraste avec l'incurie que j'ava
l'autre côté du canal. Je commençais à épro
hésitation dans mes idées si bien arrêté
avant. Cependant je m'en tirai en me disa
Sémonville était une anomalie avec le rest
patriotes. Quant à moi, je ne sais trop c
Anglaise je crois, mais certainement pas

J'avais vu à Londres et retrouvé pendan
un M. de Navaro, Portugais allant en Rus
la femme du ministre de Portugal une lett
mandation que j'avais pour son mari, et l
position isolée. Une heure après la bonne
zerra vint à mon auberge, s'empara de mo
dîner chez elle, puis au spectacle dans la
tique. Le lendemain elle me promena part
je devins l'objet des prévenances de toute

laye. Il faudrait savoir à quel point le corps diplo-
:ique s'y ennuyait pour apprécier avec quelle joie
it tomber au milieu de lui une jeune femme qui lui
ortait une espèce de distraction.

.e comte de Stackelberg, mélomane enragé, avait
ı vite découvert que j'étais bonne musicienne.
tait à qui me ferait chanter; et me trouvant com-
tement oiseau de passage à la Haye, je sifflais tant
on voulait. Je n'ai jamais eu tant de succès. J'avais
on sens de voir que cela tenait au cadre où je me
ıvais, beaucoup plus qu'à mon mérite; cependant,
ompris que je ne devais pas prolonger cette vie trop
gtemps. Je m'arrachai inhumainement aux adora-
ıs des représentants de toute l'Europe pour aller
e une tournée à Amsterdam et dans le reste de la
lande.

Trois ou quatre des jeunes attachés annoncèrent le
jet de m'escorter, je m'y opposai sérieusement, et
bonne amie Bezerra leur fit comprendre que cela
déplaisait beaucoup. C'est pendant ce séjour à la
ye que j'ai fait avec le comte de Nesselrode une
naissance qui par la suite est devenue une véritable
tié.

e m'arrêtai à Harlem pour acheter des jacinthes.
me proposa d'entendre l'orgue, n'ayant rien à faire
consentis. J'entrai dans l'église, j'y étais seule, l'or-
iste était caché. La musique la plus ravissante com-
nça, l'artiste était habile, l'instrument magnifique;
rme des échos, en chœur, qui se répondent entre
: des divers points de l'église. Je n'étais pas dans
bitude d'entendre de la musique religieuse, j'y

pleurai, j'y priai de toute mon âme. Enfin,
si cela tenait à ma disposition, mais je ı
éprouvé d'impression plus profonde, et sauf
qui ont été inscrites sur mon cœur par le mal
est peu dans ma vie dont je conserve un sou
vif que celle passée dans la cathédrale d'Harl

Je restai trois jours à Amsterdam, j'alla
visites convenues, à Brock, à Zaandam, etc.]
chère me donna à dîner, j'y vis des messie
dames, Hollandais et Hollandaises. On m
beaucoup de curiosités. On me parla de bien
ce qui n'empêcha pas que je ne fusse ch
quitter cette ville. Malgré son grand comı
m'a paru horriblement triste. Je m'arrêtai à
j'y pris une voiture du pays pour aller voir l
ment Morave et le camp que le général Marı
mandait dans la plaine de Zeist. Je trouva
frères si heureux dans le conte de Mme
dont ma mémoire gardait un souvenir d'enfanc
l'air pâles, tristes et ennuyés. J'achetai qu
bioles, et il s'éleva une querelle entre eux.
mait que les objets de son travail avaient un
rité que l'autre lui contestait. Je partis peu é
revanche, je le fus beaucoup de l'aspect du
çais. Je venais d'en visiter en Angleterre, et
loin de présenter un spectacle aussi brillan
animé, cependant les soldats français avai
bonne mine individuellement et n'étaient p
vêtus.

Je vis passer la calèche du général Ma
était sa femme très parée, coiffée en cheveu

u. Les postillons avaient des vestes couvertes de
ons d'or, la calèche était dorée, mais malpropre et
. attelée. Tout cela me parut en total un équipage
. ridicule y compris Mme la générale. Je m'en amu-
; c'était bien comme je l'avais prévu.

Après une absence de dix jours, je revins à la
ye, j'y trouvai des lettres de mes oncles. M. de
gne, ayant mal calculé le moment de mon arrivée,
it parti pour la Savoie. On m'annonçait que je
uverais mes passeports à Anvers. Je passai une
rée chez Mme de Bezerra pour prendre congé de la
iété de la Haye, M. de Sémonville y vint ainsi que
tes les autorités hollandaises, et le lendemain je
tis.

On m'avait fait peur de la sévérité des douaniers, et
ais d'autant plus effrayée d'avoir affaire à des com-
français que mes rapports avec ceux de l'Allien-
ice, au moment de mon départ d'Angleterre,
vaient paru fort désagréables. Or, si les Anglais
ient malhonnêtes, qu'avais-je à attendre de commis
nçais! M. de Sémonville m'avait bien donné une
re de recommandation, mais cependant le cœur me
tait en arrivant au premier poste français.

On me pria très poliment d'entrer dans le bureau,
fus suivie par mes femmes. Ma voiture était censée
ir de Berlin. Comme anglaise, elle aurait été con-
uée; mais, en qualité d'allemande, elle passait en
ant un droit considérable. Pendant que je l'acquit-
, les jeunes gens de la douane admiraient cette
ture, qui était très jolie :

: C'est une voiture de Berlin, dit le chef.

— Oui, monsieur, regardez plutôt, c'e
tous les ressorts. »

Je devins rouge comme un coq en su
regards et en voyant imprimé sur le fer *Pate*
Ils se prirent à sourire et je payai la somm
pour ma voiture allemande. Pendant que le
gistrait et me délivrait les certificats, un au
pait de mon passeport et me faisait un si
très obligeant, mais qui me tenait assez
aise. Le chef s'en aperçut et levant à moit
de dessus son papier :

« Mettez jolie comme un ange, ce sera pl
ne fatiguera pas tant madame. »

Un employé subalterne avait à moitié ouv
vaches de la voiture, sans même la descen
glissai deux louis dans la main ; un des com
un instant après, et me les remit en me dis
plus grande politesse :

« Madame, voilà deux louis que vous
tomber par mégarde. »

Je les repris un peu honteuse. Enfin tou
terminé à ma plus grande satisfaction, lorsc
sèrent que le fouet de mon courrier était
me montrèrent *London* écrit sur le bout d'a
il était orné ; sans doute je l'avais acheté da
endroit où les marchandises anglaises étaien
mais en France elles étaient prohibées et
ne leur permettait d'en laisser passer aucune
dâmes tous notre sérieux à cette dernière sc
verbe. Ils me souhaitèrent un bon voyage,
très étonnée d'avoir trouvé une si obligeante

ɹelle urbanité, là où je ne m'attendais qu'à des pro-
édés grossiers jusqu'à la brutalité. Je suis entrée dans
es détails pour montrer jusqu'à quel point les émigrés,
ui avaient le droit de se croire les plus raisonnables,
taient encore absurdes dans leurs idées sur la France
t, au fond, lui étaient hostiles.

Arrivée à Anvers, je trouvai à l'auberge un billet de
1. d'Herbouville, alors préfet, qui m'annonçait avoir
ıes passeports. J'étais proche parente de sa femme,
avait donné l'ordre de le prévenir du moment où je
erais à Anvers.

J'étais à peine établie dans ma chambre d'auberge
ue j'y vis entrer un grand dadais de cinq pieds dix
ouces répétant au plus pointu d'une voix de fausset
ien aiguë :

« Apollinaire, c'est Apollinaire, je suis Apollinaire, »
t faisant à coudes ouverts des révérences jusqu'à
erre.

Je fus quelques instants à reconnaître le jeune
'Argout que j'avais beaucoup vu quelques années
vant à Londres où son oncle (qui était aussi le mien,
yant épousé une sœur de mon père) s'occupait de son
ducation avec un soin auquel il a répondu. C'est lui
ui depuis s'est élevé par un mérite incontestable
ccompagné d'une disgrâce et d'une gaucherie qu'il
éployait alors dans toute leur naïveté. Il m'en donna
ne nouvelle preuve le lendemain matin. Il m'accom-
agna à la cathédrale d'Anvers, et malgré toutes mes
upplications il monta jusqu'au haut du clocher toujours
reculons, en me donnant la main, ce qui n'était pas
lus commode pour moi que pour lui. Il exerçait alors

une petite place dans les droits réunis dont
vivre sa mère. Depuis il est devenu préfet, p
ministre. Il est homme de talent, de cœur et
nête, mais son esprit est presque aussi gauche
manières.

M. d'Herbouville vint après, je le trouvai
emprunté; il avait récemment été fort compron
reconnaissance bavarde de quelques émigrés,
il avait rendu service, et se tenait sur la ré
m'engagea à dîner.

La meilleure de mes visites fut celle de M.
vieil ami de mon père, et préfet maritime à
M. Malouet, qui avait été un constitutionne
terme de réprobation s'il en fut, dans l'ém
n'en était pas moins resté fort lié avec mon p
le voyais perpétuellement chez lui. Il n'y a
bien longtemps qu'il avait quitté Londres et il
pas trop comment je verrais un préfet de l
blique ou plutôt du Consulat. Rassuré à cet é
la joie que j'éprouvai à trouver un visage de
sance pour la première fois depuis un mois,
signe de me taire, alla ouvrir toutes les port
mina bien s'il n'y avait personne aux écou
referma soigneusement, m'avança une chaise a
de la chambre, en prit une à côté de moi, et
demanda à voix bien basse des nouvelles de m
lent père, ajoutant :

« Voyez-vous, mon enfant, il ne faut pas se
mettre. »

Il me posa une règle de conduite sur ce q
devais point faire, point dire à Paris, toujours

s me compromettre, qui avait fini par me mettre la rreur dans le cœur, après avoir commencé par me nner envie de rire. D'autant que ses préceptes aient appuyés d'exemples les plus alarmants :

« Mais ce pays est donc tout à fait inhabitable, ne ıs-je m'empêcher de m'écrier.

— Chut, chut, voilà une affreuse imprudence. »

Il retourna examiner les portes, mais ne voulut us s'exposer à pareille incartade. Il prit congé de ɔi en me disant qu'il était plus prudent de ne pas me voir, que d'Herbouville l'avait engagé à dîner, mais .'il ne voulait pas courir le risque de se laisser aller à ɘ faire quelque question imprudente. Il n'y avait pas and danger, c'était plutôt mes paroles que les siennes 'il avait à craindre; toujours est-il qu'il me laissa rt troublée. On n'échappe pas à son sort. Quelques nées plus tard, M. Malouet, devenu conseiller État, se trouva, malgré ses prudentes précautions, mpromis par ses relations avec le baron Louis et fut ilé par l'Empereur.

Je trouvai, chez M. d'Herbouville, sa famille et quel- es commensaux. Ils étaient de beaucoup meilleure mposition que je ne m'y attendais d'après les dis- urs de M. Malouet. Il avait pourtant réussi à me ɛttre mal à mon aise, je craignais un peu pour moi beaucoup pour les autres, à qui ma présence pouvait re si dangereuse. Cependant, je dois dire que même . Malouet et surtout les d'Herbouville avaient ɔuvé le moyen de parler en termes de regret, de uleur, de réprobation, de cette mort de M. le duc Enghien, si bien oubliée par l'émigration. Partout,

dans toutes les classes et principalement parmi les gens attachés au gouvernement, je l'ai trouvée une plaie encore toute saignante à mon retour en France.

J'arrivai sans autre incident au château de Beauregard, ayant tourné Paris. M. de Boigne n'était pas encore de retour de Savoie; je m'y installai comme seule maîtresse de ce beau lieu. J'y pleurai bien à mon aise, pour en prendre possession, le 2 novembre 1804, jour des Morts, par un brouillard froid et pénétrant qui ne permettait pas de voir à trois pieds devant soi. Je me trouvai le soir enfermée dans une pièce dont mes mains, accoutumées aux serrures anglaises, ne savaient pas ouvrir les portes, et sans sonnettes. Elles avaient été proscrites comme aristocrates pendant la Révolution, et M. de Boigne n'avait pas songé à en faire remettre. J'éprouvai un sentiment d'abandon et de désolation qui me glaça jusqu'au fond de l'âme, et je ne pense pas que je me fusse crue dans un pays plus sauvage sur les bords de la Colombia.

Le lendemain matin, j'envoyai chercher un serrurier. Il m'assura qu'il allait arranger provisoirement une sonnette en attendant qu'elle pût être organisée définitivement. Quel diantre de pays est donc cela où les serruriers parlent la langue de l'Athénée et où les chevaux sont attelés avec des ficelles! Ma pauvre cervelle de vingt ans, livrée pour la première fois à ses propres forces, était toute renversée par la diversité des impressions que je recevais; aussi, j'ai conservé une multitude de souvenirs très vifs de ce voyage.

CHAPITRE XII

opinions. — La duchesse de Châtillon. — La duchesse de ıval, le duc de Laval. — La famille de Rohan. — La princesse ;rthe de Rohan — La princesse Charles de Rochefort — La incesse Herminie de Rohan — Scène pénible. — Mon premier .l à Paris — L'amiral de Bruix, sa mort — Paroles de l'Empeur — La princesse Serge Galitzin. — La duchesse de Sagan. M de Caulaincourt — Scène entre la princesse de La Tréouille et M d'Aubusson. — La duchesse de Chevreuse.

e ne voulus pas assister aux fêtes du couronneıt, mon héroïsme royaliste en aurait trop souffert. ıs nous amusions dans notre oisive nullité par mille :ards. Un seul était assez piquant, on disait que le ıteau impérial restait flottant, parce que l'Empereur 'ait pas su passer la Manche. En dépit de mes pré- , je n'avais pu me défendre d'une exaltation très .ère pour le Premier Consul. J'admirais en lui le quérant et le faiseur de bulletins. Personne ne vait expliqué son immense mérite de législateur et *Tranquilliseur* des passions, je n'étais pas en état de précier à moi seule. Je me serais, je crois, volontiers ıousiasmée pour lui si j'avais vécu dans une autre osphère.

. Londres, ma pauvre mère avait souvent pleuré de grin en me voyant si mal penser, elle prétendait

que je montais la tête de mon frère pour B
Il est certain que voyant nos princes de p
Premier Consul de loin, tous mes vœux éta
lui; la mort du duc d'Enghien avait été une i
aussi fugitive en moi qu'en ceux avec lesqu
trouvais alors. Toutefois, malgré cette velléit
ration pour l'Empereur, je tenais par mille p
ce qu'on appelait l'ancien régime. Et mon
toute anglaise me rendait, par intuition, de
qui depuis a été appelée libérale. Voilà, auta
puis le démêler à présent, le point où j'en éta
arrivée en France. M. de Boigne, ce que je n
guère, n'était pas du tout révolutionnaire,
seul point de la politique, nous étions à
d'accord.

Nous allâmes à la fin de décembre nous
Paris; j'y passai trois mois, les plus ennuy
vie. La société de Paris est tellement exclu
n'y a nulle place pour ceux qui y débutent, et,
s'être formé une coterie, on y est complètem
D'ailleurs, la crainte des scènes, que M. de B
faisait à propos de tout et de rien, me tenait
réticence qui ne facilitait pas les rapports d
lité. Je trouvais de temps en temps une viei
qui se rappelait m'avoir vue téter à Versaille
autre qui me racontait mes gentillesses de
mais tout cela ne me récréait pas infiniment.

Je fus très tendrement accueillie par la pri
Guéméné (celle dont j'ai déjà parlé); elle m
et serviable autant que peut l'être une person
quitte pas son lit et voit peu de monde.

a duchesse de Châtillon, en revanche, m'était
pportable, elle me retenait des heures entières à
chapitrer sur une multitude de choses où ses con-
; étaient aussi inutiles que surannés. Commençant
nissant toujours ses sermons par ces mots :

Ma petite reine, comme j'ai l'honneur de vous
ırtenir. »

e qui voulait dire en bon français :

Tenez-vous pour très honorée que je veuille bien
nnaître la parenté entre nous ; » et je ne m'y sen-
nullement disposée.

lle habitait dans son magnifique hôtel de la rue
Bac une grande pièce, qu'elle appelait son ca-
t, meublée avec beaucoup de luxe antique, et
nie de huit à dix pendules qui toutes marquaient
emps d'un ton et d'un mouvement différents. Une
rbe cage dorée suspendue en guise de lustre était
pée par des oiseaux chantant à pleine gorge. Tout
iquetis, avec la basse obligée de la voix monotone
ıns timbre de la duchesse, me prenait sur les nerfs
endait ces visites insupportables. Je n'en sortais
ıis sans faire vœu de n'y plus retourner ; vœu que
ais infailliblement accompli si mes lettres de
dres n'eussent souvent porté des compliments à
e de Châtillon.

ette duchesse de Châtillon était fille de la duchesse
avallière, rivale de la maréchale de Luxembourg,
es deux si belles et si galantes. La fille aussi avait
l'une et l'autre. Le cadre de la glace, dans ce ca-
t où elle me faisait de si longues homélies, était
ısté des portraits de tous ses amants. N'en sachant

plus que faire, elle avait inventé de les utiliser comme mobilier. Le nombre en était considérable et cela formait une très jolie décoration. Elle avait été esprit fort, mais était devenue prude et dévote. Avec elle a fini la maison de Lavallière et avec ses deux filles, les duchesses de la Trémouille et d'Uzès, celle de Coligny-Châtillon ; ce sont deux noms éteints.

La marquise, devenue duchesse, de Laval, ancienne amie de ma mère et ma marraine, me traitait avec une bonté toute maternelle. Elle était aussi simple que Mme de Châtillon était pleine d'emphase et ne me faisait pas valoir la parenté. Aussi j'allais très volontiers dans la cellule du couvent de Saint-Joseph où elle vivait dans les pratiques d'une dévotion aussi minutieuse qu'indulgente. Elle donnait tout ce qu'elle avait aux pauvres, et son costume se ressentait tellement de cette pénurie, qu'un jour à l'église, un homme lui frappa sur l'épaule pour lui payer sa chaise :

« Vous vous trompez, monsieur, reprit doucement la duchesse, ce n'est pas moi, c'est cette autre dame ».

Le mot dame a dans cette situation quelque chose qui m'a toujours touchée.

Le duc de Laval était impatienté de la position de sa femme. Après avoir vainement tenté de lui donner de l'argent qui ne faisait que traverser sa bourse, il prit le parti de lui louer un appartement décent, de payer sa modique dépense et même sa toilette sur laquelle cependant il n'obtint guère d'amélioration. S'il avait exigé un costume convenable à son état dans le monde il l'aurait désolée ; elle voulait pouvoir aller à pied toute seule, dans la boue, visiter les églises et les

res sans être remarquée. Quoiqu'elle ne fût pas
elle avait été dans sa jeunesse la femme la plus
nte et la plus magnifique de la Cour de France ;
ıncle l'évêque de Metz payait tous ses mémoires
e dépensait quarante mille francs pour sa toilette.
is changement n'avait été plus complet, et peut-
ıurait-elle mieux fait d'éviter les deux extrêmes.
qu'elle était devenue, elle était fort considérée
n mari et adorée de ses enfants.

mari est un caractère réellement original, chose
'n tout pays, plus rare en France, plus rare encore
la classe où il est né. Depuis son entrée dans le
.e il a toujours vécu magnifiquement des profits de
:u sans que sa considération en ait souffert. Jamais
eu l'air d'aller plus qu'un autre homme de son rang
les lieux où l'on jouait, jamais il n'a recherché ce
. appelle une bonne partie, cependant il comptait
ent mille écus de rente en fonds de cartes, comme
'ait compté sur un revenu en terres. Il était le
ɔeau joueur et le plus juste qu'on pût rencontrer,
cision du duc de Laval aurait fait loi dans toute
ɔpe sur un coup douteux.

ıvait été bon officier et on prétendait qu'il avait le
d'œil militaire. Il s'était assez distingué pendant
mpagne des princes où il avait eu le malheur de
uer sous ses yeux son second fils, Achille, le seul
s enfants qu'il ait jamais aimé. Lors du licencie-
de cette armée, il se conduisit vis-à-vis de son
avec une paternelle générosité qui ne fut imitée
ersonne, et lui mérita la plus haute estime.

ns le cours ordinaire de la vie, il professait

l'égoïsme jusqu'à l'exagération. Il rencontra
fille à pied dans la rue un jour où il commen
voir, n'affectait pas même de ne l'avoir p
quée, et lui disait le soir :

« Caroline, vous avez dû être horribleme
ce matin, je vous aurais bien fait monter d
ture, mais j'ai craint l'humidité si on ouv
tière. »

Il y en aurait mille à citer de cette force ;
l'aimaient pourtant, et tout le monde lui
faisait beaucoup de visites, c'était chez lui
de conduite, il prétendait que c'était le meil
pour qu'on ne dise pas autant de mal de v
ménage toujours un peu les gens qui peu
pendant qu'on en parle.

Tous les ana sont remplis de ses coq-à
une singulière disposition de son esprit il ne
mettre dans la tête la véritable acception d
ne péchait pas par l'idée, mais par l'expres
il parlait d'être fouetté aux quatre coins
ovale ; il était monté à cheval pour arrive
calamo ; il recevait une lettre *anonyme,* sig
les officiers de son régiment, et tant d'aut
rapportées partout.

Voici une de ses plus jolies erreurs et
connues. On discutait à quel point Zeuxis
étaient contemporains (1) ; le duc de Laval,
per à côté du duc de Lauzun, lui dit :

(1) Peintres illustres de la Grèce antique. Zeuxis
à 398 avant J.-C. et Apelle dans la seconde moitié
siècle avant J.-C. ; il fit le portrait d'Alexandre le Gra

Lauzun, qu'est-ce que c'est que ça, contemporain ?
· Des gens qui vivent en même temps : toi et moi,
sommes contemporains.

Allons donc, tu te fiches de moi ! est-ce que je suis
.re, moi ! »

ans la société intime le duc de Lauzun passait pour
ıger les histoires du duc de Laval avec lequel il
très lié. Un jour il voulut le trouver mauvais, le
le Lauzun lui répondit :

Tu te fâches, Laval, hé bien, c'est bon, je ne t'en
plus et tu verras ce que tu y perdras. »

avait raison, car les mots du duc de Laval lui
aient une sorte de célébrité. On a comparé son
t à une lanterne sourde qui n'éclairait qu'en
ns, cela est assez ingénieux, car s'il a dit beaucoup
aloutdises, il n'a jamais fait une sottise.

n fils aîné, Adrien, devenu depuis duc de Laval,
n homme de bonne compagnie. Son nom plus que
nérite, l'a poussé pendant la Restauration à des
ois (1) où il n'a pas montré suffisamment de capa-
mais il est pourtant fort au-dessus de la réputation
ıllité qu'on a voulu lui faire. Le désir de prolonger
ɔûts de la jeunesse au delà du terme raisonnable
.posé à quelques ridicules. Il a eu le malheur de
e son fils unique, le dernier de cette branche de
.morency-Laval. Son frère Eugène est le plus

Adrien de Montmorency, duc de Laval, ami de Mme Réca-
ıt de Mme de Boigne, fut successivement, sous la Restau-
: Ambassadeur du Roi à Madrid (1814), à Rome (1821), à
ɔ (1828), à Londres (1829). Il refusa de servir la monarchie
let et mourut dans la retraite en juin 1837.

désagréable personnage qu'on puisse ren
cache sous une dévotion puérile et intolérant
le plus déhonté.

J'avais entendu la comtesse de Vaudreuil
autres jolies femmes », mais il était réserv
de Montmorency, je crois, d'inventer l'ex
« nous autres saints » et je l'ai entendu s
Son cousin Mathieu avait une dévotion t
rente, j'aurai occasion d'en parler plus tard.

La princesse de Guéméné avait quatre
duc de Montbazon, marié à Mlle de C
prince Louis de Rohan, qui a été le premie
breux maris de l'aînée des filles du duc de
(elle a fini par s'appeler la duchesse de Sagan
changer de nom aussi souvent que d'époux
Victor de Rohan, et la princesse Charles
Rochefort.

Je me liai assez intimement avec la
Berthe, fille du duc de Montbazon, elle
nue en France avec sa mère pour soigner l
moments de la marquise de Conflans,
déjà mariée à son oncle Victor, Berthe, par
de fortune, passait pour fille. Elle était tr
spirituelle, bonne, agréable sans être joli
plaisait extrêmement et probablement notre
rait devenue de l'amitié sans son départ
hême où elle s'est établie. Sa tante, la prince
de Rohan-Rochefort, proclamait dans sa
projet de montrer au monde un spectacle q
jamais vu, celui d'une princesse de Roh
femme. Mais il était réservé à la nièce de

a pauvre princesse Charles au contraire est tombée
s tous les désordres imaginables. Si d'avoir été la
me d'un ... mari comme le sien... (1) est une excuse,
lui est complètement acquise, le prince Charles est
au delà d'un mauvais sujet.
e rencontrais souvent chez la princesse de Guéméné
rincesse Charles avec ses filles. L'aînée était affreu-
ient laide et commune, mais la meilleure personne
monde, elle souffrait horriblement des embarras où
nère se mettait et qu'elle dissimulait le plus possible
. princesse de Guéméné. Je me rappelle une petite
onstance à laquelle je ne pense jamais sans éprou-
une sorte de frisson.
'avais eu du monde chez moi, le lendemain matin je
abillais pour sortir, un de mes gens me dit qu'une
me demandait à me parler : « C'est bon, je la verrai
iortant »; une demi-heure se passe. En traversant
tichambre pour monter en voiture, je vois assise sur
banquette, avec de gros souliers tout crottés et
espèce de servante à côté d'elle la princesse Her-
ie de Rohan. Je tombai à la renverse, je l'entraînai
s ma chambre et me confondis en excuses. Hélas !
était plus confuse que moi, elle était pâle et trem-
ite, sa main froide serrait convulsivement la mienne.
: me raconta que sa mère avait joué la veille chez
, que n'ayant pas d'argent elle avait emprunté cinq
s à mes gens, que le désir de les rendre tout de suite
en avait fait hasarder cinq autres qu'elle avait dû
demander aussi. Bref elle leur devait vingt louis

) Texte légèrement modifié.

dont elle me priait d'être caution, aiman
devoir qu'à des valets. N'osant pas m
elle en avait chargé la pauvre Herminie q
un état digne de pitié. On peut croire qu
lui manqua pas, je la consolai de mon m
l'air de penser que cette petite somme m
tement remboursée. Et en parlant bien vi
je l'emmenai avec moi faire une visite à
en la ramenant chez elle j'eus le bon
poser un peu remise. Mais sa souffrance
restée dans l'esprit comme une des plus
cœur haut placé puisse éprouver, le sie
pour la sentir dans toute son amertume
sa mauvaise tournure lui avaient fait su
l'antichambre.

Sa seconde sœur était assez belle, e
Gasparine, depuis princesse de Reuss,
était charmante. Elles avaient aussi d
sont devenus de bons sujets et se sont
hême auprès de leurs oncles. Leur famil
juste titre, à les éloigner également de

Après la mort de Mme de Guémén
Charles tomba dans un si épouvantable d
même se retira de la société.

La première fois que j'allai au bal à
l'hôtel de Luynes ; je crus entrer dans l
lypso. Toutes les femmes me parurent
L'élégance de leurs costumes et de leur
frappa tellement qu'il me fallut plusieu
découvrir qu'au fond j'étais accoutumée
dres un beaucoup plus grand nombre

es. Je fus très étonnée ensuite de trouver ces
nes, que je voyais si bien mises dans le monde, in-
ement mal tenues chez elles, mal peignées, enve-
ées d'une douillette sale, enfin de la dernière iné-
ıce. Cette mauvaise habitude a complètement dis-
depuis quelques années; les Françaises sont tout
. soignées que les Anglaises dans leur intérieur et
es de meilleur goût dans le monde.
étais curieuse de voir Mme Récamier. On m'avertit
le était dans un petit salon où se trouvaient cinq
.x autres femmes, j'entrai et je vis une personne
ne parut d'une figure fort remarquable, elle sortit
d'instants après, je la suivis. On me demanda
nent je trouvais Mme Récamier :
Charmante, je la suis pour la voir danser.
Celle-là? mais c'est Mlle de La Vauguyon,
Récamier est assise dans la fenêtre, là, avec
robe grise. »
rsqu'on me l'eut indiquée, je vis en effet qu'une
e qui m'avait peu frappée était parfaitement belle.
it le caractère définitif de cette beauté, qu'on peut
er fameuse, de le paraître toujours davantage
ıe fois qu'on la voyait. Elle se retrouvera proba-
ent sous ma plume, notre liaison a commencé
ôt après et dure encore très intime.
on oncle, l'évêque de Comminges, devenu évêque
ancy, était alors à Paris. Il aurait fort désiré que
asse dans la Maison de l'Impératrice qu'on for-
en ce moment, et me faisait valoir la liberté qu'une
à la Cour me donnerait vis-à-vis de M. de
ne. En outre que cela répugnait à mes opinions,

mes goûts m'ont toujours éloignée de la
quelque nature qu'elle puisse être, je
à être attachée à une princesse en au
sous aucun régime. Il revint plusieurs f
sans succès. A la manière dont il m'en p
d'une chose qui n'attendait que mon a
crois qu'il en avait mission, mais je n
éprouvé de désagrément. Quoi qu'on ait p
les refus se faisaient convenablement,
et sans éclat, ils n'avaient point de s
il n'y a guère eu de forcés que ceux
l'être.

Nous perdîmes dans ce temps un de
l'amiral de Bruix. C'était un homme don
talent valaient mieux que la moralité. Il
grand rôle sous le Directoire, et souten
neur de la marine, pendant toute la Rév

. . . .
. . . . ., il est mort sans le sol.

Quoiqu'il eût été des plus actifs au dix-
il était tombé dans la disgrâce de l'Empe
d'un séjour à Boulogne. L'Empereur av
exécuter, malgré l'amiral, une manœu
péri beaucoup de monde, celui-ci s'en ét
fortement. Mais ce qui l'avait perdu, c
tenu dans une réunion des grands digni
laient élever une statue au nouvel emp
cutait sur le costume, l'amiral impatien
neries qu'il écoutait depuis deux heures,

(1) Quelques mots supprimés.

« Faites-le tout nu, vous aurez plus de facilité à lui baiser le derrière. »

On était accoutumé à ses boutades, mais celle-ci fut rapportée et déplut extrêmement. On épia une occasion de mécontentement. Sur quelques dépenses un peu hasardées, il fut mandé à Paris, assez mal traité, la colère se joignit à une maladie de poitrine déjà commencée; et il mourut dans un état de détresse qui allait, malgré tout l'entourage du luxe, jusqu'à manquer d'argent pour acheter du bois. Il faut rendre justice à qui il appartient : Ouvrard (1) lui devait une grande partie de sa fortune, apprenant sa position, il envoya la veille de sa mort cinq cents louis en or à Mme de Bruix. Ce n'était sûrement pas la centième partie de ce que l'amiral lui avait laissé gagner, mais il était mourant et disgracié et ce trait fait honneur à Ouvrard.

L'amiral de Bruix professait l'athéisme comme un philosophe du dix-huitième siècle, sa femme, dans les mêmes principes, n'avait pas voulu laisser approcher un prêtre, il mourut dans la nuit. Mon oncle, l'évêque de Nancy, fut chargé par la veuve d'en porter la nouvelle à l'Empereur. Il se rendit au lever. L'Empereur l'écouta avec l'air de l'affliction, puis prenant la parole :

« Au moins, monsieur l'évêque, avons-nous la consolation qu'il soit mort dans des sentiments chrétiens? A-t-il reçu les secours de la religion? »

(1) Financier et munitionnaire des armées sous la République, l'Empire et la Restauration, souvent compromis dans des marchés très onéreux pour le Trésor public.

Mon oncle resta confondu, il ne sut que
une négative très embarrassée. L'Empereur l
sévèrement et tourna brusquement le dos. L
de l'habile comédien ne tombèrent pas à ter
grand dignitaire ne prêcha plus l'athéisme, e
évêques cherchèrent à obtenir des *fins édifi*
membres de leur famille. Toutefois, il ne v
dégoûter mon oncle et la première fois qu'il l
le traita fort bien.

Parmi les étrangers de distinction qui se t
à Paris lors de mon arrivée, la princes
Galitzin et la duchesse de Sagan étaient les p
quables.

La princesse Serge, jolie, piquante, biza
blait à peine échappée de ses steppes natifs
toutes les allures d'un poulain indompté. I
trouvé dans je ne sais quel vieux château
trait en émail dont elle avait la tête tournée ;
repoussé le mari qu'on lui avait donné parce
ressemblait pas ; elle portait ce portrait ch
col et courait l'Europe pour en chercher l'ori
m'a raconté que chemin faisant elle s'est fréq
contentée de ressemblances partielles à ce ty
naire, et que trouvant tantôt les yeux, tantôt
ou le nez de son sylphe, elle a été contrainte
sa passion entre nombreuse compagnie. Lors
connue elle était encore dans toute la grâce s
sa recherche primitive.

La duchesse de Sagan portait alors le no
premier mari, Louis de Rohan, elle était b
l'air très distinguée, et les façons de la meill

ie, elle excellait dans le talent des femmes du
l, d'allier une vie très désordonnée avec des formes
es et décentes. Toutes les filles de la duchesse de
·lande sont éminemment grandes dames.

la fin de ce carnaval, je fus invitée avec toute la
· à un grand bal chez Mme Récamier, alors à
gée de sa beauté et de sa fortune. La société y
composée des illustrations du nouvel empire,
at, Eugène Beauharnais, les maréchaux, etc.,
grand nombre de personnes de l'ancienne no-
·e, d'émigrés rentrés, des sommités de la finance
beaucoup d'étrangers. J'y fus témoin d'un fait
ılier dans un monde aussi mêlé. L'orchestre joua
valse; de nombreux couples la commencèrent,
le Caulaincourt s'y joignit avec Mlle Charlot, la
té du jour. A l'instant même tous les autres val-
s quittèrent la place et ils restèrent seuls. Mlle Char-
e trouva mal, ou en fit le semblant, ce qui inter-
it cette malencontreuse danse. M. de Caulaincourt
pâle comme la mort. On peut juger par là à quel
. le meurtre de M. le duc d'Enghien était encore
ans les esprits et combien les calomnies (et c'en
je crois) étaient généralement accueillies contre
e Caulaincourt.

ı me raconta (mais ce n'est qu'un ouï-dire) que
ue l'Empereur forma sa maison, M. de Caulain
., sortant du cabinet, annonça à ses camarades du
de service qu'il venait d'être nommé grand
er. On s'empressa de lui faire compliment, Lau-
n seul se taisait.

Tu ne me dis rien, Lauriston?

— Non.

— Est-ce que tu ne trouves pas la pl

— Pas pour ce qu'elle coûte.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Tout ce que tu voudras. »

On s'interposa entre eux, cela n'eut mais Lauriston, jusque-là une espèce éloigné de l'Empereur et ne revint à l temps après. Je n'affirme pas cette an crue par nous dans le temps; mais il n mal informé que les oppositions. J'ai m'en assurer en vivant intimement de gens, aux affaires sous le gouvernemen m'ont prouvé l'absurdité d'une quantité j'avais crues pieusement pendant de lc Aussi je ne demande confiance que pou positivement.

Par exemple, j'assistai à une étrange Mme Dubourg où la société de l'ancien nissait souvent alors. M. le comte d'A d'être nommé chambellan de l'Empereu tions nous déplaisaient fort et nous le té des formes plus ou moins acerbes. La p Trémouille trouva bon de traiter très dure busson, avec qui elle était liée et qu'el tuellement; il lui demanda ce qu'il avait riter ses rigueurs :

« Je pense que vous le savez, monsieu

— Non, en vérité, madame, j'ai beau souvenirs; et pourtant je les reprends c'est depuis le moment où j'ai dû vous

des casernes où vous veniez débaucher les soldats de mon régiment. »

La princesse resta pétrifiée d'abord, ensuite elle eut des attaques de nerfs et des cris de fureur. Malgré la partialité de l'auditoire, les rieurs furent contre elle. Il était avéré qu'étant princesse de Saint-Maurice, et fort patriote au commencement de la Révolution, elle s'était fait chasser des casernes où elle allait prêcher l'insubordination aux soldats.

Quoique nous fussions très insolents, nous n'étions pas très braves, et après cette scène qui fit du bruit, dont Fouché parla, et pour laquelle Mme de la Trémouille fut mandée à la police, nous fûmes en général fort polis pour les nouveaux chambellans. Il n'y avait guère que Mme de Chevreuse qui se permît des incartades; mais elle était si bizarre, si inconséquente en tout genre, que cela passait pour un caprice de plus.

Quoique rousse, elle était extrêmement jolie, très élégante, pleine d'esprit, gâtée au delà de l'expression par sa belle-mère, et elle tenait dans la société une place tout à part qu'elle exploitait jusqu'au mauvais goût. Le duc de Laval l'appelait la fournisseuse du faubourg Saint-Germain. Il avait raison, elle avait des façons de parvenue et abusait des avantages de sa position pour commander des hommages et distribuer des impertinences à quiconque voulait s'y soumettre. Toutefois, elle savait être très gracieuse quand il lui plaisait, et comme ma maison lui était agréable, je n'ai jamais eu à éprouver le plus petit caprice de sa part, si ce n'est à Grenoble l'année de sa mort. J'en parlerai plus tard.

CHAPITRE XIII

Je m'habitue à la société de Paris. — Arrivée de mes France. — Mme et Mlle Dillon. — Je donne des plume ratrice Joséphine. — Société de Saint-Germain. — M mier. — Premiers bains de mer.

Dans les premiers temps de l'Empire la s l'opposition à Paris était fort agréable. Une j'eus fait mon noviciat, et me fus entour coterie, je m'y plus extrêmement.

Chacun commençait à retrouver un peu de et de tranquillité; on ne voulait plus les ex sorte que les opinions politiques se montrai calmes. On était divisé en deux grands par gens du gouvernement, et ceux qui n'y p aucune part. Mais ceux-ci, et j'étais des plus se bornaient à des propos, à des mauvaises teries quand les portes étaient bien fermées; professer hautement le code de M. Malouet rangeait au fond. Quelques sévérités exer temps en temps, sur les plus intempestifs, tena le monde en respect. Il en résultait plus d' dans les rapports.

Les existences n'étaient pas encore classées gens étaient établis, et les personnes qui ava

son ouverte à la ville ou à la campagne trouvaient
lement à y réunir une société très agréable. Je fus
'e nombre, dès le second hiver. Cela dura trois ou
tre ans; au bout de ce temps les désertions devin-
, plus communes, la grande majorité de la noblesse
rattacha à l'Empire, et le mariage de l'archidu-
sse acheva d'enlever le reste. On pouvait dès lors
pter les femmes qui n'allaient pas à la Cour. Le
ıbre en était petit et si les prospérités de l'Empe-
· avaient continué quelques mois de plus, il aurait
nul.

lon oncle avait obtenu d'autant plus facilement la
ation de mon père de la liste des émigrés qu'il
'ait pas de biens à réclamer en France. Il vint, avec
mère et mon frère Rainulphe, me retrouver vers
ıilieu de 1805. Ils s'établirent chez moi, à Paris et à
uregard. Je souhaitais fort que mon frère, dont
istence n'était nullement assurée et dépendait de
nienne, entrât au service. Ma mère s'y opposait,
ı père restait neutre, il savait que sa décision
'aînerait celle de son fils et il ne voulait pas l'in-
ncer. Il fut présenté à l'Empereur qui le traita
ez bien, et fort accueilli par l'impératrice Joséphine,
désira l'avoir pour écuyer, ou au moins l'attacher
:ette qualité à son gendre le prince Louis.

lon frère aurait préféré entrer dans l'armée, mais
ıllait commencer par être soldat. Les Maisons des
ıces étaient un moyen d'arriver d'emblée à être
:ier. On commençait par les suivre à la guerre sans
ıctère, et pour peu qu'on se conduisît passablement
était bien vite promu à un grade. Ma mère pleura,

mon frère hésita, on tergiversa, bref la place fut don
à un autre. Dans l'hiver suivant Rainulphe se lia i
mement avec une belle dame que les aventures
Blaye ont rendu depuis un personnage presque his
rique. Mme d'Hautefort et sa société étaient dan
dernier degré de l'exaltation contre l'Empire, r
frère adopta leurs idées et dès lors toute pensée
service fut abandonnée.

Je ne puis m'empêcher de raconter une petite
constance qui confirme ce qui a été souvent dit d
futilité et de la légèreté de l'impératrice Joséph
Mme Arthur Dillon, seconde femme du Dillon
avait épousé Mlle de Rothe, et qui a péri général
armées de la Convention, était une créole de la Ma
nique, cousine de l'Impératrice, qui la voyait souv
et qui aimait surtout beaucoup sa fille, Fanny Dil
Nous étions dans une grande intimité avec toute c
famille. Mme de Fitz-James, fille de Mme Dillon, c
autre lit, était ma meilleure amie. Mme Dillon é
établie chez moi à Beauregard, alla faire une visi
Saint-Cloud, l'Impératrice la leurrait de l'espoir
faire faire à Fanny un grand mariage; au retour
me demanda si je voulais lui faire le sacrifice d'
plume de héron. M. de Boigne en avait rapp
quelques-unes de l'Inde et me les avait données.

Le marchand de modes, Leroi, était venu le m
chez l'Impératrice en apporter une très médio
Mme Dillon avait dit que j'en avais de bien plus b
et aussitôt Sa Majesté avait eu une fantaisie extr
de les obtenir. Nous étions encore à table q
homme à cheval, à la livrée de l'Empereur, arrivait p

demander si la plume était accordée. Il n'y avait pas trop moyen de la refuser, je la donnai et Mme Dillon l'expédia.

Le lendemain, nouveau message et billet impérial. Leroi trouvait la plume admirable mais elle était montée à l'indienne, pour faire un beau panache il en faudrait une seconde. Je donnai la seconde. Le lendemain Mme Dillon alla à Saint-Cloud, au retour elle m'annonça avec un peu d'embarras qu'une troisième compléterait l'aigrette. Je donnai la troisième en annonçant que je n'en avais plus à offrir. Troisième billet contenant un hymne de joie et de reconnaissance.

Quelques jours après, Mme Dillon me dit que l'Impératrice faisait monter une parure de très beaux camées qu'elle voulait me donner. Je la priai de m'éviter ce cadeau en lui représentant que les plumes avaient été données à elle, Mme Dillon, et non offertes à l'Impératrice. Après une nouvelle visite à Saint-Cloud, elle m'assura avoir vainement essayé de faire ma commission. L'Impératrice avait paru tellement blessée qu'il lui avait été impossible d'insister. La parure me serait remise sous peu de jours.

Mon frère alla faire sa cour le dimanche suivant. L'Impératrice le chargea de me remercier, vanta la beauté, la rareté des plumes, et lui dit :

« Je n'ai rien d'aussi rare à lui offrir, mais je la prierai d'accepter quelques pierres auxquelles leur travail antique donne du prix. »

Mon frère s'inclina. A son retour à Beauregard il n'eut rien de plus pressé que de me raconter cette conversation, nous tînmes conseil de famille pour savoir

comment je recevrais cette faveur. De refuser il n'é
pas possible; nous convenions même, malgré
préventions, que le choix du cadeau était de très
goût. Ecrirai-je? demanderai-je une audience p
remercier? Cela entraînerait-il la nécessité d'une p
sentation?

Tout cela me donnait une inquiétude et une ag
tion que j'aurais pu m'épargner, car depuis ce jou
n'ai entendu parler de rien, ni de plumes, ni de pier
ni de quoi que ce soit. Des personnes qui connaissa
bien l'Impératrice ont pensé que lorsque l'écrin lui a
reporté, elle a trouvé son contenu si joli qu'elle
pas eu le courage de s'en séparer dans le prem
moment de la fantaisie. Un mois après, elle l'au
donné très volontiers, mais le moment était passé.

Mon grand-oncle, l'ancien évêque de Comminges, é
établi à Saint-Germain. Sa maison servait de cent
une réunion de vieux émigrés, ils y avaient rappor
peu de chose près les extravagances dont j'avais
édifiée pendant mon séjour à Munich. Cependant l
fluence napoléonienne se faisait sentir jusque d
cette arche sainte. Les deux battants de la porte
salon de mon oncle ne s'ouvraient que pour deux p
sonnes; seules aussi elles avaient la prérogative
être annoncées à haute voix par son vieux valet
chambre. C'étaient Mme la maréchale de Beauvau
Mme Campan.

Cette dernière se donnait de grands airs à mo
de rire. Un soir elle voulut m'accabler de ses bontés
m'y montrai peu sensible, et je ne pus m'empêc
de rire à part moi de la réprimande que mon or

devoir m'adresser à ce sujet. L'idée que Mme Cam- obtenait de temps en temps un mot de bonté de ıpereur avait fait de cette maîtresse de pension personnage important, même aux yeux des gens ›lus hostiles au gouvernement, tant le prestige de ıissance était grand à cette époque.

: fis connaissance à Saint-Germain avec Mme de ›ouard, plus connue sous le nom de Buffon. Elle t la preuve qu'il n'y a point de position à laquelle noble caractère ne puisse donner de la dignité. tresse de M. le duc d'Orléans pendant toutes les ›eurs de la Révolution, elle les avait traversées en nt un dévouement entier pour le prince avec une e hautement affichée pour les crimes dont elle était oin et pour leurs auteurs. Il est inouï qu'elle n'ait été victime de sa franchise, il paraît qu'elle avait ›iré du respect à ces monstres eux-mêmes.

lle resta fidèle à la mémoire de M. le duc d'Or- s et s'occupa, au péril de ses jours, des affaires de fils qu'elle avait contribué à faire échapper de la on de Marseille. Elle leur confia un enfant qu'elle t eu, il fut élevé par eux à l'étranger sous le nom hevalier d'Orléans, il mourut fort jeune.

Ine anecdote peu connue, c'est que M. de Tal- and eut fort le désir d'épouser Mme de Buffon. ante, la vicomtesse de Laval, s'employa vivement tte négociation sans pouvoir vaincre sa répugnance venir la femme d'un évêque. Elle était tombée dans grande pénurie. Un Suisse, M. Renouard de Bus- e, homme très agréable, lui adressa ses hommages :lle accepta, leur union ne fut pas longue, il mourut

lui laissant un fils. Lorsque je l'ai connue, elle était veuve et vivait dans une retraite absolue, uniquement occupée de cet enfant, elle a eu le bonheur de pouvoir le recommander à M. le duc d'Orléans avant de mourir.

Ce prince professait, à juste titre, une grande reconnaissance pour Mme de Renouard et a toujours protégé son fils. Des anciens rapports de mes parents avec sa famille leur firent forcer la solitude de Mme de Renouard. Lorsqu'elle était à son aise elle était très spirituelle, parfaitement aimable et très intéressante sur ce qu'elle avait vu, mais dont elle parlait rarement et mal volontiers. Elle conservait des restes de beauté et surtout d'agrément.

Mme Récamier vint passer quelques jours chez moi à Beauregard où je recevais beaucoup de monde. Je lui rendis sa visite à Clichy, elle y était dans la complète sécurité d'une prospérité établie, lorsque, peu de jours après, éclata la banqueroute de son mari (1). Quoique je n'eusse avec elle que des rapports de société assez froids, ce n'était pas le cas d'y renoncer, j'allai la voir avec empressement. Je la trouvai si calme, si noble, si simple dans cette circonstance, l'élévation de son caractère dominait de si haut les habitudes de sa vie que j'en fus extrêmement frappée. De ce moment date l'affection vive que je lui porte et que tous les événements que nous avons traversés ensemble n'ont fait que confirmer.

On a fait bien des portraits de Mme Récamier sans

(1) Février 1806.

qu'aucun, selon moi, ait rendu les véritables traits de son caractère, cela est d'autant plus excusable qu'elle est très mobile. Mme Récamier est le véritable type de la femme telle qu'elle est sortie de la main du Créateur pour le bonheur de l'homme. Elle en a tous les charmes, toutes les vertus, toutes les inconséquences, toutes les faiblesses. Si elle avait été épouse et mère sa destinée aurait été complète, le monde aurait moins parlé d'elle et elle aurait été plus heureuse. Ayant manqué cette vocation de la nature, il lui a fallu chercher des compensations dans la société. Mme Récamier est la coquetterie personnifiée, elle la pousse jusqu'au génie, et se trouve un admirable chef d'une détestable école. Toutes les femmes qui ont voulu l'imiter sont tombées dans l'intrigue et dans le désordre, tandis qu'elle est toujours sortie pure de la fournaise où elle s'amusait à se précipiter. Cela ne tient pas à la froideur de son cœur, sa coquetterie est fille de la bienveillance et non de la vanité. Elle a bien plus le désir d'être aimée que d'être admirée. Et ce sentiment lui est si naturel qu'elle a toujours un peu d'affection et beaucoup de sympathie à donner à tous ses adorateurs en échange des hommages qu'elle cherche à attirer, de sorte que sa coquetterie échappe à l'égoïsme qui l'accompagne d'ordinaire et n'est pas positivement aride, si je puis m'exprimer ainsi. Aussi, a-t-elle conservé l'attachement de presque tous les hommes qui ont été amoureux d'elle. Je n'ai vu personne, au reste, si bien allier un sentiment exclusif avec tous les soins de l'amitié rendus à un cercle assez nombreux.

Tout le monde a fait des hymnes sur son incompa-

rable beauté, son active bienfaisance, sa douce urt
nité; beaucoup de gens l'ont vantée comme très spi
tuelle. Mais peu de personnes ont su découvrir, à trave
la facilité de son commerce habituel, la hauteur de s
cœur, l'indépendance de son caractère, l'impartial
de son jugement, la justesse de son esprit. Quelqu
fois je l'ai vue dominée, je ne l'ai jamais conn
influencée. Dans sa première jeunesse Mme Récami
avait pris de la société où elle vivait une façon
minauderie affectée qui nuisait même à sa beauté, m
surtout à son esprit. Elle y renonça bien vite en voya
un autre monde qu'elle était faite pour apprécier. E
se lia intimement avec Mme de Staël, et acquit aupı
d'elle l'habitude des conversations fortes et spirituell
où elle tient toute la part qui convient à une femm
c'est-à-dire la curiosité intelligente, et qu'elle s
exciter autour d'elle par l'intérêt qu'elle y porte. (
genre de récréation, le seul que rien ne remplace, qua
une fois on y a pris goût, ne se trouve qu'en France,
qu'à Paris. Mme de Staël le disait bien, dans les amèr
douleurs que lui causait son exil.

L'attrait de Mme Récamier pour les notabilités
commencé sa liaison avec M. de Chateaubrian
Depuis quinze ans elle lui a dévoué sa vie. Il le méri
par la grâce de ses procédés; le mérite-t-il par la pı
fondeur de son sentiment? c'est ce que je n'oser
affirmer. Toujours est-il qu'elle lui est aussi agréat
qu'utile, que toutes ses facultés sont employées
adoucir les violences de son amour-propre, à calmer l
amertumes de son caractère, à chercher pâture à
vanité et distraction à son ennui. Je crois qu'il l'air

autant qu'il peut aimer quelque chose, car elle cherche à se faire lui autant qu'il est possible.

J'eus en 1806 une maladie si bizarre que cela m'engage à en parler. Chaque jour un violent mal de tête annonçait un frisson suivi d'une grande chaleur et d'une légère transpiration, enfin un accès de fièvre bien caractérisé. Seulement pendant la chaleur de la fièvre, mon pouls, au lieu de s'accélérer, diminuait de vitesse d'une façon très marquée, et reprenait le nombre de ses pulsations lorsque l'accès était tombé. Je ne pouvais manger rien, quoi que ce soit; je dépérissais à vue d'œil.

Les bains de mer m'avaient réussi en Angleterre, j'avais fantaisie d'en essayer, les médecins y consentirent plus qu'ils ne m'y encouragèrent. Il fallut me porter dans ma voiture; je fus cinq jours à faire le chemin et j'arrivai à Dieppe mourante. Huit jours après je me promenais sur le bord de la mer et je repris ma santé avec cette rapidité de la première jeunesse.

Depuis vingt-cinq ans ma voiture était la seule qui fût entrée à Dieppe, nous y fîmes un effet prodigieux. Chaque fois que nous sortions il y avait foule pour nous voir passer, et mes équipages surtout étaient examinés avec une curiosité inconcevable. La misère des habitants était affreuse. L'Anglais, comme ils l'appelaient, et pour eux c'était pire que le diable, croisait sans cesse devant leur port vide. A peine si un bateau pouvait de temps en temps s'esquiver pour aller à la pêche, toujours au risque d'être pris par l'étranger; ou confisqué au retour si les lunettes des vigies l'avaient aperçu s'approchant d'un bâtiment.

Quant aux ressources que Dieppe a trouvées depuis dans la présence des baigneurs, elles n'existaient pas à cette époque. Mon frère me fit arranger une petite charrette couverte, on me procura à grand'peine et à grand frais, malgré la misère, un homme pour mener le cheval jusqu'à la lame, et deux femmes pour entrer dans la mer avec moi. Ces préparatifs excitèrent la surprise et la curiosité à tel point, que lors de mes premiers bains il y avait foule sur la grève. On demandait à mes gens si j'avais été mordue d'un chien enragé. J'excitais une extrême pitié en passant, il semblait qu'on me menait noyer. Un vieux monsieur vint trouver mon père pour lui représenter qu'il assumait une grande responsabilité en permettant un acte si téméraire.

On ne conçoit pas que des habitants des bords de la mer en eussent une telle terreur. Mais alors les Dieppois n'étaient occupés qu'à s'en cacher la vue, à se mettre à l'abri des inconvénients qu'ils en redoutaient, et elle n'était pour eux qu'une occasion de souffrance et de contrariété. Il est curieux de penser que dix ans plus tard les baigneurs arrivaient par centaines, qu'un établissement était formé pour leur usage et qu'on se plongeait dans la mer sous toutes les formes sans produire aucun étonnement dans le pays.

J'ai voulu constater combien l'usage des bains de mer, devenu si général, était récent en France, car Dieppe a été le premier endroit où on en ait pris

CHAPITRE XIV

Le général de Boigne s'établit en Savoie. — Le cardinal Maury. — Mme de Staël. — Séjour à Aix. — Benjamin Constant. — Dîner à Chambéry. — Coppet. — M. Rocca.

Ma vie a été si monotone pendant les dix années de l'Empire, et j'ai pris si peu part aux grands événements, que je n'ai guère de jalons pour fixer les époques. Je me bornerai à placer pêle-mêle, et sans égard aux dates, les divers souvenirs de ce temps qui ont rapport aux personnages de quelque importance, ou qui peindraient les mœurs du monde où je vivais exclusivement.

M. de Boigne avait entrepris de bâtir en Savoie, où il avait acheté une propriété (1). Il avait commencé par y passer quelques semaines chaque été, bientôt il y resta des mois. Enfin, séduit par l'immense importance que sa fortune hors de pair lui donnait dans sa patrie, il y fixa son séjour et il en est devenu le bienfaiteur. Beauregard se trouva alors une trop grande habitation pour le revenu qu'il m'avait laissé. Il fut mis en vente, acheté par le prince Aldobrandini Borghèse et je transportai mes pénates dans un petit manoir situé dans le village de Châtenay, près de Sceaux. La naissance de

(1) La terre de Buissonrond, près de Chambéry.

Voltaire dans cette maison lui donne prétent
quelque célébrité. Ce déplacement n'eut lieu
1812 (1).

J'ai fait mention de mes rapports avec le ca
Maury. Il fit précéder sa rentrée en France d'une
très servile adressée à l'Empereur; celui-ci ne m
pas de la rendre publique. Cette circonstance don
à un assez joli mot d'une femme d'esprit, ancienn
du cardinal. Il trouva son portrait chez elle.

« Je vous sais bien bon gré, lui dit-il, d'avoi
servé cette vieille gravure.

— J'y ai toujours été fort attachée, Monseigne
j'y tiens d'autant plus aujourd'hui qu'elle est av
lettre. »

Dès que nous sûmes le cardinal à Paris, mon
fut le voir et l'engagea à venir dîner à Beaureg
accepta avec empressement, et le dimanche su
nous vîmes débarquer d'une immense berline itali
sept personnes : c'étaient son frère, ses neveu
nièces, un abbé, enfin toute une maisonnée. Il r
naïvement que sortant de chez lui, il avait voulu
l'économie du dîner d'auberge pour tout ce m
J'avais conservé un souvenir très reconnaissan
bontés dont il comblait mon enfance, je ne
exprimer à quel point je fus désappointée
revoyant. Sa figure, son ton, son langage tout é
l'avenant et aurait choqué dans un caporal d'infan
Il faisait des contes d'un goût effroyable.

(1) Voir, aux *Pièces justificatives,* la lettre de Mme de B
son mari en date du 24 novembre 1812.

ne rappelle que pendant ce premier dîner, il
t le récit d'une aventure arrivée dans son diocèse
ntefiascone. La scène était dans un couvent, les
;, leur confesseur, un grand vicaire, envoyé pour
lir les plaintes portées mutuellement, y tinrent
gage tel, que l'histoire aurait plus convenable-
iguré aux veillées d'un corps de garde que dans
che d'un cardinal. Je fus bien étonnée de le
r ainsi, mes parents partageaient ma surprise. Il
out autre lorsqu'ils l'avaient connu à Rome, quoi-
i'eût pas, même alors, les formes de la bonne
gnie. Son frère nous dit qu'à la suite d'une
:e maladie le moral avait été atteint.
t le monde s'en aperçut bientôt. Sa gourmandise
avarice en firent le plastron des plaisanteries de
;, et il a mené à Paris une vie honteuse et ba-
Cette sordide avarice était poussée à un tel point
rsqu'il quitta son logement loué pour entrer à
vêché, il resta trois heures à grelotter dans sa
re, attendant que les cendres de son unique
'ussent assez refroidies pour les emporter avec
voulant pas, disait-il, laisser ce profit au pro-
re.
jour il sortait de chez lui avec mon père ; à moitié
calier, il lui dit :
emontons, vous m'avez distrait et j'ai négligé
:caution accoutumée. »
:ntrèrent dans sa chambre, mon père lui vit ôter
:tite marmite de devant le feu et l'enfermer dans
moire dont il prit la clef :
oyez-vous, mon cher ami, quand je sors j'enferme

mon pot au feu; ces gredins-là seraient capables de prendre mon bouillon et d'y fourrer de l'eau. »

Je cite ces traits parce que mon père a été témoin de tous les deux, mais toute sa vie en était remplie. Il était constaté que lorsqu'il n'était pas prié à dîner, il faisait son repas de petits gâteaux qu'on servait dans les soirées. Mais aussi lorsqu'il était assis à la table d'un autre il mangeait avec autant d'avidité que de malpropreté. Il est triste de penser qu'un homme, qui a joué un rôle important et qui avait eu un esprit remarquable, ait pu être amené, par des vices aussi bas, à un tel état d'indignité.

Dans les premiers temps, il venait souvent chez moi. Il avait entrepris de rallier mon père au gouvernement, et quelquefois ils causaient ensemble sur les avantages et les inconvénients du régime impérial. Le jour où le décret sur les prisons d'État parut dans le *Moniteur*, mon père lui disait que de pareilles lois méritaient d'être discutées publiquement :

« Ah bien oui, s'écria le cardinal, qu'il laisse parler et écrire, il ne sera pas là dans trois mois.

— C'est ce que je pensais et n'osais pas dire », reprit mon père.

Il y avait assez de monde, le cardinal fut très embarrassé et inquiet de s'être compromis; depuis ce temps l vint plus rarement chez moi, et bientôt plus du tout. Il y avait quelques années que je ne l'avais vu lors de la Restauration.

J'allais souvent en Savoie. A mon premier voyage je m'arrêtai à Lyon. M. d'Herbouville en était préfet et c'était un motif pour y séjourner. Je logeai à l'hôtel de

ope où j'arrivai tard. Le lendemain matin le valet
erge me dit que Mme de Staël était dans la mai-
t demandait si je voudrais la recevoir :
Assurément, j'en serai enchantée, mais je la pré-
lrai ».
nq minutes après elle entra dans ma chambre
tée de Camille Jordan, de Benjamin Constant, de
ieu de Montmorency, de Schlegel, d'Elzéar de
an et de Talma. J'étais fort jeune; cette grande
rité et ce singulier cortège m'imposèrent d'abord.
de Staël m'eut bientôt mise parfaitement à
aise. Je devais aller faire des courses pour voir
, elle m'assura que cela était tout à fait inutile,
Lyon était une très vilaine ville entre deux très
s rivières, qu'en sachant cela j'étais aussi habile
i j'avais passé huit jours à la parcourir. Elle resta
la matinée dans ma chambre y recevant ses
s, m'enchantant par sa brillante conversation.
liai préfet et préfecture. Je dînai avec elle. Le
nous allâmes voir Talma dans Manlius, il jouait
elle plus que pour le public, et il en était récom-
é par les transports qu'elle éprouvait et qu'elle
ait communicatifs.

sortant du spectacle elle remonta en voiture
retourner à Coppet. Elle avait rompu son exil, au
e de tout ce qui lui en pouvait arriver de désa-
le, pour venir assister à une représentation de
a.

est ainsi que ce météore m'est apparu pour la pre-
fois, j'en avais la tête tournée. Au premier abord
n'avait semblé laide et ridicule. Une grosse figure

rouge, sans fraîcheur, coiffée de cheveux
appelait pittoresquement arrangés, c'est-à-d
peignés. Point de fichu, une tunique de mo
blanche fort décolletée, les bras et les épau
ni châle, ni écharpe, ni voile d'aucune espèc
cela faisait une singulière apparition dans une
d'auberge à midi. Elle tenait un petit ran
feuillage qu'elle tournait constamment en
doigts. Il était destiné, je crois, à faire remarc
très belle main, mais il achevait l'étrangeté
costume.

Au bout d'une heure j'étais sous le charme,
dant son intelligente jouissance du débit de T
examinant le jeu de sa physionomie, je me sur
trouver presque belle. Je ne sais si elle dev
impressions, mais elle a toujours été parfa
bonne, aimable et charmante pour moi.

Je la rencontrai l'année suivante à Aix, en
où j'étais établie aux eaux avec Mme Récamie
sous prétexte de l'y venir voir qu'elle rompit en
exil de Coppet et arriva à Aix. J'y fus témoin
oculaire de scènes bien déplorables, où deu
génies employèrent plus d'esprit que Dieu n'en
être jamais départi à aucun autre mortel à
menter mutuellement.

Tout le monde sait les rapports qui ont lo
existé entre Mme de Staël et Benjamin C
Mme de Staël conservait le goût le plus vif p
esprit, mais elle en avait d'autres passagers q
naient fréquemment celui-là. Dans ces occasio
jamin voulait se brouiller; alors elle se rattach

plus fortement que jamais, et après des scènes affreuses ils se raccommodaient.

C'était pour peindre cette situation qu'il disait qu'il était fatigué d'être toujours nécessaire et jamais suffisant. Il avait conservé longtemps l'espoir d'épouser Mme de Staël. Sa vanité et son intérêt l'y portaient autant que son sentiment, mais elle s'y refusait obstinément. Elle prétendait le retenir à son char, et non s'atteler à celui de Benjamin. D'ailleurs, elle tenait beaucoup trop aux distinctions sociales pour échanger le nom de Staël-Holstein pour celui de Constant. Jamais personne n'a été plus esclave de toutes les plus puériles idées aristocratiques que la très libérale Mme de Staël.

Dans un voyage que Benjamin Constant fit en Allemagne, il rencontra une Mme la comtesse de Magnoz, née comtesse d'Hardenberg. C'était bien autre chose que Mlle Necker! Elle s'amouracha de lui et voulut l'épouser. Je crois que le désir de montrer à Mme de Staël qu'une personne chapitrale ne dédaignait pas son alliance, fut pour beaucoup dans le consentement qu'il y donna.

Mme de Staël eut connaissance de ce projet, et entra dans de telles fureurs qu'il n'osa pas l'accomplir ouvertement. Il se maria pourtant secrètement, sa femme l'accompagna jusqu'à Lyon. Là, elle fit semblant de boire un peu de quelque drogue qui lui procura de grands vomissements, et déclara qu'elle s'empoisonnerait pour de bon s'il ne renonçait pas à Mme de Staël en avouant son mariage. D'un autre côté, celle-ci promettait de se poignarder s'il prenait ce parti.

Tel était l'état des choses lorsque Benjamin Con
et Mme de Staël se réunirent à Aix sous la médi
de Mme Récamier. Les matinées se passaient en s
horribles, en reproches, en imprécations, en atta
de nerfs. C'était un peu le secret de la comédie.
dînions en commun, comme cela se pratique aux
Petit à petit, pendant le repas, les parties belligér
se calmaient. Un mot fin ou brillant en amena
autre. Le goût mutuel qu'ils avaient à jouer ense
de leur esprit prenait le dessus et la soirée se pa
d'une manière charmante, pour recommencer le l
main les fureurs de la veille.

Le traité fut enfin signé. En voici les bases : Mı
Staël écrirait à Mme Constant, reconnaissant aiı
mariage. Mais il ne serait avoué pour le public
trois mois après son départ pour l'Amérique, où
elle avait l'intention réelle de se rendre. Cette coı
sion du cœur à la vanité ne m'a jamais paru bien
chante.

Benjamin, tout en cédant aux cris, en fut bless
reste, Mme de Staël ne partit pas, et le mariag
reconnu, mais assez longtemps après. Je crois
Mme de Staël avait eu le désir de se ménager la
sante distraction dont lui était l'esprit de M. Cons
et de l'emmener en Amérique. Peut-être même peı
elle à la possibilité de l'épouser, une fois au del
l'Atlantique, et son mariage avec une autre lu
d'autant plus sensible en ce moment. Il existait uı
bien cher entre eux. Il ne manquait pas de prendr
façons tout à fait paternelles avec la jolie enfant
avait l'indiscrétion de rappeler tous ses traits.

Je me souviens particulièrement d'une des journées de cette époque. Nous allâmes tous dîner chez M. de Boigne à Buissonrond, près de Chambéry. Il avait réuni ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, y compris le préfet; nous étions une trentaine. Mme de Staël était à côté du maître de la maison, le préfet vis-à-vis, à côté de moi. Elle lui demanda à travers la table ce qu'était devenu un homme qu'elle avait connu sous-préfet, il lui répondit qu'il était préfet et très considéré.

« J'en suis bien aise, c'est un fort bon garçon; au reste, ajouta-t-elle négligemment, j'ai généralement eu à me louer de cette classe d'employés ».

Je vis mon préfet devenir rouge et pâle, je sentis mon cœur battre jusque dans mon gosier. Mme de Staël n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle eût dit une impertinence, et au fond ce n'était pas son projet.

J'ai cité cette circonstance pour avoir l'occasion de remarquer une bizarre anomalie de cet esprit si éminemment sociable, c'est qu'il manquait complètement de tact. Jamais Mme de Staël ne faisait entrer la nature de son auditoire pour quelque chose dans son discours, et sans la moindre intention d'embarrasser, encore moins de blesser, elle choisissait fréquemment les sujets de conversation et les expressions les plus hostiles aux personnes auxquelles elle les adressait.

Je me rappelle qu'une fois, devant beaucoup de monde et en présence de M. de Boigne, elle m'interpella pour me demander si je croyais possible qu'une femme pût se bien conduire lorsqu'elle n'avait aucun rapport de goût, aucune sympathie avec son mari,

insistant sur cette proposition de manière à m'en
rasser cruellement.

Une autre fois, je l'ai vue tenir Mme de Caumon
la sellette devant vingt personnes et, continuant
vis de la galerie une discussion commencée entre
établir qu'une femme qui n'était pas pure et chas
pouvait être bonne mère. La pauvre Mme de Cau
souffrait à en mourir. Mme de Staël en aurait
désolée si elle s'en était aperçue, mais elle
emportée par ses arguments très éloquents et très
cieux, il faut en convenir.

Comment, dira-t-on, elle oubliait donc sa p
conduite? Non, du tout, mais elle se regardait co
un être à part, auquel son génie permettait des é
inexcusables aux simples mortels.

Ce peu d'égards pour les sentiments des autres
fait bien plus d'ennemis qu'elle n'en méritait.

Je reviens au dîner de Buissonrond, nous étion
second service et il se passait comme tous les d
ennuyeux, au grand chagrin des convives provinc
lorsque Elzéar de Sabran, voyant leur désappointem
apostropha Mme de Staël du bout de la table e
demandant si elle croyait que les lois civiles de Rom
eussent conservé aussi longtemps leur influen
Rome, sans les lois religieuses de Numa. Elle le
tête, comprit l'appel, ne répondit à la question qu
une plaisanterie et partit de là pour être aussi bril
et aussi aimable que je l'aie jamais vue. Nous étions
enchantés et personne plus que le préfet, M. F
homme d'esprit.

On lui apporta une lettre très pressée, il la lut

mit dans sa poche. Après le dîner il me la montra, c'était l'ordre de faire reconduire Mme de Staël à Coppet par la gendarmerie, de brigade en brigade, à l'instant même où il recevrait la lettre. Je le conjurai de ne pas lui donner ce désagrément chez moi, il m'assura n'en avoir pas l'intention, ajoutant avec un peu d'amertume :

« Je ne veux pas qu'elle change d'opinion sur les employés de ma classe. »

Je me chargeai de lui faire savoir qu'il était temps de retourner à Coppet; et lui, se borna à donner injonction aux maîtres de poste de ne fournir de chevaux que pour la route directe. Elle avait eu quelque velléité d'une course à Milan.

Nous montâmes, pour retourner à Aix, dans la berline de Mme de Staël, elle, Mme Récamier, Benjamin Constant, Adrien de Montmorency, Albertine de Staël et moi. Il survint un orage épouvantable, la nuit était noire, les postillons perdaient leur chemin; nous fûmes cinq heures à faire la route au lieu d'une heure et demie. Lorsque nous arrivâmes nous trouvâmes tout le monde dans l'inquiétude, une partie de notre bande, revenue dans ma calèche, était arrivée depuis trois heures. Nous fûmes confondus et de l'heure qu'il était et de l'émoi que nous causions; personne dans la berline n'y avait songé. La conversation avait commencé, il m'en souvient, dans l'avenue de Buissonrond sur les lettres de Mlle de l'Espinasse, qui venaient de paraître, et l'enchanteresse, assistée de Benjamin Constant, nous avait tenus si complètement sous le charme que nous

n'avions pas eu une pensée à donner aux circon
tances extérieures.

Le surlendemain elle partit de grand matin po
Coppet dans un état de désolation et de prostration
force qui aurait pu être l'apanage de la femme la pl
médiocre.

J'ai été bien souvent depuis à Coppet, je m'y plaisa
extrêmement, d'autant plus que j'y étais fort gâté
Mme de Staël me savait un gré infini d'affronter l
dangers de son exil, et s'amusait à me faire babiller s
la société de Paris où elle était toujours de cœur.

Elle avait si prodigieusement d'esprit que le tro
plein en débordait au service des autres. Et si, apr
avoir causé avec elle, on sortait dans l'admiration po
elle, ce n'était pas aussi sans être assez content de s
même. On sentait qu'on avait paru dans toute sa valeu
il y avait de la bienveillance aussi bien que du désir
s'amuser dans le parti qu'elle tirait de chacun. Elle a c
quelque part que la supériorité s'exerçait bien mie
par l'approbation que par la critique, et elle mett
cette maxime en action. Il n'y avait si sot dont elle
parvînt à tirer quelque parti, du moins en passan
pourvu qu'on eût un peu d'usage du monde; car el
tenait éminemment aux formes. Elle accablait les pr
vinciaux et surtout les Génevois de la plus dédaigneu
indifférence, elle ne se donnait pas la peine d'êt
impertinente, mais les tenait pour non-avenus.

Je me suis trouvée dans une grande assemblée
Genève où elle était attendue, tout le monde était réu
à sept heures. Elle arriva à dix heures et demie avec s
escorte accoutumée, s'arrêta à la porte, ne parla qu

moi et aux personnes qu'elle avait amenées de Coppet, et repartit sans être seulement entrée dans le salon. Aussi était-elle détestée par les Génevois, qui pourtant étaient presque aussi fiers d'elle que de leur lac. Être reçu chez Mme de Staël faisait titre de distinction à Genève.

La vie de Coppet était étrange. Elle paraissait aussi oisive que décousue, rien n'y était réglé, personne ne savait où on devait se trouver, se tenir, se réunir. Il n'y avait de lieu attribué spécialement à aucune heure de la journée. Toutes les chambres des uns et des autres étaient ouvertes.

Là où la conversation prenait on plantait ses tentes et on y restait des heures, des journées, sans qu'aucune des habitudes ordinaires de la vie intervînt pour l'interrompre. Causer semblait la première affaire de chacun. Cependant presque toutes les personnes composant cette société avaient des occupations sérieuses, et le grand nombre d'ouvrages sortis de leurs plumes le prouve. Mme de Staël travaillait beaucoup, mais lorsqu'elle n'avait rien de mieux à faire; le plaisir social le plus futile l'emportait toujours. Elle aimait à jouer la comédie, à faire des courses, des promenades, à réunir du monde, à en aller chercher, et avant tout, à causer.

Elle n'avait pas d'établissement pour écrire, une petite écritoire de maroquin vert qu'elle mettait sur ses genoux et qu'elle promenait de chambre en chambre, contenait à la fois ses ouvrages et sa correspondance. Souvent même celle-ci se faisait entourée de plusieurs personnes; en un mot, la seule chose qu'elle redoutât c'était la solitude, et le fléau de sa vie a été l'ennui. Il

est étonnant combien les plus puissants génies s
sujets à cette impression et à quel point elle les domi
Mme de Staël, lord Byron, M. de Chateaubriand
sont des exemples frappants, et c'est surtout p
échapper à l'ennui qu'ils ont gâté leur vie et qu
auraient voulu bouleverser le monde.

Les enfants de Mme de Staël s'élevaient au mi
de ces étranges habitudes, auxquelles ils semblai
prendre part. Il faut bien cependant qu'ils eussent
heures de retraite, car ce n'est pas avec ce désor
qu'on apprend tout ce qu'ils savaient, plusieurs lang
la musique, le dessin, et qu'on acquiert une conn
sance approfondie des littératures de toute l'Eurc

Au reste, ils ne faisaient que ce qui était dans le
goûts. Ceux d'Albertine étaient très solides, elle s
cupait principalement de métaphysique, de religio
de littérature allemande et anglaise, très peu
musique, point de dessin. Quant à une aiguille, je
pense pas qu'il s'en fût trouvé une dans tout le chât
de Coppet. Auguste, moins distingué que sa so
ajoutait à ses occupations littéraires un talent de
sique extrêmement remarquable. Albert, que Mme
Staël avait elle-même qualifié de lovelace d'aube
dessinait très bien, mais il faisait tache, dans le mo
où il vivait, par son incapacité. Il a été tué en duel
Suède, en 1813.

Mme de Staël jugeait ses enfants de la hauteu
son esprit et toute sa prédilection était pour Albert
Celle-ci conservait beaucoup de naïveté et de simpli
malgré les expressions qu'elle employait dans
enfance. Je me rappelle qu'ayant été grondée pa

mère, ce qui n'arrivait guère, on la trouva tout en larmes.

« Qu'avez-vous donc, Albertine?

— Hélas! on me croit heureuse, et j'ai des abîmes dans le cœur. »

Elle avait onze ans, mais elle parlait ce que j'appelais Coppet. Ces exagérations y étaient tellement la langue du pays, que lorsqu'on s'y trouvait on l'adoptait. Il m'est souvent arrivé en partant de chercher le fond de toutes les belles choses dont j'avais été séduite pendant tant d'heures, et de m'avouer à moi-même, en y réfléchissant, que cela n'avait pas trop le sens commun. Mais il faut en convenir, Mme de Staël était celle qui se livrait le moins à ce pathos. Quand elle devenait inintelligible, c'était dans des moments d'inspiration si vraie qu'elle entraînait son auditoire et qu'on se sentait la comprendre. Habituellement son discours était simple, clair et éminemment raisonnable, au moins dans l'expression.

C'est à Coppet qu'a pris naissance l'abus du mot talent devenu si usuel dans la coterie doctrinaire. Tout le monde y était occupé de son talent et même un peu de celui des autres. « Ceci n'est pas dans la nature de votre talent. — Ceci répond à mon talent. — Vous devriez y consacrer votre talent. — J'y essaierai mon talent, etc., etc. », étaient des phrases qui se retrouvaient vingt fois par heure dans la conversation.

La dernière fois que je vis Mme de Staël en Suisse sa position était devenue bien fausse. Après avoir donné à la ville de Genève le spectacle de scènes déplorables par une passion, qu'elle s'était crue, pour un

bel Américain, M. O'Brien, elle s'était renferm
Coppet où elle était dans la douleur de son départ
Un jeune sous-lieutenant, neveu de son méd
Bouttigny, revint très blessé d'Espagne. On dési
faire prendre l'air de la campagne; Mme de Staël
Bouttigny d'envoyer le petit Rocca chez elle. Il
été à l'école avec ses fils, elle le reçut avec bont
était d'une figure charmante, elle lui fit raconter
pagne et toutes les horreurs de ce pays, il y mit la
veté d'une âme honnête. Elle l'admira, le vanta; le j
homme, ivre d'amour-propre, s'enthousiasma pour
car il est très vrai que la passion a été tout entièr
son côté. Mme de Staël n'a éprouvé que la recon
sance d'une femme de quarante-cinq ans qui se
adorée par un homme de vingt-deux. M. Rocca s
à lui faire des scènes publiques de jalousie, et cela
pléta son triomphe. Lorsque je la trouvai à Gen
M. Rocca était en plein succès, et il faut bien l'av
complètement ridicule. Elle en était souvent en
rassée.

Mme de Staël, qui ne prenait rien froidement,
un goût extrême à me faire chanter; probablement
avait grondé M. Rocca du peu de plaisir qu'il té
gnait à m'entendre. Un soir, qu'après avoir ch
j'étais debout derrière le piano à causer avec quel
personnes, M. Rocca, qui se servait encore d
béquille, traversa le salon et par-dessus le piano m
très haut et de son ton traînant et nasillard :

« Madâame, Madâame, je n'entendais pas, Mad
de Boigne, votre voix, elle va à l'âame. »

Et puis de se retourner et de repartir en béquil

Mme de Staël était assise près de là, elle s'élança vers moi et me prenant le bras :

« Ah! dit-elle, la parole n'est pas son langage. »

Ce mot m'a toujours frappée comme le cri douloureux d'une femme d'esprit qui aime un sot.

Déjà Mme de Staël se plaignait de sa santé et cette liaison avait des suites qui, je crois, ont fort contribué à la mort de Mme de Staël. Elle a souffert horriblement pendant cette fatale grossesse dont le secret a été gardé admirablement. Ses enfants l'ont crue pieusement et sincèrement atteinte d'une hydropisie. Espionnée comme elle l'était, par une police si prodigieusement active, il est incroyable que son secret n'ait pas été découvert. Elle a reçu comme à son ordinaire, se disant seulement malade; et, aussitôt après ses couches, elle a fui le lieu où elle avait tant souffert et qui lui était devenu insupportable, sans y laisser aucune trace de l'événement qui s'y était passé (1).

Certes, avec la vive impatience que l'Empereur conservait contre Mme de Staël, il aurait été bien pressé de le publier s'il en avait eu le moindre soupçon. Mais le secret resta fidèlement gardé et les apparences complètement sauvées, ce qui prouve (pour le dire en passant) que beaucoup d'esprit sert à tout.

Sans doute, elle aurait pu épouser M. Rocca, mais c'est la dernière extrémité où elle aurait voulu se réduire. Elle ne s'y est résignée que sur son lit de mort, et aux instantes supplications de la duchesse de

(1) Louis-Alphonse Rocca vint au monde le 17 avril 1812.

Broglie, après qu'elle lui eût révélé l'existence d
Rocca.

M. et Mme de Broglie, ainsi qu'Auguste de
employèrent alors autant de soins à donner un l
légitime de plus à leur mère que des gens moin
cats en auraient mis à l'éviter. J'ai lieu de croi
cette circonstance de la vie de sa mère a conti
jeter Mme de Broglie dans le méthodisme où e
tombée.

Quant à M. Rocca, après avoir suivi Mme d
partout, dans la situation la plus gauche et qu
dévouement passionné pouvait seul lui faire t
car elle en était ennuyée et embarrassée, quoi
fût touchée de son sentiment, il a fini par mo
douleur six mois après l'avoir perdue. Justifiant a
faiblesse dont il avait été l'objet par l'excès
passion.

Au reste, c'était ainsi que Mme de Staël l'expl
Elle était d'autant plus charmée d'inspirer un
sentiment à l'âge qu'elle avait atteint que sa l
lui avait toujours été une cause de vif chagrin
avait pour cette faiblesse un singulier ménage
jamais elle n'a dit qu'une femme était laide ou
Elle était selon elle, privée ou douée d'avantages
rieurs. C'était la locution qu'elle avait adoptée,
ne pouvait dire, devant elle, qu'une personne étai
sans lui causer une impression désagréable.

Je me suis laissée aller à conter longuement le
ports que j'ai eus avec Mme de Staël. Je ne sais
feront mieux connaître, mais ils m'ont rappelé de
venirs qui me sont précieux. Il est impossible de

rencontrée et d'oublier le charme de sa société. Elle
était, à mon sens, bien plus remarquable dans ses dis-
cours que dans ses écrits. On se tromperait fort si on
'ait qu'ils eussent rien de pédantesque ou d'ap-
é. Elle parlait chiffon avec autant d'intérêt que
ıtitution, et si, comme on le dit, elle avait fait un
le la conversation, elle en avait atteint la perfec-
, car le naturel semblait seul y dominer.

lle s'occupait suffisamment de ses affaires pécu-
res pour ne pas les laisser souffrir. Avec les appa-
es d'un grand abandon dans ses habitudes journa-
s, elle avait beaucoup d'ordre dans sa fortune qu'elle
ıtôt augmentée que dérangée.

'exil a été pour elle un chagrin affreux, et il faut en
renir, sous l'empereur Napoléon, l'exil était accom-
ıé de toutes les petites vexations qui peuvent le
lre insupportable; personne ne s'épargnait à vous
faire sentir (1). C'est le frein qui a exercé le plus
fluence sur la partie de la société dès lors désignée
l'appellation de *faubourg Saint-Germain*. J'ai
ıu plusieurs des personnes exilées, elles étaient de
s, d'habitudes, de fortunes, de positions différents;
es exprimaient un désespoir qui servait d'avertis-
ent salutaire. Aussi était-on scrupuleusement pru-
t à cette époque.

Mme de Staël écrivait à Mme Récamier : « Personne ne
se faire l'idée de ce que c'est que l'exil, c'est l'hydre aux cent
en fait de malheur. » Et encore : « On est presque mort
d on est exilé. C'est un tombeau seulement où la poste
e. » *Madame Récamier et ses amis*, par Édouard HERRIOT, t. I,
1 et 254.

CHAPITRE XV

Plaisirs à Coppet. — Exil de Mathieu de Montmorency et de camier. — Mme de Chevreuse. — Sa conduite à la Co riale. — Son exil. — Sa mort. — Mme de Balbi. — 1 de Romanzow. — Mariage de Fanny Dillon. — Bal à 1 du mariage du grand-duc de Bade. — Costume de l'E — Singulière conversation. — Formes de la Cour i — Bal à l'occasion de la naissance du roi de Rome. — ratrice Marie-Louise. — L'Empereur veut être gracieux

J'ai toujours reproché à Mme de Staël d'avoir e ses amis dans ces malheurs de l'exil qu'elle se vivement.

Pendant l'été de 1808, Coppet avait été tr lant; le prince Auguste de Prusse y avait fait séjour. Il était fort amoureux de Mme Récamie sieurs étrangers et encore plus de Français s' groupés autour de la brillante et spirituelle opp de Mme de Staël. Cette société, en se séparant été répandre dans toute l'Europe les mots pensées dont elle stigmatisait le gouvernement rial. Le prince Auguste les avait rapportés en où l'on était fort disposé à les accueillir. On donné rendez-vous à Coppet pour l'été suivant. pereur, informé de ce qui s'y passait, avait é une recrudescence de colère contre Mme de

décidé que ces réunions ne se renouvelleraient ıs.

Il annonça ses intentions assez hautement pour que s amis de Mme de Staël en fussent prévenus, entre ıtres Mme Récamier et Mathieu de Montmorency. ous deux m'en parlèrent ; nous convînmes que, même ıns l'intérêt de Mme de Staël, il fallait laisser passer :tte bourrasque, s'abstenir d'aller à Coppet et faire ıblier l'été précédent par la tranquillité de celui qui ımmençait.

Mathieu et Mme Récamier écrivirent une lettre en ımmun dans ce sens, qu'ils confièrent à M. de Châ-auvieux ; car dans ce temps on n'aurait pas osé écrire nsi par la poste. La colère de Mme de Staël n'eut ıs la même prudence, elle chargea le courrier le us prochain d'une réponse pleine de douleur et de proches, elle finissait par cette phrase :

« Jusqu'à présent je ne connaissais que les roses de :xil, il était réservé aux personnes que j'aime le plus : m'en faire apercevoir les épines, ou plutôt de me onger un poignard dans le cœur en me prouvant que ne leur suis plus qu'un objet d'effroi et de repous-:ment. »

Mme Récamier et M. de Montmorency n'hésitèrent ıs, ils partirent. Mathieu précéda de douze heures à oppet l'ordre d'exil qui l'envoyait à Valence (1).

(1) L'exil de Mme Récamier et de Mathieu de Montmorency est ı mois d'août 1811. Il y a donc une erreur dans le rapproche-ent immédiat indiqué par Mme de Boigne. Voici comment on ut rétablir les dates : En 1807, brillante saison d'été à Coppet vient le prince Auguste de Prusse. En 1808, Mme Récamier va pas à Coppet, les réunions de l'année précédente ayant déplu

Mme Récamier n'était pas encore arrivée; Au
de Staël courut à sa rencontre, la trouva dans le
l'engagea à rétrograder dans l'espoir que l'ord
l'ayant pas trouvée à Coppet, serait peut-être rév
Elle reprit la route de Paris accompagnée d'une
cousine qu'elle élevait depuis plusieurs années et
le père occupait un petit emploi à Dijon. En y
vant, elle le trouva à la porte de l'auberge,
expliqua en quelques mots que, plein de recon
sance pour ses anciennes bontés, il ne pouvait, sa
compromettre, laisser sa fille auprès d'une per
exilée, et la lui enleva. Mme Récamier contin
route seule, elle arriva chez elle, à Paris, à m
M. Récamier frémit de la voir :

« Mon Dieu, que faites-vous ici, vous devriez
Châlons, remontez vite en voiture.

— Je ne puis, j'ai passé deux nuits, je meu
fatigue.

— Allons, reposez-vous bien; je vais demand
chevaux de poste pour cinq heures du matin. »

Mme Récamier partit en effet, elle alla chez M
Catelan qui lui prodigua toutes les consolatio
l'amitié et l'accompagna à Châlons avec un dé
ment on peut dire héroïque; car on voit quel ef
qualification d'exilé inspirait aux âmes commun

en haut lieu. En 1809, Mme Récamier rejoint Mme de S
Lyon et se rend avec elle à Coppet. En 1810, Mme Récam
une saison à Aix-en-Savoie et vient ensuite retrouver Mme d
au château de Chaumont-sur-Loire, près Blois; puis toute la
se transporte à Fossé chez M. de Salaberry, où elle achèv
(Conf. *Madame Récamier et ses amis*, t. I.)

(1) Voir, aux *Pièces justificatives*, la lettre d'Adrien de M

positif pourtant, cet exil si redouté se bornait à
usion du séjour de Paris et d'un rayon de quarante
ı à la ronde. Dans le premier moment, on désignait
u spécial, mais cela s'adoucissait bientôt, et, hors
et ses environs, l'Empire entier était ouvert.
le prestige de la puissance impériale était si grand,
ant eu le malheur de lui déplaire, on était exposé
ut à des vexations journalières.

sort de Mme de Staël fut encore aggravé; non
ment elle fut exilée à Coppet même, mais il fallait
ermission expresse du préfet pour aller l'y voir.
à cause de ces nouvelles difficultés que, sous pré-
de santé, elle obtenait quelquefois l'autorisation
ire de petits séjours à Genève et que je l'y ai
ée ainsi que je l'ai raconté plus haut.

ne Récamier fut à Châlons, puis à Lyon, puis
elle alla en Italie, où elle était encore à la chute
Empire.

exil me ramène naturellement à parler d'une de
ictimes. La jeune, jolie et extravagante Mme de
reuse. J'ai déjà dit qu'elle tenait une place tout
t dans ce qu'on appelait alors la société de l'ancien
ie. L'Empereur n'admettait aucune notabilité qui
anât pas de lui, et, quoique le duc de Luynes fût
eur et rendît de grands hommages au chef de
t, l'attitude indépendante de sa belle-fille fut
rquée et déplut. Nommée dame de l'Impératrice,
efusa, l'Empereur insista, elle fut mandée chez

Le récit de Mme de Boigne s'écarte des versions, différentes
elles, du reste publiées jusqu'ici.

lui, il combattit moitié sérieusement, moitié en riant toutes les excuses qu'elle lui présenta. Toutefois, il alla jusqu'à la menacer de rendre sa famille responsable de ses caprices. Elle pouvait consulter les murs de Dampierre, ils lui diraient qu'ils n'appartenaient aux Luynes que par la confiscation; il serait prudent, selon lui, de ne pas oublier le précédent.

Mme de Chevreuse se vit forcée à accepter. On ne peut nier qu'à la suite de cette contrainte l'Empereur ne fût tout à fait gracieux pour elle, il mettait une sorte de coquetterie à chercher à la gagner. Quant à elle, elle était, en revanche, parfaitement maussade, même pour lui, mais surtout pour l'impératrice Joséphine et pour ses compagnes qu'elle accablait de son dédain. Non qu'il n'y en eût d'aussi grandes dames qu'elle, mais parce qu'elle les soupçonnait d'avoir moins de répugnance à leur position de dames du palais. Elle ne faisait son service qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé tous les prétextes. Elle ne paraissait jamais au château quand elle pouvait s'en dispenser; tranchons le mot, elle était fort impertinente.

Tant que le duc de Luynes vécut il maintint une sorte de convenance autour de lui. Mais après sa mort, Mme de Chevreuse, qui dominait entièrement sa belle-mère et son mari, fit mille extravagances. Je me rappelle entre autres, qu'un jour de grande soirée à l'hôtel de Luynes, elle établit la partie de M. de Talleyrand vis-à-vis d'un buste de Louis XVI placé sur une console et entouré de candélabres et d'une multitude de vases remplis de lis formant comme un autel. Elle nous menait tous voir cet arrangement avec une joie

de pensionnaire. Quoique je fusse presque aussi vive qu'elle dans mes opinions, cependant ces niches me paraissaient puériles et dangereuses, je le lui dis :

« Que voulez-vous! le petit misérable (c'est ainsi qu'elle appelait toujours le grand Napoléon) me victime, je me venge comme je peux. »

Elle réussit à se faire prendre en haine par toute la Cour, l'Empereur la défendait encore. Lorsque les vieux souverains d'Espagne arrivèrent en France, après les événements de Madrid, on leur donna dans le premier moment un service d'honneur. Mme de Chevreuse eut ordre de se rendre auprès de la reine Charlotte, elle refusa par écrit, disant que c'était bien assez d'être esclave et qu'elle ne voulait pas être geôlière. La dame d'honneur, Mme de La Rochefoucauld, à laquelle cette réponse était adressée, la porta à l'Empereur, et l'ordre d'exil en fut la conséquence.

Il semblerait qu'après avoir tout fait pour le provoquer, Mme de Chevreuse dût le supporter avec courage. Mais il en fut tout autrement, le premier moment d'exaltation passé, elle en fut accablée. Et il n'y a pas de démarche, de protestation, de supplique qu'elle n'ait essayées pour rentrer en grâce. A mesure que ses espérances diminuaient, sa santé s'altérait et elle a fini par mourir de chagrin la troisième année de son exil. Elle avait successivement habité Luynes, Lyon, Grenoble, portant partout avec elle cette humeur capricieuse qui a fait le malheur de sa vie.

Sans être son amie j'avais des relations assez intimes avec elle. Me sachant en Savoie pendant son séjour à Grenoble, elle m'écrivit combien elle regrettait que les

difficultés qui entouraient les déplacements d'une
sonne exilée l'empêchassent de me venir voir. Je
répondis que j'irais à Grenoble. En effet, je pris c
route qui me faisait faire quarante lieues de plu
quittant Chambéry. Je prévins Mme de Chevreus
jour de mon arrivée; la vieille duchesse de Lu
m'attendait à mon auberge. Mme de Chevreuse
tellement malade qu'il lui était impossible de me v
voir, ni même de me recevoir, mais ma visite lui f
grande joie le lendemain matin.

Une heure après, étant à la fenêtre, je vis pa
dans une calèche, très parée, couverte de rouge
crois de blanc, une espèce de fantôme qui me p
celui de Mme de Chevreuse. Je demandai au v
d'auberge qui c'était, il me dit :

« C'est Mme de Chevreuse qui se rend au specta
elle y va tous les jours. »

Je trouvai son procédé envers moi étrange; to
fois, elle était trop malheureuse pour que je voul
le lui témoigner. Le lendemain, la pauvre Mme
Luynes vint me dire que Mme de Chevreuse n'a
pas dormi, qu'elle reposait en ce moment, mais qu
me verrait sûrement le soir, je lui exprimai mes reg
de ne pouvoir prolonger mon séjour, je demandai
chevaux et je partis. Le fait était que Mme de C
vreuse répugnait à montrer son effroyable changem
à une personne qui ne l'avait pas revue depuis
temps de sa brillante prospérité.

En outre de l'exil, Mme de Chevreuse avait un
grin qui avait empoisonné sa vie. Elle était horri
ment rousse; elle était persuadée que personne ne

it, et c'était une constante préoccupation, telle-
que deux heures avant sa mort, ses cheveux
: un peu crû pendant sa dernière maladie, elle
raser et elle ordonna qu'on jetât les cheveux au
evant elle pour qu'il n'en restât aucune trace (1).
s enfants ayant l'indiscrétion d'avoir des cheveux
rouge ardent, elle les avait pris en horreur et ne
ait les envisager. Avec une quantité de travers
enaient d'un grain de folie héréditaire, cultivée par
terie de Mme de Luynes, Mme de Chevreuse
des qualités, le cœur très haut placé, et des
ons originales sans être prétentieuses, pour dire
hoses communes de la vie, qui la rendaient tou-
piquante et souvent fort aimable quand elle le
it.

st la seule personne qui ait été forcée d'entrer à
ur impériale. Aussi celles qui avaient envie d'y
er ne manquaient pas de la citer pour prouver que
t était inévitable. Rien pourtant n'était si facile
tenant sur la réserve. Les exils aussi, à part deux
ois, occasionnés par des vengeances particulières,
mbaient que sur des personnes d'une hostilité
e et tracassière, qui devenaient incontinent
es et suppliantes.

ne de Balbi a fait exception à cette règle. Exilée
aris par une méprise évidente, elle n'a jamais
permettre qu'on fît la plus petite démarche pour
iquer, ni pour demander grâce. Elle est allée tran-

La duchesse de Chevreuse, née Narbonne-Pelet, mourut à
u mois de juillet 1813.

quillement s'établir à Montauban, y a vécu d
meilleure intelligence avec les autorités, évita
là les tracasseries qu'elles auraient pu lui susci
y est restée jusqu'à la Restauration, avec aut
calme que de dignité, ayant moins souffert d
que les personnes qui s'agitaient pour le faire fi

On m'a bien souvent demandé dans ce tem
« Comment n'êtes-vous pas exilée ?

— Mais c'est que je ne cours pas après, rép
je, et que je n'en ai pas peur. »

En effet ma maison était une de celles où on
le plus librement; je voyais beaucoup de mo
toutes les couleurs, j'étais polie pour tous. Mes o
étaient connues, mais pas aigrement professé
surtout, nous n'intriguions pas avec des conspi
subalternes, agents soldés de trouble et de dé
pour lesquels mon père avait un mépris qu'il r
communiqué.

Le corps diplomatique venait beaucoup chez
comte Tolstoï et le comte de Nesselrode y pa
leur vie, ainsi que les Semffts et le comte de M
nich. Mais lorsqu'ils furent remplacés par M
princes de Schwarzenberg, de Kourakin, etc., c
veau corps diplomatique s'éloigna d'une façon m
de l'opposition et se donna exclusivement à l
impériale.

Les formes obséquieuses des étrangers pour le
velles grandeurs faisaient notre risée. Je me r
que le vieux comte de Romanzow, chancelier de R
s'excusant un soir d'arriver tard chez moi, me d
avait été retenu parce que Monseigneur l'archid

lier lui avait fait l'honneur de le nommer pour faire sa partie. Pour nous qui n'avions jamais imaginé d'appeler cet homme autrement que Cambacérès, tout court, ce langage était on ne peut plus étrange. Mais cela s'établissait petit à petit, et si l'Empire avait duré quelques années de plus nous l'aurions adopté à notre tour, ainsi que nous l'avions déjà fait pour la famille impériale.

Mes relations les plus directes avec la Cour étaient par Fanny Dillon. L'Empereur avait pris l'engagement de la marier. Elle ne lui laissait pas oublier cette promesse, la façon naïve dont elle la lui rappelait l'amusait. Cependant il la faisait languir terriblement. Les mariages de Mlles de Beauharnais et de Tascher avec le grand-duc de Bade et le prince régnant d'Aremberg avaient fort exalté ses prétentions. Elle avait pourtant daigné se résigner à épouser le prince Alphonse Pignatelli, cadet de la maison d'Egmont. Je ne sais si ce mariage se serait accompli, mais la mort enleva le prétendu. Depuis, l'impératrice Joséphine lui parla successivement du prince Aldobrandini qu'on ferait roi de Portugal, du duc de Medina-Sidonia, elle eut un moment d'inquiétude au sujet du prince de Neufchâtel. Enfin, pendant le printemps de 1808, elle m'avait entretenue de la crainte d'être forcée à épouser le prince Bernard de Saxe-Cobourg qu'elle trouvait un peu trop tudesque.

Au milieu de l'été, sa sœur, Mme de Fitz-James, expira dans mes bras, d'une longue maladie, suite des chagrins que son mari lui avait causés. Il s'avisa de la regretter amèrement, et sincèrement je crois, lorsqu'il n'était plus temps de la sauver. Sa dernière parole fut

pour me recommander sa mère, je l'emmenai à
regard avec Fanny. Ce même jour l'Impératric
vait de Marsac; malgré son deuil, Fanny alla le s
demain à Saint-Cloud. Elle en revint déses
l'Impératrice lui avait nommé le général Be
comme l'époux que l'Empereur lui destinait.

La chute était grande et elle en sentait la p
deur. Elle était toute en larmes lorsque l'Em
entra chez l'Impératrice. Elle osa lui reprocl
l'avoir trompée dans ses espérances et s'anima
degré elle arriva à lui dire :

« Quoi, Sire, Bertrand! Bertrand! singe du P
son vivant! »

Ce mot scella son sort, l'Empereur lui dit sèche

« Assez, Fanny, » et sortit de l'appartement.

L'Impératrice s'engagea à tâcher de le ram
d'autres idées; elle-même trouvait Bertrand tr
important pour épouser une parente qu'elle prot
spécialement. Elle lui promit une réponse pour
de la semaine. La pauvre Fanny passa l'int
dans les larmes. Elle retourna à Saint-Cloud se
décidée à refuser le Bertrand, coûte que coû
mère l'y encourageait fort. Elle revint l'ayant ac
et toute réconciliée avec son sort.

L'Impératrice lui avait montré de grandes pla
perspective et le nom de Bertrand caché sous un
Le soir elle n'était plus occupée qu'à chercher l
qui sonnerait le mieux à l'oreille, et que pourta
n'a jamais obtenu. J'ai toujours pensé que c'éta
taquinerie de l'Empereur en souvenance du sir
Pape.

L'entrevue eut lieu à Beauregard, Mme Dillon ne voulut pas y assister et j'en eus la charge. Jamais une .ncée plus maussade, plus mal attifée ne s'est pré- ntée à un futur époux. Le général n'en fut pas rebuté; un mois, jour pour jour, après la mort de Mme de tz-James, Mme Dillon accompagnait son autre le à l'autel avec une répugnance qu'elle ne cherchait .s à dissimuler. Le mariage civil eut lieu chez moi, à aris, et la noce à Saint-Leu, chez la reine de Hol- nde. J'y fus invitée, mais je trouvai un prétexte ur m'en dispenser.

Il faut rendre justice à Bertrand, c'était un homme rt borné, mais très honnête. Il a été bon mari et bon ndre, nous avons toujours conservé les meilleurs pports ensemble. On dit qu'il avait de la capacité .ns son arme. L'Empereur était bon juge et le distin- ıait, mais je crois que son vrai mérite était un dévoue- ent aveugle et sans bornes d'aucune espèce.

Les courses de Fanny Dillon à Saint-Cloud se fai- ient avec mes chevaux et mes gens. Un jour, où un urrier du palais les faisait ranger, mon cocher lui dit: « Mon Dieu, je me mettrai où vous voudrez, je y tiens pas, nous ne venons jamais ici pour notre mpte. »

Dans notre sot esprit de parti, cette impertinence us charma.

Elle me rappelle un propos d'une sentinelle, tenu ıelques années après, dans un moment où la Cour ıpériale était encombrée de souverains. Le fonction- ıire s'adressant à un cocher de remise arrêté dans la ur des Tuileries, lui cria :

« Holà, ôte-toi! Si ton maître n'est pas roi, tu
peux pas stationner là. »

L'Empereur n'avait pas répugnance à cette
toire, car parmi ces rois qu'on traitait ainsi, il y
avait de vrais.

J'ai souvent vu l'empereur Napoléon au spect
et passer en voiture, mais seulement deux fois d
un appartement.

La ville de Paris donna un bal à l'occasion
mariage de la princesse de Bade. L'Empereur vou
le rendre, et des billets pour un bal aux Tuile
furent adressés à beaucoup de personnes non p
sentées. Nous fûmes quelques jeunes femmes à
recevoir sans avoir assisté à celui de l'Hôtel
Ville. Conseil tenu, nous convînmes devoir nou
rendre.

On dansait dans la galerie de Diane et dans la s
des Maréchaux. Le public y était parqué suivant
couleur des billets; le mien me fixa dans la galerie
Diane. On ne circulait pas, la Cour se transporta s
cessivement d'une pièce dans l'autre. L'Impératri
les princesses, leurs dames, leurs chambellans, tout c
très paré, entra à la suite de l'Empereur et vint
placer sur une estrade préparée d'avance. Après av
regardé danser une espèce de ballet, l'Empereur
descendit seul et fit la tournée de la salle, s'adress
exclusivement aux femmes. Il portait son costu
impérial (auquel il a promptement renoncé), la ves
la culotte en satin blanc, les souliers blancs à roset
d'or, un habit de velours rouge fait droit à la Fr
çois Ier et brodé en or sur toutes les coutures, le glai

éclatant de diamants, par-dessus l'habit. Des ordres, des plaques, aussi en diamants, et une toque avec des plumes tout autour relevée par une ganse de diamants. Ce costume pouvait être beau dessiné, mais pour lui, qui était petit, gros et emprunté dans ses mouvements, il était disgracieux. Peut-être y avait-il prévention, l'Empereur me parut affreux, il avait l'air du roi de carreau.

Je me trouvais placée entre deux femmes que je ne connaissais pas. Il demanda son nom à la première, elle lui répondit qu'elle était *la fille* à Foacier.

« Ah! » fit-il, et il passa.

Selon son usage il me demanda aussi mon nom, je le lui dis :

« Vous habitez à Beauregard?

— Oui, Sire.

— C'est un beau lieu, votre mari y fait beaucoup travailler, c'est un service qu'il rend au pays et je lui en sais gré; j'ai de la reconnaissance pour tous les gens qui emploient les ouvriers. Il a été au service anglais? »

Je trouvai plus court de répondre que oui, mais il reprit :

« C'est-à-dire pas tout à fait. Il est Savoyard, n'est-ce pas?

— Oui, Sire.

— Mais vous, vous êtes Française, tout à fait Française, nous vous réclamons, vous n'êtes pas de ces droits auxquels on renonce facilement. »

Je m'inclinai.

« Quel âge avez-vous? »

Je le lui dis.

« Et franche par-dessus le marché! vous avez bien plus jeune. »

Je m'inclinai encore, il s'éloigna d'un demi-pas, revenant à moi, parlant plus bas et d'un ton de c dence :

« Vous n'avez pas d'enfants? Je sais bien qu n'est pas votre faute, mais arrangez-vous pou avoir, croyez-moi, pensez-y, je vous donne un conseil! »

Je restai confondue, il me regarda un instant, en riant assez gracieusement, et passa à ma voisine.

« Votre nom?

— *La fille* à Foacier.

— Encore une fille à Foacier! » et il contin romenade.

Je ne puis exprimer l'excès de dédain aristocrat avec lequel cet : « Encore une fille à Foacier, » sorti lèvres impériales. Le nom qui, non plus que les sonnes, ne s'est jamais représenté à moi depuis resté gravé dans mon souvenir avec l'inflexio cette voix que j'entendais pour la première et la nière fois.

Après avoir fait sa tournée, l'Empereur se rappr de l'Impératrice et toute la troupe dorée s'en alla se mêler le moins du monde à la plèbe. A neuf he du soir tout était fini, les invités pouvaient rest danser, mais la Cour était retirée. Je suivis son exen singulièrement frappée des façons impériales. J'a vu d'autres monarques, mais aucun traitant aussi c lièrement le public.

Plusieurs années après, j'assistai comme bayeu

un bal donné à l'occasion du baptême du roi de Rome. Je crois que c'est la dernière fête impériale. Elle avait lieu aux Tuileries dans la salle du spectacle; la Cour y assistait seule, les personnes non présentées obtenaient des billets pour les loges.

Nous y étions allées une douzaine de femmes de l'opposition et nous étions forcées de convenir que le coup d'œil était magnifique. C'est la seule fois que j'aie vu une fête où les hommes fussent en habit à la française. Les uniformes étaient proscrits; nos vieux militaires avaient l'air emprunté, mais les jeunes, et surtout M. de Flahaut, rivalisaient de bonne grâce avec Archambault de Périgord. Les femmes étaient élégamment et magnifiquement parées.

L'Empereur suivi de son cortège traversa la salle en arrivant, pour se rendre à l'estrade qui occupait le fond. Il marchait le premier et tellement vite que tout le monde, sans excepter l'Impératrice, était obligé de courir presque pour le suivre. Cela nuisait à la dignité et à la grâce, mais ce frou-frou, ce pas de course, avaient quelque chose de conquérant qui lui seyait. Cela avait grande façon dans un autre genre.

Il paraissait bien le maître de toutes ces magnificences. Il n'était plus affublé de son costume impérial, un simple uniforme, que lui seul portait au milieu des habits habillés, le rendait encore plus remarquable, et parlait plus à l'imagination que ne l'auraient pu faire toutes les broderies du monde. Il voulut être gracieux et obligeant, et me parut infiniment mieux qu'à l'autre bal. L'impératrice Marie-Louise était un beau brin de femme, assez fraîche, mais un peu trop rouge. Malgré

sa parure et ses pierreries, elle avait l'air très commun et était dénuée de toute physionomie. On exécuta un quadrille dansé par les princesses et les dames de la Cour dont plusieurs étaient de nos amies. Je vis là, la princesse Borghèse qui me parut la plus ravissante beauté que j'eusse jamais envisagée; à toutes ses perfections elle joignait l'aspect aussi candide, l'air aussi virginal qu'on puisse le désirer à la jeune fille la plus pure. Si on en croit la chronique, personne n'en eut jamais moins le droit.

L'Empereur aimait assez que les femmes qu'il voulait attirer à sa Cour eussent occasion d'en voir les pompes. Il jetait des coups d'œil obligeants sur les loges, il resta longtemps sous la nôtre, évidemment avec intention. Au reste, il avait déjà trop de notre monde pour devoir se soucier beaucoup de ce qui restait en dehors.

CHAPITRE XVI

La duchesse de Courlande. — La comtesse Edmond de Périgord. — M. de Talleyrand. — Le cardinal Consalvi. — Fêtes du mariage de l'Empereur. — Mon oncle, l'évêque de Nancy, nommé archevêque de Florence. — Triste résultat de cette nomination. — Résistance d'Alexis de Noailles. — Brevets de sous-lieutenant. — Mme du Cayla. — Jules de Polignac.

Quoique, pendant les années qui s'étaient écoulées entre ces fêtes dont je viens de parler, les deux sociétés de l'ancien et du nouveau régime fussent habituellement séparées, elles se rencontraient chez les ambassadeurs et chez les étrangers. Je me rappelle avoir vu toute la Cour impériale à un très magnifique bal donné par la duchesse de Courlande. Elle s'était établie à Paris à l'occasion du mariage de sa fille cadette avec le comte Edmond de Périgord. Je ne sais si la passion de la duchesse de Courlande pour le prince de Talleyrand a précédé ou suivi cette union.

Mme Edmond, devenue un personnage presque historique, sous le nom de duchesse de Dino, était à peine au sortir de l'enfance, excessivement jolie, prévenante et gracieuse; déjà la distinction de son esprit perçait brillamment. Elle possédait tous les agréments hormis le naturel; malgré l'absence de ce plus grand des charmes de la jeunesse, elle me plaisait beaucoup.

Sa mère, toute occupée de ses propres aventur
laissé le soin de son éducation à un vieux pr
jésuite qui en avait fait un écolier très accompl
instruit.

Le ciel l'avait créée jolie femme et spirituel
la partie morale, l'éducation pratique et d'e
avaient manqué; ou plutôt ce qu'une intellige
coce avait pu lui faire apercevoir autour d'elle
pas de nature à lui donner des idées bien saine
devoirs qu'une femme est appelée à remplir. P
aurait-elle échappé à ces premiers dangers si s
avait été à la hauteur de sa propre capacité e
eût pu l'aimer et l'honorer. Cela était impos
distance était trop grande entre eux.

J'insiste sur ces réflexions parce que je s
suadée que, quelque supériorité qu'on appor
le monde, la conduite qu'on y tient est presc
jours le résultat des circonstances environnant
femme qui a beaucoup fait parler d'elle eût été
ment placée, chaste épouse et bonne mère de
Je crois à l'éducation du manteau de la ch
Lorsqu'on a passé son enfance à entendre l
cipes d'une saine morale, simplement profe
à les voir sans cesse mettre en pratique, il s
autour d'une jeune personne un réseau ad
dont elle ne sent ni le poids ni la force, r
devient comme une seconde nature. Il faut
degré de perversité pour chercher à en ron
mailles. Ayons de l'indulgence pour celles
livrées aux séductions du monde sans être p
de cette défense.

Je viens de prononcer le nom de M. de Talleyrand, mais je ne me hasarderai pas à en parler. Je ne chercherai pas à estomper un caractère qui appartient au burin de l'histoire; ce sera elle qui pèsera les torts de l'homme privé avec les services de l'homme d'État et fera pencher la balance.

Dans ces barbouillages, où je m'amuse à faire repasser devant moi comme des ombres chinoises, sans suite et sans ordre, les différents souvenirs que ma mémoire me retrace, je m'arrête plus volontiers aux petites circonstances qui m'ont paru assez piquantes pour être restées dans ma pensée, et ne sont pas assez importantes pour être rappelées ailleurs. Les personnages historiques ne sont dans mon domaine que par leurs rapports personnels avec moi, ou lorsque j'ai recueilli sur eux des détails circonstanciés de la vérité desquels je me tiens assurée. A cette époque je me trouvais précisément dans la situation du public, et du public malveillant, vis-à-vis du prince de Bénévent; plus tard, j'aurai peut-être occasion de parler du prince de Talleyrand. Nous verrons, si j'arrive à ce temps.

Les cardinaux dispersés dans toute la France eurent la permission, ou plutôt l'ordre, de se réunir à Paris à l'époque du mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse. Consalvi se trouva du nombre, il vint descendre chez nous et ne nous quitta guère pendant son court séjour. Je fus bien frappée de la lucidité et de la clarté de son esprit en nous expliquant une position que la théologie et la politique rendaient si complexe. Il désirait sincèrement pouvoir, dans l'intérêt de la religion, complaire aux vœux de l'Empereur, et pour-

tant les canons de l'Église s'y opposaient si formellement qu'il n'y pouvait arriver.

Si j'ai bien compris alors, ce n'est pas seulement la forme dans laquelle le mariage de Joséphine était cassé qui faisait les difficultés, mais encore la situation personnelle de l'Empereur. Il était excommunié *vitando*, ce qui n'empêchait pas qu'il pût recevoir les sacrements ni qu'un prêtre pût les lui administrer pour nécessité, seulement les autres ecclésiastiques ne pouvaient y assister. Aussi les cardinaux étaient-ils prêts à siéger au bal ou à telle autre fête, mais le banc réservé pour eux à la cérémonie où on administrait le sacrement du mariage resta vide.

Je crois que si cela eût dépendu uniquement du cardinal Consalvi il eût cherché quelque accommodement. Mais plusieurs de ses collègues étaient plus chauds et moins raisonnables que lui; et la situation de tout détenteur du patrimoine de Saint-Pierre est si positivement spécifiée comme excommunié *vitando* par les lois de l'Église, qu'il n'y avait pas moyen de les éluder, dès qu'elles étaient invoquées.

De son côté, l'Empereur voulait l'emporter de haute lutte; sa fureur en voyant inoccupé le banc des cardinaux fut excessive. Quelques-uns furent envoyés dans des forteresses, d'autres, et Consalvi fut du nombre, obligés de retourner dans les villes fixées pour leur exil. Je ne me rappelle plus si c'est à ce moment ou avant qu'ils eurent la défense de porter les bas et la calotte rouge, d'où leur est venue l'appellation de *cardinaux noirs* qui les a distingués pendant tout le cours de ces querelles dogmatico-politiques.

Le court séjour que le cardinal Consalvi fit à Paris renoua fortement les liens d'amitié qui existaient entre nous, et si mes souvenirs d'enfance avaient été froissés en retrouvant le cardinal Maury, je fus en revanche enchantée de son collègue. Mon opposition au régime impérial était certainement fort entachée d'esprit de parti, cependant j'ai toujours été accessible aux raisonnements qui portaient un caractère d'impartialité. Et j'étais touchée et édifiée de voir le cardinal Consalvi, dans sa position d'homme persécuté, parler avec tant de douceur, se lamenter des violences où il se trouvait entraîné, et chercher de si bonne foi les moyens de les éviter.

Il eut plusieurs conférences avec le ministre des cultes; il offrait des tempéraments dont j'ai oublié les détails et qu'il nous racontait heure par heure, mais l'Empereur ne voulait entendre à aucun. Le public resta persuadé que l'absence des cardinaux tenait uniquement à ce qu'ils n'admettaient pas le divorce, je crois que c'est une erreur.

Je n'assistai pas plus aux fêtes du mariage que je n'avais fait à celles du couronnement. Je faisais honneur à mes répugnances politiques de ce peu de curiosité, mais j'ai découvert depuis que ma paresse y avait la plus grande part. Je trouve que la peine qu'il faut se donner surpasse de beaucoup le plaisir qu'on aurait, et le récit des fêtes suffit complètement à ma satisfaction; je le lis le lendemain dans mon fauteuil en me réjouissant d'avoir échappé à la fatigue.

Je ne vis que les illuminations, ce sont sans comparaison les plus belles que je me rappelle. L'Empereur,

auquel les grandes idées ne manquaient guèr
celle de faire construire en toile le grand
l'Étoile, tel qu'il existe aujourd'hui, et ce mon
improvisé fit un effet surprenant. Je crois que
premier exemple de cette sage pensée, adoptée
tenant, d'essayer l'effet des constructions avant
établir définitivement. L'arc de l'Étoile obtint l
frages qu'il méritait.

Mon oncle, l'évêque de Nancy, assista au (
des évêques de France réunis à Paris, à l'effet
tuer sur les différends existants avec le Pape
n'eut aucun résultat. Mon oncle y tint une co
fort épiscopale, mais pourtant assez gouvernem
pour que l'Empereur en fût très content. Il lui
une triste marque de sa satisfaction, quelque
après, en le nommant archevêque de Florence.

Il avait fait beaucoup de bien à Nancy, il y jo
de la plus haute considération et il s'y plaisait
mement. Abandonner une telle résidence, où i
établi régulièrement et canoniquement, pou
prendre violente possession, malgré le clergé
Pape, d'un diocèse italien, était une lourde ca
et attirait sur sa tête ces haines cléricales qui r
donnent jamais.

Il arriva à Paris désespéré; mon père, qui l
tendrement, entra complètement dans sa situati
en causèrent longuement et après avoir pesé les
vénients entre déplaire à l'Empereur et rompr
les gens de sa robe, ils conclurent qu'il ne falla
assumer seul cette responsabilité. L'évêque de N
du Voisin, et l'archevêque de Tours, Barral, a

été promus à des sièges importants en Italie qui se trouvaient dans le même prédicament que celui de Florence. Mon oncle décida que l'acceptation de l'archevêque de Tours ne suffisait pas, mais que celle de l'évêque de Nantes entraînerait la sienne.

M. du Voisin passait pour habile théologien, et il était le prélat le plus considéré de toute l'Église gallicane. Mon père approuva ce parti; mon oncle, après l'avoir annoncé au ministre des cultes, alla faire sa cour à l'Empereur qui le reçut très bien. Les trois prélats désignés se réunirent plusieurs fois. Mon oncle logeait avec nous. Il nous raconta un matin que l'évêque de Nantes venait de partir pour Nantes, après un refus formel; qu'en conséquence, il allait se rendre à Saint-Cloud avec le ministre des cultes pour y porter son propre refus. M. de Barral n'avait encore aucune décision arrêtée.

L'évêque donna l'ordre de charger sa voiture de voyage pour retourner le lendemain à Nancy. Il resta longtemps à causer avec mon père et moi, récapitulant toutes les excellentes raisons qui rendaient le parti qu'il avait pris irrévocable. Il revint tard; à dîner, on parla de chapeaux de paille, l'évêque me dit avec un sourire forcé :

« Ma petite, j'espère que vous me chargerez de vos commissions, je crois que c'est en Toscane qu'on fait les plus beaux. »

Mon père et moi échangeâmes un regard de surprise. L'évêque prit en effet le lendemain de grand matin la route de Nancy, mais c'était pour y faire ses paquets et se rendre à Florence. Nous évitâmes de concert

toute explication. Quand un homme de talent et de conscience agit ainsi contre son propre jugement et que le parti est pris, il n'y a rien à dire. Je n'en ai jamais su davantage. L'Empereur l'avait-il intimidé ou séduit? Je l'ignore, ni l'un ni l'autre n'étaient faciles avec un homme dont l'esprit était aussi distingué que la haute raison. Le fait s'est passé précisément comme je le raconte.

Au retour de Florence, en 1814, la décision prise avait trop mal réussi pour qu'il fût opportun de revenir sur le passé. Elle a éventuellement causé la mort de mon oncle, car les haines du parti émigré et de l'esprit prêtre se sont réunies dans toute leur âcreté pour semer d'amertume le reste de sa vie. Et malgré la haute considération dont il jouissait à Nancy, où il retourna, elles ont tiré assez de fiel de ce malheureux séjour à Florence pour le tourmenter à un tel point que sa santé y a succombé. S'il était resté à Nancy, aucune des tribulations qu'on lui a suscitées n'aurait pu avoir lieu, et il aurait trouvé dans les papes des protecteurs au lieu d'antagonistes offensés et voulant se venger (1). Mais résister à la volonté de l'Empereur, quelque bon motif qu'on eût, semblait dans ce temps une espèce de démence; lui-même cherchait à établir cette pensée.

(1) Mme de Boigne, élevée dans les idées du dix-huitième siècle, imbue d'esprit janséniste et gallican, était indifférente aux pratiques pieuses, sans cependant être hostile à la religion. Sur le soir de sa vie elle revint à d'autres sentiments. Elle mourut avec les secours religieux, demandés et reçus en pleine connaissance. Elle parle et juge, ici, au point de vue mondain, qui n'est pas du tout celui auquel se place le Chef de l'Église.

Alexis de Noailles reçut un brevet de sous-lieutenant pour se rendre à l'armée, il déclara que sa volonté était de ne point servir, on insista, il résista. On l'arrêta, on le traîna en prison, il résista encore. L'Empereur avait bonne envie de l'envoyer à Charenton. On obtint à grand'peine qu'il restât à Vincennes. Enfin, ne pouvant vaincre son opposition et craignant peut-être que cette folie ne devînt contagieuse, l'Empereur le fit relâcher en lui ordonnant de quitter l'empire où il ne voulait pas de ce conspirateur de sacristie. Et, content de l'affubler de ce sobriquet ironique, il lui ouvrit les portes de la prison en lui fermant celles de la patrie. C'est la seule personne qui, à ma connaissance, ait résisté à l'Empereur, comme Mme de Chevreuse est la seule qui ait été forcée de prendre une place à la Cour impériale.

Alexis de Noailles n'avait pas été le seul à recevoir un brevet de sous-lieutenant, il y en avait eu une douzaine d'envoyés, en même temps, aux jeunes gens dont les familles faisaient le plus de tapage de leur opposition. Ils avaient été expédiés à la suite d'un bal costumé donné par Mme du Cayla, où l'on déploya assez de magnificence pour que le bruit en parvînt aux oreilles de l'Empereur. Il voulait bien que les personnes en dehors de son gouvernement végétassent en paix et en tranquillité, mais dès qu'on cherchait à se faire remarquer en quelque genre que ce fût, il fallait qu'on se rattachât à son gouvernement, il n'admettait aucune distinction qui n'émanât de lui.

Au reste, il jugea bien en cette circonstance, car à l'exception d'Alexis, tous ces sous-lieutenants, violemment improvisés, devinrent de fort zélés soutiens de la

couronne impériale. Je ne sais si déjà, à cette épo
Mme du Cayla était avec le duc de Rovigo dan
liaisons intimes que la prodigieuse ressemblance d
fils a constatées.

Depuis qu'elle s'est donnée en spectacle au p
par ses relations avec Louis XVIII, mille hist
scandaleuses ont surgi sur son compte. Je n'en
jamais entendu parler, elle était aussi agréable q
le peut être avec un teint horriblement gâté, asse
rituelle, fort désireuse de plaire. Elle vivait mal
un mari plus que bizarre, mais était pleine de
dresse et de soins pour sa belle-mère dont elle
adorée.

Si j'avais été interrogée sur son compte à
époque, je l'aurais représentée comme une j
femme d'une très bonne conduite, même un peu p
et affichant une grande piété. Je me souviens qu
fois où elle avait dansé dans un quadrille le m
gras, elle se fit remplacer pour le répéter le sa
suivant quoique les sept autres femmes ne fi
aucune difficulté d'y reparaître.

Mme du Cayla soignait extrêmement les vi
dames de la société de sa belle-mère et les évêque
gens de la petite Église. Nous croyions qu'elle su
son goût, elle a prouvé depuis que l'esprit d'int
et le besoin de se faire prôner l'inspiraient. Ell
manquait jamais de faire maigre et de jeûner
ostentation, ce qui était beaucoup plus remarq
sous l'Empire que sous la Restauration. Peu de
alors affichaient des pratiques extérieures, et on c
nuait les bals sans scrupule pendant les deux prem

semaines du carême, mais on n'aurait pas passé la mi-carême.

Je me souviens que le comte de Palfy ayant eu la mauvaise pensée de donner un bal le vendredi saint, deux femmes seulement, même de la Cour impériale, s'y rendirent.

Ceci ramène ma pensée à la conversion de Jules de Polignac. Je n'ai jamais pu croire à la sincérité de sa dévotion et voici sur quoi se fonde mon incrédulité.

Il y avait à Lyon une riche héritière dont la mère était sous l'influence des prêtres de la petite Église : on appelait ainsi les opposants au Concordat. Le mariage de cette jeune fille fut arrangé par eux avec Alexis de Noailles, alors le coryphée de cette secte. Il se rendit à Lyon pour le conclure et, en une semaine, réussit à déplaire si complètement à la fille et à la mère que le mariage fut rompu.

Jules de Polignac, retenu à Vincennes par la grâce spéciale de l'Empereur, car il n'avait été condamné qu'à trois années de prison expirées depuis longtemps, se flattait que la clémence impériale se lasserait de cette arbitraire aggravation de peine, et il avait l'espoir de sortir de prison. Adrien de Montmorency soignait fort amicalement les prisonniers de Vincennes.

On parlait un soir chez moi de la rupture du mariage d'Alexis de Noailles :

« Pardi, dit Adrien, je viens de le raconter à Jules. Je lui ai dit que s'il était aussi bon catholique que royaliste, il serait bien aisé d'arranger ce mariage pour lui. L'auréole de Vincennes déciderait tout de suite en sa faveur. »

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que nous apprîmes que Jules tournait à la dévotion de la manière la plus édifiante. Les distractions très peu orthodoxes qu'il avait recherchées jusque-là furent repoussées, ses intimités changées. Enfin il s'établit une révolution si complète dans ses sentiments et dans ses habitudes que le directeur, qu'il avait choisi parmi les prêtres les plus en évidence de la petite Église, put mander à ses coreligionnaires de Lyon que M. Jules de Polignac était l'homme suivant leur cœur. Les négociations pour le mariage furent entamées et assez avancées pour faire croire à leur succès dès qu'il sortirait de Vincennes. Mais l'Empereur arriva à la traverse et par autorité fit épouser la riche héritière à M. de Marbeuf.

Ce fut dans ce temps qu'il lui prit la fantaisie de marier à son choix toutes les filles qui avaient au-dessus de cinquante mille francs de rente. Cette inquisition de famille n'a pas peu contribué à l'impopularité où il a fini par atteindre. Il admettait cependant la résistance. Les d'Aligre en sont un exemple. M. d'Aligre était chambellan, l'Empereur lui fit demander sa fille pour M. de Caulaincourt, il feignit d'accepter avec joie. Mais peu de jours après il vint dire, avec l'air de l'affliction, que Mlle d'Aligre avait une répugnance invincible à la personne du duc de Vicence.

L'Empereur n'insista pas. M. d'Aligre se crut sauvé, mais apprenant peu de temps après que M. de Faudoas, le frère de la duchesse de Rovigo, allait lui être proposé pour gendre, il bâcla en huit jours de temps le mariage de sa fille avec M. de Pomereu, sous prétexte

'elle lui donnait la préférence sur tous les préten-nts. L'Empereur bouda un peu M. d'Aligre, mais lui-ci, n'ayant rien à en attendre, se sentait plus dépendant que beaucoup d'autres.

Quant à Jules, il conserva son odeur de sainteté 'il ne put exploiter qu'à la Restauration. Il est resté isonnier jusqu'en 1814.

CHAPITRE XVII

Esprit des émigrés rentrés. — L'Empereur et le roi de Rom
Les idéalistes. — M. de Chateaubriand. — Une amie de Cha
briand. — Les *Madames*. — La duchesse de Lévis. — La duche
Duras. — La duchesse de Châtillon. — Le comte et la com
de Ségur.

Je ne puis jamais me rappeler sans honte les v
antinationaux que nous formions et la coupable
avec laquelle l'esprit de parti nous faisait accueilli
revers de nos armées. J'ai lu depuis le portrait
Machiavel fait des *Fuori inciti*, et c'est la rougeu
le front que j'ai dû en avouer la ressemblance.
émigrés de tous les temps et de tous les pays devr
en faire leur manuel ; ce miroir les ferait reculer de
leur propre image. Sans doute, nos sentiments n'ét
pas communs à la majorité du pays, mais je crois
les masses étaient devenues profondément indifféré
aux succès militaires.

Lorsque le canon nous annonçait le gain de que
brillante bataille, un petit nombre de personnes
affligeaient, un nombre un peu plus grand s'en réj
saient, mais la population y restait presque insens
Elle était rassasiée de gloire et elle savait que de
veaux succès entraînaient de nouveaux efforts.

bataille gagnée était l'annonce d'une conscription, et la prise de Vienne n'était que l'avant-coureur d'une marche sur Varsovie ou sur Presbourg. D'ailleurs, on avait peu de foi à l'exactitude des bulletins, et leur apparition n'excitait guère d'enthousiasme. L'Empereur était toujours accueilli beaucoup plus froidement à Paris que dans toutes les autres villes.

Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire cependant que le jour où le vingt-sixième coup de canon annonça que l'Impératrice était accouchée d'un garçon, il y eut dans toute la ville un long cri de joie qui partit comme par un mouvement électrique. Tout le monde s'était mis aux fenêtres, ou sur les portes; pour compter les vingt-cinq premiers, le silence était grand, le vingt-sixième amena une explosion. C'était le complément du bonheur de l'Empereur, et on aime toujours ce qui est complet. Je ne voudrais pas répondre que les plus opposants n'aient pas ressenti en ce moment un peu d'émotion.

Nous inventâmes une fable sur la naissance de cet enfant qu'on voulut croire supposé. Cela n'avait pas le sens commun. L'Empereur l'aimait passionnément et, dès que le petit roi put distinguer quelqu'un, il préféra son père à tout. Peut-être l'amour paternel l'aurait porté à être plus avare du sang des hommes.

J'ai entendu raconter à M. de Fontanes qu'un jour où il assistait au déjeuner de l'Empereur, le roi de Rome jouait autour de la table; son père le suivait des yeux avec une vive tendresse, l'enfant fit une chute, se blessa légèrement, il y eut grand émoi. Le calme se rétablit, l'Empereur tomba dans une sombre rêverie,

puis l'exprimant tout haut sans s'adresser dire
à personne :

« J'ai vu, dit-il, le même boulet de canon en e
vingt d'une file. »

Et il reprit avec M. de Fontanes l'affaire
pensée venait d'être distraite par des réflexio
on suit facilement le cours. Au reste, les mé
commençaient pour lui et contribuèrent peut-êt
retours philanthropiques.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter tou
dit sur l'Empereur, mais comme ils ne m'ar
qu'à travers le prisme de l'opposition, je m'e
moi-même. Si ce prisme montrait pourtant le
sous de fausses couleurs, du moins il les grandis
j'ai été étonnée de trouver combien les homr
semblaient à nos yeux devoir être aussi gra
les actions auxquelles Napoléon les employait,
trouvés médiocres et petits quand il a cessé de
tenir. Un de ses plus grands talents était de d
de son regard d'aigle la spécialité de chacun
appliquer et, par là, d'en tirer tout le parti pos

Les seules personnes contre lesquelles il
répugnance invincible, c'étaient les véritables li
ceux qu'il appelait les idéalistes. Quand une
homme était affublé par lui de ce sobriquet il n
plus à en revenir, il l'aurait volontiers envoyé
renton, et le regardait comme un fléau social.
nous forcera-t-on à convenir que le génie go
mental de Bonaparte l'inspirait juste et que ce
rêveurs du bonheur des nations, fort respectab
doute, ne sont point applicables; qu'ils ne serv

exciter les passions de la multitude en les flattant et à amener la désorganisation de la société? Je ne le pensais pas alors, et la répugnance de l'Empereur pour les idéalistes, dont j'aurais volontiers fait mes oracles, me paraissait un grand tort.

Au nombre de ces idéalistes, il rangeait M. de Chateaubriand. C'était une erreur. M. de Chateaubriand n'a aucune faiblesse pour le genre humain, il ne s'est jamais occupé que de lui-même et de se faire un piédestal d'où il puisse dominer sur son siècle. Cette place était difficile à prendre à côté de Napoléon, mais il y a incessamment travaillé. Ses mémoires révèleront au monde à quel point, avec quelle persévérance et quel espoir de succès. Il y a réussi en ce sens qu'il s'est toujours fait une petite atmosphère à part dont il a été le soleil. Dès qu'il en sort, il est saisi de l'air extérieur d'une façon si pénible qu'il devient d'une maussaderie insupportable. Mais tant qu'il y reste plongé, on ne saurait être meilleur, plus aimable et distribuer ses rayons avec plus de grâce.

J'ai un véritable goût pour le Chateaubriand de cette situation, l'autre est odieux.

S'il s'était borné à être auteur, ainsi que sa nature si éminemment artiste l'y poussait, à part quelques amertumes nées des critiques de ses ouvrages, on n'aurait connu de lui que ses bonnes et aimables tendances. Mais l'ambition d'être un homme d'État l'a entraîné dans d'autres régions où ses prétentions mal accueillies ont développé en lui une foule de mauvaises passions, et jeté sur son style des flots de bile qui rendront la plupart de ses écrits inlisibles lorsque

le temps lui aura préparé des lecteurs impar

M. de Chateaubriand a éminemment le tact d
positions du moment. Il devine l'instinct du pu
le caresse si bien, qu'écrivain de parti, il a po
réussi à être populaire. Il lui est fort égal pour c
changer du tout au tout, d'encenser ce qu'il a hor
honnir ce qu'il a encensé. Il a deux ou trois pri
qu'il habille selon les circonstances, de façon
rendre presque méconnaissables, mais avec lesc
se tire de toutes les difficultés et prétend être to
profondément conséquent. Cela lui est d'autan
facile que son esprit, qui va jusqu'au génie, n'es
par aucune de ces considérations morales qui pou
arrêter. Il n'a foi en rien au monde qu'en son
mais aussi c'est un autel devant lequel il est da
prosternation perpétuelle. En parlant de la Restau
et de la révolution de 1830, si je conduis ces
jusque-là, j'aurai souvent occasion de le trouv
mon chemin.

Pendant l'Empire, il ne m'apparaissait que com
homme de génie et de conscience, persécuté
qu'il se refusait à encenser le despotisme, et pou
donné sa démission de ministre en Valais à l'oc
de la mort du duc d'Enghien.

Le Génie du Christianisme, l'*Itinéraire à
salem,* le poème des *Martyrs,* récemment p
justifiaient notre admiration. Je trouvais bie
thousiasme de quelques dames un peu exagéré
pourtant je m'y associais jusqu'à un certain po
me rappelle une lecture des *Abencérages* fait
Mme de Ségur. Il lisait de la voix la plus tou

et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui. Il entrait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes tombaient sur le papier; nous avions partagé cette vive impression et j'étais véritablement sous le charme. La lecture finie on apporta du thé :

« Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé?

— Je vous en demanderai. »

Aussitôt un écho se répandit dans le salon :

« Ma chère, il veut du thé.

— Il va prendre du thé.

— Donnez-lui du thé.

— Il demande du thé! »

Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'idole. C'était la première fois que j'assistais à pareil spectacle et il me sembla si ridicule que je me promis de n'y jamais jouer de rôle. Aussi, quoique j'aie été dans des relations assez constantes avec M. de Chateaubriand, je n'ai point été enrôlée dans la compagnie de *ses Madames,* comme les appelait Mme de Chateaubriand, et ne suis jamais arrivée à l'intimité, car il n'y admet que les véritables adoratrices.

Lorsqu'en 1812 nous quittâmes Beauregard pour nous installer à Châtenay, M. et Mme de Chateaubriand étaient établis à la Vallée-aux-Loups, à dix minutes de chez moi. L'habitation créée par lui était charmante et il l'aimait extrêmement. Nous voisinions beaucoup, nous le trouvions souvent écrivant sur le coin d'une table du salon avec une plume à moitié écrasée, entrant difficilement dans le goulot d'une mauvaise fiole qui contenait son encre. Il faisait un cri de joie en nous

voyant passer devant sa fenêtre, fourrait ses papiers sous le coussin d'une vieille bergère qui lui servait de portefeuille et de secrétaire, et d'un bond arrivait au-devant de nous avec la gaieté d'un écolier émancipé de classe.

Il était alors parfaitement aimable. Je n'en dirai pas autant de Mme de Chateaubriand; elle a beaucoup d'esprit, mais elle l'emploie à extraire de tout, de l'aigre et de l'amer. Elle a été bien nuisible à son mari, en l'excitant sans cesse à l'irritation et en lui rendant son intérieur insupportable. Il a toujours eu de grands égards pour elle sans pouvoir obtenir la paix du coin du feu (1).

J'ai dit qu'elle avait de l'esprit, cela est incontestable. Cependant (et il faut l'avoir vu pour se le persuader) son orgueil bourgeois est blessé de la réputation littéraire de M. de Chateaubriand, il lui semble que c'est déroger. Et pendant la Restauration elle voulait avec la plus extravagante passion des titres et des places de Cour pour compenser ces vulgaires succès. Elle affichait hautement la prétention de n'avoir jamais lu une ligne de ce que son mari avait fait publier. Mais comme elle lui dit sans cesse qu'un pays qui a la gloire de le posséder et qui ne se fait pas gouverner par lui est un pays maudit et qu'elle le lui prouve par certains

(1) « Chateaubriand s'était marié le 19 mars 1792 n'ayant à cette date que vingt-quatre ans, avec une jeune orpheline fort jolie et fort riche, Mlle Céleste Buisson de la Vigne... elle fut la victime, fidèle quand même, et toujours dévouée, d'un égoïsme inlassable et d'une perpétuelle inconstance. » *Madame Récamier et ses amis*, par Édouard Herriot, t. II, ch. xiv.

passages de *l'Apocalypse*, dont elle a fait l'étude la plus approfondie, il lui pardonne le dédain pour son mérite en faveur du dévouement à ses prétentions.

Ce que ce ménage a englouti d'argent, sans avoir jamais eu l'apparence d'un état, serait une nouvelle preuve entre mille des inconvénients du désordre. Au reste, M. de Chateaubriand convient lui-même que rien ne lui paraît insipide comme de vivre d'un revenu régulier quel qu'il soit.

Il veut toucher des capitaux, les gaspiller, sentir la pénurie, avoir des dettes, se faire nommer ambassadeur, dissiper en fantaisies les appointements destinés à défrayer sa maison, quitter sa place et se trouver plus gêné, plus endetté que jamais; abandonner une situation où il a vingt-cinq chevaux dans son écurie et avoir le plaisir de refuser une invitation à dîner sous prétexte qu'il n'a pas de quoi payer un fiacre pour l'y mener; enfin éprouver des sensations variées pour se désennuyer; car, au bout du compte, c'est là le but et le grand secret de sa vie.

Malgré ce chaos d'existence, auquel M. de Chateaubriand associe, sans ressentir le moindre scrupule, les personnes qui lui sont dévouées, il est d'un commerce agréable et facile. Hormis qu'il bouleverse votre vie, il est disposé à la rendre fort douce. De temps en temps même, il lui prend des velléités de faire des sacrifices aux personnes qui l'aiment; mais c'est trop contre sa nature pour qu'il y tienne longtemps.

Ainsi, après s'être laissé suivre à Rome par Mme de Beaumont, quoique cela l'importunât, il l'y a tracassée et elle y est morte presque isolée. Ainsi après

avoir changé toute sa vie, s'être jeté dans le m
pour y faire rentrer Mme de Z....., il l'a vue de
folle sans lui donner un soupir. Ainsi il a à
consenti à tracer un article bien froid dans une ga
pour honorer les cendres de Mme de Duras
pendant douze ans n'avait vécu que pour lui (1).

Je pourrais ajouter bien des noms à cette liste
M. de Chateaubriand a toujours eu la plus g
facilité à se laisser adorer sans se mettre en pein
chagrins qu'il doit causer. De toutes ses amies,
qui a tenu le plus de place dans son cœur e
crois, Mme C...... de X......, devenue duchess
Z...... L'histoire de cette pauvre femme se rat
aux mœurs qui existaient avant la Révolution e
dans les derniers temps on aurait voulu nous
regretter.

Mlle de Y....., aussi charmante et aussi acco
qu'on puisse imaginer une jeune personne, épou
1790, grâce à l'immense fortune à laquelle elle
destinée, C..... de X....., fils aîné du prince de
Sans avoir la distinction d'esprit de sa femm
n'en manquait pas, était parfaitement beau et e
plus à la mode. Le nouveau ménage fit sensation
de sa présentation aux Tuileries, malgré la gravit
événements à cette époque.

Bientôt les orages révolutionnaires les sépar

(1) Mme Récamier a dit : « M. de Chateaubriand a beauc
noblesse, un immense amour-propre, une délicatesse très g
il est prêt à faire tous les sacrifices pour les personnes qu'il
Mais de véritable sensibilité, il n'en a pas l'ombre; il m'a
plus d'une souffrance. » *Madame Récamier et ses amis*, t. II,

de X..... émigra; sa femme, grosse, resta dans sa
aille, dont incessamment elle partagea les malheurs.
e l'accompagna dans les prisons où elle fut l'ange
élaire de ses parents, entre autres de la vieille maré-
ile de Z....., la grand'mère de son mari. Elle la
vit comme une fille et comme une servante jus-
au jour où l'échafaud l'arracha à ses soins. Elle vit
ir son propre père et consola sa mère, enfin elle réu-
sur sa tête l'admiration et la vénération de toutes
personnes renfermées avec elle.

Dès que les prisons s'ouvrirent, son premier vœu fut
ller rejoindre son jeune mari pour lequel elle res-
ıtait l'amour le plus tendre. Quitter la France
tait pas chose facile; cependant, à force de courage
d'intelligence, elle parvint à se faire jeter par un
.eau sur la plage d'Angleterre. Sa fille, confiée à un
tron américain, l'y avait précédée de quelques
ares. Ayant cette enfant dans ses bras, elle vint
arter à la porte de son mari.

C...... de X..... était alors attaché par l'empire de
mode au char de Mme Fitz-Herbert. Elle avait
moins quarante-cinq ans, mais le plaisir d'être le
al du prince de Galles, qui n'en dissimulait pas son
contentement, la parait de tous les charmes aux
ux de M. de X....., et il vit arriver sa gracieuse
npagne avec une vive impatience. Sous prétexte
conomie, il s'empressa de la conduire dans une petite
ıumière au nord de l'Angleterre. Elle ne s'en plai-
.t pas tant qu'il l'habita avec elle. Mais bientôt des
aires l'appelèrent à Londres, ses séjours y devinrent
quents, s'y prolongèrent, enfin il s'y établit.

Il était intimement lié avec M. du L..... de V
jeune homme beaucoup moins beau, mais ir
ment plus aimable et plus agréable que M. de X
Il lui montrait, en se plaignant de l'ennui qu'elle
causaient, les lettres tendres et tristes de sa j
femme. M. du L..... lui reprochait l'abandon où
laissait, ajoutant qu'il mériterait bien qu'il lui ar
malheur :

« Tu appelles cela malheur, le plus beau jour d
vie serait celui où je me verrais débarrassé de
doléances. »

M. du L..... finit par offrir à C...... de X....
chercher à le délivrer de l'amour de sa femme
dévouement fut accepté avec transport. Les
amis se rendirent ensemble à la chaumière;
de jours après C....... de X....... partit lais
M. du L..... passer tout seul auprès d'une femm
vingt ans, triste et délaissée, les longues journée
l'hiver.

Elle était aussi aimable que jolie, pleine de tal
et d'esprit. M. du L....., qui avait déjà la tête mo
par ses lettres, en devint passionnément amoureu
n'eut pas de peine à jouer le rôle auquel il s'
engagé. Il avertit soigneusement le mari de ses
grès, et au bout de plusieurs mois, de son succès. C
ci annonça alors le projet d'une visite aux deux
taires. Mme de X....., réveillée du doux rêve où
s'abandonnait, par la pensée de voir arriver l'é
qu'elle avait offensé, se livra à une douleur immod
M. du L..... essaya vainement de la calmer, enfin
décida à lui raconter le pacte immoral à l'aide duq

it réussi et lui apporta en preuve sa correspon-
ce.

Mme de X..... avait encore à cette époque l'âme
le et pure, elle se sentit révoltée d'avoir été trahie
ne façon si odieuse, elle resta anéantie sous cette
rible révélation. Dès le lendemain, elle prit avec son
ant la route de Yarmouth, annonçant qu'elle retour-
t chercher un asile dans les bras de sa mère. Son
ri fut enchanté d'en être débarrassé. M. du L...
rut après elle, la rattrapa avant qu'elle fût embar-
e, l'apaisa, l'accompagna et obtint son pardon. Mais
usion de l'amour était détruite pour elle. M. du L...
té puni de sa coupable transaction par un sentiment
i et passionné qui depuis lors a fait le malheur de sa
.

Mme de X....., l'imagination salie et le cœur froissé
la conduite de deux hommes qu'elle avait aimés,
va à Paris au moment des saturnales du Direc-
e et n'y prit qu'une part trop active. Elle-même
ris la peine de la rédiger en ce peu de mots :

Je suis bien malheureuse; aussitôt que j'en aime
il s'en trouve un autre qui me plaît davantage. »

. . . .

. . . .

son attachement pour M. de Chateaubriand fut
sque une réhabilitation.

Cette liaison était dans toute sa vivacité lorsque
de Chateaubriand partit pour la Terre Sainte; les
x amants se donnèrent rendez-vous à la fontaine
Lions de l'Alhambra. Mme de X..... n'avait
de de manquer une entrevue si romanesque. Elle

s'y trouva au jour indiqué. Pendant l'absence de M. de Chateaubriand, elle avait laissé tromper ses inquiétudes par les soins assidus du colonel L..... Tandis qu'elle attendait le pèlerin de Jérusalem, à Grenade, elle y apprit la mort du colonel. De sorte que lorsque M. de Chateaubriand arriva, préparant des excuses pour son retard et des hymnes sur l'exactitude de sa bien-aimée ...., il trouva une femme en longs habits de deuil et pleurant avec un extrême désespoir la mort d'un rival heureux en son absence. Tout le voyage en Espagne se passa de cette façon, M. de Chateaubriand mêlant le rôle de consolateur à celui d'adorateur.

Il place à cette époque son refroidissement pour Mme de X..... Toutefois, leur liaison dura encore longtemps.

La publication de l'*Itinéraire* donna un nouveau lustre au talent populaire de M. de Chateaubriand, et augmenta le désir que plusieurs personnes avaient de le voir. Il en profita pour replacer Mme de X...... dans une meilleure situation. Il établit que par elle seule on arriverait à lui, et fit trève à sa sauvagerie. Il faut lui en tenir compte, car c'était uniquement dans l'intérêt de Mme de X...... On lui rendit des soins pour attirer M. de Chateaubriand. Comme elle était charmante, dès qu'on se mettait en rapport avec elle, elle plaisait par son propre mérite.

Elle fut un instant dans l'intimité d'une coterie, composée de Mmes de Duras, de Béranger, de Lévis, etc. Mais, bientôt, elle-même s'en ennuya; elle s'en retira volontairement et rentra dans l'intérieur de son cabi-

net, où des occupations sérieuses se mêlaient à des talents de premier ordre pour employer son temps. Elle vécut de cette sorte jusqu'à la Restauration. Nous la vîmes, à cette époque, se précipiter dans le tourbillon du monde; couverte d'atours couleur de roses, elle dansa à un grand bal. Son mari, qui n'avait jamais cessé de la voir, négocia une réconciliation avec elle. Elle prit le titre de duchesse de Z......

On lui proposa un appartement à l'hôtel de X.....; on parlait même d'une grossesse qui donnait l'espoir d'un frère à sa fille mariée depuis plusieurs années. Chacun remarquait les manières bizarres de Mme de Z...... Les Cent-Jours arrivèrent; la terreur s'empara d'elle, son étrangeté augmenta. On chercha pendant quelques mois à la dissimuler, il fallut enfin la reconnaître et la séquestrer. A l'époque où j'écris, elle est depuis vingt ans renfermée et n'a jamais recouvré la raison. Tel a été le sort d'une des personnes les plus heureusement douées que la nature ait jamais formées. Je ne puis m'empêcher de croire qu'elle valait mieux que la vie qu'elle a menée.

Sans ce fatal voyage d'Angleterre, qui l'a rendue toute blessée, toute désillusionnée, aux désordres de Paris pendant le temps du Directoire, peut-être n'aurait-elle pas suivi une aussi mauvaise voie. J'ai lieu de penser que son mari a plus d'une fois regretté sa propre conduite, et le sacrifice qu'il avait fait à ce faux dieu de la galanterie, qui régnait encore à l'époque où il est entré dans le monde. Il n'a pu se dissimuler qu'il était le premier auteur des torts de sa femme. M. de Chateaubriand avait certainement conçu la pensée de la

relever à ses propres yeux et à ceux du monde. I
est incapable de s'occuper avec persévérance d
d'un autre, il est trop absorbé par la préoccupat
lui-même.

C'est lorsque Mme de X..... rentra dans sa r
que se forma décidément le corps des *Madame*
principales étaient les duchesses de Duras, de
et Mme de Bérenger, le reste ne vaut pas l'hc
d'être nommé. Ces trois dames avaient chacun
heure; M. de Chateaubriand était reçu à huis c
Dieu sait quelle vie on lui faisait quand il dor
l'une d'elles quelques-unes des minutes desti
l'autre.

Elles étaient tellement enorgueillies de leur s
que leur portier avait ordre de tenir leur porte
en avertissant que c'était l'heure de M. de Ch
briand, et on assure que la consigne était souven
longée pour se donner meilleur air. Ces dames s
saient entre elles des scènes qui servaient à dive
galerie. Mais chaque soir, toutes reprenaient
bonne humeur et s'en allaient faire la cour la
assidue à Mme de Chateaubriand qu'elles comb
de soins et de prévenances.

Un jour, où elle était un peu enrhumée, elle p
dait avoir reçu cinq bouillons pectoraux dans la
matinée, accompagnés des plus charmants billets
elle faisait l'exhibition en se moquant de ces dame
drôlement. Mais au fond sans aucun mécontente
car ces hommages de fort grandes dames ne lui c
saient pas.

On dit que Mme de Lévis obtint des succès

complets, Mme de Duras en périssait de jalousie, Mme de Bérenger en prit son parti en s'entourant d'autres illustrations. Les Madames du second ordre ne portaient pas leurs prétentions si haut. Les personnes admises à la familiarité de Mme de Lévis, la trouvaient aimable et jolie. Elle était laide et maussade vue à une distance que je ne me suis jamais sentie tentée de franchir.

Mme de Duras était fille de M. de Kersaint, le conventionnel. Sa mère et elle avaient passé dans leur habitation de la Martinique les années de la tourmente révolutionnaire. En amenant à Londres une grande fille de vingt-deux ans, point jolie, Mme de Kersaint trouva son mariage à peu près convenu d'avance avec le duc de Duras, réduit à un état de pénurie qui le mettait dans la dépendance, assez durement imposée, du prince de Poix son oncle. La fortune de Mlle de Kersaint, sans être très considérable, se trouvait fort à la convenance de M. de Duras. A peine débarquée il l'épousa, et elle l'adora pendant longtemps.

M. de Duras était premier gentilhomme de la chambre du Roi, le service se faisait par années et, pendant les commencements de l'émigration, les titulaires ne manquaient pas de se rendre à leur poste. M. de Duras avait déjà fait son service une fois près de Louis XVIII, son année revenait peu de temps après son mariage. M. de Duras partit de Londres avec sa femme, pour se rendre à Mitau. Arrivé à Hambourg, il y reçut un avis officiel portant que le Roi consentait à recevoir M. de Duras, au droit de sa charge, malgré son mariage; mais que la fille d'un

conventionnel ne pouvait s'attendre à être admise auprès de Mme la duchesse d'Angoulême. Mme de Duras était formellement exclue de Mitau. Malgré quelques ridicules, M. de Duras est homme d'honneur. Il n'hésita pas à reconduire sa femme à Londres et à y rester auprès d'elle.

Mme de Duras se sentit fort ulcérée. J'ai toujours pensé qu'elle avait puisé dans cette insulte l'indépendance de sentiment qui a honoré son caractère dans la suite. Après un séjour de quelques années en Angleterre, le ménage Duras revint en France où il ramena deux petites filles, les seules enfants qu'il ait eues

Mme de Duras s'aperçut enfin de la supériorité qu'elle avait sur son mari et le lui fit sentir avec une franchise qui amena des dissensions. Au temps de sa passion, innocente autant qu'extravagante, pour M. de Chateaubriand, elle cherchait une distraction à ses ennuis domestiques. Mme de Duras n'avait dans sa jeunesse aucun agrément, mais elle avait beaucoup d'esprit, le cœur haut placé, et une véritable distinction de caractère. Plus le théâtre où elle a été placée s'est élevé, plus sa valeur réelle a été révélée. Je l'avais devinée depuis longtemps.

Mme de Bérenger avait épousé, étant Mlle de Lannois, le duc de Châtillon-Montmorency, que ce beau nom fit périr misérablement. Il était à Yarmouth prêt à s'embarquer sur un paquebot, le vent changea, il dut attendre. Le capitaine de la frégate *la Blanche,* apprenant qu'un duc de Montmorency était à l'auberge, lui offrit un passage sur sa frégate. Elle allait porter l'argent des subsides à Hambourg; *la Blanche* se perdit

corps et biens à l'entrée de l'Elbe, le duc de Châtillon fut noyé. Sa veuve jouit quelque temps de sa liberté. Pour faire une fin, elle épousa le moins aimable de ses adorateurs, Raymond de Bérenger. Elle avait un esprit sérieux et fort distingué, mais pas assez supérieur pour se mettre au niveau des simples mortels. J'en avais grand'peur.

Au nombre des adoratrices de M. de Chateaubriand se trouvait, mais sans prétention sur son cœur, Mme Octave de Ségur.

Quoique ce soit un peu anticiper sur les événements, son histoire est si romanesque que je veux la raconter.

Mlle d'Aguesseau épousa par amour son cousin germain Octave de Ségur. Pendant le temps du Directoire, le jeune ménage jouit d'un bonheur complet. Vivant chez leurs parents, ils fournissaient à leurs dépenses personnelles, en traduisant des romans anglais. Ils avaient déjà trois garçons dont l'éducation commençait à les occuper, lorsque Octave fut nommé sous-préfet par le Premier Consul. Sa femme le suivit à Soissons.

Le comte de Ségur, leur père, se rallia au gouvernement, devenu impérial, il fut nommé grand maître des cérémonies, et Mme Octave dame du palais de l'impératrice Joséphine. Dès lors le bonheur intérieur fut troublé; les longues absences forcées par le service de Mme de Ségur développèrent dans Octave la jalousie que son cœur passionné recélait à son insu. Étienne de Choiseul devint, fort à tort assure-t-on, l'objet de son inquiétude. Il était comme Orosmane, « cruellement blessé, mais trop fier pour se plaindre ».

Mme Octave suivit l'Impératrice à Plombières, mari obtint un congé pour aller passer quelques jo auprès d'elle. Il arriva le soir, il faisait un clair de l magnifique. Mme Octave ne l'attendait pas, elle é dehors, son mari la suivit. Elle se promenait a Étienne de Choiseul. Il ne se découvrit pas, qu Plombières sans avoir parlé à personne, et ne retou pas à Soissons. On le chercha partout vainement, ne put en avoir aucune nouvelle. Au bout d'un Mme Octave reçut par la poste un billet timbré Boulogne et portant ces mots :

« Je pars, chère Félicité, je vais affronter un élém moins agité que ce cœur qui ne battra jamais que p vous. »

Ce billet était fermé par un cachet qu'elle lui a donné et qui portait : *Friendship esteem and eter love.*

Philippe de Ségur partit immédiatement pour B logne, mais il ne put trouver aucune trace de son frè Il était pourtant à bord d'une des péniches où Phili le cherchait, mais il jouait si parfaitement son rôle soldat qu'aucun de ses camarades ne soupçonna travestissement. Il suivit la grande armée en A magne, plusieurs années s'écoulèrent, un second bi fut remis chez Mme de Ségur, il portait seulem les paroles gravées sur le cachet, écrites de la m d'Octave.

Ce fut le seul signal de son existence. Après s'ê désespérée, Mme Octave avait fini par se .... c soler. . . . .
. . . Ses trois fils .... étaient ....

remier intérêt, elle veillait sur eux avec la tendresse . plus éclairée.

Octave ayant été fait prisonnier, et mené dans une etite ville au fond de la Hongrie, n'y apprit que fort ırd la nouvelle de la mort d'Étienne de Choiseul, tué la bataille de Wagram. Il eut alors le désir de revoir ı patrie. Ses démarches pour obtenir sa liberté n'eurent as un succès assez prompt pour que les événements e les devançassent pas; la paix les rendit inutiles, et revint en France en 1814.

Sa femme fut désolée de ce retour. . . . . . .

. . . .

oit qu'Octave en fût averti à son arrivée, soit qu'il se 'aignît lui-même, il voulut rester avec sa femme sur pied de la simple amitié, réservant pour ses fils la ıaleur de son cœur. Il la traitait avec une politesse 'ave qui ne se démentait jamais. Mme Octave, piquée ı jeu par ces procédés, sentit se rallumer une passion ıe son mari éprouvait en secret. Elle employa vis-à-vis : lui toutes les ressources de la coquetterie :

« Prenez garde, Félicité, lui disait-il quelquefois, est ma vie que vous jouez. »

Enfin, il se laissa séduire et se livra à un sentient qui avait toujours régné exclusivement dans son eur.

Quelques mois de bonheur le dédommagèrent de ngues années de souffrances. Mme Octave suivit ›n mari et son fils aîné dans la garnison où tous deux :rvaient dans le même régiment. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Octave obtint de ch
régiment, et voulut que Mme Octave quitta
nison. Sous prétexte que son fils y restait, el
y passer l'hiver; Octave s'y opposa, il y eut u
assez vive entre eux. Pour la première, et
fois, il lui adressa quelques reproches fondé
soins qu'elle avait pris pour le ramener à elle.

Il revint seul à Paris, loua un appartement
savait devoir lui convenir le mieux, s'occu
ranger avec les soins les plus conformes à s
Il l'engagea plusieurs fois à s'y rendre, elle s
constamment. Enfin il lui écrivit que si elle n
à Paris avant six heures tel jour, elle s'en re
toute sa vie. Elle n'arriva pas, et à neuf heure
se précipita dans la Seine. On le retrouva l
fortement jointes, il nageait parfaitement, ma
à périr, la volonté l'avait emporté sur l'ins
porte à se sauver.

Mme Octave fut abîmée de douleur et de
elle se retira dans un couvent. Je l'ai vue
cellule, elle y était fort touchante.

Les sollicitations de ses fils, qui, malgré
dresse excessive pour leur père, lui sont re
dévoués, l'ont ramenée dans le monde où e
une vie assez retirée. Mais elle y est moins bi
drée pour l'imagination, que dans la cellule
couvent.

Dans un siècle où il y a si peu de passions
téressées, celle d'Octave mérite certaineme
remarquée. Il était d'une figure charmante
aimable quand il pouvait vaincre la timidité

·ras que sa première aventure, déjà bizarre, lui caut toujours. Sa femme, sans être très jolie, était partement séduisante; elle était aussi très attachante, , malgré les cruels événements de sa triste vie, elle onservé des amies dévouées parmi les femmes de la ıduite la plus exemplaire (1).

ı) Quelques coupures très courtes et peu importantes, qui ne lifient en rien le sens général du texte, ont été faites dans ce pitre et des noms écrits en toutes lettres par Mme de Boigne : remplacés par X, Y, Z. Les points indiquent exactement la ;ueur des passages supprimés, mais l'ensemble de la rédaction e conforme au manuscrit.

CHAPITRE XVIII

Derniers temps de l'Empire. — Gardes d'honneur — Situatic esprits. — Illusions de parti. — Désorganisation des armé Les Alliés s'approchent. — Les autorités quittent Paris. — B de Paris. — Capitulation. — Retraite des troupes française

Je ne parlerai pas plus de la désastreuse retrait Moscou que des glorieuses campagnes qui l'ava précédée. Je n'ai sur tous ces événements que des seignements généraux. Je n'écris pas l'histoire, seulement ce que je sais avec quelques détails cert Lorque les affaires publiques seront à ma connaiss spéciale, je les dirai avec la même exactitude qu anecdotes de société.

La chute de l'Empire s'approchait et nous avio sottise de n'en être pas épouvantés ; à la vérité la ferme et habile du grand homme avait comme ét les passions anarchiques. Mais pouvait-on prévoi calamités qui accompagneraient la chute de ce colo Tous les esprits sensés devaient frémir ; quant à n avec cette incurie des gens de parti, nous nous réj sions.

Il est pourtant juste de dire notre excuse. Le de Bonaparte devenait intolérable, son alliance av maison d'Autriche avait achevé de lui tourner la

Il n'écoutait que des flatteurs, toute contradiction lui était insupportable. Il en était arrivé à ce point qu'il ne supportait plus la vérité, même dans les chiffres.

L'arbitraire de son despotisme se faisait sentir jusqu'au foyer domestique. J'ai déjà dit sa fantaisie de marier les filles, la mesure des gardes d'honneur vint à son tour atteindre les fils des familles aisées. Elle tombait sur les jeunes gens de vingt-cinq à trente ans qui, ayant échappé ou satisfait à la conscription, devaient se croire libérés. Évidemment ils n'avaient pas de goût pour la carrière militaire puisqu'ils ne l'avaient pas suivie dans un temps où tout y appelait. La plupart étaient établis et mariés, c'était une calamité imprévue qui bouleversait leur existence. Les préfets avaient l'ordre de la diriger principalement sur les familles qu'on croyait mal disposées pour le gouvernement. On laissait entrevoir assez clairement que l'Empereur voulait avoir entre les mains un certain nombre d'otages contre le mauvais vouloir.

C'était pour le coup une idée renouvelée des Grecs; car on prêtait à l'Empereur d'avoir rappelé qu'Alexandre en avait agi ainsi avec les Macédoniens, avant de s'enfoncer dans l'Asie.

Cette légion fut formée au milieu des larmes, des imprécations et des haines de tous les éléments les plus propres à susciter de la désaffection contre le pouvoir impérial.

Elle rejoignit l'armée pour la première fois en Saxe en 1813, assista à la désastreuse bataille de Leipsick, subit la pénible retraite de Hanau, fut détruite par la

maladie des hôpitaux à Mayence. On la licencia,
elle eut à se reformer immédiatement.

Les gardes d'honneur servirent pendant la
pagne de France en 1814 et furent écrasés à l'a
de Reims. Certes, si jamais troupe a souffert,
celle-là! Elle ne pouvait même embellir ses sou
de la mémoire d'un succès. Hé bien! elle a été la
longuement fidèle à Napoléon. Elle n'a pris que
et difficilement la cocarde blanche et a revu les
Jours avec joie, ceux qui la composaient sont
longtemps impérialistes. Après cela, établisse
principes et tirez des conséquences! Il n'en es
moins vrai que malgré l'ardeur belliqueuse si pro
ment développée dans ces jeunes gens récalcitran
levée des gardes d'honneur a, plus qu'aucune
mesure, contribué à la haine qui surgissait en tou
contre Bonaparte et qui commençait à s'exhal
paroles hardies.

Je me rappelle que M. de Châteauvieux (l'auteu
lettres de Saint-James), absent de Paris depuis
ans, y arriva au commencement de 1814. Sa pre
visite en débarquant fut chez moi. Il y entendit u
gage si hostile qu'il m'a raconté depuis avoir eu
empressement d'en sortir; pendant toute la nuit
rêva que donjons et Vincennes, quoiqu'il eût fa
ferme propos de ne plus fréquenter une société si ir
dente.

Le lendemain il poursuivit le cours de ses visites
fut tout étonné de trouver partout, jusque dans la
geoisie et dans les boutiques, les mêmes disposi
et les mêmes libertés de langage. Cela ne nous

pait pas parce que ce changement s'était établi graduellement et généralement. On le retrouvait jusqu'à la table du ministre de la police où l'abbé de Pradt disait qu'il y avait un émigré qu'il était temps de rappeler en France et que c'était le sens commun.

M. de Châteauvieux était médusé de nos discours, c'était pourtant un habitué de Coppet, accoutumé à entendre de vives paroles d'opposition.

Le désordre était complet parmi les gens du gouvernement. J'allais quelquefois chez Mme Bertrand; son mari était grand maréchal du palais. Un matin j'y vis arriver un officier venant de l'armée de l'Empereur, puis un autre expédié par le maréchal Soult, puis un envoyé du maréchal Suchet, tous rapportaient les événements les plus désastreux. La pauvre Fanny était au supplice. Enfin, pour couronner l'œuvre, se présenta un employé en Illyrie. Il entreprit de nous raconter la façon dont il avait été traqué dans toute l'Italie et la peine qu'il avait eue à rejoindre la frontière de France.

Elle ne put y tenir plus longtemps, et leur dit avec une extrême vivacité :

« Messieurs, vous êtes tous dans l'erreur, on a reçu cette nuit même les meilleures nouvelles de partout, et l'Empereur est parfaitement content de ce qui se passe de tous les côtés. »

Chacun se regarda avec étonnement, pour moi il m'était clair que cette phrase était à mon adresse; je souris et laissai le champ libre à des lamentations probablement fort tristes, lorsqu'ils furent entre eux.

S'ils se faisaient des illusions, les nôtres n'étaient pas moins absurdes. Nous nous figurions que les puis-

sances étrangères travaillaient dans l'intérêt passions, et quiconque voulait nous éclairer à c nous paraissait décidément un traître. Nous établi que le prince de Suède, Bernadotte, étai le plus actif de la restauration bourbonienne (1 l'avions placé à Bruxelles, entouré des princ çais, et nous n'en voulions pas démordre.

Un soir, M. de Saint-Chamans vint nous le colonel de Saint-Chamans, son frère, arri Bruxelles à l'instant même, assurait que ni Ber ni nos princes, ni pas un soldat étranger n'éta en Belgique, et que les Suédois étaient je ne derrière le Rhin. Non seulement nous ne le pas, non seulement nous soupçonnâmes la vér colonel, mais nous fûmes tellement courroucé M. de Saint-Chamans que peu s'en fallut q ne le regardassions comme un faux frère. subir de grandes froideurs, comme un hom pect!

Voilà la candeur et la justice des factions. ment nous étions de très bonne foi. Quand je pelle avoir partagé des impressions si déraiso cela me rend bien indulgente pour les illusior exigences des gens de parti. Je suis seulement qu'à force de les remarquer en soi, ou dans le

(1) Sur les dispositions de Bernadotte, consulter le cu de la mission en Suède et en Russie, confiée au comte ronnays par Louis XVIII. *Souvenirs tirés des papiers du c La Ferronnays* par le marquis COSTA DE BEAUREGARD, de l' française, p. 327 et suiv. Et aussi : *Mémoires du chan quier*, t. II, p 213-214.

on ne s'en corrige pas un petit peu, et je ne comprends guère l'intolérance dans ceux qui, comme nous, ont traversé une série de révolutions.

Il faut pourtant reconnaître comme excuse à nos folies que nous étions contraints à deviner la vérité à travers les relations officielles qui, presque toujours, la déguisaient.

L'Empereur s'était accoutumé à penser que le pays n'avait aucun droit à s'enquérir des affaires de l'Empire, qu'elles étaient siennes exclusivement et qu'il n'en devait compte à personne. Ainsi, par exemple, la bataille de Trafalgar n'a jamais été racontée à la France dans un récit officiel, aucune gazette, par conséquent, n'en a parlé, et nous ne l'avons sue que par voies clandestines. Quand on escamote de pareilles nouvelles, on donne le droit aux mécontents d'inventer des fables au nombre desquelles se trouvait cette armée suédoise et bourbonienne que nous avions rêvée en Belgique.

Les événements se pressaient, les ennemis craignaient de marcher sur Paris; ils étaient effrayés de cette pensée. Nous qui aurions dû la redouter, nous l'accueillions de tous nos vœux. La désorganisation du gouvernement sautait aux yeux. De malheureux conscrits remplissaient les rues, rien n'avait été préparé pour les recevoir. Ils périssaient d'inanition sur les bornes; nous les faisions entrer dans nos maisons pour les reposer et les nourrir. Avant que le désordre en vînt là, ils étaient reçus, habillés et dirigés sur l'armée en vingt-quatre heures. Ces pauvres enfants y arrivaient pour y périr sans savoir se défendre.

J'ai entendu raconter au maréchal Marmont qu'à

Montmirail, au milieu du feu, il vit un conscrit tranquillement l'arme au pied :

« Que fais-tu là? pourquoi ne tires-tu pas?

— Je tirerais bien comme un autre, répondit le jeune homme, si je savais charger mon fusil. »

Le maréchal avait les larmes aux yeux en répétant les paroles de ce pauvre brave enfant qui restait ainsi au milieu des balles sans savoir en rendre.

A mesure que le théâtre de la guerre se rapprochait, il était plus difficile de cacher la vérité sur l'inutilité des efforts gigantesques faits par Napoléon et son admirable armée, le résultat était inévitable.

J'en demande bien pardon à la génération qui s'est élevée depuis dans l'adoration du libéralisme de l'Empereur, mais à ce moment, amis et ennemis, tout suffoquait sous sa main de fer et sentait un besoin presque égal de la soulever. Franchement, il était détesté; chacun voyait en lui l'obstacle à son repos, et le repos était devenu le premier besoin de tous.

Abbiamo la pancia piena di liberta, me disait un jour un postillon de Vérone en refusant un écu à l'effigie de la liberté. La France, en 1814, aurait volontiers dit à son tour : *Abbiamo la pancia piena di gloria,* et elle n'en voulait plus.

Les Alliés ne s'y trompaient pas, ils savaient bien démêler dans cette fatigue le motif de leurs succès, mais ils craignaient qu'elle ne fût pas assez complète pour leur sécurité. Afin de relever l'esprit public, on fit arriver le courrier chargé de remettre des drapeaux et les épées des généraux russes faits prisonniers à la bataille de Montmirail, au milieu d'une parade au Car-

rousel, où assistait l'Impératrice. Le temps de ces fantasmagories était passé, et d'ailleurs la poussière du courrier n'était pas assez vieille pour rassurer les Parisiens.

Le dimanche 25 mars nous vîmes partir, après la parade, un magnifique régiment de cuirassiers arrivant de l'armée d'Espagne, ils allaient rejoindre celle de l'Empereur, et suivaient le boulevard vers les trois heures. J'ai peu vu de troupes dont l'aspect m'ait plus frappée.

Dès le matin du lendemain, il en reparut isolément aux barrières de Paris, se dirigeant sur les hôpitaux, eux et leurs chevaux plus ou moins blessés, et leurs longs manteaux blancs souillés et couverts de sang. Il était évident qu'on se battait bien près de nous. J'en rencontrai plusieurs en allant me promener au Jardin des Plantes. Le contraste avec leur apparence de la veille serrait le cœur.

Au bout de deux heures nous revînmes, ma mère et moi, le long des boulevards. Ce peu de temps avait suffi pour changer leur aspect; ils étaient couverts jusqu'à l'encombrement par la population des environs de Paris. Elle marchait pêle-mêle avec ses vaches, ses moutons, ses pauvres petits bagages. Elle pleurait, se lamentait, racontait ses pertes et ses terreurs, et comme de raison disposait à l'irritation contre ce qui paraissait plus heureux. On ne pouvait aller qu'au pas, les injures n'étaient pas épargnées à notre calèche, je n'avais pas besoin de cela pour commencer à trouver que la guerre était fort laide à voir de si près.

Nous rentrâmes sans accident, mais un peu effrayées

et profondément émues. Le bruit lointain du ca
tarda pas à se faire entendre, nous sûmes que d
ministères et chez les princes de la famille impér
faisait des paquets. Dès que la nuit fut tomb
cours des Tuileries se remplirent de fourgons, o
du départ de l'Impératrice, personne n'y voulait

Nous passâmes toute cette journée du lundi da
grande anxiété et au milieu des bruits les plus c
dictoires; chacun avait une nouvelle sûre qui dét
celle tout aussi sûre qu'un autre venait d'apport

Le lendemain, à cinq heures du matin, tout le
fut également et bruyamment averti par la fusil
le canon que Paris était attaqué vigoureusement
trois côtés. On apprit, en même temps, le dép
l'Impératrice, de la Cour et du gouvernement im

Nous habitions une maison de la rue Neuv
Mathurins. Des fenêtres les plus hautes on
parfaitement Montmartre, et, vers la fin de la ma
nous assistâmes à la prise de cette position. Le
passaient par-dessus nous. Quelques-uns arr
jusque sur le boulevard et mirent en fuite les
dames, en plumes et en falbalas, qui s'y promen
travers les blessés qu'on rapportait des barrièr
les secours d'armes, d'hommes et de munitions
y envoyait.

Beaucoup de personnes quittèrent Paris. Je n
aucun désir de m'en éloigner, et comme mon pèr
vait les routes, au milieu d'une pareille confusion
dangereuses que la ville, il autorisait notre séjou

Eugène d'Argout, mon cousin, qui, blessé à la b
de Leipsick, n'avait pu faire la campagne de F

se chargea de nos préparatifs de sûreté. Il commença par les provisions, fit acheter de la farine, du riz, quelques jambons, enfin tout ce qui était nécessaire pour passer plusieurs jours renfermés. Ensuite il fit éteindre tous les feux, fermer tous les volets et donner le plus possible l'air inhabité à la maison. De plus, il fit traîner une grosse charrette de fourrage, arrivée le matin de la campagne, sous la voûte, avec le projet de la pousser contre la porte cochère, si la ville était forcée. Puis il déclara à tous les gens que ceux qui seraient dehors ne rentreraient pas que le calme ne fût rétabli.

Eugène avait fait toutes les guerres depuis dix ans et avait vu prendre bien des villes. Il disait que les plus faibles obstacles suffisent pour arrêter le soldat, toujours pressé, dans la crainte de se voir interdire le pillage par ses chefs.

On venait, de moment en moment, nous raconter ce qu'on pouvait apprendre dans les environs. Quand le canon se taisait d'un côté, il recommençait de l'autre. Tantôt le bruit se rapprochait, tantôt il s'éloignait, selon que les positions étaient prises ou qu'on en attaquait de nouvelles. Ce que nous craignions le plus c'était l'arrivée de l'Empereur, nous ignorions où il était.

Alexandre de La Touche, le fils de Mme Dillon, habitait les Tuileries chez sa sœur Mme Bertrand; il vint le matin me supplier de quitter Paris, je m'y refusai absolument. Bientôt après nous apprîmes les hostilités suspendues et les négociations entamées pour une capitulation. Il revint et se mit positivement à genoux devant ma mère et moi pour nous décider, nous conjurant de lui permettre de faire atteler nos chevaux. Nous

lui représentions que ce n'était pas le moment de partir puisque le danger était conjuré.

« Il ne l'est pas, il ne l'est pas, ah! si je pouvais vous dire ce que je sais! mais j'ai donné ma parole, partez, partez, je vous en supplie, partez. »

Nous résistâmes et il nous quitta en pleurant, allant rejoindre sa mère et sa sœur qui l'attendaient pour monter en voiture Cette insistance de M. de La Touche m'est revenue à la mémoire lorsque, quelques jours après, on a dit que l'Empereur avait donné l'ordre de faire sauter les magasins à poudre. Certainement il croyait savoir un secret qui devait entraîner des calamités.

Je n'oublierai jamais la nuit qui succéda à cette journée si animée. Le temps était superbe, le clair de lune magnifique, la ville parfaitement calme, nous nous mîmes à la fenêtre, ma mère et moi. Un bruit attira notre attention, c'était un très petit chien qui mangeait un os, assez loin de nous. De temps en temps seulement, le silence était interrompu par les qui-vive des patrouilles des Alliés, se répondant en faisant leurs rondes, sur les hauteurs qui nous dominaient. Ce son étranger fut le premier qui me fit sentir que j'avais un cœur français; j'éprouvai un sentiment très pénible. Mais nous étions trop sous l'impression de la crainte du retour de l'Empereur pour qu'il pût être durable.

Les places, les rues étaient remplies par l'armée française, elle bivouaquait sur le pavé, en tristesse, en silence. Rien n'était beau comme son attitude, elle n'exigeait, ne demandait, n'acceptait même rien. Il semblait que ces pauvres soldats ne se sentissent plus

: droits sur des habitants qu'ils n'avaient pas pu
éfendre. Cependant huit mille hommes, sous le com-
andement du duc de Raguse, engagés pendant dix
eures, avaient laissé à quarante-cinq mille étrangers,
eize mille de leurs morts à ramasser. Aussi, les Alliés
: pouvaient-ils croire, les jours suivants, au peu de
oupes qui avaient défendu Paris.

L'histoire fera justice de la sotte méchanceté des
assions qui ont accusé le maréchal Marmont d'avoir
vré la ville, et rétablira cette brillante affaire de Bel-
ville au rang qu'elle doit occuper dans les fastes mili-
ires.

Je vais entrer dans le récit de la Restauration. Jetée
ır ma position dans l'intimité de beaucoup de gens
fluents, j'ai vu depuis ce temps les événements de plus
·ès. Je ne sais si je les rendrai avec impartialité; c'est
ıe qualité dont tout le monde se vante et qu'au fond
ersonne ne possède. On est plus ou moins influencé,
ırt à son insu, par sa position et son entourage. Du
oins je parlerai avec indépendance et dirai la vérité
lle que je la crois. Je ne puis m'engager à davan-
ge.

CHAPITRE XIX

Mes opinions en 1814. — Dispositions du parti royaliste. — Ar du premier officier russe. — Message du comte Nesselrode Prise de la cocarde blanche. - Aspect du boulevard. — E des Alliés. — Dîner chez moi. — Déclaration des Alliés. — Co chez le prince de Talleyrand. — Le marquis de Vérac. — nion chez M. de Morfontaine. — Attitude des officiers russe Bivouac des cosaques aux Champs-Élysées.

Il serait assurément fort peu intéressant pour autre de connaître mes opinions personnelles en 18 Mais c'est une recherche qui m'amuse, de me ren ainsi compte de moi-même aux différentes époque ma vie, et d'observer les variations qui les ont m quées.

J'avais perdu en grande partie mon angloma j'étais redevenue Française, si ce n'est politiquem du moins socialement. Et comme je l'ai dit déjà, le des sentinelles ennemies m'avait plus affectée qu bruit de leur canon. J'avais éprouvé un mouvem très patriotique, mais fugitif. J'étais de position, tradition, de souvenir, d'entourage et de convic royaliste et légitimiste. Mais j'étais bien plus a bonapartiste que je n'étais bourbonienne ; je détes la tyrannie de l'Empereur, que je voyais s'exercer.

Je considérais peu ceux de nos princes que j'a

vus de près. On m'assurait que Louis XVIII était dans d'autres principes. L'extrême animosité qui existait entre sa petite Cour et celle de M. le comte d'Artois pouvait le faire espérer. J'avais quitté l'Angleterre avant que les vicissitudes de l'exil l'y eussent amené, et je me prêtais volontiers à écouter les éloges que ma mère faisait du Roi, malgré le tort qu'il avait, à ses yeux, d'être un constitutionnel de 1789.

C'était sur ce tort même que se fondaient mes espérances; car en me recherchant bien, je me retrouve toujours aussi libérale que le permettent les préjugés aristocratiques, qui m'accompagneront, je crains, jusqu'au tombeau.

Les combinaisons de la société politique en Angleterre n'ont jamais cessé de me paraître ce qu'il y a de plus parfait dans le monde. L'égalité complète et réelle devant la loi, qui, en assurant à chaque homme son indépendance, lui inspire le respect de soi-même, d'une part; et de l'autre les grandes existences sociales qui créent des défenseurs aux libertés publiques, et font de ces patriciens les chefs naturels du peuple, lequel leur rend en hommage ce qu'il en reçoit en protection, voilà ce que j'aurais désiré pour mon pays; car je ne conçois la liberté, sans licence, qu'avec une forte aristocratie. C'est ce que personne, ni le peuple, ni la bourgeoisie, ni la noblesse, ni le Roi, n'ont compris. L'égalité chez nous est une maladie de la vanité. Sous prétexte de cette égalité, chacun prétend à s'élever et à dominer, sans vouloir reconnaître que pour conserver des inférieurs il faut consentir à admettre, sans regret, des supérieurs.

Le mercredi 31 mars, pour renouer le fil de mon discours, dès sept heures du matin, M. de Glandevèse était chez nous. Il venait consulter mon père sur la convenance de prendre la cocarde blanche. Un immense nombre de personnes, disait-il, y étaient disposées. Mon père l'engagea à calmer leur zèle pendant quelques heures ; il ne fallait pas qu'une pareille tentative échouât. Il était donc prudent d'attendre le moment où les Alliés feraient leur entrée, c'est-à-dire jusqu'à midi.

M. de Glandevèse et mon frère allèrent porter ces paroles aux différentes réunions. Mon père, de son côté, apprit bientôt que le maréchal Moncey, commandant de la garde nationale de Paris, était parti dans la nuit après avoir fait appeler le duc de Montmorency, commandant en second, et lui avoir fait remise de toute son autorité. Mon père se rendit chez le duc de Laval, dans l'espoir qu'il pourrait décider son cousin à se déclarer pour la cause que nous voulions voir triompher.

Il était dix heures à peu près. Nous étions, ma mère et moi, à une fenêtre d'entresol, lorsque nous vîmes venir de loin un officier russe, suivi de quelques cosaques. Arrivé tout près de nous, il demanda où demeurait Mme de Boigne ; en même temps il leva la tête, et je reconnus le prince Nikita Wolkonski, une de mes anciennes connaissances. Il me vit en même temps, sauta à bas de son cheval, entra dans la maison ; son escorte s'établit dans la cour, et deux cosaques se placèrent en vedette en avant de la porte cochère qui resta ouverte. J'ai toujours considéré comme une marque de la frayeur qu'inspirait encore au peuple le

gouvernement impérial, qu'elle eût pu vaincre la badauderie parisienne dans cette circonstance.

Malgré la curiosité que devaient inspirer ces cosaques, les premiers que l'on eût vus dans Paris, pendant une heure que dura la visite du prince Wolkonski, non seulement il ne se fit pas de rassemblement devant la porte, mais les passants ne s'arrêtèrent pas un instant. Et, s'ils avaient été plus religieux, ils se seraient volontiers signés pour exorciser le danger d'avoir seulement entrevu un spectacle qui leur semblait compromettant.

Le prince Wolkonski (1), comme on peut croire, fut reçu avec joie. Il me dit tout de suite que le comte de Nesselrode (2) l'avait chargé de venir chez nous nous porter l'assurance de toute espèce de sécurité et de protection, et puis demander à mon père quelles étaient les espérances raisonnables et possibles de notre parti, l'empereur Alexandre arrivant sans aucune décision prise.

Nous envoyâmes chercher mon père chez le duc de Laval. Le prince Nikita lui répétait ses questions, lorsque mon cousin, Charles d'Osmond, encore presque enfant, entra dans la chambre tout essoufflé, criant, pleurant d'enthousiasme.

(1) Le prince Wolkonski, aide de camp de l'empereur Alexandre, avait été chargé d'accompagner à Paris M. Pasquier, préfet de police, qui, avec M. de Chabrol, préfet de la Seine, et la municipalité de la capitale, s'était rendu au quartier général de l'empereur de Russie à Bondy. Il devait en même temps préparer les logements de l'Empereur. Conf. *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. II, p. 249.

(2) Il était à cette époque ministre, chargé des affaires étrangères.

« La voilà, la voilà, disait-il, elle est prise, p sans opposition ».

Et il nous mont-ait son chapeau orné d'une coca blanche. Il venait du boulevard, et allait y retourn Mon père, en s'adressant à Wolkonski, lui dit :

« Je ne saurais, prince, vous faire une meille réponse; vous voyez ce que ces couleurs excit d'amour, de zèle et de passion.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, je v faire mon rapport de ce que j'ai vu et j'espère dans route en recevoir partout la confirmation ».

Le prince Wolkonski m'a dit depuis qu'ayant ga la barrière par les rues, il n'avait trouvé sur chemin que des démonstrations de tristesse et d quiétude, et pas une de joie et d'espérance. Je pe qu'il fit son rapport complet, car certainement l'em reur Alexandre entra dans Paris avec la même irré lution où il était le matin.

Nous allâmes, ma mère et moi, nous placer d l'appartement de Mme Récamier. Elle était alor Naples, mais M. Récamier conservait sa maison d la rue Basse-du-Rempart. Nous nous trouvions à premier, tout à fait au niveau du boulevard, dans partie la plus étroite de la rue. Mon père, en nou installant, nous fit promettre de ne donner aucun sig qui pût paraître une manifestation d'opinion, et de recevoir aucunes visites qui pussent attirer l'attenti Il pensait que ces ménagements étaient dus à l'hos talité et aux sentiments très modérés de M. Récami

Bientôt nous vîmes passer sur le pavé du boulev un groupe de jeunes gens portant la cocarde blanc

gitant leurs mouchoirs, criant : Vive le Roi. Mais qu'il tait peu considérable ! J'y reconnus mon frère. Ma nère et moi échangeâmes un regard douloureux et nquiet ; nous espérâmes encore qu'il s'augmenteait. Il n'osait pas s'avancer au delà de la rue Napoéon, depuis rue de la Paix ; il allait de là à la Madeeine puis retournait sur ses pas. Nous le revîmes usqu'à cinq fois sans pouvoir nous faire l'illusion qu'il ût en rien grossi. Notre anxiété devenait de plus en lus cruelle.

Il était certain que si cette levée de boucliers restait ans effet, tous ceux qui s'y étaient prêtés seraient erdus ; et au fond cela était juste. Ce sentiment était eint dans les yeux de tous ceux qui voyaient passer ces auvres jeunes gens à cocarde blanche. Ils n'inspiaient pas de colère, point de haine, encore moins 'enthousiasme. Mais on les regardait avec une espèce e pitié, comme des insensés et des victimes dévouées. Plusieurs passants montraient de l'étonnement, mais ersonne ne s'opposait à leur action, ni ne les molestait n aucune façon.

Enfin, à deux heures, l'armée alliée commença à éfiler devant nous. Les tourments que j'éprouvais epuis le matin étaient trop intimes pour que mon atriotisme trouvât place dans mon cœur, et j'avoue ue je n'éprouvai que du soulagement.

A mesure que la tête de la colonne approchait, uelques cocardes blanches honteuses sortaient des oches, se plaçaient sur les chapeaux et se pavanaient ur les contre-allées. Mais c'était encore bien peu nomreux, quoique le mouchoir blanc que les étrangers

portaient tous à leur bras, en signe d'alliance, eût été tout de suite pris par la population pour une manifestation bourbonienne.

Notre fidèle escorte de jeunes gens entourait les souverains, criant à tue-tête, et se multipliant, le plus qu'elle pouvait, par son zèle et son activité. Les femmes ne se ménageaient pas, les mouchoirs blancs s'agitaient et les acclamations partaient aussi des fenêtres. Autant les souverains avaient trouvé Paris morne, silencieux et presque désert jusqu'à la hauteur de la place Vendôme, autant il leur parut animé et bruyant depuis là jusqu'aux Champs-Élysées.

Faut-il avouer que c'était dans ce lieu que la faction antinationale s'était donné rendez-vous pour accueillir l'étranger? Et que cette faction était composée principalement de la noblesse. Avait-elle tort? avait-elle raison? Je ne saurais le décider à présent; mais alors notre conduite me paraissait sublime. Pour beaucoup, elle était fort désintéressée, si toutefois l'esprit de parti peut jamais être considéré comme désintéressé; pour tous elle était ennoblie par le danger personnel.

Toutefois, même au milieu de nos haines et de nos engouements du moment, je trouvai parfaitement stupide et inconvenante la conduite de Sosthène de La Rochefoucauld, allant, avec autorisation de l'empereur Alexandre, mettre la corde au col de la statue de l'empereur Napoléon pour la précipiter du haut de la colonne. Rendons tout de suite la justice aux jeunes gens de la hardie promenade du matin qu'ils se refusèrent à cette sotte entreprise, et que Sosthène ne

ıva pour l'accompagner que des Maubreuil, des
nallé et autres aventuriers de cette espèce (1).

'ai oublié de dire que le comte de Nesselrode m'avait
avertir par le prince Nikita qu'il me demandait à
er pour ce jour-là. J'avais engagé le prince à venir
si. J'aperçus sur le boulevard quelques personnes
: j'étais bien aise de réunir à ces messieurs; mais,
:le à la promesse donnée à mon père, j'allai moi-
me dans la rue pour le leur proposer. Je ne me
pelle positivement que de M. de Chateaubriand,
.lexandre de Boisgelin et de Charles de Noailles.
Nous étions tous réunis lorsque le prince Wol-
ıski et un de ses camarades, Michel Orloff, arri-
'ent, ils m'apportaient un billet de M. de Nessel-
e. En s'excusant de ne pouvoir venir, il m'envoyait
a place un papier qui, disait-il, obtiendrait facile-
nt son pardon, en attendant que lui-même vînt le
rcher le soir. C'était la déclaration qu'on allait affi-
r, et qui annonçait l'intention des Alliés de ne
.ter ni avec l'Empereur, ni avec aucun individu de
'amille. Elle était le résultat de la conférence tenue
z M. de Talleyrand au moment où l'empereur
:xandre y était arrivé. Il l'avait commencée par ces
ts :

: Hé bien! nous voilà dans ce fameux Paris! C'est
ıs qui nous y avez amenés, monsieur de Talleyrand.
intenant il y a trois partis à prendre : traiter avec

) On trouve dans les *Mémoires du chancelier Pasquier,* alors
et de police, et par conséquent très exactement renseigné, les
ils les plus circonstanciés sur ces divers événements. Voir
, ch. xı et suivants.

l'empereur Napoléon, établir la Régence ou rappeler les Bourbons.

— L'Empereur se trompe, répondit M. de ' rand, il n'y a pas trois partis à prendre, il n'y en : à suivre et c'est le dernier qu'il a indiqué. Tou sant qu'il est, il ne l'est pas assez pour choisir. hésitait, la France, qui attend ce salaire des cl et des humiliations qu'elle dévore en ce mom soulèverait en masse contre l'invasion. Et Majesté Impériale n'ignore pas que les plus armées se fondent devant la colère des peuples.

— Hé bien! reprit l'Empereur, voyons donc y a à faire pour atteindre votre but; mais je n rien imposer, je ne puis que céder aux vœux ex du pays.

— Sans doute, Sire; il ne faut que les mett la possibilité de se faire entendre. »

Ce dialogue me fut rapporté, le lendemain mê un des assistants au conseil.

Le comte de Nesselrode vint le soir; je l penser s'il fut bien accueilli. Nous avions si s fait de l'antibonapartisme, je ne dirai pas avec trop diplomate, mais devant lui, qu'il n'avait pas de s'informer de nos dispositions du moment (1)

Je ne puis me refuser à rappeler une petite qui m'a amusée dans le temps, et surtout depuis où M. de Vérac s'est trouvé légitimiste telleme branlable. Pour atteindre à cette immutabilité,

(1) Le comte de Nesselrode avait été pendant longtemps secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris.

commencé par être chambellan de Napoléon et des plus empressés. Ayant appris que des officiers russes dînaient chez moi, il y vint le soir afin de leur demander un laissez-passer pour aller au camp des Alliés voir M. de Langeron, son parent et son ami. Pendant que ces messieurs causaient, il s'approcha de moi et me dit tout bas, et d'un ton de voix émue :

« Et l'Empereur? a-t-on de ses nouvelles? Que fait-il? Sait-on où il est? »

Je le compris très bien, mais j'affectai de me tromper, et je lui répondis également tout bas :

« Il loge chez M. de Talleyrand ».

M. de Vérac fut complètement déconcerté; mais le plaisant, c'est qu'il n'osa jamais relever ma méprise et expliquer de quel Empereur il s'informait. C'est la seule petite vengeance que j'aie exercée contre la chambellanerie impériale.

Le comte de Nesselrode causa longtemps avec mon père des choses et des personnes. Entre autres il lui demanda s'il croyait qu'on dût laisser la police à M. Pasquier. Mon père lui répondit qu'elle ne pouvait être dans des mains plus habiles et plus probes; que s'il consentait à en rester chargé, on devait regarder son accession comme une bonne fortune et qu'on pouvait se fier entièrement à sa parole.

Je ne me souviens plus si c'est ce soir-là ou le lendemain qu'il y eut une réunion royaliste chez M. de Mortefontaine; elle envoya une députation chez l'empereur Alexandre, pour exprimer ses vœux. Je me rappelle seulement que mon père en revint harassé,

dégoûté, désolé; toutes les folies de l'émigration et de la plus sotte opposition s'y étaient montrées triomphantes. On ne parlait que de victoire, que de vexation, que de vengeance contre ses compatriotes, tandis qu'on était suppliant aux pieds d'un souverain étranger, dans sa propre patrie. Sosthène de La Rochefoucauld était déjà un des grands coryphées de ce charivari d'absurdités.

Mon salon ne désemplissait pas; tous les jeunes gens qui avaient été les camarades de mon frère dans la promenade du boulevard y passaient. Et quoique ce fût une bien faible armée pour amener un changement de dynastie, cela suffisait pour faire foule dans de petits appartements; d'autant que les gens de ma société habituelle y venaient, aussi bien que les étrangers.

Je ne puis assez vanter la parfaite convenance des officiers russes dans cette circonstance; ils n'étaient occupés qu'à nous combler de prévenances et de grâces, et à relever notre situation à nos propres yeux, ils n'avaient que des paroles d'éloges et d'admiration pour notre brave armée. Il ne leur est pas échappé un propos qui pût blesser ou offenser un Français, de quelque parti qu'il fût. Telle était la volonté de leur maître; elle a été scrupuleusement suivie, et sans qu'il parût leur coûter.

C'était toujours avec un ton de déférence qu'ils parlaient de la France. Peut-être était-ce la meilleure manière de rehausser leurs succès; mais il y avait de la grandeur à concevoir cette idée. Elle ne pouvait entrer que dans une âme généreuse. Celle de l'empe-

reur Alexandre l'était beaucoup à cette époque (1).

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

A ce commencement du printemps de 1814, il faisait un temps magnifique, tout Paris était dehors. Il n'y a dans cette ville ni bataille, ni occupation, ni émeute, ni trouble d'aucun genre qui puisse exercer d'influence sur la toilette des femmes. Le mardi elles se promenaient empanachées sur les boulevards au milieu des blessés, et affrontant les obus. Le mercredi, elles étaient venues voir défiler l'armée alliée. Le jeudi, elles portaient leurs élégants costumes au bivouac des cosaques dans les Champs-Élysées.

C'était un singulier spectacle pour les yeux et pour les esprits que ces habitants du Don, suivant paisiblement leurs habitudes et leurs mœurs au milieu de Paris. Ils n'avaient ni tentes, ni abri d'aucune espèce; trois ou quatre chevaux étaient attachés à chaque arbre et leurs cavaliers assis près d'eux, à terre, causaient ensemble d'une voix très douce en accents harmonieux. La plupart cousaient : ils raccommodaient leurs hardes, en tailliaient et en préparaient de neuves, réparaient leurs chaussures, les harnois de leurs chevaux, ou façonnaient à leur usage leur part du pillage des jours précédents. C'étaient cependant les cosaques réguliers de la garde, et comme ils ne faisaient que rarement le service d'éclaireurs, ils étaient moins

(1) Passage supprimé.

heureux à la maraude que leurs frères, les cosac
irréguliers.

Leur uniforme était très joli. Le large pantalon b
une tunique en dalmatique également bleue, r
bourrée à la poitrine et serrée fortement autour d
taille par une large ceinture de cuir noir verni, s
des boucles et ornements en cuivre très brillants,
portaient leurs armes. Ce costume semi-oriental et
bizarre attitude à cheval, où ils sont tout à fait deb
l'élévation de leur selle les dispensant de plier
genoux, les rendaient un objet de grande curio
pour le badaud de Paris. Ils se laissaient approc
très facilement, surtout par les femmes et les enfa
qui étaient positivement sur leurs épaules.

J'ai vu des femmes prendre leur ouvrage dans le
mains pour mieux examiner comment ils travaillai
De temps en temps ils s'amusaient à faire une esp
de grognement, les curieuses reculaient épouvant
Alors ils poussaient des cris de joie, et faisaient
éclats de rire auxquels prenaient part celles q
avaient alarmées. Ils se laissaient moins approcher
les hommes; mais ils ne les éloignaient que par
geste calme et doux de la main accompagné d'un
qui, probablement, répondait à « Au large » de nos s
tinelles. Il est évident que personne ne s'exposa
braver cette consigne. Elle n'était pas complètem
rigoureuse, car si un homme se trouvait avec
femmes ou des enfants ils n'y faisaient pas attenti

Il y avait bonne raison pour qu'ils se tinssent p
de leurs chevaux, car jamais, sous aucun prétexte
ne faisaient un pas. Dès qu'ils n'étaient pas assis

rre, ils étaient à cheval. Pour circuler dans l'inté-
eur du bivouac d'un groupe à l'autre, ils montaient
cheval. Et on les voyait aussi tenant leur lance d'une
ain et une cruche ou une gamelle, ou même un verre
: l'autre, aller faire les affaires de leur petit ménage.
Je dis un verre, parce que j'en ai vu un se lever
anquillement, monter à cheval, prendre sa lance, se
encher jusqu'à terre pour y ramasser une gourde, aller
trente pas de là prendre de l'eau dans un baquet
ui était environné d'une garde, boire son eau, et
venir à son poste avec sa gourde vide, descendre de
ıeval, replacer sa lance dans le faisceau, et reprendre
n travail.

Ces habitudes nomades nous semblaient si étranges
ı'elles excitaient vivement notre curiosité, et nous la
itisfaisions d'autant plus volontiers que nous étions
ersuadés que nos affaires allaient au mieux. Le succès
: parti nous déguisait l'amertume d'un bivouac
ranger aux Champs-Élysées. Je dois cette justice à
on père, qu'il ne partageait pas cette impression et
ıe je ne pus jamais le décider à venir voir ce spec-
cle qu'il s'obstinait à trouver encore plus triste que
ırieux.

CHAPITRE XX

Billet du prince de Talleyrand. — Craintes des Alliés. — Représentation à l'Opéra. — Représentation aux Français. — Fautes du parti royaliste. — Visite du général Pozzo di Borgo. — L'empereur Alexandre. — Sa noble conduite. — Brochure de M. de Chateaubriand. — Son effet. — Sa réception par l'empereur Alexandre. — Récit fait par M. de Liscourt. — Il se dément.

Ce fut dans cette soirée du jeudi que M. de Nesselrode me dit :

« Voulez-vous voir les documents sur lesquels nous avons hasardé la marche sur Paris?

— Assurément.

— Tenez, les voilà ».

Et il tira de son portefeuille un très petit morceau de papier déchiré et chiffonné sur lequel il y avait écrit en encre sympathique : « Vous tâtonnez comme des enfants, quand vous devriez marcher sur des échasses. Vous pouvez tout ce que vous voulez, veuillez tout ce que vous pouvez. Vous connaissez ce signe, ayez confiance en qui vous le remettra. »

Je ne crois pas me tromper d'un mot, ce billet écrit par M. de Talleyrand, après la retraite des Alliés de Montereau, leur arriva près de Troyes; et les instructions données au porteur de cette singulière lettre de créance influèrent beaucoup sur la décision

ai ramena les Alliés sur Paris. Toutefois, ce qui les écida, c'est que la retraite était plus facile, pour quitter France, par la Flandre que par la Champagne, déjà puisée, désolée, irritée et prête à se soulever contre ıx.

Les étrangers étaient bien plus inquiets et bien plus onnés de leur séjour dans Paris que nous; ils n'étaient aveuglés par l'esprit de parti, ni désillusionnés sur le estige qu'inspirait le nom de l'empereur Napoléon. es prodiges de la campagne de France ne leur permetient pas de croire à la destruction si complète et si elle de l'armée, et ils s'attendaient à la voir surgir us les pavés. Ce sentiment se découvrait dans toutes urs paroles, et ils avaient le bon sens de se laisser eu rassurer par les nôtres, dont ils appréciaient la futié sur bien des points.

Toutefois, nous avions raison en leur assurant que pays était si dégoûté, si fatigué, si affamé de tranuillité, si rassasié de gloire qu'il avait complètement it scission avec l'Empereur, et ne demandait que de sécurité. Il n'y a jamais eu un moment où le sentient patriotique eut moins de force en France; peutre l'Empereur, par ses immenses conquêtes, l'avait-il faibli en prétendant l'étendre. Nous ne voyions ıère des compatriotes dans un Français de Rome ı de Hambourg. Peut-être aussi, et je le crois us volontiers, le système de déception qu'il avait lopté dégoûtait-il la masse du pays. Les bulletins parlaient jamais que de nos triomphes, l'armée ançaise était toujours victorieuse, l'armée ennemie ujours battue, et pourtant, d'échec en échec, elle

était arrivée des rives de la Moskowa à celles
Seine.

Personne ne croyait aux relations officiell
s'épuisait à chercher le mot de l'énigme; et les
cessaient de regarder avec autant d'intérêt les
ments qu'il fallait deviner. Ce n'était plus la
publique que celle dont on n'avait point de r
exacte et dont il était défendu de s'enquérir.
pereur avait tant travaillé à établir que c'ét
affaires et non les nôtres qu'on avait fini par le p
au mot. Et, quoi qu'on en ait pu penser et dire
quelques années, en 1814, tout le monde, s
excepter son armée et les fonctionnaires public
tellement fatigué, qu'on n'aspirait qu'à se vo
lager d'une activité qui avait cessé d'être dirig
une volonté sage et raisonnée. La toute-pu
l'avait enivré et aveuglé; peut-être n'est-il pas
à un homme d'en supporter le poids.

Le duc de Raguse m'a une fois expliqué se
tions avec l'Empereur en une phrase qui est en q
sorte applicable à la nation entière :

« Quand il disait : *Tout pour la France,* je
avec enthousiasme; quand il a dit : *la France*
j'ai servi avec zèle; quand il a dit : *Moi et la F*
j'ai servi avec obéissance; mais quand il a dit
sans la France, j'ai senti la nécessité de me sép
lui. »

Eh bien! la France en était là, elle ne trouvait pl
représentât ses intérêts; et, comme tous les p
encore plus que les individus, sont ingrats, elle
les immenses bienfaits dont elle lui était redev

l'accablait de ses reproches. A son tour la postérité oubliera les aberrations de ce sublime génie et ses petitesses.

Elle poétisera le séjour de Fontainebleau, elle négligera de le montrer, après ses adieux si héroïques aux aigles de ses vieux bataillons, discutant avec la plus vive insistance pour obtenir quelque mobilier de plus à emporter dans son exil, et elle aura raison. Quand une figure comme celle de Bonaparte surgit dans les siècles, il ne faut pas conserver les petites obscurités qui pourraient ternir quelques-uns de ses rayons. Mais il faut bien expliquer comment les contemporains, tout en étant éblouis, avaient cessé de trouver ces rayons vivifiants et n'en éprouvaient plus qu'un sentiment de souffrance.

Le vendredi, de bonne heure, M. de Nesselrode nous fit dire que les souverains iraient à l'Opéra. Aussitôt voilà nos gens en campagne pour avoir des loges, et nous y trouver en force. Les fleuristes furent mises en réquisition pour nous fournir des lis, nous en étions coiffées, bouquetées, guirlandées. Les hommes avaient la cocarde blanche à leur chapeau. Jusque-là tout était bien. J'ai la rougeur sur le front de devoir raconter comme Française l'attitude que nous eûmes à ce spectacle.

D'abord nous commençâmes par applaudir l'empereur Alexandre et le roi de Prusse à tout rompre; ensuite les portes de nos loges restèrent ouvertes, et, plus il pouvait y entrer d'officiers étrangers, plus nous étions foulées, plus nous étions contentes. Il n'y avait pas un sous-lieutenant russe ou prussien qui n'eût le droit et

un peu la volonté de les encombrer. J'avais deux ou trois généraux étrangers dans la mienne qui trouvaient cette familiarité moins charmante et qui les repoussaient à mon grand chagrin. Cependant j'avais lieu d'être un peu consolée par leur présence même et par la visite des ministres russes et du prince Auguste de Prusse, que je connaissais d'ancienne date.

Un moment avant l'arrivée des souverains dans la loge impériale, des jeunes gens Français, des nôtres, étaient venus voiler d'un mouchoir l'aigle qui surmontait les draperies qui la décoraient. A la fin du spectacle, ces mêmes jeunes gens la brisèrent et l'abattirent à coups de marteau au bruit de nos vifs applaudissements. J'y pris part comme les autres gens de mon parti. Cependant je ne puis dire que ce fut en sûreté de conscience, je sentais quelque chose qui me blessait, sans trop savoir le définir. Sans doute, ces démonstrations avaient un sous-entendu, c'était la chute de Bonaparte, le retour présumé de nos princes que nous inaugurions. Mais cela n'était pas assez clair.

Je n'éprouvai aucun sentiment de réticence, deux jours après, à la Comédie-Française, lorsqu'un homme étant sorti de dessus le théâtre, un grand papier à la main, l'attacha avec des épingles au rideau et en se reculant nous laissa voir les trois fleurs de lis remplaçant l'aigle, ceci était net. L'enthousiasme fut au comble et l'empereur Alexandre en se levant dans sa loge et applaudissant lui-même prenait un engagement formel.

On chanta en son honneur de mauvais couplets sur

d'*Henry IV*, dont le dernier vers était : « Il nous
l un Bourbon. » Nouvel enthousiasme ; tout le monde
ait en larmes. Cette soirée ne me pèse pas sur la
cience ; mais je crois que celle de l'Opéra était tout
oins une grande faute.

es partis se persuadent trop facilement qu'ils sont
le monde. Nous aurions pu nous convaincre l'avant-
e que nous n'étions qu'une fraction minime dans
ation, et pourtant nous allions de gaieté de cœur
nter les sentiments honorables du pays et blesser
llement ceux de l'armée. Cette aigle, qu'elle avait
ée victorieuse dans toutes les capitales de l'Europe,
s semblions l'offrir en holocauste aux habitants de
mêmes capitales, qui, peut-être, ne nous honoraient
e de cette apparence de sentiments antinationaux.
ans doute, ce n'était pas plus notre but que notre
sée ; mais, assurément, il ne fallait pas beaucoup
nalveillance pour l'expliquer ainsi. Le parti abattu
vait sincèrement en être persuadé et il n'est pas
nant qu'une pareille conduite ait engendré ces
ues haines qui ont tant de peine à s'éteindre. C'est
à regret que je l'avoue, mais le parti royaliste est
i qui a le moins l'amour de la patrie pour elle-
ne ; la querelle qui s'est élevée entre les diverses
ses a rendu la noblesse hostile au sol, où ses privi-
s sont méconnus. Et je crains qu'elle ne soit plus
ympathie avec un noble étranger qu'avec un bour-
s français. Des intérêts communs froissés ont établi
affinités entre les classes et brisé les nationalités (1).

Il s'agit ici d'une coterie peu nombreuse qui cependant, par

Ce vendredi, jour de l'Opéra, nous étions à dîner, la porte de la salle à manger s'ouvrit avec fracas et un général russe s'y précipita en valsant tout autour de la table et chantant :

« Ah! mes amis, mes bons amis, mes chers amis. »

Notre première pensée à tous fut qu'il était fou, puis mon frère s'écria :

« Ah! c'est Pozzo. »

C'était lui en effet. Les communications étaient tellement difficiles, sous le régime impérial, que malgré l'intimité qui existait entre nous, nous ignorions même qu'il fût au service de la Russie. Lui n'avait su où nous trouver que peu d'instants avant celui où il arrivait avec tant d'empressement. Il nous accompagna à l'Opéra, et, depuis ce temps, je n'ai guère été un jour sans le voir, au moins une fois. Il a été un des moyens par lesquels j'ai été initiée dans les affaires; non que je m'en mêlasse, mais il trouvait en moi sûreté, intérêt, discrétion, et il se plaisait à *sfoggursi,* comme il disait, auprès de moi. Je m'y prêtais d'autant plus volontiers que j'ai toujours aimé à faire de la politique en amateur.

Je trouve que lorsqu'on n'est pas assez heureusement organisé pour s'occuper exclusivement et religieusement du sort futur qui doit nous être éternel,

ses folies et ses exagérations de langage, a fait, tout le monde le reconnaît, beaucoup de mal à la France et plus encore à la monarchie légitime. Elle a rendu possibles les Cent-Jours. Mais ces erreurs et ces ridicules étaient loin d'être acceptés par le parti royaliste tout entier ou par toute la noblesse. Mme de Boigne, son père et bien d'autres encore en sont de probants exemples.

e qu'il y a de plus digne d'intérêt pour un esprit érieux, c'est l'état actuel des nations sur la terre.

Mes relations russes m'avaient appris qu'en sortant, : 4, du Théâtre-Français, où il avait applaudi l'inauuration des fleurs de lis, l'empereur Alexandre devait ionter en voiture pour se rendre au quartier général e l'armée. Le général Pozzo restait accrédité auprès u gouvernement provisoire, c'est-à-dire devait lui ommuniquer les ordres d'Alexandre. Les précauons prises dans cette circonstance par les Alliés pour ssurer leur retraite sans repasser par Paris, prouvent ombien ce fantôme d'armée qu'ils allaient trouver evant eux leur causait encore d'effroi, et l'influence u'exerçait sur eux le grand nom de Napoléon.

En France, il ne pouvait plus rien. Aucune symathie ne s'y attachait. Il avait eu beau appeler les Noriands et les Bretons au secours des Bourguignons t des Champenois, et ressusciter ainsi les anciens oms de provinces, ces fantasmagories, où naguère il tait aussi heureux qu'habile, avaient perdu leur presge, avec celui de la victoire. Et le Breton ne s'était as senti plus électrisé que l'habitant du Finistère. oit qu'ils ignorassent cette disposition, soit qu'ils aignissent le réveil, toujours est-il que ce n'était pas ins un effroi continu, avec redoublements, que les trangers se voyaient dans la capitale de la France.

La nouvelle de négociations entamées entre le rince Schwarzenberg et le maréchal Marmont susendit le départ de l'empereur de Russie. On ne peut empêcher de reconnaître que la conduite sage, iodérée, généreuse de ce souverain justifiait l'enthou-

siasme que nous lui montrions. Il était alors âgé de trente-sept ans, mais il paraissait plus jeune. Une belle figure, une plus belle taille, l'air doux et imposant tout à la fois, prévenaient en sa faveur. Et la confiance avec laquelle il se livrait aux Parisiens, allant partout sans escorte et presque seul, avait achevé de lui gagner les cœurs. Il était adoré de ses sujets.

Je me rappelle, quelques semaines plus tard, être arrivée au spectacle au moment où il entrait dans sa loge. La porte en était gardée par deux grands colosses de sa garde, se tenant dans la rigueur du maintien militaire et n'osant se déranger pour essuyer leur visage tout inondé de larmes. Je demandai à un officier russe ce qui les mettait en cet état :

« Ah! me répondit-il négligemment, c'est que l'Empereur vient de passer et probablement ils ont réussi à toucher son vêtement. »

Un pareil bonheur était si grand qu'ils ne savaient l'exprimer que par des pleurs d'attendrissement. J'ai souvent vu l'Empereur, j'ai même eu l'honneur de danser la polonaise avec lui, sans en pleurer de bonheur comme ses gardes. Mais j'étais assez frappée de sa supériorité pour regretter vivement que nos princes lui ressemblassent si peu. Ce n'est que quelques années plus tard que la mysticité a développé en lui une disposition soupçonneuse qui a fini par être portée jusqu'à la démence. Tous les mémoires contemporains s'accorderont à reconnaître en lui deux hommes tout à fait différents, selon l'époque où ils en parleront : l'année 1814 a été l'apogée de sa gloire.

La brochure de M. de Chateaubriand, *Bonaparte et*

les Bourbons, imprimée avec une rapidité qui ne répondait pas encore à notre impatience, parut. Je me rappelle l'avoir lue dans des transports d'admiration et avec des torrents de larmes, dont j'ai été bien honteuse, lorsqu'elle m'est retombée sous la main, quelques années plus tard. L'auteur a fait si complètement le procès à ce factum de parti par l'encens qu'il a brûlé sur l'autel de Sainte-Hélène, qu'il l'a jugé plus sévèrement que personne. Forcée d'avouer combien j'étais associée à son erreur, j'aurais bien mauvaise grâce à lui en faire un crime.

Les étrangers, moins aveuglés que nous, sentaient toute la portée de cet ouvrage, et l'empereur Alexandre particulièrement s'en tint pour offensé. Il n'oubliait pas avoir vécu dans la déférence de l'homme si violemment attaqué. M. de Chateaubriand se rêvait déjà un homme d'État; mais personne que lui ne s'en était encore avisé. Il mit un grand prix à obtenir une audience particulière d'Alexandre.

Je fus chargée d'en parler au comte de Nesselrode. Il l'obtint. L'Empereur ne le connaissait qu'en sa qualité d'écrivain; on le fit attendre dans un salon avec M. Étienne, auteur d'une pièce que l'Empereur avait vue représenter la veille. L'Empereur, en traversant ses appartements pour sortir, trouva ces deux messieurs. Il parla d'abord à Étienne de sa pièce, puis dit un mot à M. de Chateaubriand de sa brochure, qu'il prétendit n'avoir pas encore eu le temps de lire; prêcha la paix entre eux à ces messieurs, leur assura que les gens de lettres devaient s'occuper d'amuser le public, et nullement de politique, et passa, sans lui avoir laissé l'oc-

casion de placer un mot. M. de Chateaubriand la
un coup d'œil peu conciliateur à Étienne et so
furieux.

Le comte de Nesselrode, qui en était pourtant fâc
ne pouvait s'empêcher de rire un peu en racontant
détails de cette entrevue. Je n'ai jamais su au just
cette assimilation avec Étienne était une malice
une erreur de l'Empereur. M. de Chateaubriand a
cependant pris quelques précautions pour l'éviter. I
le lendemain de l'entrée des Alliés, il s'était affu
d'un uniforme de fantaisie; par-dessus lequel un g
cordon de soie rouge, passé en bandoulière, suppor
un immense sabre turc qui traînait sur tous les parqu
avec un bruit formidable. Il avait certainement beauc
plus l'apparence d'un capitaine de forbans que d
pacifique écrivain; ce costume lui valut quelques r
cules, même aux yeux de ses admirateurs les p
dévoués.

Je ne sais plus quel jour de cette semaine av
tureuse, un de mes parents m'assura connaître
officier qui disait avoir reçu, le jour de la bata
de Paris, l'ordre, apporté par M. de Girardin, de fa
sauter le dépôt de poudre des Invalides. Cela se rép
dans mon salon et parvint aux oreilles de M. de N
selrode; il me demanda si je pouvais savoir le nom
cet officier et obtenir des détails sur cette aventu
J'appelai la personne qui l'avait racontée. Elle rép
que M de Liscourt, officier d'artillerie command
aux Invalides, avait été appelé le mardi soir à
brume, à la grille de l'hôtel, qu'il y avait tro
M. le comte Alexandre de Girardin à cheval et couv

poussière, qu'il lui avait donné l'ordre formel, de la
rt de l'Empereur, de faire sauter les poudres ; que
. de Liscourt n'ayant pu retenir un mouvement
ıorreur, M. de Girardin lui avait dit :

« Est-ce que vous hésitez, monsieur? »

Liscourt, craignant alors qu'un autre ne fût chargé
la fatale commission, s'était remis, et avait
ɔondu :

« Non, mon général, je n'hésite jamais à obéir à
es chefs. »

Que sur cette réponse M. de Girardin était reparti
galop. On offrait au reste de m'amener M. de Lis-
urt le lendemain matin. M. de Nesselrode me pria
consentir. Le duc de Maillé, présent à ce récit, se
ɔpela avoir vu M. de Girardin sur le pont Louis XVI,
jour et à l'heure indiqués, passant à cheval très vite
avoir été étonné de lui voir tourner à droite, en effet,
côté des Invalides. M. de Liscourt vint chez moi le
ıdemain, j'avais préalablement reçu un billet du comte
Nesselrode qui me demandait de le lui envoyer. Il
lla, fut présenté à l'empereur Alexandre, reçut force
mpliments et la croix de Sainte-Anne. Il revint chez
ɔi dans des transports de joie et de reconnaissance.
me parut un homme fort simple et fort véridique.
Quelques jours après la princesse de Vaudémont, sa
ɔtectrice, le tança vertement d'avoir publié cette
aire. On le mena déjeuner chez Mme de Vintimille.
mes de Girardin et Greffulhe, ses nièces, s'y trou-
rent, elles pleurèrent beaucoup. Le général Clarke,
quel Liscourt était accoutumé d'obéir comme mi-
stre de la guerre, lui reprocha de s'être vendu à l'en-

nemi. On l'entoura, on le pressa, on voulut obtenir de lui un démenti. Il n'y consentit pas tout à fait, mais on l'amena à signer une déclaration où, en confirmant avoir reçu l'ordre verbal d'un officier supérieur, il ajoutait que le jour était tellement tombé qu'il n'était pas sûr de l'avoir reconnu, et pouvait bien s'être trompé en le nommant.

En sortant de là il vint chez moi me raconter ce qu'il avait fait.

« Monsieur de Liscourt, lui dis-je, vous vous êtes perdu. Quand on avance des faits d'une pareille gravité, il faut en être tellement sûr qu'aucune circonstance ne puisse faire varier sur le moindre détail, et c'en est un bien important que celui sur lequel vous vous êtes rétracté. Je comprends que cela doit donner de grands doutes sur votre véracité, et les personnes qui ont arraché ce désaveu à votre faiblesse seront les premières à en profiter pour vous inculper. »

Le pauvre homme en convenait et était au désespoir ; le résultat que je lui avais annoncé ne tarda pas. Il fut promptement établi que M. de Liscourt était un misérable aventurier qui avait inventé toute cette fable pour se faire un sort ; on lui donna vite une petite place à Cette, où on l'envoya. M. de Girardin ne tarda pas à être en faveur auprès de nos princes et le pauvre Liscourt a été persécuté par lui. Je ne l'ai jamais revu, et je ne sais ce qu'il est devenu.

Il est généralement convenu de repousser cette circonstance comme fausse. Cependant, quand je rapproche ce récit du départ précipité de Mme Bertrand, exécuté sur un ordre de son mari ; des sollicitations pas-

ées de M. de La Touche pour nous faire partir ce
e jour; de la visite rapide et silencieuse de M. de
din à l'état-major, où il se contenta de prendre
aissance de la capitulation avant de retourner à
y où l'Empereur l'attendait; et enfin de la ren-
e que M. de Maillé en fit sur le pont et du chemin
lui vit prendre, qui, assurément, n'était pas celui
homme très pressé de se rendre à Fontainebleau;
ue que je suis assez portée à croire à la véracité
. de Liscourt et à le regarder comme une victime
fiée par sa propre faiblesse à l'intérêt des autres (1).

Le chancelier Pasquier écrit dans ses *Mémoires* : « Tout ayant
gneusement examiné et approfondi, il a été démontré que le
du ordre n'avait pas été donné, et que le récit avait été
é par un homme qui avait cherché à se faire valoir »; et le
lier ajoute que personne « n'aurait consenti à porter ni à
ir verbalement un tel ordre. » T. II, p. 236.

CHAPITRE XXI

Le maréchal Marmont. — Bataille de Paris. — Séjour à Essonnes. — Mot du général Drouot. — Le maréchal Marmont entre en pourparlers avec les Alliés. — Arrivée des maréchaux à Essonnes. — Ils viennent à Paris. — Conférence chez l'empereur Alexandre. — Le maréchal Marmont apprend que son corps d'armée quitte Essonnes malgré ses ordres. — Son chagrin. — Intrépidité de sa conduite à Versailles. — Torts du maréchal Marmont. — Lettre du général Bordesoulle. — Réponse donnée aux maréchaux. — Conduite du maréchal Ney. — Dangers courus à notre insu. — Sauvegarde envoyée chez moi. — Pêche russe. — Bonhomie des cosaques. — Formation d'une garde d'honneur. — Intrigues qui en résultent.

J'arrive, avec répugnance, à ce que l'histoire ne pourra s'empêcher d'appeler la défection du maréchal Marmont. Sans doute elle la dépouillera de toutes les calomnies qu'on y a jointes, mais l'attachement sincère que je lui porte me force à m'affliger qu'une action, très défendable en elle-même, ait été conçue par un homme pour lequel la seule pensée en était un tort. Il est exactement vrai que le maréchal n'est coupable que d'être entré en négociation avec le prince Schwarzenberg à l'insu de l'Empereur. Mais il était trop personnellement attaché à Napoléon, il en avait été comblé de trop de bontés, il en avait reçu trop de grâces, pour qu'il ne fût pas dans son rôle, peut-être dans son

devoir, de rester exclusivement lié à sa fortune. Lui-même l'a si bien senti que cette circonstance de sa vie a exercé depuis la plus fâcheuse influence sur ses actions et l'a rendu bien malheureux, lorsque le premier moment de l'excitation a été passé.

J'ai eu lieu de m'occuper des détails de cette affaire; j'ai été chargée d'en faire rédiger une relation, et j'ai cherché la vérité avec d'autant plus de soin que je ne voulais pas qu'on pût l'opposer à aucun des faits qui seraient rapportés. Ces documents ont été réunis et remis, en 1831, à M. Arago, qui disait vouloir les publier. Mais, comme cela arrive quelquefois, le courage lui a manqué pour s'occuper d'un ami proscrit par les passions populaires. Toutefois, voici ce qui est resté démontré pour moi, comme la plus exacte vérité, sur cet événement.

L'empereur Napoléon vint visiter l'armée de Marmont campée à Essonnes, il donna de grands éloges à toute sa conduite dans l'affaire de Paris, où il avait encore tenu l'ennemi en échec quatre heures après avoir reçu l'ordre du roi Joseph de capituler. Il promit pour le corps d'armée les récompenses et les grades demandés par le maréchal. Ensuite il entra avec lui dans les détails de ses plans, sur ce qu'il y avait à faire ultérieurement. Il lui donna l'ordre de marcher dans la nuit avec ses dix mille hommes pour reprendre poste sur les hauteurs de Belleville :

« Sire, je n'ai pas quatre mille hommes en état de marcher. »

L'Empereur passa à autre chose; puis, un instant après, revint à parler des dix mille hommes. Le maré-

chal répéta qu'il n'en avait pas quatre mille sous ses ordres, ce qui n'empêcha pas l'Empereur de disposer de cinq mille hommes sur une route, de trois sur une autre, en en laissant deux avec l'artillerie, comme si les dix mille hommes existaient ailleurs que dans sa volonté.

Ce n'était pas tout à fait une aberration; il avait adopté cette tactique dans toute la campagne de France, et elle lui avait réussi. Il n'aurait pas osé demander à des corps aussi faibles, qu'ils l'étaient effectivement, les prodiges qu'il en attendait; et en ayant l'air d'y compter il les obtenait. Après qu'il eut achevé de développer son plan à Marmont, celui-ci lui demanda où et comment il passerait la Marne. L'Empereur se frappa le front :

« Vous avez raison, c'est impossible; il faut songer à un autre moyen d'entourer Paris. Pensez-y de votre côté; avertissez-moi de tout ce que vous apprendrez. Attendez de nouveaux ordres. »

L'Empereur retourna à Fontainebleau. Le maréchal Marmont resta confondu de l'idée d'entourer Paris, gardé par deux cent mille étrangers qui en attendaient journellement deux cent mille autres, avec une trentaine de mille hommes, tout au plus, dont l'Empereur pouvait disposer. Il prévoyait l'anéantissement des restes de cette pauvre armée et peut-être la destruction de la capitale, si, comme l'Empereur l'espérait, il réussissait à y faire éclater quelques démonstrations hostiles à l'armée alliée.

Ce n'était pas la première fois que les projets de l'Empereur lui avaient paru disproportionnés, jusqu'à la folie, avec les moyens qui lui restaient.

Le soir de la bataille de Champaubert, les chefs de corps qui y avaient pris part soupaient chez l'Empereur, chacun mangeait un morceau à mesure qu'il arrivait. Ils étaient encore cinq ou six à table au nombre desquels se trouvaient Marmont et le général Drouot.

L'Empereur se promenait dans la chambre et faisait une peinture de situation dans laquelle il établissait qu'il était plus près des bords de l'Elbe que les Alliés de ceux de la Seine. Il s'aperçut du peu de sympathie que ses paroles trouvaient parmi les maréchaux; chacun regardait dans son assiette sans lever les yeux.

Alors, s'approchant du général Drouot, et lui frappant sur l'épaule :

« Ah! Drouot, il me faudrait dix hommes comme vous!

— Non, Sire, il vous en faudrait cent mille. »

Cette noble réponse coupa court au plan de campagne.

Le duc de Raguse était sous le poids de ses souvenirs et de bien pénibles impressions, lorsque arriva près de lui M. de Montessuis. Il avait été son aide de camp et était resté dans sa familiarité, quoique devenu très exalté royaliste. Il lui apportait les documents et proclamations publiés dans Paris : la déchéance de l'Empereur par le Sénat, les ordres du gouvernement provisoire et enfin des lettres de plusieurs personnes ralliées à ce gouvernement qui engageaient le maréchal à suivre leur exemple. Le général Dessolles, son ami intime, M. Pasquier, dont il connaissait l'honneur et la probité, étaient du nombre. On lui faisait valoir l'importance de donner sur-le-champ une force armée quel-

conque, au gouvernement provisoire, afin qu'il pût siéger au conseil des étrangers, d'une façon plus honorable. Et on lui insinuait plus bas que cette même force permettrait de faire des conditions à la famille que le sort semblait rappeler au trône de ses ancêtres.

Montessuis faisait sonner bien haut le nom de Monk et le rôle de sauveur de la Patrie. Il montrait au maréchal la France le bénissant des institutions qu'elle lui devrait et l'armée le reconnaissant pour son protecteur. De l'autre côté, il se rappela les paroles extravagantes de l'Empereur, il conçut la funeste pensée de le sauver malgré lui et eut la faiblesse de s'en laisser séduire.

Cependant il assembla les chefs de corps, plus nombreux que la force de son armée ne le comportait; il leur soumit les propositions qu'on lui faisait, et la position où ils se trouvaient. Tous, à l'exception du général Lucotte, opinèrent pour se soumettre au gouvernement nouveau. M. de Montessuis fut chargé d'établir des communications avec le quartier général du prince Schwarzenberg. Il y eut des projets proposés des deux côtés, mais rien d'écrit.

Tel était l'état des choses, lorsque les maréchaux, envoyés de Fontainebleau pour demander la Régence, arrivèrent à Essonnes. Je tiens le reste des détails du maréchal Macdonald, qui, après me les avoir racontés, a pris la peine de les dicter, lorsque je recherchais des renseignements exacts pour la notice dont M. Arago s'était chargé.

Les maréchaux n'avaient point, quoi qu'on ait dit, l'ordre de l'Empereur de s'associer le maréchal Mar-

ont. Ils s'arrêtèrent chez lui en attendant le laissez-
ısser qu'ils avaient fait demander au quartier général
:s Alliés, alors établi au château de Chilly, au-dessus de
ongjumeau. Ils lui racontèrent le motif de leur voyage
Paris. Marmont leur confia dans tous ses détails sa
›sition vis-à-vis du prince de Schwarzenberg : il
›uvait recevoir à chaque instant l'acceptation des
:mandes faites par lui. Mais il dit à ses collègues qu'il
: désistait de toute démarche personnelle jusqu'à ce
ıe le sort de celle qu'ils allaient tenter fût décidé. Ils
›nvinrent qu'il irait visiter ses postes et qu'il se ren-
'ait introuvable jusqu'à leur retour; qu'alors, et sui-
ınt leur succès, ils décideraient entre eux ce qu'il
›nviendrait de faire et agiraient en commun.

Le maréchal Ney remarqua que peut-être ce com-
encement de négociation avec un des maréchaux, en
›nnant l'espoir de désunir les chefs des différents corps,
oignerait l'acceptation de la Régence qu'ils allaient
:mander; qu'il vaudrait mieux que le maréchal Mar-
ont les accompagnât pour prouver leur accord. Les
ıtres adoptèrent cet avis, et le duc de Raguse ne fit
ıcune difficulté de les suivre.

Avant de partir, et devant eux, il donna jusqu'à trois
is l'ordre aux chefs de corps qu'il laissait à Essonnes
: ne pas bouger avant son retour; il le promettait pour
matinée du lendemain. Le laissez-passer n'arrivait
ıs de Chilly, les maréchaux impatients du retard se
'ésentèrent aux avant-postes et se firent mener au
ıartier général de l'avant-garde, à Petit-Bourg, où
; espéraient se faire donner une escorte. Ils entrèrent
ıns le château; le duc de Raguse, qui n'avait pas de

pouvoir de l'Empereur, resta dans la voiture. Mai
prince de Schwarzenberg, qui se trouvait aux ava
postes, apprenant par des subalternes qu'il était
l'envoya prier de descendre. Il eut un moment d'
tretien avec lui. Il lui dit que ses propositions avai
été envoyées à Paris et qu'elles étaient acceptées.

Le maréchal lui répondit que sa position é
changée; que ses camarades étaient chargés d'
communication à laquelle il s'associait entièremen
que tout ce qui s'était passé entre eux jusque-là de
être regardé comme nul et non avenu. Le pri
Schwarzenberg lui assura comprendre parfaitem
son scrupule, et ils entrèrent ensemble dans le sal
à l'étonnement des autres maréchaux. Le duc
Raguse leur raconta ce qui venait de se passer en
lui et le prince de Schwarzenberg, et combien il
sentait soulagé par cette explication. Il les acc
pagna chez l'empereur Alexandre et fut celui qui p
le plus vivement en faveur du roi de Rome et de
Régence. Il n'y avait pas grand mérite, car, assu
ment, c'était bien leur propre cause que les maréch
plaidaient en ce moment.

A cette conférence impérialiste l'empereur Alexan
en fit succéder une avec les membres du gouvernem
provisoire et les gens les plus compromis dans le m
vement royaliste. Il discuta contre les Bonapartes d
la première et contre les Bourbons dans la seconde,
persuadant qu'il agissait avec grande impartiali
Après le conseil, qui se prolongea jusqu'au point
jour, il fit rentrer les envoyés de Fontainebleau, l
dit qu'il devait consulter ses alliés; et les remit à n

heures du matin pour obtenir une réponse. On a prétendu qu'il avait déjà connaissance du mouvement d'Essonnes, cela paraît impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'en donna aucun avertissement, et tous les beaux discours, qu'on a prêtés à lui et aux autres maréchaux vis-à-vis de Marmont, sont complètement faux.

Les maréchaux se rendirent chez le maréchal Ney pour y attendre l'heure fixée par l'Empereur. Ils y déjeunaient lorsqu'on vint avertir le maréchal Marmont qu'on le demandait, il sortit un instant, rentra pâle comme la mort, le maréchal Macdonald lui demanda ce qu'il y avait :

« C'est mon aide de camp qui vient m'avertir que les généraux veulent mettre mon corps d'armée en mouvement; mais ils ont promis de m'attendre et j'y cours pour tout arrêter. »

Pendant ces rapides paroles il rattachait son sabre et prenait son chapeau. L'aide de camp était Fabvier; il racontait qu'à peine les maréchaux avaient quitté Essonnes, l'empereur Napoléon avait fait demander Marmont. Un second, puis un troisième message l'avaient mandé à Fontainebleau, ce dernier portait l'ordre au général commandant de se rendre chez l'Empereur si le maréchal était encore absent.

Les généraux, inquiets de leur position, se persuadèrent que l'Empereur avait eu connaissance des paroles échangées avec l'ennemi. La crainte s'était emparée d'eux et ils avaient cherché leur salut personnel dans l'exécution du mouvement que Marmont avait formellement défendu en partant pour Paris. Le maréchal se jeta dans une calèche qui se trouvait

tout attelée dans la cour du maréchal Ney. A la barrière on lui refusa le passage, il fallut retourner à l'état-major de la place, on le renvoya au gouverneur de la ville. Bref, il perdit assez de temps à se procurer un passeport pour qu'il arrivât un second aide de camp, le colonel Denis. Il annonça que malgré la parole donnée à Fabvier de l'attendre, les chefs avaient mis la troupe en route dès qu'il avait été parti; que lui, Denis, l'avait accompagnée jusqu'à la Belle-Épine, qu'elle y avait pris la route de Versailles, où elle devait être près d'arriver, le mal était fait et irréparable.

Le maréchal Marmont resta à Paris, il y apprit la fureur de son corps d'armée, lorsqu'il avait su pour quelle cause il se trouvait à Versailles. Il s'y rendit immédiatement, la troupe en était déjà partie, en pleine révolte pour retourner à Fontainebleau. Il courut après elle, l'arrêta, la harangua, la persuada et la ramena à Versailles, ayant fait en cette circonstance une des actions les plus énergiques, les plus difficiles et les plus hardies qui se puissent tenter.

Voilà la vérité exacte que j'ai pu recueillir en constatant tous les faits sur la défection de Marmont. On voit qu'elle se borne à avoir entamé des négociations à l'insu de l'Empereur.

Pour être complètement impartiale, j'avouerai qu'il a eu d'autres torts. Le maréchal Marmont est le type du soldat français; bon, généreux, brave, candide, il est mobile, vaniteux, susceptible de s'enthousiasmer, et le moins conséquent des hommes. Il agit toujours suivant l'impulsion du moment, sans réfléchir sur le passé, sans songer à l'avenir. Il se trouva placé sur un terrain où

ce qui l'entourait applaudissait à l'action dont on
pposait l'auteur, et lui en vantait l'importance.
out il était salué du nom de Monk; on lui affir-
en outre, que la résolution de ne transiger d'aucune
avec l'Empire était prise dès le premier jour; que
oclamation du 30 en faisait foi; que la démarche
naréchaux ne pouvait donc avoir de succès.
i, d'une autre part, se disait que ses généraux
ient fait qu'exécuter ce qu'il leur avait proposé
des circonstances restées les mêmes, puisque la
nce avait été refusée, qu'ainsi il serait peu géné-
de les désavouer, etc. Enfin, à force de raisons,
es ou mauvaises, il en vint à se persuader qu'il
it assumer la responsabilité sur sa tête.
convention avec le prince de Schwarzenberg fut
ée le lendemain matin, signée, antidatée et envoyée
Ioniteur. Non content de cela le maréchal reçut
léputation de la Ville de Paris qui le remerciait du
ce qu'il avait rendu. Il l'accueillit, et la harangue
bien que la réponse furent mises au *Moniteur*.
i il se donna, avec grand soin, toutes les apparences
: trahison qu'il n'avait pas commise, et à laquelle
ésence au milieu des maréchaux ajoutait un carac-
de perfidie.
ne lui resterait aucune preuve de la vérité du récit
je viens de faire, si le hasard n'avait pas fait que,
hant dans ses papiers, après la révolution de
, son aide de camp, M. de Guise, le même qui
ea, en 1814, la convention antidatée avec le prince
arzenberg, trouvât derrière un tiroir de secrétaire
vieille lettre toute chiffonnée. C'était celle par

laquelle le général Bordesoulle lui annonçait le départ des troupes d'Essonnes en lui demandant excuse d'avoir agi contrairement aux ordres qu'il avait donnés, et lui expliquant que les appels trois fois réitérés de l'Empereur l'y avaient décidé.

Quoique le maréchal Marmont ait cruellement souffert des calomnies répandues sur son compte, une fois que l'enivrement où on le tenait fut cessé, il n'avait plus pensé à cette lettre, et il en avait complètement oublié l'existence. Cela seul suffit à le peindre. Probablement ce document sera publié, je l'ai lu bien des fois.

Les maréchaux, chargés des propositions de Fontainebleau, se présentèrent à neuf heures chez l'empereur Alexandre, qui refusa de traiter sur tout autre pied que l'abdication pure et simple de Napoléon. Il fit valoir la défection qui commençait à s'établir dans l'armée française, comme un argument péremptoire. Les maréchaux, qui en étaient restés sur la première nouvelle apportée par Fabvier, protestèrent de la fidélité de l'armée. L'Empereur sourit, et leur dit que le corps de Marmont était en pleine marche pour se rendre à Versailles. Les maréchaux partirent sans avoir revu leur camarade Marmont. Ils ne trouvèrent plus trace de son corps d'armée sur la route de Fontainebleau.

Je me suis étendue sur ce récit, d'abord parce que les faits en ont été dénaturés par l'esprit de parti; ensuite parce que je crois que personne ne les sait mieux que moi. Dans l'intention que j'ai déjà indiquée, j'ai réuni tous les témoignages et tous les documents; et j'ai pris le soin de voir comment ils pouvaient coïncider entre

x, pour ne rien avancer qui pût être disputé avec
elque ombre de fondement. Peut-être ai-je une con-
issance plus nette et plus claire de cette affaire que
maréchal lui-même, qui a commencé par la croire
cèrement un sujet d'éloge, et ne s'est aperçu de son
eur que lorsqu'il a été assailli d'atroces calomnies. Il
u le nouveau tort de trop les mépriser.

Les chefs qui ont agi de violence contre l'Empereur
Fontainebleau, voyant le torrent de l'opinion popu-
re retourner en faveur du grand homme dont les
lheurs rappelaient le génie, cherchèrent à cacher
r action derrière celle du duc de Raguse. L'amour-
opre national préféra crier à la trahison plutôt que
vouer des défaites; et il fut très promptement établi
ns l'esprit du peuple, que le duc de Raguse avait
ndu et livré successivement Paris et l'Empereur.
un était aussi faux que l'autre.

Les maréchaux, de retour à Fontainebleau, arra-
èrent par la violence l'abdication de l'Empereur, le
réchal Ney s'empressa d'en donner avis aux Alliés,
au retour des envoyés de Fontainebleau à Paris, le
réchal Macdonald m'a raconté que les autres furent
s étonnés d'entendre le comte de Nesselrode
nercier Ney de son importante communication.

Il est temps de revenir à ce qui se passait de notre
é. Le lundi je ne vis personne d'instruit des événe-
nts, mais le mardi matin on vint chanter victoire
ez moi. Pozzo me raconta que la journée de la veille
ait été bien hasardeuse. L'Empereur était entouré
gens qui commençaient à s'effrayer de la situation
une armée dans une ville comme Paris. Les rapports

des provinces occupées n'étaient point rassurants. Les populations, opprimées par les malheurs inhérents à la guerre, étaient prêtes à se soulever. Tout ce qui ét Autrichien n'avait d'oreille que pour écouter ces réci et de langue que pour les répéter.

Le prince Schwarzenberg commençait à se reprocl la proclamation dont Pozzo lui avait escamoté la sig ture; évidemment il ne voulait pas prendre la resp sabilité du séjour prolongé à Paris. Il s'agissait de d poser, en l'absence de l'empereur d'Autriche, du s de sa fille et du sceptre de son petit-fils. Le roi de Pru était au su de tout le monde complètement soumis à volonté d'Alexandre, c'était donc d'elle seule que dép daient de si grandes résolutions. On ne peut s'éton qu'il fût agité, ni blâmer ses hésitations. Elles fur telles que Pozzo crut la partie perdue, pendant la du jour et la moitié de la nuit.

Le duc de Vicence, qui avait jusque-là vainem sollicité une audience, en obtint une fort longue. Ce des maréchaux ne le fut pas moins; toutefois, l'impr sion qu'ils avaient pu faire sur l'empereur Alexan fut victorieusement combattue par les personnes composaient le gouvernement provisoire et son cons On fit valoir à l'Empereur qu'on ne s'était autant co promis que sur un engagement signé de son nom. S revenait aujourd'hui sur la promesse de ne traiter, avec Napoléon, ni avec sa famille, le sort de tous l gens qui s'étaient confiés à sa parole devenait l'exil l'échafaud. Cette question de générosité personne eut beaucoup de prise sur lui.

Il était, a-t-il dit depuis, déjà décidé lorsqu'il re

voya les maréchaux à neuf heures du matin pour donner une réponse, il le laissa deviner à Pozzo et au comte de Nesselrode, peut-être même à M. de Talleyrand. Mais il ne voulut pas s'expliquer nettement avant de s'être donné l'air de consulter le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg.

Le mardi matin toute hésitation avait disparu et nous l'apprîmes en même temps que les dangers que nous avions courus. Ces dangers étaient réels et personnels; car à la façon dont nous étions compromis, nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous mettre à la suite des bagages russes, si les Alliés avaient remis le gouvernement entre les mains des bonapartistes. La Régence n'aurait été, au fond, qu'une transition pour revenir promptement au régime impérial.

Mes gens de Châtenay accoururent tout éplorés me dire qu'ils ne savaient plus que devenir : le maire était en fuite, l'adjoint caché dans mon enclos. Les premiers jours ma maison avait été occupée par un état-major qui, ayant trouvé la cave bonne, avait emporté tout le vin qu'il n'avait pas eu le temps de boire, et l'avait laissée complètement à sec, ce qui ne mettait pas les nouveaux arrivés de bonne humeur. Les détachements de toute arme, de toute nation s'y succédaient et excitaient la terreur des habitants du village; ils avaient déjà appris à leurs dépens que les Bavarois et les Wurtembourgeois étaient les plus redoutables.

Mes relations russes me procurèrent facilement des sauvegardes. Le prince Wolkonski me donna deux cosaques de la garde pour les établir à Châtenay, et un

sous-officier pour les installer. J'y allai moi-même
eux ; ma calèche se trouvait ainsi escortée par ces
tants des steppes, oserai-je avouer que cela m'am
assez. J'admirais l'assistance qu'ils prêtaient à
petits chevaux en montant les côtes ; ils appuyaien
longue lance à terre, la plaçaient sous leur aisselle
tenaient à deux mains, comme un aviron, et pouss
dessus, la replaçant en avant à mesure qu'ils avanç
à peu près comme on se sert en bateau d'un aviro

Je trouvai mes gens dans la consternation, ils av
adopté la cocarde blanche pour travailler plus pai
ment dans le jardin qui longeait la route de Ch
Versailles. Mais, ce matin-là même, cette décor
avait pensé les faire sabrer par des troupes franç
c'était le corps de Marmont se rendant à Vers
Quoique je ne me pique pas de grandes connaiss
stratégiques je ne comprenais pas comment ell
trouvaient dans les lignes des troupes alliées. Ce
parut étrange et ne me fut expliqué qu'à mon ret
Paris.

Mes petits cosaques étaient munis d'une pan
couverte de cachets et de signatures à l'aide de la
ils exorcisaient tous les démons, qui, sous cinq
uniformes différents, se présentaient à nos portes.
d'eux parlait un peu allemand, les autres l'appuy
en russe qu'ils prodiguaient avec un degré de loqu
qui semblait étonner les soldats allemands pr
autant que moi. Mais la pancarte décidait toujo
discussion en leur faveur ; je les vis fonctionner
sieurs fois pendant le séjour de quelques heures q
fis à Châtenay.

r appris qu'en outre du vin, mes hôtes avaient
›rté toutes les couvertures, un assez grand nombre
ıatelas pour coucher leurs blessés, et tous les lits
lumes ; c'est-à-dire ils les avaient éventrés, en
:nt secoué les plumes, et se trouvant ainsi pos-
:urs de grands sacs de coutil, ils étaient entrés en
dans la pièce d'eau et les avaient remplis à la
du poisson qu'elle contenait. Ce singulier genre
êche m'a paru assez drôle pour être rapporté. Il
uste de dire qu'on a pillé seulement les maisons
données par leurs gardiens, et qu'on n'a incendié
:elles où l'on a tenté une puérile résistance.
:tablis mes cosaques chez mon jardinier, sa femme
vait bien peur, on avait fait au peuple les contes
lus effrayants. Le premier soir, tandis qu'elle pré-
t leur souper, son enfant encore au berceau se
lla et se mit à crier ; les cosaques parlèrent entre
l'un d'eux s'avança vers l'enfant, la pauvre mère
blait, il le tira du lit, l'établit sur ses genoux
nt le feu, lui réchauffa les pieds dans ses mains,
amarades lui firent des mines et des discours, l'en-
leur sourit, et dès ce moment ils s'établirent ses
es. Lorsque j'y retournai, la semaine suivante, ils
ent :
Madame Marie, bon femme, »
elle leur jetait son enfant dans les bras, lorsqu'elle
ıit vaquer aux soins du ménage.
joignaient au goût pour les maillots, celui des
s. Ils se promenaient des heures entières devant
rre, regardant à travers les vitres, et lorsque le
nier leur donnait un bouquet, ils le remerciaient

avec toutes les formes de la plus vive satisfaction, mais ils ne touchaient à rien. Leur protection s'étendait sur tout le village, et dès qu'un détachement s'en approchait, le cri de « cosaques » passait de bouche en bouche. Jour et nuit ils étaient prêts à y répondre, aussi n'y eut-il aucune déprédation arrivée à Châtenay depuis leur installation. Pour le dire en passant, ce service rendu à la commune m'a valu, pendant les Cent-Jours, une dénonciation de quelques-uns de mes voisins.

Mon père, je le dois avouer, ne souffrait peut-être pas assez de voir la cocarde tricolore abaissée, mais dès qu'il s'agissait du drapeau blanc, tout son patriotisme se réveillait avec exaltation. L'idée de voir M. le comte d'Artois faire son entrée dans Paris, uniquement entouré d'étrangers, le révoltait; il conçut la pensée de former une espèce de garde nationale à cheval, composée de nos jeunes gens. Il en parla au comte de Nesselrode qui obtint l'assentiment de son impérial maître. Le gouvernement provisoire l'adopta lorsqu'elle était déjà en train.

Mon frère fut le premier qui alla inscrire son nom chez Charles de Noailles. Mon père l'avait indiqué à lui et à ses camarades comme le plus convenable pour être leur capitaine; Charles de Noailles en fut enchanté et on ne peut plus reconnaissant, sa fille et lui vinrent remercier mon père avec effusion. Mais, dès le lendemain, la guerre était au camp. Nous n'étions pas encore émancipés et déjà les ambitions de place se déployaient, et déjà les intrigues des courtisans agitaient leur esprit.

Ce fut Charles de Damas et les siens qui donnèrent le signal. Quoique intimement liés avec les Noailles, ils

24

vèrent hautement contre le choix fait de Charles de
lles, recherchèrent avec zèle tous les méfaits de son
, le prince de Poix, au commencement de la Révo-
n et cabalèrent pour empêcher qu'on ne se fît
·ire chez lui. Cela ralentit un peu le zèle; mais
tant on finit par réunir cent cinquante jeunes gens
s'équipèrent, s'armèrent, se montèrent en quatre
s de temps et furent prêts avant l'entrée de Mon-
·.

dater de ce moment les seigneurs de l'ancienne
· n'ont plus été occupés que de leurs intérêts de
ıne et d'avancement; que de faire dominer leurs
entions sur celles des autres. Et ils ont été un des
ds obstacles à la dynastie qu'ils voulaient consa-

'établissons pas que ces sentiments soient exclu-
à cette classe, ils appartiennent probablement à
les hommes qui touchent au pouvoir. J'ai vu une
nde révolution faite par la bourgeoisie et, ainsi que
, celle dont le récit m'occupe en cet instant, dès le
ıième jour tous les sentiments généreux et patrio-
es étaient absorbés par l'ambition et les intérêts
onnels. Si nous savions au juste ce qu'il en a coûté
volonté puissante de l'Empereur pour dominer les
entions militaires après le dix-huit Brumaire, il est
able que nous retrouverions le même esprit d'in-
ıe et d'égoïsme.

CHAPITRE XXII

Te Deum russe. — Mission à Hartwell. — Entrée de Monsieur. — On prend la cocarde blanche. —Le lieutenant général du royaume. — Le duc de Vicence. — Le général Owarow. — L'empereur Alexandre à la Malmaison et à Saint-Leu. — Première réception de Monsieur. — Représentation à l'Opéra. — Attitude du parti émigré.

Le dixième jour de leur entrée, les étrangers se réunirent sur la place Louis XV, pour y chanter un *Te Deum*. Je vis ce spectacle de chez le prince Wolkonski, logé au ministère de la marine. Je n'en souffris pas, tant qu'il n'y eut que le mouvement de troupes et de monde sur la place. Mais (apparemment que les sons exercent plus d'influence sur mon âme que le spectacle des yeux) lorsque le silence le plus solennel s'établit et que le chant religieux des popes grecs se fit entendre, bénissant ces étrangers arrivés de tous les points pour triompher de nous, la corde patriotique, touchée quelques jours avant par les qui-vive des sentinelles, vibra de nouveau dans mon cœur, plus fortement, d'une manière moins fugitive. Je me sentis honteuse d'être là, prenant ma part de cette humiliation nationale, et dès lors je cessai de faire cause commune avec les étrangers.

J'aurais pu être rassurée cependant par la société

se trouvait dans la galerie de l'hôtel de la Marine.
e était remplie par les femmes de généraux et de
.mbellans de l'Empire, leurs chapeaux couverts de
ırs de lis, encore plus que les nôtres.

:e jour-là M. de Talleyrand pressa fort mon père de
rendre à Hartwell (1), et d'y être porteur des
oles du gouvernement provisoire. Il refusa péremp-
'ement, cela me parut tout simple. J'étais si fort
›ue de l'idée qu'il ne voudrait rien accepter, je lui
ıis si souvent entendu répéter que lorsqu'on avait
vingt-cinq ans éloigné des affaires, on n'était plus
pre à les faire, que je ne formais aucun doute sur
volonté d'en rester éloigné. Aussi, lorsque dans les
mières semaines, on le désignait comme devant être
ıistre du Roi, je souriais, et me croyais bien sûre
il repousserait toute offre quelconque.

:harles de Noailles fut envoyé, sur son refus. Je ne
; s'il crut l'avoir emporté sur lui, et s'accusa, fort
tuitement, d'un mauvais procédé, mais depuis lors
'a plus été à son aise, ni familièrement avec nous;
retour d'Angleterre il prit le titre de duc de Mouchy.

.orsque, depuis, mon père a consenti à rentrer dans
affaires, j'ai regretté qu'il n'eût pas accepté cette
nmission. Un homme sage, modéré, raisonnable et
ı citoyen y aurait été plus propre qu'un homme
:lusivement courtisan comme Charles de Noailles.
reste, mon père n'était pas de l'étoffe dont on fait
favoris, son crédit, s'il en avait eu, aurait été de peu
durée, et il n'aurait pu rien faire de mieux, en ce

ı) Résidence du roi Louis XVIII en Angleterre.

moment, que d'inspirer la déclaration de Saint-Ouen. Elle était déjà bien nécessaire lorsqu'elle parut, pour réparer le mal causé par Monsieur. Ce pauvre prince a toujours été le fléau de sa famille et de son pays.

Je n'ai pas cherché à dissimuler le peu de considération que tout ce que j'avais vu et su de Monsieur m'avait donné pour son caractère; cependant, l'enthousiasme est tellement contagieux que le jour de son entrée à Paris j'en éprouvai toute l'influence. Mon cœur battait, mes larmes coulaient, et je ressentais la joie la plus vive, l'émotion la plus profonde.

Monsieur possédait à perfection l'extérieur et les paroles propres à inspirer de l'exaltation; gracieux, élégant, débonnaire, obligeant, désireux de plaire, il savait joindre la bonhomie à la dignité. Je n'ai vu personne avoir plus complètement l'attitude, les formes, le maintien, le langage de Cour, désirables pour un prince. Ajoutez à cela une grande urbanité de mœurs qui le rendait charmant dans son intérieur et le faisait aimer par ceux qui l'approchaient. Il était susceptible de familiarité, plus que d'affection; et avait beaucoup d'amis intimes dont il ne se souciait pas le moins du monde.

Peut-être faut-il en excepter M. de Rivière. Encore lorsqu'il eut ouvertement affiché la dévotion et qu'il n'eut plus à s'épancher exclusivement avec lui, leur liaison cessa d'être aussi tendre, jusqu'au moment où la nomination de M. de Rivière à la place de gouverneur de M. le duc de Bordeaux la ranima. C'était derechef dans un but de dévotion. Il s'agissait alors de consolider le pouvoir de la Congrégation, dont tous deux faisaient partie. Mais ceci appartient à une autre époque.

Monsieur avait couché, la veille de son entrée à Livry, dans une petite maison appartenant au comte de Damas. C'est là que la garde nationale à cheval, nouvellement improvisée, alla l'attendre. Il employa toutes ses grâces à la séduire, et il n'en fallait pas tant dans la disposition où elle était, et lui distribua quelques pièces de ruban blanc qu'elle porta passé à la boutonnière. C'est l'origine de cet ordre du Lis que la prodigalité avec laquelle on l'a donné a promptement rendu ridicule. Mais, dans le premier moment et assaisonné de toutes les cajoleries de Monsieur, il avait charmé nos jeunes gens, qui, en ramenant leur prince au milieu de leur petit escadron, étaient ivres de joie, de royalisme et d'amour pour lui.

Monsieur, de son côté, avait tant de bonheur peint sur la figure, il paraissait si plein du moment présent, et si complètement dépouillé de tout souvenir hostile ou pénible, que son aspect devait inspirer confiance au joli mot que M. Beugnot (1) a fabriqué pour lui dans le récit donné par le *Moniteur :*

« Rien n'est changé, il n'y a qu'un Français de plus. »

Depuis plusieurs jours on discutait vivement pour savoir si l'armée garderait la cocarde tricolore ou si elle prendrait officiellement la cocarde blanche. Le duc de Raguse réclamait avec chaleur la parole, à lui donnée, qu'elle conserverait le drapeau consacré par vingt années de victoires. L'empereur Alexandre, pro-

(1) Jacques-Claude Beugnot, préfet, conseiller d'État, comte de l'Empire, puis ministre sous la Restauration (1761-1835).

tecteur de toutes les idées généreuses, appuyait
demande. Elle était activement combattue de
ceux qui, par intérêt ou par passion, voulaient
contre-révolution; le choix de la cocarde était le s
du retour des anciens privilèges, ou de la conserv
des intérêts créés par la Révolution.

M. de Talleyrand, trop homme d'État pour ne
apprécier l'importance de cette question, aurait
tainement, s'il avait été libre de la juger, décid
faveur des couleurs nouvelles. Mais il connaissai
princes et leurs entours, il savait combien ils ten
aux objets extérieurs. Il était trop fin courtisan
vouloir les heurter, il attachait le plus grand p
conquérir leur bienveillance, et, rappelant ses
souvenirs, il était redevenu l'homme de l'Œil de B
Il amusa le duc de Raguse par de bonnes parole
fausses espérances. Pendant ce temps, il décid
vieux maréchal Jourdan à faire prendre la coc
blanche à Rouen, sur l'assertion que les soldat
Marmont la portaient. Une fois adoptée par un
d'armée, la question était tranchée.

Cependant, le duc de Raguse fut du petit no
d'officiers qui allèrent au-devant de Monsieur av
cocarde tricolore; on ne le lui a jamais pardonné.
démonstration, qui ne lui ramena pas les bon
tistes, lui aliéna la nouvelle Cour. Elle prouve sa b
foi, et combien dans toutes ses actions il est co
par ce qui frappe son imagination mobile comme d
du moment. Quelques officiers étaient sans au
cocarde, la majorité portait la cocarde blanche.

Au commencement de la matinée, presque tou

garde nationale, qui bordait la haie, avait les couleurs tricolores. Petit à petit elles disparurent, et, au moment où Monsieur passa, s'il n'y avait que peu de cocardes blanches parmi elle, il n'y en avait guère plus de tricolores.

Avant de quitter ce sujet des cocardes, je ne puis m'empêcher de rapporter que de la terrasse de Mme Ferrey, où j'avais été voir passer le cortège, nous aperçûmes M. Alexandre de Girardin se rendant à la barrière avec une cocarde blanche large comme une assiette. M. Ferrey tressaillit et nous raconta que le matin même, il l'avait rencontré sur la route d'Essonnes. Tous deux étaient à cheval. M. de Girardin venait de Fontainebleau. Il entama une diatribe si violente contre la lâcheté des Parisiens, la trahison des officiers; sa fureur contre les alliés, sa haine contre les Bourbons s'exhalaient d'une voix si haute et en termes si offensants, qu'arrivé près des postes étrangers, M. Ferrey avait arrêté son cheval et lui avait signifié l'intention de se séparer de lui, ce qu'il avait jusque-là vainement essayé en changeant d'allure.

M. Ferrey n'en croyait pas ses yeux en le voyant trois heures après affublé de cette énorme cocarde blanche.

L'histoire ne racontera que trop les fautes commises ar Monsieur dans ces jours où, lieutenant général du oyaume, il envenima toutes les haines, excita tous les mécontentements; et surtout, montra un manque de patriotisme qui scandalisa même les étrangers.

Le comte de Nesselrode m'en dit un mot, le jour où il s'était montré si libéral à céder nos places fortes que

l'empereur Alexandre fut obligé de l'arrêter dans ses générosités antifrançaises. Pozzo poussait de gros soupirs, et s'écriait de temps en temps :

« Si on marche dans cette voie, nous aurons fait à grand'peine de la besogne qui ne durera guère. »

L'empereur Alexandre se mit en tête de raccommoder le duc de Vicence, qu'il aimait beaucoup, avec la famille royale. La part que l'opinion, à tort je crois, lui faisait dans le meurtre de M. le duc d'Enghien le rendait odieux à nos princes. Monsieur refusa de l'admettre chez lui. L'Empereur, offensé de cette résistance, voulut le forcer à le rencontrer : il pria Monsieur à dîner. Non seulement le duc de Vicence s'y trouvait, mais l'Empereur s'en occupa beaucoup et affecta de le rapprocher de Monsieur.

Le dîner fut froid et solennel, Monsieur se sentait blessé, il se retira en sortant de table fort mécontent et laissant l'Empereur furieux. Il se promenait dans la chambre, au milieu de ses plus familiers, faisant une diatribe sur l'ingratitude des gens, pour lesquels on avait reconquis un royaume au prix de son sang, pendant qu'ils ménageaient le leur; et qui ne savaient pas céder sur une simple question d'étiquette. Quand il se fut calmé, on lui observa que Monsieur était peut-être plus susceptible précisément parce qu'il se trouvait sous le coup de si grandes obligations; que ce n'était d'ailleurs pas une question d'étiquette, mais de sentiment; qu'il croyait le duc de Vicence coupable dans l'affaire d'Ettenheim :

« Je lui ai dit que non.

— Sans doute l'opinion de l'Empereur devrait être

grand poids pour Monsieur, mais le public n'était encore éclairé et on pouvait excuser sa répugnance ongeant que M. le duc d'Enghien était son proche nt. »

'Empereur hâta sa marche :

Son parent... son parent... ses répugnances... » uis, s'arrêtant tout court et regardant ses interlocurs :

Je dîne bien tous les jours avec Owarow! »

ne bombe tombée au milieu d'eux n'aurait pas fait d'effet. L'Empereur reprit sa marche, il y eut un ıent de stupeur, puis il parla d'autre chose. Il venait évéler le motif de sa colère. On comprit l'insise qu'il mettait depuis cinq jours à faire admettre le Caulaincourt par Monsieur.

e général Owarow passait pour avoir étranglé l'em-ur Paul (1) de ses deux énormes pouces, qu'il avait, effet, d'une grosseur remarquable; et Alexandre t choqué de voir nos princes refuser de faire céder s susceptibilités à la politique, quand lui en avait ifié de bien plus poignantes.

n conçoit, du reste, que toute discussion cessa à ujet et Pozzo courut chez Monsieur lui dire qu'il it recevoir le duc de Vicence. Celui-ci n'en abusa il alla une fois chez le lieutenant général et ne s'y enta plus.

ette discussion, que d'amers souvenirs rendirent

L'empereur Paul Ier, père d'Alexandre Ier, régna de 1796 à . Il fut assassiné au palais Michel à Saint-Pétersbourg dans la du 23 mars (12 mars style russe) par une conjuration de cour-s.

toute personnelle à l'empereur Alexandre, l'éloigna des Tuileries et le rapprocha des grandeurs bonapartistes. Déjà, avec un empressement qui partait d'un cœur généreux et d'un esprit faux, il avait couru à la Malmaison (1) porter des paroles affectueuses encore plus que protectrices. Après cette scène du dîner, il alla à Saint-Leu (2) et l'accueil qu'il recevait des gens qu'il détrônait le touchait d'autant plus qu'il le comparait à ce qu'il appelait l'ingratitude des autres.

La visite à Compiègne acheva cette impression, nous y arriverons bientôt.

Monsieur reçut les femmes. Tout ce qui voulut s'y présenta, jusqu'à Mlle Montansier, vieille directrice de théâtre, qui, dans la jeunesse du prince, avait été complaisante pour ses amours. Mais la joie sincère de la plupart d'entre nous couvrait, du reste, ce manque d'étiquette.

Les salons des Tuileries virent réunir les personnes séparées jusque-là par les opinions les plus exagérées. Nous fîmes de grands frais pour les dames de l'Empire. Elles furent blessées de nos avances, dans un lieu où elles étaient accoutumées à régner exclusivement et les traitèrent d'impertinences. Dès qu'elles ne se sentirent plus seules, elles se crurent primées, cette impression était excusable de leur part. De la nôtre pourtant l'intention était bonne; nous étions trop satisfaites pour n'être pas sincèrement bienveillantes. Mais il y a une certaine aisance, un certain

(1) Où se trouvait l'impératrice Joséphine.
(2) Résidence de la reine Hortense.

laisser aller dans les formes des femmes de grande compagnie, qui leur donnent facilement l'air d'être chez elles partout, et d'y faire les honneurs. Les autres classes s'en trouvent souvent choquées, aussi les petitesses et les jalousies bourgeoises se réveillèrent-elles sous les corsages de pierreries.

Monsieur réussit mieux que nous. Il fut charmant pour tout le monde, dit à chacun ce qu'il convenait, tint merveilleusement cette Cour hétéroclite, y parut digne avec bonhomie et enchanta par ses gracieuses façons.

Il y eut une représentation solennelle à l'Opéra, où assistèrent les souverains alliés, ils s'étaient mis tous trois (car l'empereur François était arrivé avant Monsieur) dans une grande loge au fond de la salle. Monsieur occupait celle du Roi, où les armes de France remplaçaient l'aigle si inconvenablement abattue. Il alla faire une visite aux souverains étrangers pendant le premier entr'acte, ils la lui rendirent pendant le second.

Il n'y eut de très remarquable ce soir-là que l'admirable convenance du public, le tact avec lequel il saisit toutes les allusions de la scène, et s'associa à toutes les actions de la salle. Par exemple, lorsque Monsieur alla voir les souverains, tout le monde se leva en gardant le silence. Mais lorsqu'ils lui rendirent sa visite, il y eut des applaudissements à tout rompre, comme pour les remercier de cet hommage à notre Prince. Le Parisien rassemblé a les impressions singulièrement délicates.

Plus on était avant dans les affaires, plus on attendait le Roi avec impatience. Chaque jour les entours du

lieutenant général l'entraînaient de plus en
prendre l'attitude de chef d'un parti; et si l'en
Alexandre n'avait été là pour arrêter cette ter
nous aurions vu tous les propos de Coblentz
action.

Les vieux officiers de l'armée de Condé, les éc
de la Vendée, sortirent de dessous les pavés, pe
qu'ils étaient conquérants et voulant se donne
tude de vainqueurs. Cette prétention était na
Habitués depuis vingt-cinq ans à regarder leu
comme associée à celle des Bourbons, en vo
relever leur trône, ils se persuadèrent avoir tri
D'un autre côté, les serviteurs de l'Empire,
tumés à dominer, s'accommodaient mal de ces
tions intempestives.

Un homme qui avait gagné ses épaulettes e
tant au gain de cent batailles, était révolté
sortir d'un bureau de tabac ou de loterie u
homme ayant épaulettes pareilles et voulant pre
haut du pavé sur lui; entrant de préférence d
Tuileries, naguère exclusivement à lui et aux
et, à son tour, interpellé de : *mon vieux brave*
puissance qui l'habitait.

Il aurait fallu être très habile et très impart
ménager ces transitions, et Monsieur n'était ni
l'autre. Au surplus, il était presque impossible c
faire à des exigences si naturelles et si disparat

CHAPITRE XXIII

Roi part d'Angleterre. — Visite de l'empereur Alexandre à ompiègne — Son mécontentement. — M. de Talleyrand est al reçu. — Costume étranger de Mme la duchesse d'Angoume. — Déclaration de Saint-Ouen. — Son succès — Entrée du oi. — Attitude de la vieille garde. — Maintien des princes. — icore l'Opéra.

Enfin la goutte du Roi lui permit de quitter Hartl. Son voyage à travers l'Angleterre fut accompagné toutes les fêtes imaginables ; le prince Régent le ıt à Londres avec une magnificence extrême. Pozzo envoyé par l'empereur Alexandre pour le complimter, il le trouva à bord du yacht anglais où le Roi cueillit comme un homme auquel il avait les plus ndes obligations. Il l'accompagna jusqu'à Compiègne continuant sa route vint rendre compte de sa mis- à l'Empereur.

Celui-ci partit aussitôt pour faire visite à Louis XVIII, c l'intention de passer vingt-quatre heures à Comgne. Il y fut reçu avec une froide étiquette. Le Roi it recherché, dans sa vaste mémoire, les traditions ce qui se passait dans les entrevues des souverains ıngers avec les rois de France, pour y être fidèle. L'Empereur ne trouvant ni abandon ni cordialité, lieu de rester à causer en famille comme il le

comptait, demanda au bout de peu d'instants
retirer dans ses appartements. On lui en fit tra
trois ou quatre magnifiquement meublés, et f
partie du plain-pied du château. On les lui dés
comme destinés à Monsieur, à M. le duc d'A
lême, à M. le duc de Berry, tous absents. Pu
faisant faire un véritable voyage à travers des cor
et des escaliers dérobés, on s'arrêta à une petite
qui donnait entrée dans un logement fort mo
C'était celui du gouverneur du château, tout à f
dehors des grands appartements. On le lui avai
tiné.

Pozzo, qui suivait son impérial maître, était a
plice, il voyait à chaque tournant de corridor acc
son juste mécontentement. Toutefois, l'Emper
fit aucune réflexion, seulement il dit d'un ton

« Je retournerai ce soir à Paris, que mes vo
soient prêtes en sortant de table. »

Pozzo parvint à amener la conversation sur ce
lier logement et à l'attribuer à l'impotence du

L'Empereur reprit que Mme la duchesse d'A
lême avait assez l'air d'une *House-keeper* pour p
s'en occuper. Cette petite malice, que Pozzo fit
le dérida et il reprit la route du salon un peu
mécontent. Mais le dîner ne répara pas le tort du
ment.

Lorsqu'on avertit le Roi qu'il était servi, il
l'Empereur de donner la main à sa nièce, et pas
vant de ce pas dandinant et si lent que la gout
imposait. Arrivé dans la salle à manger un seul fa
était placé à la table, c'était celui du Roi. Il se fi

vir le premier, tous les honneurs lui furent rendus avec affectation et il ne distingua l'Empereur qu'en le trai-
nt avec une espèce de familiarité, de bonté pater-
:lle. L'empereur Alexandre la qualifia lui-même en
sant qu'il avait l'attitude de Louis XIV recevant à
ersailles Philippe V, s'il avait été expulsé d'Espagne.
A peine le dîner fini, l'Empereur se jeta dans sa voi-
re. Il y était seul avec Pozzo, il garda longtemps le
ence puis parla d'autre chose; puis enfin s'expliqua
'ec amertume sur cette étrange réception. Il n'avait
é aucunement question d'affaires, et pas un mot de
merciement ou de confiance n'était sorti des lèvres
ı Roi ni de celles de Madame. Il n'avait pas même
cueilli une phrase d'obligeance. Aussi, dès lors, les
pports d'affection auxquels il était disposé furent
mpus.

L'Empereur fit, et rendit des visites d'étiquette,
tima des ordres par ses ministres; mais toutes les
arques d'amitié, toutes les formes d'intimité, furent
:clusivement réservées pour la famille Bonaparte.

Cette conduite de l'empereur Alexandre n'a pas peu
ntribué à amener le retour de l'empereur Napoléon
ınnée suivante. Beaucoup de gens crurent, et les
ıparences y autorisaient, qu'Alexandre regrettait ses
uvres et s'était rattaché à la dynastie nouvelle. Il se
aisait à répéter sans cesse que toutes les familles
yales de l'Europe avaient prodigué leur sang pour
ire remonter celle des Bourbons sur trois trônes, sans
ı'aucun d'eux y eût risqué une égratignure.

Cette visite à Compiègne, sur les détails de laquelle
ne puis avoir aucune espèce de doute, prouve à quel

point le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Certainement le roi Louis XVIII avait beaucoup d'esprit, un grand sens, peu de passion, point de timidité, grand plaisir à s'écouter parler et le don des mots heureux. Comment n'a-t-il pas senti tout ce qu'il pouvait tirer de ces avantages, dans sa position, vis-à-vis de l'Empereur? Je ne me charge pas de l'expliquer. Quant à Madame elle n'avait pas assez de distinction dans l'esprit pour comprendre que, dans cette circonstance, la réception la plus affectueuse était la plus digne.

Les entours du Roi se trouvaient presque tous faisant de l'étiquette pour la première fois. Ils avaient un zèle de néophytes et, malgré leurs noms féodaux, toute la morgue et l'insolence de parvenus (1).

L'empereur Alexandre ne fut pas la seule personne revenue mécontente de sa visite à Compiègne. M. de Talleyrand, auquel le Roi devait le trône, fut froidement reçu par lui, tout à fait mal par Madame. Et le Roi évita de lui parler d'affaires avec une telle affectation qu'après un séjour de quelques heures, il repartit, comme un courtisan ayant fait sa cour à Versailles; fort embarrassé de n'avoir, en sa qualité de ministre et de chef de parti, aucune parole à rapporter à ses collègues et à ses associés.

Les maréchaux de l'Empire furent mieux accueillis. Le Roi trouva le moyen de placer à propos quelques

(1) Peut-être aussi se souvenaient-ils de la conduite du gouvernement russe vis-à-vis des émigrés et de l'armée de Condé. Voir : *Souvenirs tirés des papiers du comte A. de La Ferronnays (1777-1814)* par le marquis COSTA DE BEAUREGARD, de l'Académie française. 1 vol. in-8°, 2e édit., 1901, Plon et Cie, éditeurs.

mots par lesquels il montrait savoir les occasions où ils s'étaient particulièrement illustrés. Et indiqua qu'il ne séparait pas ses intérêts de ceux de la France. Ceci était bien, et habile.

Toutes les caresses furent pour quelques vieilles femmes de l'ancienne Cour qui coururent à Compiègne. Malgré leur âge, elles furent effarouchées du costume de Madame, elle était mise à l'anglaise.

La longue séparation entre les îles Britanniques et le Continent avait établi une grande différence dans les vêtements.

Avec beaucoup de peine elles décidèrent Madame à renoncer à ce costume étranger pour le jour de son entrée dans Paris. Elle s'obstina à le garder jusque-là et l'a longtemps conservé lorsqu'elle n'était pas en représentation. C'est encore une de ses fiertés mal entendues. La pauvre princesse a tant de dignité dans le malheur qu'il faut bien lui pardonner quelques erreurs dans la prospérité. Nous fûmes appelées, ma mère et moi, au conseil féminin sur la toilette qu'on lui expédia à Saint-Ouen.

Le Roi y séjourna deux jours. Tous les gens marquants s'y rendirent. Mon père fut du nombre et très bien reçu par le Roi. Madame, malgré l'intime bonté avec laquelle elle l'avait vu traiter par la Reine sa mère, n'eut pas l'air de le reconnaître.

Mon père revint personnellement content de sa visite, mais fâché de la nuée d'intrigants qui s'agitaient autour de cette Cour nouvelle. Les uns établissaient leurs prétentions sur ce qu'ils avaient tout fait; les autres sur ce qu'ils n'avaient rien fait depuis vingt-cinq ans.

Je n'ai aucune notion particulière sur la manière dont s'élabora ce qu'on a appelé la déclaration de Saint-Ouen, si différente de celle d'Hartwell, dont nous avions toujours nié l'authenticité, mais qui n'était que trop réelle. Tout ce que je sais, c'est que M. de Vitrolle la rédigea et qu'elle me combla de satisfaction. Je voyais réaliser ma chimère, mon pays allait jouir d'un gouvernement représentatif vraiment libéral, et la légitimité y posait le sceau de la durée et de la sécurité. Je l'ai dit, j'étais plus libérale que bourbonienne. J'en eus la preuve alors, car, malgré les accès d'enthousiasme épidémiques auxquels je m'étais livrée depuis quelque temps, la déclaration de Saint-Ouen me causa une joie d'un tout autre aloi.

Bien des gens s'agitèrent immédiatement pour faire modifier cette déclaration. Je n'oserais dire aujourd'hui que, pour tous, ce fût dans des idées rétrogrades, il pouvait y avoir de la sagesse à la trouver trop large en ce moment. Peut-être les concessions du pouvoir allaient-elles au delà du besoin actuel du pays. Son éducation constitutionnelle n'était pas encore faite, il était accoutumé à sentir constamment la main du gouvernement qui l'administrait. En lui lâchant trop promptement la bride on pouvait craindre que ce coursier, encore mal dressé, ne s'emportât. L'expérience m'a appris à apprécier les inquiétudes de cette nature; mais à l'époque de la déclaration de Saint-Ouen, j'étais trop jeune pour les concevoir et ma satisfaction était pleine de confiance.

Nous allâmes voir l'entrée du Roi d'une maison dans la rue Saint-Denis. La foule était considérable. La plu-

part des fenêtres étaient ornées de guirlandes, de devises, de fleurs de lis et de drapeaux blancs.

Les étrangers avaient eu la bonne grâce, ainsi que le jour de l'entrée de Monsieur, de consigner leurs troupes aux casernes. La ville était livrée à la garde nationale. Elle commençait dès lors cette honorable carrière de services patriotiques si bien parcourue depuis; elle avait déjà acquis l'estime des Alliés et la confiance de ses concitoyens.

Les yeux étaient reposés par l'absence des uniformes étrangers. Le général Sacken, gouverneur russe de Paris, paraissait seul dans la ville. Il y était assez aimé, et on sentait qu'il veillait au maintien des ordres donnés à ses propres troupes.

Le cortège avait pour escorte la vieille garde impériale. D'autres raconteront les maladresses commises à son égard avant et depuis ce moment, tout ce que je veux dire, c'est que son aspect était imposant mais glaçant. Elle s'avançait au grand pas, silencieuse et morne, pleine du souvenir du passé. Elle arrêtait du regard l'élan des cœurs envers ceux qui arrivaient. Les cris de *Vive le Roi!* se taisaient à son passage, on poussait de loin en loin ceux de *Vive la garde*, *la vieille garde!* mais elle ne les accueillait pas mieux, et semblait les prendre en dérision. A mesure qu'elle défilait, le silence s'accroissait, bientôt on n'entendit plus que le bruit monotone de son pas accéléré, frappant sur le cœur. La consternation gagnait et la tristesse contagieuse de ces vieux guerriers donnait à cette cérémonie l'apparence des funérailles de l'Empereur bien plus que de l'avènement du Roi.

Il était temps que cela finît. Le groupe des princes parut. Son passage avait été mal préparé, cependant il fut reçu assez chaudement mais sans l'enthousiasme qui avait accompagné l'entrée de Monsieur.

Les impressions étaient-elles déjà usées? Était-on mécontent de la courte administration du lieutenant général? ou bien l'aspect de la garde avait-il seul amené ce refroidissement? Je ne sais, mais il était marqué.

Monsieur était à cheval entouré des maréchaux, des officiers généraux de l'Empire, de ceux de la maison du Roi, et de la ligne. Le Roi était dans une calèche, toute ouverte, Madame à ses côtés; sur le devant, M. le prince de Condé et son fils, le duc de Bourbon.

Madame était coiffée de la toque à plume et habillée de la robe lamée d'argent qu'on lui avait expédiées à Saint-Ouen; mais elle avait trouvé moyen de donner à ce costume parisien l'aspect étranger. Le Roi, vêtu d'un habit bleu, uni, avec de très grosses épaulettes, portant le cordon bleu et la plaque du Saint-Esprit. Il avait une belle figure, sans aucune expression quand il voulait être gracieux. Il montrait Madame au peuple avec un geste affecté et théâtral. Elle, ne prenait aucune part à ces démonstrations, restait impassible, et dans son genre faisait la contre-partie de la garde impériale. Toutefois ses yeux rouges donnaient l'idée qu'elle pleurait. On respectait son silencieux chagrin, on s'y associait, et si sa froideur n'avait duré que ce jour-là, nul n'aurait pensé à la lui reprocher.

Le prince de Condé, déjà presque en enfance, et son fils, ne prenaient aucune part apparente à ce qui

se passait, et ne figuraient que comme images dans cette cérémonie. Monsieur, seul, y était tout à fait à son avantage. Il portait une physionomie ouverte, contente, s'identifiait avec la population, saluait amicalement et familièrement comme un homme qui se trouve chez lui et au milieu des siens. Le cortège se terminait par un autre bataillon de la garde qui renouvelait l'impression produite précédemment par ses camarades.

Je dois avouer que, pour moi, la matinée avait été pénible de tout point et que les habitants de la calèche n'avaient pas répondu aux espérances que je m'étais formées. On m'a dit que Madame, en arrivant à Notre-Dame, s'était effondrée sur son prie-Dieu d'une façon si gracieuse, si noble, si touchante; il y avait tant de résignation et de reconnaissance, tout à la fois, dans cette action qu'elle avait fait couler des larmes d'attendrissement de tous les yeux. On m'a dit aussi qu'en débarquant aux Tuileries, elle avait été aussi froide, aussi gauche, aussi maussade qu'elle avait été belle et noble à l'église.

A cette époque Madame, duchesse d'Angoulême, était la seule personne de la famille royale dont le souvenir existât en France.

La jeune génération ignorait ce qui concernait nos princes. Je me rappelle qu'un de mes cousins me demandait ces jours-là si M. le duc d'Angoulême était le fils de Louis XVIII et combien il avait d'enfants. Mais chacun savait que Louis XVI, la Reine, Madame Élisabeth avaient péri sur l'échafaud. Pour tout le monde Madame était l'orpheline du Temple et sur sa tête se

réunissait l'intérêt acquis par de si affreuses catastrophes. Le sang répandu la baptisait fille du pays.

Il avait tant à réparer envers elle! Mais il aurait fallu accueillir ces regrets avec bienveillance; Madame n'a pas su trouver cette nuance, elle les imposait avec hauteur et n'en acceptait les témoignages qu'avec sécheresse. Madame, pleine de vertus, de bonté, princesse française dans le cœur, a trouvé le secret de se faire croire méchante, cruelle et hostile à son pays. Les Français se sont crus détestés par elle et ont fini par la détester à leur tour.

Elle ne le méritait pas et certes on n'y était pas disposé. C'est l'effet d'un fatal malentendu et d'une fausse fierté. Avec un petit grain d'esprit ajouté à sa noble nature, Madame aurait été l'idole du pays et le palladium de sa race.

Peu de jours après son entrée, le Roi alla à l'Opéra. On donnait *Œdipe*. Il recommença ses pantomimes vis-à-vis de Mme la duchesse d'Angoulême, non seulement à l'arrivée, mais encore aux allusions fournies par le rôle d'Antigone. Tout cela avait un air de comédie, et, quoique le public cherchât le spectacle dans la loge plus que sur le théâtre, les démonstrations du Roi n'eurent pas de succès; elles semblaient trop affectées. La princesse ne s'y prêtait que le moins possible. Elle était ce jour-là mieux habillée, et portait de beaux diamants. Elle fit ses révérences avec noblesse et de très bonne grâce, elle paraissait à son aise dans cette grande représentation comme si elle y avait vécu, aussi bien qu'elle y était née. Enfin, sans être ni belle, ni jolie, elle avait très grand air et, c'était une prin-

ue la France n'était pas embarrassée de pré-
à l'Europe. Monsieur partageait son aisance et
ait l'apparence de la joie et de la bonhomie.
ıt tous ces premiers moments il était le plus po-
de ces princes, aux yeux du public. Les per-
initiées aux affaires le voyaient sous un autre

CHAPITRE XXIV

Première réception du Roi et de Madame. — Costume et étiquette de la Cour pendant la Restauration. — Arrivée de M. le duc d'Angoulême et de M. le duc de Berry. — Bal chez sir Charles Stewart. — Le duc de Wellington. — Le grand-duc Constantin. — Dispositions de M. le duc de Berry. — Préventions contre M. de Talleyrand. — Jalousie du comte de Blacas. — Mon père refuse l'ambassade de Vienne. — Sagesse du cardinal Consalvi.

Le Roi reçut les femmes, d'abord celles anciennement présentées, puis nous autres le lendemain. Il me traita avec une bonté particulière, m'appelant sa petite Adèle, me parlant de Bellevue et me disant des douceurs. Il m'a toujours distinguée toutes les fois que je lui ai fait ma cour, quoique j'allasse peu aux Tuileries.

En arrivant chez Madame, sa dame d'honneur, Mme de Sérent, me demanda mon nom. Comme elle était fort sourde elle voulait me le faire répéter, Madame lui dit de son ton bref et sec :

« Mais c'est Adèle. »

Je fus très flattée de cette espèce de reconnaissance, cela n'alla pas plus loin. Elle m'adressa une de ces questions oiseuses à l'usage des princes et qui ne supposait aucun précédent entre nous. Mes rapports avec Madame n'ont jamais été sur un autre pied.

C'est ce même jour, je crois, que la maréchale Ney yant été faire sa cour, Madame l'appela Aglaé. La ıaréchale en fut excessivement choquée. Elle y vit une éminiscence du temps où, sa mère étant femme de hambre de la Reine, elle avait été admise auprès de Iadame. Je suis persuadée, au contraire, que Madame vait eu l'intention de lui témoigner grande politesse, insi qu'à moi lorsqu'elle me désignait sous le nom 'Adèle. Mais le peu d'aménité de son ton, son parler ref, son geste brusque, son regard froid, tout s'op- osait à ce que ses paroles parussent jamais obligeantes. Quelques personnes m'ont dit que dans son intimité es façons maussades disparaissaient, je n'ai jamais eu bonneur d'y être admise.

Ces premières réceptions passées on s'occupa à régler : costume et l'étiquette.

Madame en fit une affaire des plus sérieuses. Cette réoccupation sévère, dans un pareil moment, de la ›ngueur des barbes et de la hauteur des mantilles, me arut une puérilité peu digne de la position.

Il fallait choisir un habit de cour. Madame désirait evenir aux paniers comme à Versailles, la révolte fut ellement générale qu'elle céda. Mais on ajouta au ostume impérial tout le « paraphernalia » *(sic)* de l'an- ien, ce qui faisait une singulière disparate. Ainsi on ttacha à nos coiffures grecques ces ridicules barbes, t on remplaça l'élégant chérusque, qui complétait un êtement copié de Van Dyck, par une lourde mantille et ne espèce de plastron plissé. Dans les commencements Iadame tenait à ce que cela fût strictement observé. Jn modèle déposé chez ses marchandes devait être

exactement suivi ; elle témoignait son mécontenteme
à qui s'en écartait. Depuis, Mme la duchesse de Ber
s'étant affranchie de cette servitude, on avait suivi s
exemple. Les barbes devenues très larges avaient p
l'apparence d'un voile et n'étaient pas sans grâce,
mantille en revanche était arrivée à un degré d'e
guïté qui n'écrasait plus la toilette.

Ce point fixé il restait à établir l'étiquette du local
ceci était de la compétence du Roi. C'est avec l'ass
tance du duc de Duras, principalement, que ce trav
fut accompli, et qu'on établit les honneurs de la sa
du Trône pour remplacer les honneurs du Louv
M. de Duras, plus *duc* que feu M. de Saint-Simo
tenait excessivement à ce que les distinctions attaché
à ce titre fussent établies de la façon la plus marqué
et il inventa ce moyen. Monsieur et Madame le désa
prouvèrent hautement, et la séparation entre les dam
ne fut jamais établie chez eux.

La nouvelle étiquette charma les duchesses,
excita la colère des autres; surtout des vieilles dam
de l'ancienne Cour. Il faut convenir que les préca
tions avaient été toutes prises pour rendre la distin
tion aussi choquante que possible pour celles qui
attachaient quelque importance. On arrivait par
salle des Maréchaux, qui alors servait de salle d
gardes, et donnait sur l'escalier, on traversait le sal
bleu à peine éclairé. Nous autres, restions dans
salon de la Paix, qui ne l'était guère davantage. L
duchesses, continuant leur route, entraient dans
salle du Trône, qui, seule, était éclatante de lumière
Un des battants de la porte qui y donnait accès rest

'ert, un huissier s'y tenait pour refuser passage à qui
vait pas droit. Il fallait voir la figure des anciennes
nes de la Cour toutes les fois qu'une de ces heureuses
jour traversait le salon de la Paix et leur passait sur
orps. C'était une fureur constamment renouvelée et
texte journellement exploité en paroles qui m'ont
vent divertie.

.es pauvres duchesses étaient en butte à bien des
casmes, je laisse à penser comme on arrangeait celles
l'Empire.

.e moment où la porte se fermait annonçait l'entrée
Roi dans la salle du Trône. Il en faisait le tour en
lressant aux duchesses, aux personnes titrées, ainsi
: cela se disait exclusivement d'elles. Ensuite il se
çait devant la cheminée, avec son service autour de
tantôt assis, tantôt debout, selon que la goutte le
dait plus ou moins impotent. La porte se rouvrait
nous entrions en procession, tournant tout court à
ite, longeant le trône et arrivant devant lui où nous
is arrêtions pour faire une grande révérence.

Lorsqu'il ne nous adressait pas la parole, ce qui arri-
t à neuf femmes sur dix, on continuait le défilé et on
tait par la porte donnant dans le salon qui précède
galerie de Diane, et qui se désignait comme cabinet
conseil. Lorsque le Roi nous parlait, cela n'allait
ère au delà de deux ou trois phrases pour les mieux
itées, il terminait l'audience par une petite inclina-
n de tête à laquelle nous répondions par une seconde
nde révérence et nous suivions la route tracée par
s devancières.

A travers la galerie de Diane, et en descendant l'es-

calier, nous arrivions chez Madame. Comme elle parlait beaucoup plus longuement que le Roi et à tout le monde, il y avait encombrement à sa porte. On finissait cependant avec un peu d'intelligence, et beaucoup de coups de coude, par entrer dans son salon. Elle était debout, placée presque à la hauteur des portes, sa dame d'honneur près d'elle, le reste de son service au fond de la chambre.

Elle seule, quoique très parée, était sans manteau de cour. Au bout de très peu de temps elle reconnaissait tout le monde sans aucune assistance de la dame d'honneur. On s'arrêtait devant elle, elle disait à chacun ce qui convenait. Le ton seul manquait aux paroles, avec un peu plus d'aménité elle aurait très bien tenu sa Cour. Lorsque le petit signe de tête annonçait que la conversation beaucoup plus inégalement prolongée que par le Roi, était finie, on faisait la révérence et on passait chez M. le duc d'Angoulême.

On tombait sur lui toujours à l'improviste. Dans son disgracieux embarras, il ne savait pas rester à une place fixe. La gaucherie de ses paroles répondait à celle de sa personne, il faisait souffrir ceux qui s'intéressaient à la famille, et pourtant, si ce prince avait succédé directement à son oncle, il est bien probable que la Restauration aurait duré paisiblement. J'aurai souvent occasion de parler de lui.

A la sortie de chez M. le duc d'Angoulême nous nous trouvions dans le vestibule du pavillon de Flore, c'est-à-dire dans la rue, car, alors, il était pavé, et tout ouvert, sans portes ni fenêtres, aux intempéries de la saison. On ne permettait pas le passage par les

appartements. Il nous restait le choix de traverser les souterrains des cuisines et les galeries ouvertes, ou de reprendre nos voitures pour gagner le pavillon de Marsan. Dans le premier cas il fallait faire le trajet sans châle ni pelisse, l'étiquette n'en admettait pas dans le château. Dans le second il nous fallait aller chercher nos gens jusque dans la place, on ne les laissait pas arriver plus près.

Les courtisans chargés de régler ces formes n'avaient en rien pensé au confort des personnes appelées à en user.

Arrivées au pavillon de Marsan on montait chez Monsieur toujours parfaitement gracieux, obligeant, et ayant l'art de paraître tenir sa Cour pour son plaisir et en s'y amusant. Puis on redescendait au rez-de-chaussée où M. le duc de Berry, sans grâce, sans dignité, mais avec une spirituelle bonhomie, recevait avec aisance. Au reste, je ne puis bien juger de sa manière de prince, car il a toujours eu avec moi des habitudes de familiarité. Son père et lui avaient rapporté d'Angleterre l'usage du *shake-hand*. M. le duc de Berry l'avait conservé pour les anciennes connaissances, et je crois que Monsieur n'y a renoncé, tout à fait, qu'en montant sur le trône. Mais passé les premiers jours, il ne m'honorait plus de cette distinction, devenue rare.

A coup sûr cette réception était mal arrangée car on n'en sortait jamais qu'ennuyée, fatiguée, mécontente. J'étais des bien traitées et pourtant je n'y allais qu'en rechignant, le plus rarement qu'il m'était possible. C'était une véritable corvée, il fallait changer l'heure

de son dîner, s'enharnacher d'une toilette incommode et qu'on ne pouvait produire ailleurs, être aux Tuileries à sept heures, y attendre une heure à voir passer les duchesses, comme nous disions, se heurter à la porte de Madame, s'enrhumer dans les corridors extérieurs, malgré la précaution que nous prenions de nous envelopper la tête et les épaules dans notre bas de robe, ce qui nous faisait des figures incroyables, et enfin éprouver au pavillon de Marsan les mêmes difficultés à retrouver nos gens. Pour peu qu'ils ne fussent pas très intelligents on les perdait souvent dans ces pérégrinations. Et comme les hommes étaient complètement exclus des réceptions, on voyait de pauvres femmes parées, courant après leur voiture jusqu'au milieu de la place. Il faut ajouter à tous ces désagréments celui d'être trois heures sur nos jambes. C'est à ce prix que nous achetions l'honneur d'être dix secondes devant le Roi, une minute devant Madame et à peu près autant chez les princes. La proportion n'y était pas.

Les personnes chargées des cérémonies de Cour devraient mettre quelque soin à les rendre commodes; la Restauration et ses serviteurs ne s'en sont jamais occupés. On a voulu renouveler les anciennes traditions, sans penser au changement de local et à celui des usages.

Par exemple, une femme à Versailles était toujours suivie de deux laquais, souvent de trois, et d'une chaise à porteurs qui la menait jusque dans les antichambres. Certainement les difficultés de communication n'étaient pas les mêmes pour elle avec de pareilles habitudes. Nos mères ne manquaient jamais de nous

le rappeler, après avoir fait une diatribe sur la façon dont les duchesses leur passaient sur le corps, ainsi qu'elles s'exprimaient. Elles ne pouvaient s'y résigner; elles nous racontaient qu'à Versailles on ne s'apercevait jamais des privilèges des titrées. Les duchesses n'avaient d'autre prérogative que de pouvoir s'asseoir au dîner du Roi, ce qui leur arrivait rarement, parce qu'il fallait, pour lors, assister à tout le repas et qu'il était plus commode de ne faire que passer.

A la vérité elles étaient assises au grand couvert, mais les dames non titrées n'y allaient pas, de sorte que la différence du traitement n'était jamais marquée. Ces dames oubliaient dans leur humeur que les voitures des duchesses entraient dans une cour réservée, que leurs chaises à porteurs suivies de trois laquais, au lieu de deux, et couvertes d'un velours rouge, entraient dans la seconde antichambre, et autres prérogatives de cette importance qui ressemblaient fort à celle d'attendre l'arrivée du Roi dans la salle de réception, mais que l'habitude rendait moins désagréables à nos mères.

La seule chose que j'aie jamais enviée aux dames de la salle du Trône était l'avantage d'expédier plus promptement l'ennuyeuse corvée de ces réceptions. Elles avaient lieu pour le Roi toutes les semaines, les princes ne recevaient qu'une fois par mois.

Je reviens en 1814. Sir Charles Stewart, frère de lord Castlereagh (1), et commissaire anglais près

(1) Ministre des affaires étrangères. Il en sera longuement parlé plus loin lors de l'ambassade du marquis d'Osmond à Londres.

l'armée des Alliés, donna un magnifique bal. Les souverains y assistèrent. L'Empereur et le roi de Prusse y dansèrent plusieurs polonaises, si cela se peut appeler danser.

On tient une femme par la main et on se promène au pas cadencé quelques instants avec elle. Puis on en change. Ordinairement ce sont les femmes, je crois, qui abandonnent les cavaliers; mais ici c'étaient les princes qui prenaient l'initiative pour pouvoir faire politesse à plus de monde. Pendant la promenade ils parlaient constamment à leur dame; et, comme l'empereur Alexandre était fort grand et très sourd, quand la femme était petite il se tenait courbé, ce qui était plus obligeant que gracieux.

C'est au milieu de ce bal que parut pour la première fois à Paris le duc de Wellington. Je le vois encore y entrer, ses deux nièces, lady Burgersh et miss Pole, pendues à ses bras. Il n'y eut plus d'yeux que pour lui, et, dans ce bal, pavé de grandeurs, toutes s'éclipsèrent pour faire place à la gloire militaire. Celle du duc de Wellington était brillante, pure et accrue de tout l'intérêt qu'on portait depuis longtemps à la cause de la nation espagnole.

Ce fut à ce même bal que le grand-duc Constantin (1), après le départ de l'empereur Alexandre, demanda une valse. Il commençait à la danser, lorsque sir Charles Stewart fit taire l'orchestre et lui demanda de jouer une anglaise désirée par lady Burgersh aux pieds de laquelle il était enchaîné.

(1) Frère de l'empereur Alexandre. Il renonça à ses droits au trône en faveur de son plus jeune frère Nicolas et mourut en 1831.

Le chef d'orchestre hésita, regarda le grand-duc et continua la valse.

« Qui a osé insister pour faire jouer cette valse, demanda sir Charles.

— C'est moi, répondit le grand-duc.

— Je commande seul chez moi, monseigneur. Jouez l'anglaise. »

Le grand-duc se retira fort courroucé et fut suivi de tous les Russes.

Cela fit grand bruit et il fallut que les autorités s'en mêlassent pour raccommoder cette sottise. C'est, je crois, le début des impertinences dont sir Charles a semé le monde sous le nom de lord Stewart et qu'il continue sous celui de marquis de Londonderry.

Les deux princes, neveux du Roi, étaient arrivés successivement à Paris au milieu de tant d'événements sans que cela fît grand effet. M. le duc de Berry avait alors le désir de vivre sociablement. Il fit quelques visites et vint chez moi. Je lui arrangeai plusieurs soirées avec de la musique, il s'y amusait de très bonne grâce et montrait naïvement et spirituellement sa joie de la situation où il se trouvait replacé.

Toutefois, le manque de convenance, inhérent à sa nature, se faisait sentir de temps en temps. Je me rappelle lui avoir parlé une fois pour Arthur de la Bourdonnais, jeune et bon officier qui avait servi sous l'Empereur, et qui souhaitait lui être attaché; il m'écoutait avec intérêt et bienveillance, puis tout à coup élevant la voix :

« Est-il gentilhomme?

— Certainement, monseigneur.

— En ce cas je n'en veux pas, je déteste les gentilshommes. »

Il faut convenir que c'était une bizarre assertion au milieu d'un salon rempli de la noblesse de France, et, en outre, cela n'était pas vrai. Il s'était dit, avec son bon esprit, qu'il ne fallait pas être exclusif et qu'il était appelé à être le prince populaire de sa famille. Et, avec son irréflexion habituelle, il avait ainsi choisi le terrain d'une profession de foi, mal rédigée en tous lieux. Je le connaissais assez pour ne pas répliquer, il aurait amplifié sur le texte si je l'avais relevé.

M. le prince de Condé ouvrit sa maison, on s'y rendit avec empressement. Ce vieux guerrier parlait à toutes les imaginations. Il avait perdu la mémoire et faisait sans cesse des erreurs, quelquefois assez plaisantes, et dont la malignité des spectateurs tirait parti. On a dit dans le temps qu'il y avait intention de sa part, mais je ne le crois pas. M. le duc de Bourbon aurait fait les honneurs du palais s'il avait su s'y prendre, mais il y avait apporté toute sa timide gaucherie d'émigration. Il présentait alors Mme de Reuilly comme sa fille et réclamait de toutes les femmes qu'il connaissait leurs bontés pour elle. C'était sa phrase banale et que je lui ai entendue répéter à vingt personnes dans la même soirée. On était au reste fort disposé à les accorder, ces bontés, car Mme de Reuilly était parfaitement aimable et elle avait le maintien, les formes et la conduite d'une femme de la meilleure compagnie.

Nous nous aperçûmes promptement que les grands services rendus par M. de Talleyrand offusquaient

M. de Blacas. Lui seul gouvernait le Roi et il ne voulait admettre aucun partage à cet empire. Les préventions de la famille royale, peut-être justifiées par la conduite précédente du prince de Talleyrand, mais que les événements récents auraient dû effacer, ne servaient que trop bien les vues du favori. Tout le monde vit bientôt ce que M. de Talleyrand lui-même avait reconnu dès sa visite à Compiègne. Des obligations, trop publiques pour être niées, gênaient le Roi, et il n'avait de crédit et de force à espérer qu'en les puisant au dehors des Tuileries. Il ne chercha pas à se faire l'homme de la France, car, elle aussi, avait de trop grandes préventions contre lui, mais il essaya de se rendre indispensablement nécessaire par son influence sur les étrangers.

Dans son désir de s'émanciper du contrôle de M. de Talleyrand, M. de Blacas aurait voulu se faire une clientèle des gens un peu distingués du pays. Plus modéré, moins exclusif que les autres émigrés rentrés avec le Roi, loin de faire à mon père un tort de n'avoir pas adopté les passions de l'émigration, il sentait tout le prix d'un royaliste dévoué, sage, connaissant et jugeant sainement l'état des esprits en France où il était revenu depuis dix ans. Il aurait fort voulu l'attacher à sa fortune, mais mon père, incapable d'entrer dans aucune cabale, était sincèrement rallié à M. de Talleyrand depuis sa conduite à l'entrée des Alliés, et reçut froidement les avances de M. de Blacas.

C'était pendant le temps de ces caresses ostensibles du favori que chaque jour on m'annonçait la nomination de mon père à quelque ministère, je ne m'en inquiétais

guère, persuadée qu'aucune place ne le ferait consentir à perdre sa liberté. Je ne puis dire l'étonnement que j'éprouvai lorsqu'un jour il vint nous dire qu'on lui proposait l'ambassade de Vienne et qu'il nous fit valoir beaucoup de raisons pour l'accepter. Cependant il nous trouva si récalcitrantes, ma mère et moi, qu'il se rabattit à nous dire que la seule ambassade qu'il ne refuserait pas était celle de Londres.

Du moment qu'il fut constaté pour moi qu'il y avait une place qu'il ne refuserait pas, je compris qu'il les accepterait toutes, que peut-être même il finirait par les solliciter. Je dis à ma mère que nous ne devions plus chercher à exercer une influence qui ne ferait que gêner mon père; elle fut d'autant plus facile à persuader qu'elle-même n'avait pas de répugnance pour une grande ambassade.

Le cardinal Consalvi ne laissa pas d'exercer quelque influence sur la décision de mon père, il avait une haute estime pour ses talents, sa probité, sa sagacité, et il désirait vivement lui voir prendre de l'influence. Leurs âges étaient semblables, le cardinal n'admettait pas que ce fût celui où l'ambition se devait arrêter; et lui-même fournissait la preuve de l'utilité qu'une saine judiciaire pouvait exercer; car, dans ces premiers moments, il arrêta toutes les extravagances longuement méditées par le clergé resté à l'étranger. Il venait fréquemment chez moi sans y être constamment établi comme à son dernier séjour, les affaires le réclamaient.

Je n'ai rien à rabattre de l'opinion que je m'étais formée de sa capacité et de sa sagesse. Quelque temps après il se rendit à Londres, pendant le séjour que les

verains alliés faisaient dans cette capitale. Et, grâce
'esprit de convenance qui dirigeait ses actions, il
ssit à y conserver toute la dignité de sa position et
son caractère, sans choquer les habitudes du pays
le peuple conservait encore des préventions extrê-
ment hostiles au papisme.

CHAPITRE XXV

Séance royale. Nomination de pairs. — Mon père accepte l'ambassade de Turin. — Motifs qui le décident. — Mme et Mlle de Staël. — M. de La Bédoyère. — Maladie de Monsieur. — Le chevalier de Puységur. — Le pavillon de Marsan. — Maintien des femmes anglaises. — La comtesse de Nesselrode. — La princesse Wolkonski. — Mon frère obtient un grade. — La comtesse de Chatenay.

Après avoir livré au public la déclaration de Saint-Ouen il s'agissait de formuler une charte ; mais, soit que les réflexions fussent venues, soit qu'on eût adopté celles qui avaient été suggérées, on commençait à trouver les concessions bien larges.

M. de Talleyrand, dans son discours au Roi, avait dit élégamment que les barrières étaient des appuis; la Cour craignait qu'elles ne fussent des obstacles. En supposant qu'il fût sage de ne pas inonder de trop de liberté un pays tenu depuis longtemps sous une sévère contrainte, c'était en tout cas une grande faute de nommer, pour rédiger la charte, trois hommes qui professaient hautement leur répugnance pour un gouvernement représentatif : le chancelier Dambray, M. Ferrand et l'abbé de Montesquiou (1).

(1) Le vicomte Dambray, ancien avocat général au parlement de

Ils se sont vantés alors, et ont avoué depuis, qu'elle était, à leurs yeux, qu'un moyen transitoire pour ·river à l'ancien régime, ou plutôt à la monarchie ›solue. Car les institutions créées par le temps, les ›ages et les mœurs, qui formaient des obstacles insur-ontables à l'arbitraire, avaient été emportées dans la urmente révolutionnaire. Quoi qu'il en soit de leurs tentions, la France prit leur œuvre au sérieux, et le l'a bien prouvé!

Malgré mon peu de goût pour les cérémonies, je ›ulus assister à la séance royale où la charte fut pro-ulguée. Mon libéralisme fut courroucé de la manière ›nt on avait atténué les engagements de Saint-Ouen. a charte me sembla une mystification. Cette impres-on fut bien loin d'être générale, chacun n'était occupé ı'à y chercher l'article qu'il pouvait utiliser à son ·ofit. Je fus peu édifiée de mes compatriotes à cette :casion. Le Roi fut reçu à merveille. La cérémonie ait belle, mais elle manquait de ce sérieux et de ce cueillement religieux avec lesquels un grand peuple ırait dû recevoir les tables de la loi. On était princi-ılement occupé des nouveaux costumes, des nouvelles

ıris. Président de la chambre des Pairs à la Restauration (1760-›29).

Le comte Ferrand, ancien conseiller au parlement de Paris. nigré rentré en 1800. Nommé par Louis XVIII directeur général s postes. Pair de France. Membre de l'Académie française (1751-›25).

L'abbé de Montesquiou-Fezensac. Député du clergé aux États néraux de 1789. Émigra après le 10 août. A la Restauration .nistre de l'intérieur, Pair de France. Membre de l'Académie ınçaise. Louis XVIII le créa duc. Il a quitté la chambre des pairs rs de la révolution de 1830. (1756-1832.)

figures et des anciens usages redevenus nouveaux par une longue désuétude.

Lorsque le Roi termina son discours, bien fait et prononcé d'une voix imposante, par les mots de « Mon chancelier vous dira le reste », un sourire presque bruyant circula dans toute la salle. Après la lecture de la charte, M. Dambray fit celle de la liste des pairs, il commença par les ducs et pairs de l'ancien, puis du nouveau régime. Arrivant aux pairs sénateurs, il lut entre autres les noms de « M. le comte Cornet, M. le comte Cornudet » avec un ton si parfaitement dénigrant et impertinent, que j'en fus scandalisée et ne pus m'empêcher de dire à mes voisins :

« Voilà une singulière façon de se faire des partisans ! Ces gens auxquels on accorde une grâce considérable sont, par ce ton seul, dégagés de la reconnaissance. »

On ne fit que six nouveaux pairs, au nombre desquels se trouvait le comte Charles de Damas, déjà nommé commandant d'une des compagnies rouges de la maison du Roi. Aussi, quelques jours après, la comtesse Charles de Damas, qui a été depuis dans l'opposition ultra la plus forcenée, me disait-elle :

« Je vois des gens qui trouvent à redire à ce qui se passe ; quant à moi, comme je suis convaincue que le Roi a beaucoup plus d'esprit et de jugement que moi et qu'il est mieux placé pour voir ce qui est bien, dès qu'il a énoncé une volonté, je l'adopte sans un instant d'hésitation. »

Je me suis rappelé cette phrase parce que je me suis donné le plaisir de la lui rétorquer textuellement en

5, lorsqu'elle était si furieuse qu'on ne fît pas périr
: les bonapartistes sur le seul cri de haro.
a charte promulguée, les souverains étrangers par-
nt.
.vant l'arrivée du Roi, Monsieur avait, en sa qua-
de lieutenant général du royaume, envoyé dans les
rinces des commissaires chargés de pouvoirs fort
ortants. Ils devaient se faire rendre compte par les
rités, examiner l'état du pays, en juger l'esprit, et
quer les mesures propres à le calmer. Cette com-
sion aurait pu être utile; mon père fut désigné pour
aire partie. Par une erreur typographique le nom
on frère, le vicomte d'Osmond, fut porté sur la liste
Moniteur; et mon père mit d'autant plus de zèle à
aire maintenir que les collègues désignés en même
ps, se composant pour la plupart des .entours
édiats de Monsieur, lui indiquaient que la besogne
it mal et légèrement faite. Tout modeste qu'il était,
t assez blessé de voir qu'on avait eu l'idée de le
er sur une pareille liste.
. de Talleyrand lui expliqua que lorsque son nom
ait été porté il comptait qu'elle serait tout autre-
t composée et de gens auxquels il serait possible
onfier des pouvoirs larges et véritables. Depuis les
x faits par Monsieur on n'avait, au contraire, été
pé qu'à les limiter.
ans toutes les occasions M. de Talleyrand a été on
aurait mieux pour mon père. Leur connaissance
it de leur première jeunesse; et, quoiqu'ils eussent
i une route bien différente, et que leurs rapports
ent été interrompus pendant vingt-cinq ans, cepen-

dant, il a toujours fait grand état de la capacité et de la loyauté de mon excellent père.

Mes prévisions sur le changement survenu dans ses dispositions furent bientôt justifiées; car après avoir refusé d'aller à Vienne, il accepta l'ambassade de Turin. Malgré sa haute raison et son jugement supérieur, au milieu de cette curée de places, il n'avait pu s'empêcher de retrouver quelques velléités d'ambition.

M. de Talleyrand lui montra Turin comme menant promptement à Londres, attendu que M. de la Châtre était incapable de s'y maintenir. Et, ce qui eut encore plus d'influence, il ajouta que Turin, étant regardé comme ambassade de famille, assurait de droit le cordon bleu (1). Or, mon père a toujours désiré cette décoration par-dessus toute chose, tant les idées conçues au début de la vie laissent de fortes traces dans les esprits les plus distingués! Être chevalier de l'ordre lui semblait la plus belle chose du monde. Indubitablement si M. de Talleyrand avait été ministre, à la première promotion il y aurait été compris.

Il faut que je raconte encore un trait qui confirme combien les impressions de jeunesse restent gravées dans l'esprit. Mon père avait été nommé commissaire français pour régler les limites après le traité de paix. Cette besogne était peu agréable, il le sentait vivement. Ses collègues, le prince Rozamowski, le comte Wittgenstein y mettaient des formes charmantes; le baron

(1) Chevalier du Saint-Esprit. Ordre de chevalerie créé par Henri III, supprimé en 1791, rétabli par Louis XVIII. C'était la première et la plus haute des décorations de l'ancienne monarchie. Il n'y a plus eu de promotion après 1830.

de Humboldt et sir Charles Stewart déguisaient leurs exigences en phrases polies. Mais le fond de ces transactions roulait sur le droit du plus fort, ce qui est toujours un terrain très pénible pour le plus faible.

Mon père s'en tira aussi bien que les circonstances le permettaient. Le Roi le vit plusieurs fois et lui témoigna sa satifaction.

Lorsqu'il fut question de l'ambassade de Turin, cela n'alla pas tout droit. Ma mère était furieuse, moi très désolée, mon frère contrarié, enfin mon père se décida à céder à nos vœux. Il alla chez le Roi et lui représenta qu'ayant refusé l'ambassade de Vienne il serait trop inconséquent d'accepter celle de Turin.

Le Roi lui répondit que cela était bien différent; qu'il comprenait sa résistance pour Vienne, mais que le roi de Sardaigne était son beau-frère. Et ce singulier argument parut concluant à mon père. Le Roi, qui tenait à le décider, lui ayant dit qu'il était disposé à lui accorder ce qui pouvait lui être agréable comme grâce et marque de contentement et de satisfaction, mon père inventa de lui demander l'entrée du cabinet, ce qui veut dire la permission de lui faire sa cour les jours de réception dans une salle plutôt que dans une autre.

C'est nanti de ces deux résultats d'une longue conférence que mon père revint très enchanté, nous dire qu'il n'avait pu résister plus longtemps aux ordres du Roi. Ce n'est que plus tard, et après qu'il eut accepté, que M. de Talleyrand prit des engagements pour Londres et le cordon bleu.

Je ne puis assez répéter que mon père est l'homme du sens le plus droit et de l'esprit le moins susceptible de

petitesse que j aie jamais rencontré, et pourtant il céda là à des séductions qui n'auraient exercé aucune i fluence sur lui s'il avait eu vingt-cinq ans de moin Quant à moi je marchais d'étonnement en étonneme sans faire de progrès dans l'art du courtisan.

Cette nomination nous ramena de la campagne, c nous avions été nous reposer d'un hiver et d'un pri temps si agités. Ma mère avait fait une chute qui l'er pêchait de remuer, de sorte que tous les embarras d préparatifs de départ tombèrent sur moi. Ces soi matériels, joints au chagrin de quitter mes amis et m habitudes, m'absorbèrent tellement que je ne m'o cupai guère des affaires publiques et qu'elles se pr sentent moins nettement à ma mémoire. Mais retrouve encore quelques faits particuliers dans m souvenirs.

Mme de Staël arriva peu après le Roi. Son bonhe de se retrouver à Paris était encore accru par la jo qu'elle éprouvait à se parer de la jeune beauté de charmante fille.

Malgré des cheveux d'une couleur un peu hasard et quelques taches de rousseur, Albertine de Sta était une des plus ravissantes personnes que j'a jamais rencontrées, et sa figure avait quelque cho d'angélique, de pur et d'idéal que je n'ai vu qu'à ell Sa mère en était heureuse et fière, elle pensait à marier, les prétendants ne tardèrent pas à se pr senter.

Mme de Staël avait coutume de dire depuis s enfance qu'elle saurait bien forcer sa fille à fai un mariage d'inclination; et je crois bien qu'elle

employé l'empire qu'elle avait sur elle à diriger son choix sur un duc et pair, riche et grand seigneur. C'est encore par des qualités plus personnelles que le duc de Broglie a justifié la préférence qui lui fut accordée; au reste, j'anticipe sur les événements, car ce mariage n'eut lieu que l'année suivante.

La haine qu'elle portait à Bonaparte avait rendu Mme de Staël très royaliste, elle s'émerveillait elle-même de n'être pas dans l'opposition. Toutefois, la supériorité de son esprit ne lui permettait pas de tomber dans notre absurbe intolérance. Je la voyais souvent. Chez moi, je lui entendais tenir un langage selon mon cœur; mais chez elle, j'étais souvent scandalisée des propos de son cercle. Elle admettait toutes les opinions et tous les langages, quitte à se battre à outrance pour la cause qu'elle soutenait. Mais elle finissait toujours par une passe à armes courtoises, ne voulant priver son salon d'aucun des tenants de ce genre d'escrime qui pouvait y apporter de la variété.

Elle aimait toutes les notabilités, celles de l'esprit, celles du rang, celles même fondées sur la violence des opinions. Pour des gens qui, comme moi, vivaient dans les idées rétrécies de l'esprit de parti, cela paraissait très choquant; et je suis souvent sortie de son salon indignée des discours qu'on y tenait et disant, suivant notre expression de coterie, que c'était par trop fort.

Nous allâmes lui dire adieu peu de jours avant de partir pour Turin. Un jeune homme appuyé sur son fauteuil tonnait d'une façon si hostile contre le gouvernement royal, se montrait si passionnément bonapar-

tiste que Mme de Staël, après avoir vainement tâché de ramener sa haineuse éloquence au ton de la plaisanterie, fut obligée, malgré sa tolérance habituelle, de lui imposer silence. C'était l'infortuné La Bédoyère. S'il avait continué à tenir la conduite qu'indiquaient ses propos, il n'y aurait pas de reproches à lui faire. Mais peu de semaines après, vaincu par les sollicitations de la famille de sa femme, il consentit à se laisser nommer colonel au service de Louis XVIII, et l'année n'était pas révolue qu'il avait payé à la plaine de Grenelle le prix sanglant de la plus coupable trahison.

Monsieur tomba dangereusement malade et son état causa l'inquiétude la plus vive à tout ce qui s'appelait royaliste; je la partageai très sincèrement. Il fut rendu à nos vœux; hélas! ce n'était ni pour son bonheur, ni pour le nôtre! Il passa le temps de sa convalescence à Saint-Cloud. Nous y allâmes de Châtenay lui faire notre cour, il fut très gracieux et très causant; il nous montrait les élégances de Saint-Cloud avec grande satisfaction. Il disait en riant qu'on ne pouvait pas accuser Bonaparte d'avoir laissé détériorer le mobilier. La longue privation de ces magnificences royales les lui faisait apprécier davantage.

Je rencontrai à Saint-Cloud le chevalier de Puységur. Je l'avais laissé à Londres quelques années avant le plus aimable, le plus agréable et le plus sociable des hommes. Nous étions fort liés, je me faisais grande joie de le voir. Je retrouvai un personnage froid, guindé, désobligeant, silencieux, enfin une telle métamorphose que je n'y comprenais plus

en. Je me retirai, embarrassée d'empressements qui 'avaient obtenu aucun retour.

J'appris quelques jours après qu'en outre de l'anglo-anie, qui lui avait fait prendre en dégoût tout ce qui :ait français, il était dominé par le chagrin de montrer ne figure vieillie. Il avait perdu toutes ses dents et isque-là il avait vainement tenté d'y suppléer. Un ivrier plus adroit lui rendit par la suite un peu plus de ociabilité; mais il ne reprit pas la grâce de son esprit, : resta maussade et grognon. Il ne vint pas chez moi, ais je le voyais souvent chez mon oncle Édouard 'illon.

Un jour où lord Westmeath, qui s'occupait d'agri-ilture, avait été le matin à Saint-Germain, il nous emanda comment on nourrissait le bétail aux envi-ns de Paris. Il trouvait faible la proportion des pâtu-ges. Nous nous mettions en devoir de lui expliquer ie sur d'autres routes il en trouverait davantage, ais le chevalier nous arrêta tout court :

« Vous avez raison, mylord, il n'y a pas de pâtu-iges, les horribles vaches mangent des chardons dans s fossés; et d'ailleurs on ne saurait découvrir les rairies en France parce que l'herbe n'y est pas verte.

— Comment, l'herbe n'est pas verte, et de quelle ouleur est-elle?

— Elle est brune.

— Quand elle est brûlée du soleil.

— Non, toujours. »

Je ne pus m'empêcher de rire et de dire :

« Voilà un singulier renseignement donné à un tranger par un Français. »

Le chevalier reprit aigrement :

« Je ne suis pas Français, madame, je suis du pavillon de Marsan. »

Hélas! il disait vrai, et dans cette boutade humoriste se trouve le texte de toute la conduite de la Restauration, de toutes ses fautes, de tous ses malheurs.

Le chevalier de Puységur est l'homme que j'ai vu le plus complètement affecté du regret d'avoir perdu les avantages d'une très agréable figure. On accuse les femmes de cette petitesse; mais aucune, que je sache, ne l'a portée à ce point. Il était devenu complètement insupportable; et les jeunes gens qui avaient entendu vanter ses bonnes façons, son esprit et sa grâce en recherchaient vainement quelque trace. Son âpreté était devenue extrême, il aurait voulu accaparer toutes les faveurs, et il faut savoir gré à Monsieur d'avoir supporté ses exigences en souvenir d'un ancien et, je crois, sincère dévouement.

Bien des années plus tard, et au delà de l'époque où je compte arrêter ces écrits (1), en avril 1832, pendant le plus fort de la désastreuse épidémie du choléra, j'arrivai un matin chez la duchesse de Laval; le duc de Luxembourg son frère et le duc de Duras s'y trouvaient. Je venais de recueillir de la bouche du baron Pasquier, qui y avait assisté, le récit de la mort de M. Cuvier tombé victime du fléau qui décimait la capitale. Il avait témoigné à cet instant suprême de toute la hauteur de son immense distinction intellec-

(1) Après avoir, en effet, arrêté ces récits à la révolution de 1830, Mme la comtesse de Boigne les a repris et continués, par fragments détachés, jusqu'à la chute de la monarchie de Juillet inclusivement.

tuelle, et d'une force d'âme conservée jusqu'au dernier soupir sans exclure la sensibilité. Mon narrateur était profondément ému et m'avait fait partager son impression.

J'arrivai chez la duchesse toute pleine de mon sujet et je répétai les détails que je venais d'apprendre. Les deux ducs écoutaient négligemment. Enfin M. de Luxembourg se penchant vers M. de Duras lui demanda à demi-voix :

« Qu'est-ce que c'est que ce M. Cuvier?

— C'est un de ces *monsieur* du jardin du Roi », reprit l'autre.

L'illustre Cuvier est un des *monsieur* du jardin du Roi! Je demeurai confondue. Hélas! hélas! me disais-je, que de pareils propos dans la bouche des capitaines des gardes, des gentilshommes de la chambre, des intimes du roi de France expliquent tristement le voyage de Cherbourg! L'Europe nous enviait la gloire de posséder Cuvier, et la Cour des Tuileries ignorait jusqu'à son existence. Les deux ducs étaient du pavillon de Flore, comme M. de Puységur du pavillon de Marsan.

Nous avions vu arriver successivement un assez grand nombre de femmes anglaises. J'ai déjà dit combien leur costume paraissait étrange; mais je fus encore bien plus étonnée de leur maintien. Les dix années qui venaient de s'écouler, sans aucune communication avec le continent, leur avaient fait chercher l'initiative de leurs modes dans leurs propres colonies.

Elles avaient transporté dans nos climats les manières abandonnées et les habitudes du tropique; entre

autres ces grands divans carrés sur lesquels on est couché plutôt qu'assis, et où femmes et hommes sont étendus pêle-mêle. Les grandes dames avaient conservé une certaine tradition de l'urbanité de mœurs des femmes françaises et s'étaient persuadées qu'elle était accompagnée de façons libres. Or, c'est ce qu'il y a de plus facile à imiter, et, comme elles n'avaient plus l'original sous les yeux, elles s'étaient fait un type imaginaire qui nous étonnait fort.

Rien n'est plus éloigné de la vérité que cette idée adoptée par la plupart des écrivains anglais sur les femmes françaises. Elles ont en général de l'aisance de conversation, mais dans aucun pays le maintien n'est plus calme et plus sévère. Et, même avant la Révolution, lorsque les mœurs étaient beaucoup moins bonnes, les formes extérieures étaient encore plus rigoureuses.

Il est commun chez nous de voir des femmes qui passent pour légères, conserver dans le monde un ton parfait; je ne sais si la morale y gagne, mais la société en est certainement plus agréable. Les Anglaises semblaient, au contraire, avoir jeté leur bonnet par-dessus les moulins. Je me rappelle avoir vu dans le salon de M. de Talleyrand, où toutes les femmes, selon l'usage des salons ministériels d'alors, étaient rangées sur des fauteuils régulièrement espacés le long du mur, une petite Mistress Arbuthnot, jeune et jolie femme, qui affichait dès lors ses prétentions au cœur du duc de Wellington, quitter le cercle des dames, se réunir à un groupe formé exclusivement par des hommes, s'appuyer contre une petite console, y poser les deux pouces,

s'élancer dessus très lestement, et y rester assise avec les jambes ballantes, que de fort courtes jupes ne couvraient guère plus bas que les genoux.

Bientôt une colonie entière de dames anglaises vinrent nous apprendre que les façons de Mistress Arbuthnot ne lui étaient pas exclusivement réservées.

Je vis souvent, mais sans y prendre grand goût, Mme de Nesselrode; celle-là était suffisamment froide et guindée assurément. Elle avait beaucoup d'esprit et préludait à la domination exclusive qu'elle a depuis exercée sur son mari. Elle était jalouse de tout ce qu'elle pouvait craindre avoir quelque influence sur son esprit et, à ce titre, elle m'honora d'une assez grande dose de malveillance.

La princesse Zénéide Wolkonski éprouvait un autre genre de jalousie tout orientale; elle ne permettait pas même à son mari d'envisager une femme. Dès qu'elle fut arrivée à Paris elle l'enferma sous clef.

Quelques mois avant, dans un accès de frénésie jalouse, elle s'était mordu la lèvre de manière à en emporter un assez gros morceau. La cicatrice était encore rouge et nuisait à sa beauté qui était pourtant réelle. Je ne sais pourquoi j'avais trouvé grâce devant elle et elle permettait au pauvre Nikita de venir chez moi. L'Europe a depuis retenti des querelles et des folies de ce couple extravagant.

Mon frère commençait à sentir l'inconvénient de n'avoir aucune carrière et regrettait vivement d'avoir cédé aux instigations de sa coterie. Ma mère en était d'autant plus affligée qu'elle se sentait coupable de l'avoir influencé dans cette décision. Elle se déter-

mina à demander une audience à Mme la duchesse d'Angoulême. Cette princesse fut extrêmement bonne et aimable pour elle. Elle lui parla de son père, il était rare qu'elle en prît l'initiative; et, ce qui était plus rare encore, elle lui parla de son mari. Elle regrettait que son extrême timidité lui donnât une gaucherie qui empêchait d'apprécier un mérite réel, qui pourtant, selon elle, ne manquerait pas de se découvrir à la longue. Elle montra pour lui une tendresse excessive.

Au reste elle promit de s'occuper du sort de mon frère, et en effet, peu de jours après, il reçut le brevet de chef d'escadron. C'était un abus, et un de ceux qui ont le plus aliéné l'armée, et irrité le pays. Mais il était devenu si général, parmi les gens avec lesquels nous vivions, qu'il aurait été impossible de se montrer sans cette épaulette qu'on n'avait aucun droit raisonnable de demander.

Mon père était tellement blessé de cette folie, qu'il n'avait pas voulu solliciter pour son fils. Ma mère n'entra pas dans cette idée gouvernementale. Mon frère fut enchanté d'obtenir un grade, et moi de le lui voir.

La répugnance de Madame à parler de ses parents me rappelle une circonstance assez bizarre. La comtesse de Chatenay avait été souvent menée par sa mère, la comtesse de La Guiche, chez Madame, lorsque toutes deux étaient encore enfants. Madame s'en souvint et la traita avec une familière bonté; elle la reçut plusieurs fois en particulier. Un matin elle lui dit :

« Votre père est mort jeune?

— Oui, Madame.

– Où l'avez-vous perdu? »
Ime de Chatenay hésita un moment puis reprit :
Hélas! Madame, il a péri sur l'échafaud pendant
'erreur. »
Iadame fit un mouvement en arrière, comme si elle
it marché sur un aspic; un instant après elle con-
ia Mme de Chatenay. Et, à dater de ce jour, non
.ement elle ne lui a pas conservé ses anciennes
tés, mais elle la traitait plus mal que personne, et
ait de lui parler toutes les fois que cela était pos-
e. Je ne cherche pas à expliquer le sentiment qui
lictait cette conduite, car je ne le devine pas, je me
ie à être fidèle narrateur.

CHAPITRE XXVI

Mme la duchesse douairière d'Orléans. — M. de Follemont. — M. le duc d'Orléans. — Mademoiselle. — Mme la duchesse d'Orléans. — Scène à Hartwell. — M. le duc d'Orléans refuse une place à mon frère. — M. de Talleyrand part pour le congrès de Vienne. — Mme de Talleyrand. — La princesse de Carignan. — Les deux princes de Carignan.

Aussitôt après la Restauration, Mme la duchesse d'Orléans douairière (1) quitta Barcelone et s'établit à Paris. Elle accueillit mes parents avec ses anciennes et familières bontés. Nous y allions souvent, son âge ne laissait aucune place au scandale dont son entourage aurait pu faire naître la pensée.

Elle était totalement subjuguée par un nommé Rozet, ancien conventionnel, auquel elle croyait devoir la vie et qui l'avait accompagnée en Espagne. Il exploitait sa reconnaissance de toutes les manières; et, sous le nom de Follemont qu'il avait pris, il était tellement le maître chez elle qu'on le dit son mari. Mais plus tard, nous vîmes surgir une petite vieille Mme de Follemont dont il était l'époux depuis trente ans.

Quoi qu'il en soit la princesse était complètement sous

(1) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, née en 1753, fille du duc de Penthièvre. Elle avait épousé, en 1769, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, alors duc de Chartres. Elle est morte en 1821.

sa tutelle. Elle n'avait d'autre volonté que la sienne, et le comblait de soins exagérés et puériles jusqu'au ridicule. Il était excessivement gourmand et elle s'inquiétait, tout à travers la table, de lui faire renvoyer la langue d'une carpe ou la queue d'un brochet. Elle lui arrangeait elle-même son café, s'occupait de préparer sa partie et de le faire asseoir du côté où il ne venait aucun vent, « c'est la place de Monsieur de Follemont, » disait-elle, et elle faisait lever quiconque s'y serait placé. Enfin elle usait de ses droits de princesse pour rendre ostensibles des attentions poussées jusqu'à la niaiserie. Racontant au reste dix fois par jour les services que M. de Follemont lui avait rendus au péril de ses jours, circonstance fort contestée par les personnes alors en France, mais que la bonne duchesse croyait sincèrement.

Tout ce qui composait la Maison honorifique était bien forcé de se plier à la suprématie de M. de Follemont. Mais c'était en clabaudant contre lui, et, d'autant plus, que, tout en dépensant beaucoup d'argent, il tenait l'établissement sur le pied le plus bourgeois et le moins agréable aux commensaux. Je ne crois pas cependant qu'il volât Mme la duchesse d'Orléans. Il administrait mal parce qu'il n'avait aucune idée de conduire un pareil revenu et ne savait pas tenir, ce qui aurait dû être, un grand état. Mais il n'avait pas d'enfant, il regardait les biens de Mme la duchesse d'Orléans comme son propre patrimoine et ne songeait pas à en rien soustraire. Il n'a laissé aucune fortune. Sa veuve a eu besoin d'une faible pension que M. le duc d'Orléans lui a continuée après la mort de sa mère :

On comprend que le genre de vie de Mme la duchesse d'Orléans n'attirait pas beaucoup la foule. Il était pénible pour les personnes attachées de cœur à cette princesse et à sa maison. Mes parents étaient de ce nombre. Mon père persista longtemps à y aller souvent, mais petit à petit il n'y eut plus de place que pour les courtisans de M. de Follemont. Quelque attachement qu'on eût pour la princesse, ce rôle n'était pas admissible.

Je fus présentée à Mme la duchesse de Bourbon (1). Je ne saurais dire par quel hasard je n'y suis jamais retournée depuis cette première visite. Cela est d'autant moins explicable qu'elle recevait tous les jours et avait une maison très agréable.

M. le duc d'Orléans vint faire une course à Paris, il se raccommoda ostensiblement avec sa mère. La présence de M. de Follemont avait causé précédemment une rupture complète entre la mère et les enfants. Il fit sa cour au Roi, donna des ordres pour faire arranger le Palais-Royal, tout à fait inhabitable à cette époque, rentra en possession de ses biens et retourna en Sicile pour y chercher sa famille, composée alors de Mme la duchesse d'Orléans, de Mademoiselle (2) et de trois enfants : M. le duc de Chartres et les princesses Louise et Marie. Mme la duchesse d'Orléans était grosse du duc de Nemours.

(1) Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans (1750-1822). Sœur de Philippe-Joseph. Femme du dernier prince de Condé, mort à Saint-Leu en 1830, et mère du duc d'Enghien fusillé à Vincennes en 1804.

(2) Adélaïde-Eugénie-Louise d'Orléans (1777-1848), connue sous le nom de Madame Adélaïde, qu'elle prit après la révolution de 1830.

Dix années avant j'avais laissé en Angleterre trois
ıces d'Orléans, il n'en restait plus qu'un. Né avant
: la vie, plus que libre, menée par leur père lui eût gâté
ang, l'aîné était d'une santé robuste. M. le comte
Beaujolais, ayant ajouté les excès de sa propre jeu-
se aux excès paternels, succomba le premier. Ses
ıx frères le soignèrent avec la plus vive tendresse
l'accompagnèrent à Malte sans pouvoir le sauver.
le duc d'Orléans était destiné à un chagrin plus in-
e encore. Son frère chéri, cette véritable moitié de
même, le duc de Montpensier, aussi bon, aussi ai-
ble, aussi gracieux qu'il était distingué, mourut d'une
ladie étrange qui supposait un vice dans le sang.

M. de Montjoie aussi, le fidèle ami de ces princes,
r compagnon dans toutes les vicissitudes de leur vie
ntureuse, fut tué à la bataille de Friedland. On a dit
: le boulet qui l'emporta était parti d'une batterie
ımandée par son frère, officier d'artillerie dans le
ps d'armée bavarois. Ces sortes d'événements n'ins-
ent pas la même horreur dans les familles allemandes
suisses que dans les nôtres. On y est accoutumé à
r des frères servant diverses puissances et exposés
: trouver opposés l'un à l'autre.

Mademoiselle avait quitté la France avec Mme de
ılis (1), elles s'étaient réfugiées dans un couvent.

.) Née du Crest de Saint-Aubin (1746-1830). Elle était la
e de Mme de Montesson, femme morganatique du duc d'Orléans
de Philippe-Joseph. Le mariage secret eut lieu en 1773.
prince était veuf de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, morte
759. Le duc de Chartres son fils confia à Mme de Genlis l'édu-
on de ses enfants, princesse et princes.

Après la catastrophe de la mort de son père, et madame sa mère étant en prison, la famille réclama la jeune princesse. Elle fut violemment arrachée à Mme de Genlis, et confiée aux soins de Mme la princesse de Conti, sa grand'tante. Celle-ci, pleine d'esprit, l'appréciait, l'aimait, mais n'avait pas le courage de la protéger suffisamment pour lui éviter les persécutions auxquelles elle était en butte de toute l'émigration. On voulait lui arracher, sous forme de lettre au Roi, une profession de foi où elle renierait son père et désavouerait ses frères. On pourrait trouver dans cette lutte, qui dura trois années de la première jeunesse de Mademoiselle, l'explication de son caractère, de ses vertus tout à elle, et de ce vernis d'amertume qui se montre parfois. Elle suivit sa tante en Hongrie où elles séjournèrent quelque temps.

Mme la duchesse d'Orléans, échappée aux prisons de Paris, s'établit à Barcelone. Elle ne fit aucune démarche pour se rapprocher de sa fille; mais, après la mort de la princesse de Conti, elle fut obligée de lui ouvrir un asile. Mademoiselle y eut tellement à souffrir des inconcevables procédés de M. de Follemont, qu'elle dut s'en plaindre à ses frères. Ils allèrent la chercher à Barcelone; la comtesse Mélanie de Montjoie fut mise auprès d'elle et ne l'a plus quittée.

On traitait alors le mariage de M. le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Naples. Elle avait précédemment été destinée à M. le duc de Berry. Cette alliance était au moment de se se conclure à Vienne pendant le séjour que la reine de Naples y fit avec ses filles. Mais M. le duc de Berry, alors amoureux

:s demoiselles de Montboissier, se permit des
:ries inconvenantes et publiques sur le peu
ent qu'il trouvait à la jeune princesse. Ces
rrivèrent à la Reine. Elle lui écrivit une lettre
té, de noblesse, et pourtant de bonté pour lui,
uelle elle retirait sa parole et rompait tous les
ıents pris pour sa fille. Elle en envoya la copie
re, je l'ai lue plusieurs fois.

i aucun détail positif sur ce qui s'est passé en
ırès le mariage de M. le duc d'Orléans. Je sais
nt que sa mère y assista, et que, M. de Folle-
ant réussi à la brouiller avec toute sa famille,
urna avec lui à Barcelone.

ut des querelles entre les Anglais et la Cour,
.ens prirent parti. La Reine fut mécontente de
dre, il dut quitter le palais et se retirer à la
ıe avec sa famille. Bientôt après les Anglais
ieu de penser que la Reine négociait avec
ur Napoléon pour les exterminer dans l'île
.veler les Vêpres Siciliennes. Je ne sais quel
e confiance il faut attacher à cette accusa-
.is elle servit de prétexte pour faire expulser
e de la Sicile. Elle conçut le projet de se
Vienne par Constantinople et mourut en route
y arriver. La nouvelle en parvint au moment
ù M. le duc d'Orléans installait sa famille au
Royal.

la duchesse d'Orléans voulut bien conserver le
· de nos rapports d'enfance et m'accueillit avec
:é qui renouvela l'affection que je lui portais et
uis, s'est accrue chaque jour, en lui voyant

exercer toutes les vertus, ornées de tous les grâces qui peuvent les décorer.

Mme la duchesse d'Orléans n'était pas jolie. Elle était même laide, grande, maigre, le teint rouge, les yeux petits, les dents mal rangées. Mais elle avait le col long, la tête bien placée, très grand air. Elle supportait bien la parure, avait bonne grâce avec beaucoup de dignité. Et puis, de ses petits yeux sortait un regard, émanation de cette âme si pure, si grande, si noble; un regard si varié, si nuancé, si bon, si encourageant, si excitant, si reconnaissant que, pour moi, j'en trouverais tout sacrifice suffisamment payé. Je suis persuadée que Mme la duchesse d'Orléans doit une partie de la fascination qu'elle exerce sur les gens les plus hostiles, à l'influence de ce regard.

Elle fut bien accueillie à la Cour des Tuileries. M. le duc d'Orléans, médiocrement, Mademoiselle très froidement. Il n'y avait jamais eu aucun rapprochement avec elle, même par lettre je crois; et Mme la duchesse d'Angoulême ne pouvait dissimuler la répugnance qu'elle éprouvait pour le frère et la sœur.

J'ai entendu raconter à mon oncle Édouard Dillon qu'il se trouvait à Hartwell lors de la première visite que M. le duc d'Orléans y fit. Elle avait été longuement négociée et Madame avait eu peine à y consentir.

Il arriva de meilleure heure qu'on ne l'attendait, un dimanche comme on sortait de la messe. Madame le rencontra en traversant le vestibule, elle était

ivie de tout ce qui habitait le château. En apervant le prince elle devint extrêmement pâle, ses mbes fléchirent, la parole expira sur ses lèvres, s'avança pour la soutenir, elle le repoussa. Il lut l'asseoir, elle se trouva presque mal, on s'emessa autour d'elle et on la conduisit dans ses apparments.

M. le duc d'Orléans, profondément blessé, peiné, ıbarrassé, resta seul avec mon oncle; il n'y avait :n à dissimuler, il lui parla avec amertume de cette ène et lui témoigna un vif désir de repartir sur-leamp. Édouard lui montra l'inconvénient d'un tel clandre et s'offrit à aller de sa part prendre les ordres . Roi. Le Roi, qui était auprès de sa nièce, fit dire prince que c'était une incommodité à laquelle adame était fort sujette, qu'elle allait mieux et qu'il y paraîtrait pas au dîner.

Peu d'instants après il reçut M. le duc d'Orléans ns son cabinet. Je ne sais ce qui se passa entre eux. ı dîner Madame fit bonne contenance et parla même M. le duc d'Orléans de ces palpitations auxquelles e était sujette, ce qui n'était pas vrai. Le prince fut :s satisfait, on peut le croire, de remonter en voiture ôt après le dîner.

Ces sortes de scènes laissent des traces qui ne s'ouent ni de part ni d'autre.

La répugnance ostensible de Madame pour M. le c d'Orléans s'affaiblit avec le temps, mais elle ne put vaincre ni dissimuler celle que lui inspirait Made›iselle. En revanche il s'établit une amitié sincère et ıtuelle entre elle et Mme la duchesse d'Orléans,

Madame l'appelait ordinairement, en en parlant, ma vraie cousine (1).

Mon père aurait désiré que mon frère fût attaché à la maison d'Orléans, où son nom lui donnait d'anciens droits de famille. Les bontés de Mme la duchesse d'Orléans pour moi me permettaient de lui en parler. Quoique en grand deuil de sa mère, elle me recevait souvent, elle promit de s'en occuper. Mais elle me répondit, peu de jours après, que M. le duc d'Orléans avait plus d'engagements qu'il n'était possible qu'il eût jamais de places à sa disposition. Ce n'était pas tout à fait la vérité. La voici :

M. le duc d'Orléans se trouvait déjà entouré de deux ou trois personnes, de ce qu'on appelait encore l'ancien régime. Et loin de chercher à en augmenter le nombre, il voulait compléter sa Maison de gens d'un autre ordre, et tenant aux intérêts révolutionnaires. Il avait le coup d'œil assez juste pour comprendre qu'il y avait grand intérêt à les ménager; sa conduite a toujours tendu à opérer ce mélange. C'eût été une idée profondément habile dans les princes de la famille royale; était-elle sans inconvénient dans le prince du sang qui se séparait ainsi de leur politique? C'est ce que je n'oserais affirmer.

Il est certain que dès le premier jour M. le duc d'Orléans, sans conspirer contre eux, j'en ai la ferme conviction, a évité de s'assimiler à leurs allures et que toute son attitude a été celle d'un homme bien aise qu'on le croie dans l'opposition.

(1) Elles étaient cousines germaines, par leurs mères filles de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

M. de Talleyrand était bien près de suivre la même route.

S'il avait eu autant de considération dans le pays qu'il y avait d'importance, il n'aurait pas hésité; mais la Restauration était trop son ouvrage pour qu'il osât s'en séparer à l'occasion de griefs personnels. Rebuté par tous les dégoûts dont l'abreuvait le château (1), il désira s'éloigner, et se nomma lui-même pour assister au congrès de Vienne où la grandeur des négociations et la présence des souverains justifiaient celle du ministre des affaires étrangères.

J'allais souvent chez M. de Talleyrand. Son salon était très amusant. Il ne s'ouvrait qu'après minuit, mais alors toute l'Europe s'y rendait en foule; et, malgré l'étiquette de la réception et l'impossibilité de déranger un des lourds sièges occupés par les femmes, on trouvait toujours à y passer quelques moments amusants ou au moins intéressants, ne fût-ce que pour les yeux.

Mme de Talleyrand, assise au fond de deux rangées de fauteuils, faisait les honneurs avec calme. Et les restes d'une grande beauté décoraient sa bêtise d'assez de dignité.

Je ne puis me refuser à raconter une histoire un peu leste, mais qui peint cette courtisane devenue si grande dame.

Mon oncle Édouard Dillon, connu dans sa jeunesse sous le nom de beau Dillon, avait eu, en grand nombre, les succès que ce titre pouvait promettre. Mme de Tal-

(1) Nom sous lequel on a désigné les Tuileries pendant toute la Restauration.

leyrand, alors Mme Grant, avait jeté les yeux sur lui. Mais, occupé ailleurs, il y avait fait peu d'attention. La rupture d'une liaison, à laquelle il tenait, le décida à s'éloigner de Paris pour entreprendre un voyage dans le Levant; c'était un événement alors, et le projet seul ajoutait un intérêt de curiosité à ses autres avantages.

Mme Grant redoubla ses agaceries. Enfin, la veille de son départ, Édouard consentit à aller souper chez elle au sortir de l'Opéra. Ils trouvèrent un appartement charmant, un couvert mis pour deux, toutes les recherches du métier que faisait Mme Grant. Elle avait les plus beaux cheveux du monde, Édouard les admira. Elle lui assura qu'il n'en connaissait pas encore tout le mérite. Elle passa dans un cabinet de toilette et revint les cheveux détachés et tombant de façon à en être complètement voilée. Mais c'était Ève, avant qu'aucun tissu n'eût été inventé, et avec moins d'innocence, *naked and not ashamed*. Le souper s'acheva dans ce costume primitif.

Édouard partit le lendemain pour l'Égypte. Ceci se passait en 1787.

En 1814 ce même Édouard, revenant d'émigration, se trouvait en voiture avec moi; nous nous rendions chez la princesse de Talleyrand où je devais le présenter. « Il y a un contraste si plaisant, me dit-il, entre cette visite et celle que j'ai faite précédemment à Mme de Talleyrand, que je ne puis résister à vous raconter ma dernière et ma seule entrevue avec elle. »

Il me fit le récit qu'on vient d'entendre. Nous étions tous deux amusés, et curieux du maintien qu'elle aurait vis-à-vis de lui. Elle l'accueillit à merveille et très sim-

plement. Mais au bout de quelques minutes, elle se mit à examiner ma coiffure, à vanter mes cheveux, à calculer leur longueur, et se tournant subitement du côté de mon oncle placé derrière ma chaise :

« Monsieur Dillon, vous aimez les beaux cheveux ! »

Heureusement nos yeux ne pouvaient se rencontrer, car il nous aurait été impossible de conserver notre sérieux.

Au reste, Mme de Talleyrand ne conservait pas ses naïvetés uniquement à son usage, elle en avait aussi pour celui de M. de Talleyrand. Elle ne manquait jamais de rappeler que telle personne (un autre de mes oncles par exemple, Arthur Dillon) était un de ses camarades de séminaire. Elle l'interpellait à travers le salon pour lui faire affirmer que l'ornement qu'il aimait le mieux était une croix pastorale en diamant dont elle était parée.

Elle répondit à quelqu'un qui lui conseillait de faire ajouter de plus grosses poires à des boucles d'oreilles de perle :

« Vous croyez donc que j'ai épousé le Pape ! »

Il y en aurait trop à citer. M. de Talleyrand opposait son calme imperturbable à toutes ses bêtises, mais je suis persuadée qu'il s'étonnait souvent d'avoir pu épouser cette femme.

J'étais chez Mme de Talleyrand le jour du départ de M. de Talleyrand et je lui vis apprendre que Mme de Dino, alors la comtesse Edmond de Périgord, accompagnait son oncle à Vienne. Le rendez-vous avait été donné dans une maison de campagne aux environs de Paris. Un indiscret le raconta très innocemment.

Mme de Talleyrand ne se trompa pas sur l'importance de cette réunion si secrètement préparée, elle ne put cacher son trouble ni s'en remettre. Ses prévisions n'ont pas été trompées, depuis ce jour elle n'a pas revu M. de Talleyrand, et bientôt elle a été expulsée de sa maison.

M. de Blacas redoubla de soins et de grâce pour mon père après le départ de M. de Talleyrand, mais il ne lui convenait nullement d'entrer dans la cabale qui se formait sous ses yeux.

Nous voyions souvent depuis nombre d'années la princesse de Carignan (1), nièce du roi de Saxe. Elle avait épousé au commencement de la Révolution le prince de Carignan (2), alors éloigné de la couronne, mais prince du sang reconnu. Elle avait adopté les idées révolutionnaires et y avait entraîné son mari, dépourvu de l'intelligence la plus commune. Elle était restée veuve et ruinée avec deux enfants, et avait successivement porté ses réclamations dans les antichambres du Directoire, du Consulat et de l'Empire.

Il convenait à l'Empereur de les accueillir; elle reprit son titre de princesse, et il partagea les biens, non vendus, de la maison de Carignan, entre son fils et celui du comte de Villefranche (3), oncle du feu prince de Carignan. Il l'avait eu d'un mariage contracté en

(1) Charlotte-Albertine de Saxe-Courlande, fille de Charles-Christian-Joseph prince de Saxe et de Courlande (1779-1861).

(2) Charles-Emmanuel-Ferdinand (1770-1800).

(3) Eugène-Marie-Louis de Carignan (Villefranche) (1753-1785). Son fils dont il est ici question : Joseph, chevalier de Savoie (1783-1825), marié à Mlle de La Vauguyon. De ce mariage sont nés un fils reconnu prince de Savoie-Carignan en 1834, et une fille mariée au comte de Syracuse.

'rance avec une demoiselle Magon, fille d'un arma-
:ur de Saint-Malo. La princesse de Lamballe sa sœur
n avait été désolée, courroucée, et la Cour de Sar-
aigne n'avait jamais reconnu cette union.

La princesse de Carignan, Saxonne, avait de son côté
pousé secrètement un M. de Montléard, dont elle avait
lusieurs enfants qu'elle cachait très soigneusement
nsi que ses grossesses. Elle n'avouait que les deux
arignan. L'aîné était (1), en 1814, une grande belle
lle de quinze ans (2), très simple, très naturelle, très
onne enfant. Le fils, dont l'enfance avait été négligée
isqu'à l'abandon, après avoir polissonné à Paris avec
ous les petits garçons du quartier, était depuis quel
ues mois dans une pension à Genève où le roi de Sar
aigne l'avait fait réclamer pour l'établir à Turin. Il était
evenu un personnage important. Le Roi n'ayant que
es filles et son frère étant sans enfants, le prince de Ca-
gnan se trouvait héritier présomptif de la couronne (3).

Le duc de Modène, frère de la reine de Sar-
aigne (4), et marié à sa fille aînée, aurait trouvé plus

(1) Mme de Boigne se trompe ici, l'aîné des enfants est : Char-
s-Albert (1798-1849). Roi de Piémont en 1831 à l'extinction de la
anche aînée de la maison de Savoie. Avec lui commence la dynas-
: de Savoie-Carignan. Il meurt à Oporto en Espagne (juillet 1849),
rès avoir abdiqué en faveur de son fils Victor-Emmanuel II, le
; mars précédent.

(2) Elisabeth-Françoise, mariée à l'archiduc Renier d'Autriche
1 1820.

(3) Consulter sur cette question : *la Jeunesse du roi Charles-
lbert*, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD, de l'Académie fran-
ise. 1 vol. in-8°, Plon et Cie, éditeurs. Paris, 1892, 2e édition.

(4) Marie-Thérèse-Joséphine d'Autriche, femme de Victor-
nmanuel Ier, roi de 1802 à 1821.

simple de voir changer l'ordre de succession. L'Autriche appuyait ses prétentions; les opinions révolutionnaires des parents, et la conduite que la princesse de Carignan avait continué à tenir, militaient contre le jeune prince de Carignan; mais il était de la maison de Savoie et c'était un grand titre aux yeux du Roi. Le faire reconnaître et proclamer hautement était une des affaires les plus importantes de la mission confiée à mon père. La France a le plus grand intérêt à ce que l'Autriche n'ajoute pas le Piémont aux Etats qu'elle gouverne en Italie.

La princesse de Carignan désirait obtenir la permission d'aller à Turin avec sa fille. On consentait bien à recevoir et même à garder la jeune princesse, mais toutes les portes étaient barricadées contre la mère.

Dès qu'elle sut la nomination de mon père, elle ne sortit plus de chez nous, ayant à chaque heure quelque nouveau motif à faire valoir pour obtenir la médiation de l'ambassadeur, qui était disposé à s'occuper très activement des affaires du prince, mais point du tout à obtenir le retour de la princesse, dont la présence n'aurait été qu'un embarras continuel pour son fils, et pour la France qui se déclarait en sa faveur.

L'autre Carignan (Villefranche) avait épousé Mlle de La Vauguyon, et cette famille s'agitait aussi pour faire admettre sa légitimité par la Cour de Turin. On arguait d'un acte du feu Roi qui, à l'article de la mort, avait dû reconnaître le mariage disproportionné du comte de Villefranche.

ɔère n'était pas toujours libre d'écouter ces
.ses explications. J'en subissais ma bonne part
·éludais ainsi à l'ennui qui m'attendait à

partîmes au commencement d'octobre.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

LETTRE DE LA REINE MARIE-AMÉLIE
à Madame la comtesse de Boigne.

Brusselles, ce 21 avril 1835 (1).

Ma sœur m'a appris le cruel malheur que Vous avez eprouvé, ma chère amie, et je ne veut pas tarder un moment à Vous exprimer toute la part que j'y prends. Perdre l'objet de tant de soins et d'affections et le perdre d'une manière si affreuse c'est bien déchirant pour un cœur comme le votre, et le mien qui Vous est bien attaché, s'associe à vos peines. Je ne Vous en dirai pas davantage je vous plains avec tout le sentiment de la plus sincère amitié.

Votre bien affectionnée.

MARIE AMÉLIE.

LETTRE DU GÉNÉRAL POZZO
alors ambassadeur de Russie en Angleterre,
à Madame la comtesse de Boigne.

Hashbovnham-House, 29 avril 1835.

Ma nièce vient de me donner la nouvelle du malheur qui vous est arrivé. mon premier mouvement est de vous dire

(1) Dans cette lettre et dans celles qui vont suivre, l'orthographe et la ponctuation des originaux sont scrupuleusement reproduites. Ce sont toutes des pièces autographes.

n suis désolé; par l'idée que je me fais de toute la peine
funeste accident a du vous causer. Rien n'est plus
lans la vie que de voir disparaître les objets d'intéret
s'est formé soi-même; on en ressent d'autant plus la
on, qu'on avait compté sur eux avec la prédilection que
à chacun son propre ouvrage. Malgré toutes ces rai-
e regrets, j'espère que vous trouverez dans votre force
et dans les soins de vos amis les moyens de tolerer
oattement cette perte. je voudrais être auprès de vous
contribuer. — Charles et sa femme m'ont dit qu'ils
sé deux fois chez vous sans pouvoir vous voir, je n'aime
e vous persistiez dans l'isolement, vous avez besoin
ie jamais de la conversation du petit nombre de vos
... Vous connaissez trop mes sentiments pour que j'aie
d'en faire la profession appelez votre raison habituelle
ours ; j'espere d'elle beaucoup plus que de ce que je
is vous dire, si ce n'est que je vous suis bien et sincè-
dévoué.

Pozzo.

II

NOTICE SUR LA FAMILLE D'OSMOND

Lettre ne portant aucune signature

Adresse : Monsieur le m^is d'osmond, rue de Bourbon, n. 61, Paris.

Osmond, maison de normandie, arrivée avec Rollon, et attachée toujours à ses ducs, l'histoire de France, règne de Louis d'outre mer, nous présente le chevalier osmond nommé gouverneur de Richard II lorsqu'après l'assassinat de son père, tué par le duc de Bretagne, les etats de normandie se virent contraints, pour sauver leur jeune duc, de le mettre sous la protection de Louis. L'histoire dit encore comment osmond s'y prit pour soustraire son élève à la perfidie du roi de france.

une branche de cette maison a accompagné guillaume en angleterre, elle y a occupé de grandes places. Guillaume en parlant d'osmond disoit que c'etoit son bras droit. St-osmond etoit evesque de Salsbury après avoir eu le titre de duc dorzét, passé à la maison de Sakwille depuis, cette branche ne subsiste plus, ou du moins elle est ignorée.

elle a encore fournie les I^ers aventuriers qui s'emparèrent de La Pouille — elle y a reignée, fondée Avers, et se vit forcée après un longtemps, par les hautevilles normands aussi, qu'elle y avoit attirés, de renoncer à la souveraineté.

de cette maison qui jadis avoit de grandes propriétés, une grande considération en normandie, dont les ancêtres etoient c^tes de Sées, qui, en dernier lieu, a fourni des chanoinesses à

nont et des c^tes de Lyon, ils ne subsistent plus que (1)

. . . .

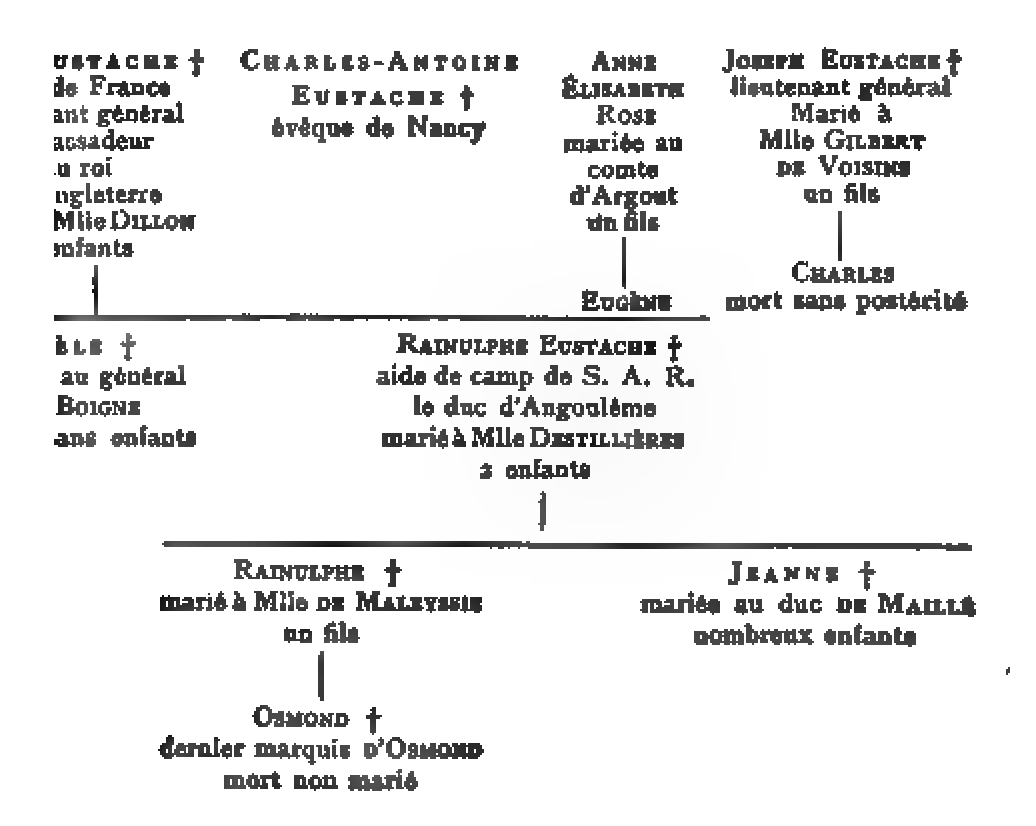
er : de normanorum; les chroniques du mont cassin; u mont St-michel; l'histoire de france; révolution de (Giannoni); Gaillard (rivalités); le discours qui a reme prix à l'académie de Ste-marie à rouen : recherches familles normandes; Morrery.

à mon cher tout ce que je puis te communiquer sur une ii a occuppé jadis de forts beaux emplois, et dont la posst presque oubliée.

Adieu, amitiés.

Ce 12 7bre.

'AMILLE D'OSMOND AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



III

LETTRES DE MADAME ADÉLAIDE fille de Louis XV, à la marquise d'Osmond.

Ce 29 9bre 1789.

j'ai reçu les deux serrures que vous m'avés envoyé, madame, elles sont très bien faites, je vous en remercie bien, j'ai cependant un reproche a vous faire, et qui a diminué le plaisir qu'elles m'ont fait, c'est de ne les pas trouvés accompagne d'une lettre de vous, écrivés moi donc, et le plus souvent que vous pourrés, mandés moi des nouvelles, mais surtout des vôtres, de vôtre mari, de vos enfants.

Paris est tranquile, du pain en abondance, approvisionnement au moins pour 8 mois, plus d'emeute chez les boulangers, parce qu'on y tient la main, j'espere que cela durera, et que voyant que les efforts qu'on a fait de ce côté là etoient inutiles, on se tiendra coëte. les esprits paroissent beaucoup moins échauffés, et les écrits commencent à être vendus publiquement, il y en a de tres bons et très risibles. il faut esperer aussi que nôtre regeneration sera bientôt faite, et qu'a pâques on pourra revenir a paris. je n'y suis point encore parce que mon logement n'est pas prest, je vis toujours içy dans la solitude. ne voyant personne autre que les personnes qui sont a nous. j'y serois fort bien si je pouvois les y rassembler toutes, et celles qui leur appartiennent. mandés moi aussi quelle vie vous menés, qui vous voyés? voyés vous m^r le duc d'o, la duchesse de laval, m^r de calonne. les deux hommes se voyent-ils?

:u, madame, soyés bien sure de toute l'amitié que j'ai
ous. embrassés mr d'osmond et Adele.

A paris le 31 Xbre 1789.

·ofite du départ de l'Épine pour vous ecrire, Madame,
que vous n'avés pas reçu ma derniere lettre; ou je
ondois de ne m'avoir pas ecrit en m'envoyant vos ser-
t vous remerçiois en même tems, elles sont charmantes.
faisois aussi beaucoup de questions sur la vie que vous
ainsi que sur celle de tous les françois qui sont en
rre, s'ils voyoient beaucoup de monde, et qu'elles
les sociétés.
.is içy depuis lundi assés mal a l'aise mon apparte-
st court, excepté les antichambres et le grand cabinet
mbre et tout le reste est très petit. Tout est fort calme
provisions sont assurées, voila tout ce que je puis dire
quilisant. nous nous portons tous très bien, je regarde
st un miracle apres les assauts que nous avons essuyés.
prie de dire bien des choses a mr d'osmond. j'espere
e l'un et l'autre ne doutés pas de ma tendre amitié...

Marie-Adélaide.

A Turin le 15 mars 1791.

i pas eu la possibilité, Madame, de tenir la parole que
avois donné de vous ecrire en arrivant a chambery,
rgé le cte Louis (1) de vous envoyer tout de suite en
iant a paris, il me l'a promis, j'espere qu'il l'aura fait.
mmes arrivées en tres bonne santé, malgré tous les
s vents, et les terribles orages que nous avons éprou-

Narbonne. Il avait accompagné Mesdames.

vées presque par toute la france, nous en sommes bien dedommagées içy, non seulement par toute la famille qui nous comble de bontés et d'attentions, mais par tout le monde. je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé au pont de beauvoisin, du côté de la france, huée, des mines affreuses, la séparation passée des cris de vives mesdames et des battements de main. cette difference est bien sensible a qui a voyagé il n'y a seulement que 5 ans, dans les provinces. Se croire en pays ennemi chez soi, et chez soi chez l'étranger fait une impression impossible a rendre ni a exprimer. Adieu madame soyez bien sure de toute l'amitié que j'ai pour vous, et pour m[r] d'osmond. embrassés adele et rainulfe.

quant estce que nous vous verrons? répondez-moi a rome ou je serai surement dans 3 semaines.

A Rome ce 21 may 1793.

j'ai bien l'air coupable, madame, pour avoir laissé passer deux couriers sans vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles, mais vrai, vrai, j'ai toujours trouvé la poste partie, n'en sçachant pas les jours, et croyant qu'il falloit écrire le mercredi et le samedi.

je suis bien aise que vous soyez mieux, cependant je ne puis me réjouir tout a fait que l'air de naples vous fasse du bien, vous en devinez la raison, je voudrois que ce fut celui de rome, cependant vôtre bien l'emportera toujours sur ma satisfaction, et le plaisir que j'aurois de vous voir, vous me consolerez de vôtre absence en me donnant de vos nouvelles.

quelle douleur a du souffrir m[r] d'osmond, et combien le pauvre bermond aura été affligé de sa maladresse et par son attachement pour son maître. il est bien heureux de ce qu'il n'y a rien eu de cassé, quoique cela soit peut-être plus douloureux.

nous n'avons pas facilement des nouvelles de france, les

ɔurriers qui manquoient, il en est arrivé trois dans un , mais avec de vieilles nouvelles, le 4eme ne l'étant point ɔre. je sçais cependant qu'on se porte bien au temple, il ɩit qu'il n'y a rien de nouveau sur leur liberté.

ı a dit il est vray, (mais il y a déja du tems) que m^r de ɪherbe avoit permission d'y entrer, mais depuis je n'en ai t entendu parler. vous sçavez sans doute que les bretons ançent toujours, se grosissent et que l'on assure positive- t que nantes est pris.

c^{te} d'artois n'est pas encore de retour a hanovre, le ɪnt m'a mandé qu'il l'attendoit avec une grande impatience, l en avoit reçu de très bonnes nouvelles, mais qu'il ne lui oit pas encore du jour de son retour. Si j'amais j'ai de ɪes nouvelles sures de paris, vous pouvez compter que je ı les manderez.

courier d'allemagne de vendredi ne nous a appris aucune velle les choses sont toujours dans la même position. l'em- ɪur a désapprouvé publiquement toutes les déclarations du le cobourg, comme faites a son insçû, et sans aucune par- ɪation de lui.

dieu, madame soyez bien sure de toute l'amitié que j'ai · vous, portez-vous bien vous ne sçaurez me faire un plus ıd plaisir.

tes bien des choses de ma part a vôtre mari, j'espère que doigt est guerri. embrassez adèle et rainulphe. même sa te chienne.

. *S.* j'ai bien fait de ne pas me presser d'envoyer ma e nous avons reçu ce matin des nouvelles excelentes d'al- ıgne; d'une nouvelle bataille dont je vous envoye la rela- que j'ai ecrite pour vous. de plus m^r de chatelux que j'ai eché de vous ecrire parce que je voulois etre la p^{re} a vous endre les nouvelles, me charge de vous envoyer cette e et de vous dire que la d^{sse} de Fitzjames mande, qu'on loit avoir aucune inquietude sur la façon de penser de

l'empereur qui n'aime pas mieux la constitution que la république. je vous mande cela en l'air parce que Consalvi surement ne vous le laissera pas ignorer.

je vous embrasse encore de tout mon cœur.

Encore une fois je decachette ma lettre pour vous dire que je viens de reçevoir une lettre de la p^sse de piemont (1) qui me mande que le duc de chablais venoit d'envoyer un courrier avec la nouvelle que le general des patriotes nommé Casabianchi, corse de nation, avoit été pris par les milices et conduit prisonnier a démont. (c'est celui qui a remplacé biron à nice.) celui qui commende apres lui (Casabianchi) a ecrit au general Vins pour redemander le prisonnier, au cas disoit-il qu'on ne l'eut pas massacre. Le Gal Vins lui a répondu qu'on ne massacroit que ceux qui se defendoient, qu'au reste les piemontois n'avoient aucun general qui eut envie de se faire prendre pour pouvoir l'échanger, et qu'ainsi il eut a marquer a quelle condition il prétendoit qu'on le rendit. on lui a trouvé beaucoup de papiers importants, et des projets d'attaque qui peuvent être fort utiles.

ma lettre est un peu par pieces et par morceaux, je vous en demande pardon, je crois que cela ne vous déplaira pas. Cecy est la fin car il ne nous reste plus de couriers a recevoir, que celui le plus interessant peut-être pour nous, mais qui ne viendra surement pas, qui est celui de france. je crois que je n'ai pas de sens commun, mais n'importe. je bavarde toujours.

Adresse : A Madame Madame la marquise d'osmond
A Naples

(1) Madame Clotilde de France, sœur du roi Louis XVI, mariée à Charles-Emmanuel IV, roi de 1796 à 1802. L'Église l'a déclarée vénérable. Elle mourut à Naples en 1802, avant l'abdication de son mari.

au quartier général de Quiévrain
le 1 mai, à 8 h du soir (1).

L'armée des jacobins françois, prévoyant qu'elle alloit être taquée, et ne voulant pas avoir le désavantage de la défenve qui ne lui a jamais réussi, a fait ses dispositions pour ire une attaque generale aujourd'hui. Si c'est un bouquet de ai qu'elle a voulu donner à la nation, il lui a été bien funeste. bataille a été generale et sanglante, et la défaite des natioıux a été complete. Le matin avant le jour, toutes leurs rces ont été en mouvement. ils ont marché sur nôtre centre, ıt dépassé St-Sauve et se sont avancés a Esneu. nos ant-postes, ne pouvant pas résister a une armée se sont tirés. ils ont été renforcés, et alors l'innombrable artillerie s nationaux a joué avec la plus grande force. notre centre ıi s'étoit soutenu jusqu'a dix heures, accablé par le nombre, a dé et s'est replié une demi-heure en arrière; mais nôtre ıuche a fait des merveilles : elle a pris l'aile droite des franis en flanc et l'a enfoncée. bientôt la bataille s'est retablie ı centre, et les patriotes ont été repoussés avec la plus grande gueur jusqu'au dela de leur camp. la déroute a été si ande qu'une partie de l'armée jacobite s'est precipitée dans ılenciennes. le carnage a été tres grand. le régiment de arco surtout a déployé une bravoure extraordinaire et invinble. il a bien vengé la barbarie avec laquelle les patriotes voient arraché les yeux d'un de leur camarades, que le ısard avoit fait tomber dans leurs mains. on a pris aux ationaux vingt un pièces de canon, vingt deux caissons de udre et de munitions de guerre avec les chevaux d'attege. on ne peut au juste évaluer leur perte en hommes tués ı blessés, elle doit être considerable. la nôtre n'est pas de eux cens hommes, mais il y a trois officiers grièvement blessés.

(1) Copie de la main de la princesse.

quant a notre aile droite, chargée specialement de couvrir le blocus de condé, elle n'a pas été a portée d'agir beaucoup le matin; mais a deux heures apres midi son canon s'est fait vivement entendre entre condé et valenciennes. il avait cessé avant l'entrée de la nuit, et tout annonce que nous avons eu aussi de ce côté là un avantage décisif; mais nous n'en avons encore aucuns détails.

Extrait d'une lettre de Mons le 1 mai.

L'armée autrichienne aux ordres de S. A. S. M. le prince de saxe-Cobourg, a signalé aujourd'hui sa valeur ordinaire et remporté sur l'armée des patriotes un avantage considérable. l'aile droite aux ordres du général c[te] de Clairfaït, a forcé les retranchemens de la montagne d'ansin, a un quart de lieue de valenciennes, et s'y est établi, apres avoir pris plusieurs pièces de canon, tué beaucoup de monde et fait des prisonniers.

Extrait d'une lettre de tournai du 2 mai.

Tout se prépare pour commencer demain ou apres le siège de Condé. tous les artilleurs sont occupés a remplir des bombes. la digue et les travaux de terre sont presque achevés.

Les patriotes ont perdu 2,400 à 2,500 hommes tués, 1,400 prisonniers, 21 canons, 17 caisons.

Ce 19.

je suis enchantée Madame, des bonnes nouvelles que m[r] de narbonne m'a rapporté de vôtre santé, et de ce que vous m'en mandez, je suis bien persuadée que le bon air qu'on respire a Albano y a beaucoup contribué. vous voulez donc augmenter mes regrets de me voir clouer a rome sans pou-

en sortir, si je faisois quelqu'entreprise la-dessus, je serois
ment grondée par m[r] d'Arlincourt. il faut être sage jus-
u bout et sçavoir se priver de ce qui peut être agreable
· pouvoir faire ce qui est necessaire. la lettre de la D[sse]
Laval est bien touchante, je ferai ce que je pourrai
· son abbé, mais vous sçavez que mes moyens sont courts,
ıeureusement vous le sçavez.
dieu, madame, guerrissez vous promptement, je ne puis
ı dire revenez promptement dans ce mauvais air, mais j'ai
envie de voir arriver la saison ou on peut demeurer icy
ınement et sans crainte. Soyez bien sure de toute l'amitié
j'ai pour vous. Embrassés Adele et rainulfe.

A rome ce 1[er] 7[bre] 1793.

:puis longtems je voulois vous ecrire, Madame, mais je
ai eu ni le courage ni la force, accablée par une chaleur
. vous n'avez point eu d'idée icy, les deux ans que vous
es restée. vous avez peut-être eu les mêmes, mais du
ıs a naples on y respire le soir, dit-on,
ı! quelles nouvelles de paris, et pourquoi nôtre bonheur,
s sujets d'esperer dans les nouvelles de l'interieur et de
erieur que nous avons, est-il troublé par les horreurs
n exerce contre cette malheureuse reine, quel courage et
le fermeté elle a montré, comme elle a parlé a tous ces
ıx, quelle est grande dans son malheur. Ce n'est pas la
ois que nous le voyons, et si le tout avoit dépendu d'elle!
it que sa fermeté en a imposé tellement que c'est ce qui
qu'ils n'ont pas osé encore l'interroger et commencer son
ès, dieu la tire de là, elle le merite bien.
ai sçu de vos nouvelles par m[r] de chattelux, a qui
'osmond écrit souvent, je désirerois bien que naple pût
ir toutes vos incommodités, et vous revoir en bonne
é!

Adieu madame je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, embrassez aussi vos enfants de ma part. rénulphe surement parle bien comme les lazaroni, il doit être bien drôle.

Adresse : A Madame Madame la marquise d'osmond A Naples

A rome le 6 7bre 1793.

Vous êtes bien aimable madame, et vous réparés bien agréablement le tems qu'il y avoit que je n'avois reçue de vos nouvelles. je n'ose encore me livrer tout a fait a la joye, surtout pour la délivrance de ma malheureuse niece, j'espere cependant qu'il ne lui arrivera rien, son courage en a imposé, et en imposera toujours. ce n'est pas la premiere occasion ou elle en a montré, aussi vit-elle.

les nouvelles de Toulon que vous devez sçavoir a present sont bien eccelentes, j'espere que toutes les provinces meridionales vont suivre le bon exemple, lion n'aura pas de peine, il se signale bien. voila donc un coin du royaume ou Louis 17 est tout a fait reconnu.

On dit signor M...... un peu embarrassé, ne sçachant ou aller, on n'en veut nulle part. j'espere que tous ces gueux là se trouveront sans habitations, et porteront la peine qu'ils ont assurement bien merités. dieu leur fera justice puisque les hommes ne l'ont pas voulu.

Adieu madame, portez-vous bien, et ne doutez jamais de toute mon amitié! je me prosterne aux pieds de m^r d'osmond, et je l'embrasse. quel homme que m^r Pitt. Si vous apprenez quelques détails sur ce qui s'est passé a toulon, vous me ferez grand plaisir de me le mander, car nous ne sçavons que le fait, c'est toujours bien bon a sçavoir, mais l'historique feroit bien pour completer la joye.

Adresse : A Madame Madame la marquise d'osmond A Naples

A rome ce 20 7bre 1792.
(il faut lire 1793.)

Vous êtes une bien aimable créatures, madame, de me lonner des nouvelles, et aussi bonnes nouvelles, nous sça-'ions bien la prise de Toulon, mais nous n'étions pas assurés les détails, ils sont bons a sçavoir. le départ des vaisseaux t des troupes du roi de naples me fait grand plaisir, ces orces qui s'établissent a toulon, nous annoncent que toute la rovence ne tardera pas. Marseille se montre bien faiblement, t change souvent de sentiment, même les bons ne sont pas ncore comme ils devroient être, peut-être attendent-ils d'être lus fort pour se déclarer.

j'ai fort bien entendu la relation que vous m'avez envoyé l'exception de quelques mots que je n'ai jamais pu lire, en randissant je l'apprendrai peut être.

helas malheureusement la reine de naples se confie trop lans les nouvelles de sa fille (1), je crains bien qu'elles ne oyent fausse au sujet de la reine, toutes les gazettes, et nême quelques lettres la disent toujours a la conciergerie, nais son procès n'est pas commencé, son courage en a bien mposé, j'espere qu'il la sauvera, hélas si tout le monde avoit u le même! Gaston (2) fait toujours des merveilles, mais il 'est point encore a paris, je pense bien comme vous, je esire le moment de son arrivée, mais je le crains. telle est la ituation ou nous sommes depuis 4 ans. Gustine est enfin nort, et comme un lâche, cela devoit être. quelle difference le la mort de ceux du bon bon parti a celle de ces monstres.

Vôtre histoire m'a fait grand plaisir, et je reconnois bien a, la bonhomie. quel bonheur pour vous d'avoir trouvé des arents aussi aimables que le ch^er Legard et sa femme, j'en

(1) L'Impératrice, femme de François II empereur d'Allemagne epuis le 1er mars 1792 où il avait succédé à son père Léopold II.
(2) Chef vendéen mort, après quelques succès, en 1793.

prens ma part pour la reconnoissance. Si cela peut vous rassurer pour la taille d'adèle, j'ai été reglée au même âge, et j'ai beaucoup grandi cette même année là, ainsi vous pouvez avoir encore quelqu'esperance qu'elle ne restera pas si pet que vous le craignez. je suis persuadée qu'elle va se por beaucoup mieux. je suis bien aise que m^{r} d'osmond s bien. je me suis aquitée de ses commissions, et des vôt pour victoire, qui me charge de vous remercier et de vc dire bien des choses de sa part.

Adieu madame je vous aime et vous embrasse de tout m cœur, ainsi que toute vôtre famille, grands et petits. fai mes compliments a adèle. il me semble qu'elle n'avoit p besoin de croître en raison, elle l'étoit déja étonnament. pc rainulphe est un drôle de corps.

quand vous aurés des nouvelles, je serai toujours toι prête à les ecouter, car nous en avons içy de bien peu sur

A rome ce 5 9bre 1793.

En retour du bultin que vous m'avez envoyé Madame, vous envoye la copie d'un recit imprimé et envoyé au Secrétaire d'etat, de ce qui s'est passé à Toulon, je cr qu'il vous fera plaisir, s'il y a quelque faute pardonnés-le copiste qui s'est pressé, pour ne pas manquer la poste. Ce lecture vous fera éprouver des sentiments bien differents tous ceux que nous avons essuyés jusqu'icy, vous y reco noitrés les vrais françois et j'espere bien qu'ils ne sont p reservés seulement à la ville de toulon, et que nous les ve ront incessamment s'etendre partout.

j'espère que vous me donnerez des nouvelles de vôtre sa gnée. on dit heureusement les medecins meilleurs à napl qu'a rome. j'espère aussi que la maladie de mon ami pe ne vient que de ses dents, comme elles sont bien avancées, se portera bien après, je le désire bien réëllement.

je suis extrêmement pressée ainsi je finis non sans vous embrasser, vous et tous les vôtres de tout mon cœur.

A rome ce 22 9bre 1793.

Vous voulez donc madame, que je sois doublement contente, quand je reçois de vos lettres, puisque vous voulez attendre les bonnes nouvelles pour m'ecrire, cependant les vôtres me sont interressantes pour que je desire d'en avoir quelquefois.

j'avois bien raison de ne me pas fier aux nouvelles de l'imperatrice au sujet de la malheureuse reine, on dit aujourd'hui quelle a été ramenée au temple, sous pretexte qu'elle n'etoit pas en sureté, et qu'un parti d'aristocrate pouvoit l'y enlever. enfin quelque raison que ce soit je voudrois que cela fut vray, parcequelle y seroit du moins avec sa famille, et cela me donneroit quelque lueur d'esperance pour elle. du reste toutes les nouvelles sont excelentes, et de tous les côtés, dieu veuille que cela nous mène a bien.

je suis au desespoir du malheur de la pauvre duchesse de Laval d'autant qu'il me semble que c'est celui quelle aimoit le mieux, il promettoit d'être un bien bon sujet, pensant a merveille, et s'est très bien conduit. je n'ai point eu de nouvelles de la pauvre d^{sse} je lui ai écrit, et demandé de me faire donner de ses nouvelles, mais je ne sçais si ma lettre lui parviendra, parce que je l'ai addressée à dusseldorff ne sçachant ou la prendre.

Je vous envoye un Échantillon de tabac pour voir si c'est celui-là que vous aimés, m^e de narbonne ni moi ne nous en souvenons point. si vous en êtes contente, mandés-le moi, et je vous ferai votre provision, si non je vous en envoyerai d'une autre espece. La pauvre petite Louise (1) a la petite verolle, mais très benigne jusqu'a present. elle n'en est encore

(1) Louise de Narbonne, petite-fille de la duchesse.

qu'au second jour de l'erruption, elle n'a de fievre que c
faut en avoir.

je suis bien fachée de l'inquietude que vous avez su
ami rainulphe, mais j'espere que la vivacité de vôtre i
nation vous grossit les objets. la coqueluche aux enfan
effrayante, mais pas dangereuse. enfin j'espere et desir
qu'il vous mette hors de toute inquietude. il n'est pas s
nant que ce qu'a eu adèle n'ait pas eu de suite, cela
presque toujours comme cela. la graisse dont vous
qu'elle est, prouve qu'elle se porte bien, est-elle u
grandie? La p^{sse} de piémont vient de mander à victoir
la valeureuse ville de Lion étoit prise, mais qu'heu
ment les troupes s'étoient retirées avec leur artillerie.
n'en sçais rien. tout va bien lentement en piémont. Le
rier de ce matin nous a apporté la facheuse nouvelle que
étoit pris, mais que la garnison au nombre de 10,000
fait jour, avoit tué beaucoup de patriotes, et s'étoit reti
provence ou en vivarais, et qu'ils alloit s'efforcer de g
toulon, dieu le veuille. les nouvelles de paris et des ga
sont detestables sur le sort de nôtre malheureuse nie
enragés sont plus enragés contre elle que jamais, et elle
pas sortie de la Conciergerie, comme on nous en avoit
du côté de flandre et d'allemagne tout va bien, et mê
celui de la vendée, ils battent toujours.

Adieu, madame, je vous aime et vous embrasse de tou
cœur.

A rome ce 6 décembre 1793.

Vous avez vû madame, par ma dernière lettre que je r
pas encore instruite du comble de l'exécration et de no
heurs (1) j'avois chargé m^r de chatelux de vous dire q

(1) Mort de la reine Marie-Antoinette, qui monta sur l'éc
le 16 octobre 1793.

n'avois pas la force de decacheter ma lettre. je ne connois que trop vôtre attachement pour ces malheureuses victimes, car je crains bien que vôtre santé n'en soit encore alteree. il nous reste encore a craindre pour 3 victimes qui ne se sont point encore sacrifiées, mais que peut-on esperer de bon avec des monstres.

je crois que vous avez été bien aise de la mort du premier de tous, il a porté son caractere jusqu'au bout, et est mort comme un lâche, pleurant, criant, demandant grace au peuple, qui ne lui a répondu qu'en lui jettant de la boüe. Enfin nous en sommes défaits trop tard il est vray (1).

je ne sçais pourquoi ma lettre a été si longtems en chemin, j'espere que celle çy arrivera plutôt. la vôtre a retardé aussi au moins d'un courrier.

je suis enchantée que rainulphe aille bien, vous n'avez pas besoin d'inquietude de plus. je vous aime de tout mon cœur, et vous embrasse de même ainsi que m[r] d'osmond.

A rome ce 31 janvier 1794.

La raison pour laquelle vous vous êtes servie de cet infolio pour m'ecrire, Madame, (et vous faites très bien) m'a retenu d'ecrire moi-même jusqu'a ce que j'eusse reçue une lettre de vous, je vous assure que cela a été une privation pour moi, mais comme je savois combien la poste étoit chère dans les autres pays, je n'ai pas voulu vous couter etant sure d'ailleur que vous saviez de nos nouvelles par m[r] de chatelux. j'ai été tres fachée de la mort du c[al] de Bernis independamment de l'amitié que j'avois pour lui et de la confiance et de l'utilité dont il nous a souvent été, je crois que c'est une grande perte pour la france dans le moment ou

(1) Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, *Philippe-Égalité*, guillotiné à Paris le 6 novembre 1793.

nous nous trouvons, le régent lui avoit donné sa confiance, aussi a t'il bien senti sa perte. Le pauvre m[r] de marange l'a suivie de pres 15 jours apres, ainsi je ne puis m'aquiter de vos commissions pour lui.

la campagne a été bien désastreuse, mais si la france revient d'elle-même, que l'opinion change, comme toutes les lettres l'assurent, si la vendée et les chouans continuent leurs succès cela ne vaudroit-il pas mieux, que de voir chacun tirer à soi quelques provinces. une grande partie des prêtres sont rappellés dans le midi, beaucoup y sont allez, et mandent a leurs confrères qui sont ici des choses très satisfaisantes. la flotte de Toulon dont on a voulu faire tant de peur ici, reste toujours dans le port, ne peut sortir parce qu'elle n'a ni vaisseaux en etat de marcher, ni matelôts, dans la riviere de gênes et a nice tous les patriotes meurent d'une espece de peste et leur nombre est extremement diminué, a moins qu'on ne leur envoye des secours ce primptems, il leur est impossible de rien faire, et malgré les *terroristes*, comme monsignor caraffa les appelle, je crois que nous sommes tres en sureté ici.

vos parents sont charmants, je les aiment de tout mon cœur, et leur ai plus d'obligation que si c'étoit pour moi meme qu'ils fissent ce qu'ils font, je comprens que vous ayez toujours un peu d'amertume, mais vous poussés trop loin vos tristes pensées, il faut bien esperer qu'elles ne s'effectueront pas, prenez plus de confiance, plus de courage, ménagés vous, et chassés toutes vos idées, dans lesquelles vous vous plaisez de vous tourmenter, il y en a assés de ce qui existe, sans aller chercher plus loin.

Ce que vous me mandez d'Adèle me fait grand plaisir, mais ne m'etonne point, elle a toujours été tres avancée pour la raison et l'Esprit. quant à sa figure, je ne crois pas un mot de ce que vous m'en dites, c'est la peur que vous en avez, car elle a toujours été jolie, elle l'est, et le sera. Arthur n'a pas besoin de recommandation, il l'est par lui-même, et par

toute sa conduite, mais celle qui l'emporte sur moi, est d'être votre frère, je le verrai avec grand plaisir. je vous remercie d'avance du present que vous m'annoncez, il me fera grand plaisir surtout etant de votre ouvrage, mais pourvu qu'il ne vous coute rien, car sans cela il seroit tres mal reçu.

nous avons eu un hiver comme en france presque, une gelée très longue, et beaucoup de neige, depuis hier il commence a se radoucir, et j'espere que le beau tems va venir. mandez moi s'il vaut mieux que je me serve de ce papier, s'il est moins cher, et ecrivez moi toujours de la meme manière sans enveloppe, car je vous assure bien que je ne regarde guere à l'extérieur, ce n'est que ce qui est dedans qui me fait plaisir.

Adieu madame soyez bien sure que rien ne peut changer l'amitié que j'ai pour vous, je vous embrasse de tout cœur. Ainsi qu'adele et rainulphe dont vous ne me dites rien, ce qui est bien mal. mes compliments à m^{r} d'osmond.

Adresse : A Madame Madame la Marquise d'osmond Etton near. Beverley Yorkshire. Angleterre

A Rome ce 19 avril 1794.

je crains bien Madame, de m'être embrouillée dans mon calcul pour vous ecrire a Lauzane, et de m'y être prise trop tard, mais je n'ai reçu vôtre lettre qu'hier.

il étoit tems de découvrir la conspiration à naples, elle etoit affreuse, mais heureusement on y a mis bon ordre, du moins je l'espere, et il paroît qu'on ne peut se mieux conduire qu'on a fait. ces execrables enragés sortant de l'Enfer ont les bras furieusement long et les etendent dans toute l'europe, puisqu'en même tems on a découvert et déconcerté leurs projets, a naples, en piémont, à genes et en pologne.

Les nouvelles de france sont bien bonnes, mais je suis bien éloignée d'oser me flatter qu'elles soient vraye. C'est que

toute la famille est sauvée, et est à Condé entre les mains de l'Empereur. Caraffe nous a assuré qu'il avoit une très bonne nouvelle, tres sure, dont nous pouvions nous réjouïr, mais qu'il avoit donné sa parole d'honneur de ne la pas dire jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de l'arrivée de l'Empereur aux pays-bas. encore hier au soir il me l'a repétée et m'a dit un peu de patience et vous verrez.

Sçavez vous pourquoi j'ai été vous voir? c'est pour moi, pour me faire plaisir dabord, voilà ma p[re] raison, charité bien ordonnée commence par soi même, et ensuite je me suis flattée que je ne vous déplairois pas.

L'Infante (1) me paroît toujours meilleure plus on la connoît. j'espère que vôtre voyage continuera à être heureux, je crains que vous ne trouviez seulement de mauvais chemins, mais vous n'êtes pas poltrone, je vous en félicite. vous me manderez dans quel lieu il faudra que je vous adresse mes lettres, sans cela je ne pourrois écrire pendant vôtre route, calculez bien jusqu'a ce que vous soyez a londres.

Victoire a eu un rhumatisme au genouil et a la jambe qui l'a empeché de sortir cette semaine tres fatiguante, mais elle est bien, et c'est demain pâques que je vois arriver avec un tres grand plaisir, par gourmandise, et pire que cela car c'est le desir de manger de la viande. Adieu madame je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

mille chose a m[r] d'osmond, a Adele, embrassez rainulphe, et des compliments au ch[er] et a milady, dont il m'est impossible de dire et d'ecrire le nom.

Adresse : A Madame Madame la Marquise d'Osmond A Lauzane en suisse poste restante.

(1) Marie-Amélie d'Autriche, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, mariée à Ferdinand duc de Parme, petit-fils de Philippe V d'Anjou roi d'Espagne.

A Rome ce 23 aoust 1794.

suis à vos pieds, couchée tout de mon long, madame vous demander mille, millions milliards de pardons, de ıdre si tard à votre lettre. Si je voulois je pourrois peut-trouver quelques raisons d'excuses, mais j'aime mieux ouër coupable de bonne foi et avoir recours à votre .gence, sur laquelle je compte. tout ce que je vous ınde c'est d'être bien sure que mon cœur n'entre en dans ma faute, qu'il est et sera toujours le même pour .

'avez vous dit de la mort de Robespierre? Paris est tout ombustion, tant mieux, il y a longtems que je désirois cet etat, nous ne pouvons nous tirer que par là, si nous ıs eu une bonne guerre civile, a présent tout le monde t chaçun dans son foyer. Malgré toutes les choses ·yables qui se passent en brabant et en allemagne, je bien eloignée d'en être découragée. la providence ne pas que personne s'en mesle qu'elle, elle nous a puni, ıous pardonnera. je voudrois bien qu'une nouvelle qu'on a dite hier fut bien vraye, quoiqu'on l'assure, je n'ose re m'en flatter, c'est qu'a marseille on a fait une procession ınt l'image de la vierge, et qu'on a crié, *vive le roi* et *la ion*. Cette ville ainsi que toute la provence et le bas ıedoc est en insurrection. Si elle est bien vraye et bien .he, le reste gagnera bien vite, surtout si monsieur est ınu pour régent par les puissances, on nous en flatte, comme cela est long! Les patriotes se retirent du pié-., et de nice, ils ont, dit-on, laissé tout leurs malades, bagages, et leurs munitions, quoiqu'on assure cette nou-, et qu'il y ait grande apparence, nous avons été trom- si longtems et si souvent, que je suis devenue un peu ne S^t thomas. Après dieu, une chose bien extraordinaire, : salut viendra d'une nation naturellement ennemie de la

nôtre, il est vray que le mal,..... mais il faut l'avouër n
l'avions bien merité.

nous avons eu un été passable, les grandes chaleurs n
point été ni si forte, excepté 5 ou 6 jours, ni si longu
beaucoup près que l'année passée. toute notre colonie
porte très bien, dieu merci et dieu merci encore nous av
fait une trouvaille d'un médeçin Emigré qui étoit à p
excèlent, et le meilleur aristocrate que je connoisse, c'es
providence qui nous l'a donné, car l'intention étoit d'en a
un autre, lequel j'ai appris depuis n'est pas trop bon, et fa
de sçavoir son nom et l'ayant mal désigné, on nous a env
celui-cy. Comment vous portés vous, comment avez-v
soutenu la mer? quoique je mérite punission, j'espere cep
dant que vous voudrez ne la pousserez pas jusqu'a ne pas
mander de vos nouvelles, elle seroit trop forte. je voud
aussi que vous me mandassiés comment je pourrois vous f
parvenir mes lettres afin qu'il vous en coutât le moins p
sible. remerciés Adèle et embrassés la bien de ma part, a
que Rainulphe, et m^{r} d'osmond. faites bien des com
mens à votre bon ch^{er} et à sa femme. je vous aime et v
embrasse de tout mon cœur.

IV

LETTRES DE MADAME VICTOIRE
le de Louis XV, à la marquise et au marquis d'Osmond.

Ce 3 may 92 à Rome.
(Il faut lire 93)

je ne peut pas laisser partir M. D'osmond madâme, sans
us répéter combien je suis fachée que le menage soit parti
ci, mais j'espere que l'air de Nâple ne vous conviendra pas,
que les circonstances devenant bonne, vous reviendrez à
ome, C'est un grand adoucissement dans les malheurs
avoir avec soi des personnes aussi attaché à sa famille, je
sens bien, soyez en sure Madame, je vous prie, ainsi que
mon amitié, je vous embrasse de tout mon cœur.

VICTOIRE.

Adresse : A Madame la Marquise D'osmond

Ce 25 8bre 92 a Rome.
(il faut lire 93.)

je vous remercie Madame, du plan de toulon que vous
'avez envoyé je vous direz simplement qu'au sujet des nou-
elles, quand vous voudrez que je les sâche ecrivez les moi
rectement car Adelayde ne m'a point fait part de la vôtre,
ous avions bien ici des plans de toulon mais pas aussi
acte et aussi détaillé, je suis toujours dans la plus grande
quietude pour notre malheureuse et Eroïque Reine, le Roy
la Reine de Nâple doivent être bien satisfaits de l'essay de
ur trouppe c'est un joli commencement. je me suis acquittée

de vos commissions pour les chastelux, ils vous écrivent ainsi je ne vous direz rien pour eux, si ce n'est que se sont de bons et excelents amis, qu'on est fort heureux d'avoir, et sur l'esqu'els vous pouves comptés, pourries vous me donner des nouvelles de cet honneste et excelent homme d'arlincour, parmis toute les horreur qui se font à paris, j'en suis inquiette, je desirerois vous sçavoir en bonne santé, ainsi que m^r D'osmond, a qui je vous prie de dire mille chôse pour moi, j'espère que votre fils est bien a présent je suis persuadée aussi que ses petites maladies viennent des dents, bonsoir Madame je vous aime et embrasse de tout mon cœur.

VICTOIRE.

Ce 6 X^bre 1793 a Rôme.

je n'ay pas encore eu la force Madame de vous écrire depuis notre dernier et execcrable malheur, j'ay bien jugé tout ce qui devoit se passer dans votre cœur, mais il faut que l'amitié pour votre mari, et pour vos enfants vous soutienne. ah jamais Madame jamais je n'oublierez l'attachement tendre et le zèle que m^r d'osmond a témoignés pour nos saints martirs, et ceux qui doivent le sçavoir, ne l'oublierons. soyez en sure, vous et vos enfants s'en appercevrons un jour. j'envoye à m^r d'osmond un portrait du Roy et de la Reine, celui du Roy m'a paru bien ; personne n'est plus digne que lui de le posséder et mon amitié pour lui se fait un plaisir de lui en donner cette marque. j'en fais faire un d'Élisabette sur un portrait que j'ay d'elle, il sera en stuc. si vous croyez qu'il put faire plaisir a la Reine de Naple, vous lui donneriés et je vous en renverroie un autre, il sera fini incessamment. adieu Madame je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

VICTOIRE.

Adresse : A Madame D'osmond A Naples.

Ce 29 X^{bre} 1793.

Monsieur la nouvelle de toulon m'a presqu'aussi étonnée que fâchée, il faut bien se soumettre à la volonté de Dieu et ne point raisonner, car tout ce qui se passe est bien au-dessus de tout raisonnement humain, espérons fortement et taisons-nous. je ne peut pas vous exprimer combien votre lettre m'a fait de plaisir, oh qu'on est heureux de connaistre un honneste homme tel que vous je n'en douttai pas, assurément.

notre honneste homme Darlincourt ne peut plus nous donner l'argent, qu'il avoit destiné pour nous, ayant besoin du reste pour son fils, cela m'inquiette beaucoup pour lui, et m'afflige réellement plus pour lui que pour moi, je n'oublierai jamais le service, qu'il nous a rendû, ni la manière avec laqu'elle il nous l'a rendû, vous serez surement bien aise de voir l'Anglois qui vous remettra ma lettre, j'ay été ravie de le voir, et bien aise de l'entendre parler, quoiqu'il ne soit pas orateur. bien sur monsieur dite à m^{de} D'osmond que je lui répondrés bientôt soyez bien sur tous deux de mon amitié et tous deux je vous embrasse de tout mon cœur.

VICTOIRE.

Sans date. (Commencement de 1794.)

Monsieur jay reçue avec grand plaisir votre lettre, et tous les voeux que vous formés pour mon bonheur à ce renouvellement d'année, je les crois bien sincères, et soyes bien persuadé que je compte sur votre attachement avec plaisir, l'état de m^{de} D'osmond me paraît terrible, mais sa patience et son grand courrage, me donnent de l'esperance qu'elle guerira, et que nous aurons la satisfaction de la revoir, le courrage facilite les remedes à âgir favorablement dite-lui je vous prie mille choses de ma part et assurés la de ma tendre amitié, vous ne

me parlés pas de vos enfants, j'espere qu'ils se portent biens, Rainulphe doit être bien grand a présent. L'Angleterre môntre une tres grande Energie, dans ce mòment elle mérite d'en être recompenssé, et je l'espere, malgré toutes les choses inimaginables que nous voyons, mes amis châstellux vous auront surement mandés combien le Roy et la Reine de Naples sont charmants pour nous, et excelents parents, ils meritent à tous egards d'etre adorés de leurs sujets, et il me parait qu'ils le sont infiniment, j'espere que notre tranquilité ne sera point troublée.

adieu Monsieur soyés sur je vous prie de mes sentiments et amitie pour vous, je vous embrasse de tout mon cœur.

VICTOIRE.

Adresse : A Monsieur le Marquis d'Osmond

Ce 2 aoust 1794 a Rome.

Sans compliment Madame je suis très fâchée que vous nous ayés quittée, et si je n'avois pas l'esperence, même la sureté que vous reviendrés dans notre pays, je la serais bien davantage, vous devés etre convaincûe que je n'oublierés jamais le menage, et de mon desir d'être a portée de lui rendre service, je ne vous dis rien des nouvelles, elles sont innintelligibles et ma confiance inalterable, j'espere que vous me donnerés de vos nouvelles, la châleur est ici horrible dans ce moment, j'en suis très incommodée mais point malade. mr de chastellux vous donnera surement des nouvelles, je finis ma lettre en vous assurant de mon amitié et en vous embrassant Madame de tout mon cœur. j'embrasse le mari et les enfants.

VICTOIRE.

: *écrites à la fin d'une longue lettre de la famille de Chastellux, datée de Rome 21 mars 95.*

:ermine Madame cette lettre de tous vos amis et les , j'espere que les courriers dangleterre sont retablis, et ıous aurons plus souvent de vos nouvelles, comme je e sur vous et m^r d'osmond, sur l'attachement le zèle .telligence qui nous a procuré le bonheur d'être ici et :tre pas temoin de toutes les horreurs, j'ay de nouveau r au ménage pour tâcher de nous procurer a emprunter gleterre une somme de 60,000 à 80,000 franc remsable deux ans apres notre retour en france et payant érests jusqu'au rembourssement toute les annees, je nay honte d'avouēr que nous sommes très mal et que à avons nous de quoi vivre, voilà exactement notre posictuelle, malgré tout celà je me porte bien, votre frere pas encore arrivé, bien sur Madame comptés toujour ıa tendre amitié. j'embrasse m^e et Mde, Rainulfe et de tout mon coeur.

VICTOIRE.

suis bien aise Monsieur de la réussite de votre demande pagne. C'est un petit commencement de bonheur pour et pour moi d'i avoir contribué j'embrasse le menage et fants de tout mon coeur

Rome le 25 avril 1795

resse : A Monsieur Monsieur le marquis d'osmond [to Ětton near Beverley, Yorkshire] (1) Irout Beck near n all, Kendal, Westmoreland, Angleterre.

Mots rayés, adresse modifiée par la poste.

V

LETTRES DE LA REINE CHARLOTTE DE NAPLES fille de l'impératrice Marie-Thérèse, et sœur de la reine Marie-Antoinette, à la marquise d'Osmond.

Billet sans date (après le 16 8bre 1793)

j'ai recue ma chere la bien respectable et interessante lettre de madame Fiz james, et vois aussy tout ce que vous me dites, si ma mauvaise santé et circonstances me permetront, j'en profiterois pour vous voire; je merite d'être excusé, si j'ai eu horreur une gde nation, qui a sacrifie ses maitres si cruellement, qui a usé toutes les barbaries, ignominies, atrocités sur ma malheureuse sœur; que je vois et entend par tout, tout ce qu'il cometront encore d'horreurs, sceleratesses, cruautes, n'a plus d'interet pour moi, mais la nature en fremit.

je plains a vous et au peu d'ames honetes d'etre de ces antophrages (1), et croyez moi avec une constante amitie.

(1) *Antropophages.* — Les lignes suivantes, empruntées aux *Origines de la France contemporaine*, de Taine, prouvent que le mot employé par la sœur de la reine Marie-Antoinette n'est malheureusement que trop juste :

« Ceux de Caen ont fait pis : le major de Belsunce, non moins innocent et garanti par la foi jurée, a été dépecé comme Lapérouse aux îles Fidji, et une femme a mangé son cœur. » (T. III, p. 107.)

M. Guillin habitait son château de Poleymieux (près Lyon) .. « on le hache en pièces vivant, on lui coupe la tête, on la porte au bout d'une pique, on dépèce son cadavre, on envoie un morceau du corps à chaque paroisse; plusieurs trempent leurs mains dans son sang et

chère amie je vous envois les deux lettres pour les
princesses a Rome et je vous envois une autre que vous
trez a son temps a l'interessante princesse de Tarente
ttachement pour mon infortuné sœur me la rend pre-
je vous renvois sa touchante lettre; je vous vois partir
is eloigner de moi avec bien du regret mais je reste
un petit rayon d'espoir de vous revoire dans des temps
ieureux j'en serois enchante car vous avez totalement
mon Estime et amitie et malgre mon Etat qui eloigne
oi les vrais amies j'en sens le prix et estime la noble
iise qui vous l'a fait me dire, je vous souhaite un heureux
e que votre sante ne soit point alteré de tous les
ans ressouvenirs. que dieu veuille accorder une tour-
heureuse sauver les trois interessantes cheres victimes
es de leurs infortunées Parens que je serois heureuse si
uvois contribuer cella me feroit aimer encore la vie,
moi l'amitié de me donner de vos nouvelles et de tout
vous regarde ils me seront toujours bien interessant,
complimens au digne Mr d'osmond a vos charmans
s, donez quelquefois un ressouvenir a une personne qui
ue éloigne ne vous oublira jamais et qui sent par ce
eprouve vous ayant peu vue combien son amitié eut
ns bornes si elle auroit plus souvent joui de votre sedui-
compagnie. Adieu soyez heureuse bien portante ne
liez point et pussai je un jour vous revoire et prouver

rbouillent le visage... quelques-uns... à Chasselay, avaient
ir l'avant-bras du mort, et le dévoraient à table. (T. IV,
-198.)
l'Abbaye, un ancien soldat, nommé Damiens, enfonce son
lans le flanc de l'adjudant général de la Leu, plonge sa main
'ouverture, arrache le cœur, et le porte à sa bouche comme
dévorer Le sang, dit un témoin oculaire, dégouttait de sa
et lui faisait une sorte de moustache. A la Force on dépèce
ie de Lamballe; ... un autre, rue Saint-Antoine, portait son
t le mordait. » (T. VI, p. 52-53), édition in-18.

que mes sentimens d'amitié sont invariables dans le cœur de votre sincere amie

19 février 1794.

CHARLOTTE

Ma bien chere amie je crains bien que vous aurez ete injuste vers moi en m'accusant d'oubli mais vous m'aurez fait un tort j'en suis incapable mais..... j'ai eue tant a ecrire ma tete etoit si soufrante si foible que je n'ai point pue le faire, la decouverte de nos jacobins de conspiration trame et tout ce que cella a porté de peineux efrayant et chagrineant, la perte de la vertueuse M[d] Elisabeth et l'abandon de ces chers malheureux orphelins chose qui dechire mon cœur maternel, enfin les continuels diferents Evenemens de la guerre, la couche de ma fille, une mauvaise recolte, des alertes fausses et continuelles qui ont menace une Revolution et dans peu d'heures mise en armes toutes la province, enfin tremblemens de terre et une Eruption afreuse du Vesuve qui dans peu d'heures de temps a devore toute la torre del Greco arriere 80 palmes en mer, six jours le soleil obscurcie par une pluie continuelle de cendre la lave a ete si violente que tous les pays sont ruines devastes plus de 30/m homes malheureux et pres de 9 millions de ducati de domage, une escadre sortie et blocque aux Isles marguerite, une autre prete a sortir de Toulon sans parler de celle de Brest, vous conviendrez ma chere amie que voilla prodigieusement de choses qui m'ont bien occupe et tourmente aussy ma sante et mes nerfs sont ils bien afectées, voilla l'Empereur de retour la campagne defensive toujours des hauts et bas, on n'ose pas jetter les yeux sur ce que cella deviendra et en verite c'est a se desesperer; une 4[e] campagne paroit n'etre du gout ni des moyens ni de la possibilité de personne et la paix avec qui la ferat-on quel en sera la suite la garantie, les suites cella fait tressaillir; je ne soufre que pour mes cheres Enfans car pour moi je me

sens a la fin de ma cariere qui ne sera plus longue car on ne resiste pas a tant de sursauts; voilla un complot afreux decouvert a Turin les memes circonstances du notre les memes moyens tournure et meme le meme jour que cella devoit eclater a Turin nous avons eue une fausse allarme à Naples. En Anglettere on a aussy pervertie il y a deux discours de St Just un imprime l'autre encore sous lhombre du silence ou leurs infernales sistemes et menees et bien developees. et fait fremir les maximes et l'afreuse imoralité. votre lettre ma chere amie parle si bien come elle lisoit dans mon ame je ne puis pas vous le nier je voudrois pouvoir m'enfuir dans un desert dans un couvent me separer de tout, il est impossible de faire le bien tant de dificultes entraves sy oposent, et pour avoir cette responsabilité sans pouvoir faire le bien avec les tristes conoysance des homes que les temps present nous ont donées j'aime mieux me cacher au fond d'une solitude, mais 9 enfans 7 non etablis me lient bien malgre moi au monde.... je n'ose vous parler de la jadis france de tous les meurtres impietes vols sceleratesses de toute espece qui s'y comettent, et cella va ils ont des armées de terre et de mer fournie de tout tenant tete balancant avec les meilleures troupes et escadre, j'avoue tout cella m'avilit, je commence a perdre mon courage et a perdre tout espoir de tranquilite et d'ordre. Cecy et bien triste je voudrois ma chere amie pouvoir vous soulager je voudrois etre bone a quelque chose et pas vous comuniquer mon noir, donez moi je vous prie des nouvelles bien detailles de tout ce qui vous concerne et contez sur la sincere et Eternelle amitie de votre bien attachee amie

Le 8 juillet 1794.

CHARLOTTE.

Ma bien chere Amie je reponds a une lettre charmante recue de vous du 15 aoust si je ne vous aimasse deja infini-

ment cette lettre tous les sentimens tendres nobles vertueux generenx et sinceres quelle contient m'attacheroit a vous pour le reste de ma vie... je respecte et suis humilie de ce que vous me dites des conditions que vous mettez a la continuation de votre chere amitie et tout en soufrant de votre delicatesse de vouloir pas me permettre d'agir en amie je respecte admire mais mon cœur en soufre. Vous voulez de nos nouvelles vous avez l'amitie bonte de vous y interesser et bien je vous les done telle que je les sais, elles sont noires mais je le suis bien. je suis actuellement a Caserte ou je vous vis la première fois ou des heures s'ecoulerent qui ne me parurent que des momens enfin ou dabord vous fites une profonde impression sur mon cœur, c'est yci ou je vis tres retiré avec mes Enfans je me suis eloigne de la ville et je compte être longtemps sans y remettre le pied, je ne vois persone que les gens que l'absolue necessite me force, mes enfans lecture ecrire dessein et triste reflexions en voilla plus que la journee peut remplir, mes enfans me sont encore plus cheres depuis que je vois se preparer pour eux un si cruel avenir ma fille mimi et devenue nubile se porte a merveille elle est aussy grande que moi et toujours bonne, mon fils me passe de deux doigts tous les petits sont bien, l'union regne entre ceux et cella fait ma consolation voycy pour ma famille, ma fille ainee se remet quoique un peu lentement de sa mauvaise couche ma seconde doit accoucher au mois de novembre et se porte tres bien, le mariage de mon fils et difere vue les malheurs des temps qui ne permettent pas d'y penser.

Pour l'Italie elle et toujours menace actuellement les regicides tachent d'y percer de deux cotes par Genes et le piemont, mais je suis come vous quoique tout le monde a une peur afreuse et craint une invasion je n'ai aucune peur par terre cella exige du temps et laisse le moyen de prendre des precautions, toutes les fois que les Anglois garderont la merre j'en suis tranquille mais si ceux la diminuent ou que ils deviennent

oins actif il y a tout a craindre, je devrois par delicatesse eler a vous ma chere et sensible amie mes idees dans ce cas ıais ma sincerite vous ouvre mon cœur come je le pense. Si : tricolor vient avant naples si des bombes s'y jettent ı terreur epouvante ote les facultes tete voire mary fils ıe blesse maison brule on n'y tient pas si profitant de cette llarme nos nombreux jacobins se melent dans la foule et leur roposent la cessation du bombardement moyenant le sacrifice e nous tous, vous pouvez conter qu'il et fait et on nous porte if ou morte selon les caracteres en present aux Regicides. Cette idee n'est pas couleur de rose mais elle est sure vraie ondé sur la conoissance du caractere et de nos gens qui ne : feroit ni par haine pour nous ni par amitie pour les francois ıais pour empecher a eux un mall.

nous avons eue une trame bien file jacobinique le serment t de tuer tous les souverains et detruire toute authorite sacerotale et politique, ils juroit cella sur le fer qu'ils apellent eur dieu, on en a decouvert, ils avoit deja forme club revolutioaire comite de salut publique jurances etc etc il ne manquoit que l'explosion, on en a trouvé des ramifications mais je rois qu'il y en a encore beaucoup, mais que faire remplir on devoir et attendre son sort si je n'avois pas d'Enfans je ourrois dire tranquilement mais le cœur me saigne pensant ı eux. On dit le petit Roi mort je n'en crois rien il seroit neme peutetre heureux pour lui, la fille je n'ose y penser 'est celle la qui ma desole je donerois tout au monde pour a sauver persone ne veut me parler clair sur son sort et c'est ne dire assez quelle est dans l'opropre, je la prendrois malgre ella avec plaisir et tacherois de la remettre, enfin je ne veux as vous affliger en vous disant combien cella m'afecte...

helas parlez moi de tous tout ce qui vous interesse conerne et regarde au moins de loin conservons notre corespondance souvenir, donez moi votre parole que vous calulez sure d'avoir en moi une amie sincere tendre attachee

qui le sera en tout temps et circonstances adieu je vous embrasse a vous pour la vie

Le 8 octobre 1794.

Ma bien chere amie je dois reponse a deux de vos cheres lettres une du 1 juin et l'autre du 21 juin elles m'ont bien touche et affligé par tout ce que vous m'y dites et par la tristesse que je vois repandue dans votre lettre surtout l'article de votre sante me tient a cœur je veux esperer et me flatter que vos maux sont dissipes et je m'y interesse infiniment, au nom de Dieu ne poussez point le desespoir au point de laisser aigrir vos maux, il y a d'exelens professeurs consultez les tous faites une course a Londres et ne considerez je vous en conjure aucune de ces fausses delicatesses mais montrez moi que vous me regardez come votre amie et que vous profitez de mes petites limitees ofres en vray amie pour vous guerir et si je pouvois vous voire radicalement bien et echapee du nom et beaucoup plus de l'efet d'une maladie qui me fait fremir pour votre constitution sensible et delicate, si je pourrois par les consultations secours des plus habiles medecins en rien voue voire soulage ce sera un bonheur inapréciable pour moi mais témoignez la confiante amitie d'en profiter et je vous prie ecrivez moi des details sur votre Etat phisique moral sur celui de votre corps et de votre ame sur celui de la belle aimable interessante Adele sur votre bon et spirituel garcon sur votre Estimable mary, sur quelle aurison il se trouve ses talens conoissances lumieres se feront jour on a trop besoin de persones pareilles pour n'etre pas sur qu'il sera reconue..... Ma sante soufre toujours les secousses que toute notre existence a eprouve sont trop fortes pour ne nous en point recevoire toute notre vie et ne plus se bien porter, je ne puis vous dire la peine que m'a cause la mort du malheureux Enfant Roi, je suis convaincue que c'est une horreur conventionelle et qu'il a augmente le nombre des victimes imolees a leur sceleratesse

et a cette conduite d'iniquite qui ne reconnoit aucun frein ; on dit l'unique reste de cette malheureuse famille qu'on va l'echange et quelle va aller vivre a Vienne avec Md[e] de tourzelles, je ne puis attendre l'instant de la savoir sauve et quoique j'aurois resentie une triste douceur de l'avoir pres de moi je crois quelle sera plus agreablement a tout egard a Vienne et ne desirant que son vraie bonheur je souscris a la privation de ne la point voire. Ce courier cy va a Londres pour parler sur l'etrange et fatale paix de l'Espagne, elle a ete souscrite le 20 a Basle et le 28 de Madrid on n'en savoit ou feignoit completement que n'y ordre etoit donee et que l'on n'en savoit rien meme toutes les dispositions etoient hostilement donnees ainsi on n'y comprend pas clair, le temps nous expliquera cette enigme,... mes cheres Enfans font toute ma consolation si je ne les avois point je me retirerois a vivre dans un couvent ignore ensevelie au monde entier mais come cella eux me lient. Adieu ma chere amie mandez moi bien en detail tout ce qui vous concerne je m'y interesse si vraie et sincerement... ne m'oubliez point et croyez moi pour la vie votre sincere attachee amie

le 15 aoust 1795

sans date [Janvier 1796]

Ma bien chere et aimable amie votre lettre m'a bien vivement touchée elle est l'interprete de vos sentimens mais permettez que je vous le dise vous m'avez faite de la peine par votre délicatesse laquelle je craignois, n'admettez vous donc en rien la tendre sincere amitie, un silence entier de votre part m'auroit marque que vous recevez en amie de l'amie pour laquelle dans pareil cas vous feriez de meme, silence donc entier et Eternel sur cet article point de ressentimens douloureux mais temoignez moi que vous m'estimez autant que madame d'harcourt et la princesse de Tarente si sa situation était meilleure, enfin silence Eternel amitie

et permettez moi de parler autre chose,... vous etes bien bône de vouloir mon portrait j'en voudrois avoir un ressemblant pour vous faire ressouvenir de moi mais un petit reste d'amour propre me rend retenue a doner mon vieux visage, si je pouvois mettre sur la peinture mon cœur mon âme mes sentimens cella pourroit passer mais ma simple figure est un peu humiliant... je suis au desespoir du retard de l'echange fatal du dernier reste de mon infortune sœur me fait craindre quelque nouvelle coquinerie de la part de ces scelerats j'en suis dans de veritables inquietudes que ces miserables pour avoir leurs malfaiteurs tel que l'execrable Drouet Semonville et d'autres feignent de remettre une jeune persone et que ce ne soit pas la fille de ma Sœur l'eloignement de madame de tourzel toutes sortes d'intrigues me le font craindre et j'en ai l'ame agite. Enfin les temps actuels sont bien malheureux et ceux qu'il faut attendre le sont encore plus, mais je ne veux point ma chere amie vous communiquer mon noir, je vous parlerois donc de ce qui uniquement me retient en vie ce sont mes cheres Enfans, mon fils va se marier dans cette annee cy et est deja un home mais point un jeune home corompue, il est bon docile quoique tres vif et emporte mais le cœur et principes sont bons, ma fille ainée et deja trois fois mere et cette fois cy grace a Dieu très heureusement elle vit en parfaite union avec son mary, ma seconde fille a deux Enfans et est aussy très heureuse dans son menage, ma fille Mimi et plus grande et forte que moi mais d'une piete bonte attachement pour moi respectable l'exterieur n'est pas a son avantage mais elle gagne infiniment a être conue, Amelie qui a la chere et funeste ressemblance et pleine de grace esprit et amabilité, antoinette et encore délicate mais pleine d'esprit, toutes me sont attachees a l'exes et a un point qui me fait peur pour eux, Leopold et beau et bon il va passer aux homes albert et Elisabeth sont un peu delicats mais surtout la fille et pleine d'inteligence; c'est avec une

si bonne mere que vous etes que j'ose parler de tout ce qui m'attache uniquement au monde; au reste ce que j'ai vue eprouvé conue des homes des gouvernemens de l'injustice vers ses supérieurs de l'etude a les tromper et ensuite honir denigrer de l'ingratitude des homes me feroit enfermer dans un desert si je pouvois avoir pres de moi une amie come vous cella me reconcilieroit avec le genre humain, mais come cella je ne desire que solitude. Adieu ma charmante amie ayez bien soin de votre sante donez m'en ou faites m'en doner bien en détail conservez vous remettez vous rendez justice a mes sentimens restez ma tendre amie et croyez-moi pour la vie votre sincere amie bien tendre et attachee amie.

CHARLOTTE

Ma bien chere amie j'ai reçue votre bien chere et obligeante lettre du 22 décembre j'ai été bien touché de tout ce que vous m'y dites... voilla ma pauvre niece sauve on la dit tres aimable interessante d'une jolie figure tres vive mais sentant bien sa naissance elle porte actuellement son triste deuil et vit dans une espece de retraite adapte a cet habit, c'est aussy pour l'examiner, elle n'est nullement embarasse mais inspire un interet universel elle m'a deja ecrite deux fois j'ai son portrait qu'on m'a fait faire et que l'on dit tres ressemblant, enfin toutes mes lettres de Vienne ne me parlent que d'Elle sachant combien j'en suis occupe, Md• Soucy a dabord ete ote et elle est dans des mains bien honetes et sures qui est madame de Chanclos que je conois et estime beaucoup je vous parle de tout cella conoissant votre attachement pour ces malheureux parens...

le 2 février 1796

... le roi de Sardaigne traite deja a ce que l'on nous mande sa Paix et cecy exposera toute l'Italie, les Venitiens vienent de

chasser le Roi de france qui vivoit tranquilement a Veron de la maniere la plus indecente, ces exemples font fremir et j vous avoue que mer d'une nombreuse et cherie famille me reflexions sont bien triste car il y a que deux partis a prendr d'attendre intrepidement ces scelerats les combattre repouse vaincre ou mourir, mais il faut voire si le pays restera tran quille la coruption y ayant faite de grands progres et la pol tronerie bien plus encore, ou s'avilir a faire une paix infam dont ces scelerats dicteront les conditions et avaler le poiso de l'humiliation et avilissement que porte d'etre l'alliee et e paix avec de pareils monstre, moi je suis et serai toute m vie pour le premier parti, mais vous sentez avec 7 enfan que j'aime tendrement combien cella done a penser et refle chir. Pour ma niece malheureuse elle veut aller à Rome ell est inquiete mecontente, j'ai proposé de nous quotiser tous e lui faire une pension en lui fesant epouser le duc d'angou leme quelle veut de toutes forces et cette pension durera jus qu'au moment que ce prince aura de nouveau son existance car je veux esperer une fin a nos maux ne pouvant toujour aller ainsi, alors cette jeune orpheline auroit une situatio selon son souhait gout et tous les discours termineroit, je croi que cella seroit le mieux et pour ma part malgre les depense horribles du Roi qui fait tout à ses fraix et depens et n'es paye de persone je réponds qu'il y consent. Adieu, m chere et aimable amie... menagez votre sante ne renonce point à l'idee de venir reprendre la sante dans notre bea climat vous y retrouverez non une Reine mais une ami tendre, sincere qui aprecie votre merite votre cœur et qu saisira tous les momens pour etre avec une si aimable ami adieu croyez moi pour la vie votre bien tendre et sincer attachée amie

le 7 may 1796.

CHARLOTTE

le 20 août 1796

Ma bien chere et charmante amie que j'ai ete touche de votre chere lettre du 19 juillet vous ne saurez le croire mais je soufre de vous apprendre encore si soufrante... nos espérances crainte et desespoir sont battus come l'onde de la mer Wurmser a delivre mantoue pris verone vicence ferrara je le croyois dans mon imagination deja a tortone d'autant plus qu'il a 60/m homes et les miserables Republicains en haillons ne sont que 35/m homes, et pourtant ils les ont battus plus d'une fois, repris tous les endroits et chassé jusque dans le tyrol; tout cecy met un découragement general, en Empire les choses vont aussy bien mall c'est incomprehensible tout ce qui arrive, enfin il faut baisser la tete soupirer et se taire; mon cher mary est a la frontiere aux different cantonemens et nous continuons par tout les moyens possibles a augmenter notre armée nous fiant ni a larmistice ni aux negotians de paix avec de pareils especes d'homes, enfin nous somes resolus malgre toutes les vilnies horreurs et coquineries que de tous les cotes nous voyons de nous conduire honete et loyalement dussions nous en etre les victimes; et de perir l'arme a la main plustot que de faire une bassese, mais tout cella rend ma vie tres tourmente... Adieu ma charmante amie puisse le ciel calmer vos douleurs du corps et de l'ame et de vous voire heureuse et retablie Adieu croyez moi pour toute ma vie avec de biens sincers sentimens votre tendre attachee amie

CHARLOTTE

..... je vais et viens de l'armee au cantonement des frontieres ou mon cher mary se retrouve, nous somes en armistice avec les Republicains, mais come leurs bone foi et gentilesses nous sont conus nous nous y fions point et augmentons nos

forces tout cella me rend bien triste, mais contez que le petit Roi de naples sera consequent et loyal....

Le 22 septembre a monte casino 1796.

Le 10 novembre 1796

Ma bien chere amie je profite d'un courier a nous qui a Paris pour vous ecrire ces peu de lignes come il y a negociateur Anglois les couriers seront frequent et j'en pr fite pour vous doner de mes nouvelles et vous assurer mon Eternelle amitie... ma sante et perdue abime les chagr soins et inquietudes de ces derniers temps m'ont tue et mi la sante a jamais; le Roi et tous mes cheres Enfans se porte grace a Dieu tres bien le mariage de ma jeune Epouse q doit venir a Naples s'efectuera dabord que les autrichie auront balaye le chemin ce qui j'espere n'est pas eloigne Vous aurez deja scue ma chere amie et vous m'aurez plain que notre devoir et la prudence vue come tout tournoit l'a bandon de la corse celui bien pir encore de la mediteran par l'escadre angloise notre unique soutien, moyenant to ces malheurs nous avons ete obliges de faire la paix a conditions honetes avec lesquelles elle a ete oferte; la Reine fait son devoir epargner le sang de ses sujets les delivrer ce fleau, mais le cœur de Caroline saigne ce sont les assasi Boureaux de ma sœur de sa famille, ce sont les scelerats qui o mis le poignard en mains a tous les peuples pour les amener detruire toutes les authorites et Thrones; enfin je ne puis o blier ce qu'ils ont ete et sont encore et mon cœur en gemit, n'ose penser sans tressaillir au moment de voire un tricolor u cocarde un citoyen, tout mon sang se boulverse et je prev quels amers chagrins ils nous feront; mais le sacrifice et fa il m'a beaucoup coute et il faut actuellement que je m'y so mets; je desire vivement la continuation de brillans succ

›ur que la paix generale s'en suive fondant sur celle la mon
ıique espoir, enfin mon aimable amie combien de choses je
›udrois pourrois vous dire mais crains d'etre imprudente
aignez ma situation et position car elle le merite; aussy je
mte aller m'enfoncer a la campagne seule avec mes Enfans
vivre en hermite soupirant.....

le 21 novembre 1796

Ma bien chere amie ayant l'occasion d'un courier Anglois
ne veux pas manquer ma chere amie de vous ecrire et de
e renouveller dans votre cher souvenir je suis sure que vous
ınserez a moi. nous voilla en paix avec ces monstres que
on cœur deteste si sincerement, l'idee du citoyen me fait
ɛmir je ne verrai jamais en lui que le representant des assa-
ıs de mes chers et malheureux parens, de ceux qui ont
cendie et trouble la paix et repos de tout l'univers et sur-
ut de tout ordre et gouvernement; enfin je doute fort que je
ıisse jamais m'y plier aussy chercherois-je d'etre a la cam-
ıgne le plus que possible et d'eviter la vue du fatal tricolor
ıe mon cœur abhore.

Ma sante est tres soufrante... mais tout cella vient des
.agrins eprouvees de toutes especes dans ces dernieres
ınees; mes cheres Enfans se portent grace a dieu bien, ma
le mimi m'a passé et Amelie est bien pret a etre aussy
:ande que moi, la spirituelle Antoinette ne grandit pas mais
le repare en esprit et en cœur ce qui lui manque en figure.
me flatte ce mois de janvier recevoire ma belle fille chez
›us et je mettrois tous mes soins a rendre ce jeune menage
ɛureux cella me causera de la consolation...

Ma bien chere amie je suis depuis quelque temps sans vos
.eres nouvelles et cella m'inquiete pour votre chere sante... et
on cœur quoique bien eloigné et afectée de diferentes peines

est pourtant tres mais tres occupée de tout ce qui vous regarde, nous voilla en soi disante paix avec les boureaux de ma sœur et sa famille et les destructeurs au moins de desirs de tous les Thrones cella est bien malheureux mais la necessite n'admet point de discours et il seroit long et pour moi tres douloureux et penible de vous détailler tout ce qui nous a mise dans cette cruelle necessite il vaut mieux desirer de l'oublier. Ma sante est soufrante mes nerfs ma tete digestion ne vaut plus rien, mes cheres enfans qui sont tous ce que j'aime au monde grace a dieu se portent bien et font mon unique consolation car au reste je n'ai que peines dans ce moment et en prevois encore plus dans l'avenir,... croyez-moi pour la vie votre bien tendre sincere et attachée amie

le 14 janvier 1797

CHARLOTTE

Ma bien chere amie votre lettre m'a infiniment touche je vois le langage de votre cœur et ame, et cet interet si touchant que vous me temoignez me flatte infiniment et m'est bien cher, mais je suis bien eloigné d'etre contente des nouvelles de votre sante vous soufrez avec une resignation patience qui m'umilie car j'en ai bien moins en vous sachant mon aimable amie malade, je crois reelement qu'un climat doux et chaud vous pourroit etre utile et aux premieres possibilites profitez en, laissez toutes les fausses delicatesses a part pensez que vous vous devez conserver remettre pour vos aimables interesant enfans pour votre mary amies et j'espere que malgre mon rang qui est une affaire de circonstances vous trouverez mon ame cœur digne de ce sentiment et lapreciant venerant come il le merite; oui croyez que je vous reverrois avec une consolation infinie et que mes sentiments que je vous ai voues sont pour la vie. Ma sante est toujours sou-

frante mes nerfs me tourmentent mais ce sont les circonstances politiques plus que le phisique qui me rend malade; ma belle fille avance fort heureusement dans sa grossesse elle est a la fin du 5[me] mois, je suis deja depuis 7 ans grande mere mais je n'ai point encore vue mes petits Enfans, je m'en fais une vraie fete et consolation. nous vivons dans une parfaite union en famille et cecy est ma consolation dans mes chagrins, mes deux filles sont toutes les deux plus grandes que moi et des personnes raisonables, ma 3[me] ne veut pas grandir, mes deux petits garcon surtout Leopold et charmant; j'ai eu le malheur de perdre ma fille cadette tout d'un coup de convulsions c'est celle qui est née quand vous étiez a naples, l'epoque et moment a ete trop malheureux aussy ce Bienheureux enfant n'a jamais eue de sante, je vous parle de tout cella sachant l'interet que votre amitie vous y fait prendre — je ne vous parle point des tristes affaires d'Europe, la prise de malthe sans coup ferir fait fremir, des forteresses ports imprenables se sont rendus a discretion sans meme se defendre cella fait trembler et fremir; mais je ne veux point vous affliger, pensez a votre retablissement sante ma chere amie venez dans notre doux et sain climat saluez bien votre mary les interessant cheres enfans de ma part ecrivez moi bien sincerement et sans gene soyez toujours mon amie et croyez moi pour la vie votre sincere et attachee amie

le 20 juin 1798

CHARLOTTE

Ma bien chere amie votre lettre en date du 5 juin m'a cause une satisfaction et une joye qu'il seroit dificile d'exprimer mais qui correspond a la tendre sincere amitie que je vous ai voues, enfin ma chere sensible amie tendre epouse excelente mere vous aurez un momens de consolation; que j'aime et cheris cette chere adele quelle est heureuse de pouvoir faire

le bonheur de sa mère que je le serois moi si toute cette interessante famille viendra a Naples croyez que vous retrouverez toujours en moi une amie veritable et dont les sentimens sont inchangeables; je desirerois que cette consolation dont la chere adele sera la source fit un effet sur votre sante et que vous fussiez soulagé bien portante c'est ce que j'attends d'apprendre avec le plus vif empressement, je ne veux point dans une lettre de felicitation et contentement vous parler de nous yci et vous faire des tristes geremiades votre amitie m'est trop conus pour etre sur de la part que vous prenez a ce qui nous concerne et je ne veux point troubler votre consolation trop enchante que vous en ayez une, d'autant plus que mes lamentations ne sont que des tristes prevoyances et point encore de fait. La Romagne Republicaine Corfou les isles et actuellement aussy Malthe dans les mains de ces monstre nous done bien des inquietudes surtout avec cette grande Escadre et nombreux transport de Buonaparte vaguant les mers sans qu'on sache ou, depuis presque deux mois et que l'amiral Nelson n'a pue encore ni rencontrer ni meme savoir ou ils se retrouvent cella ne laisse point que d'etre inquietant; mais il faut esperer que la Providence nous sauvera encore, quoique d'etre reste les seuls intactes en Italie et qui n'ayent point soufert un depouillement fait craindre tout de leur cupidite, ma sante mes nerfs manque de someil digestion est le resultat de ces inquietudes; malgre cella je suis point allitee mais ais ce malaise fruit des vifs chagrins. Dans ma chere famille je trouve toute ma consolation come aussy mes plus grandes inquietudes car pour moi meme je serois tres indiferente; mes filles deux sont grandes nubiles la 3ᵉ est restee petite toutes trois sont mes amies les plus cheres, mes deux petits garcons lainee fait ma complaisance et espoir par le cœur esprit et caractere qu'il promet avoir, le petit est plus foible mais avec beaucoup d'inteligence; mon fils ainee est un peu brillant ni aimable mais un honete solide jeune home sa jeune Epouse

et bone tranquille douce ils s'aiment entre eux que cella fait plaisir, la jeune feme est au 7e mois d'une tres heureuse grossese et une vraie union patriarchale regne dans la famille, cellà fait mon unique bonheur; bien du monde me doneroit pour cecy un ridicule mais je parle a une tendre mere et vous m'excuserez et me comprendrez. Adieu ma bien chere amie je vous renouvelle mes biens sincers complimens et l'assurance combien vivement je partage cet heureux Evenement; veuillez bien en mere avec une mere et come amie vers une bien veritable amie me continuer les details sur un Evenement qui me tient tant a cœur saluez votre digne Epoux vos aimables enfans et croyez moi de cœur et pour la vie votre bien sincere attachee amie

Le 12 août 1798

CHARLOTTE (1)

Ma chere amie quand on est malheureuse et je me la sens etre beaucoup on se souhaite beaucoup plus de se raprocher a ses amies, je vous conte bien du nombre des miennes et espere que vous ne m'aurez point oublié; ma sante se soutient j'ai vielli d'une 20 d'annes mais je vis existe et en suis etonne; toute ma chere famille se porte grace a dieu bien, ma belle fille qui est la meilleure persone du monde m'a fait craindre pour sa sante mais elle sest grace a dieu entierement remise et est de nouveau enceinte nous vivons toujours entre la crainte et l'espoir chaque jour les nouvelles changent nous attendons un secours Russe lequel si il venoit nous seroit de la plus grande utilite les anglois nous rendent tous les plus signalles services et sans eux les Siciles seroit toutes deux democratises moi morte de douleur ou engloutis par la merr ou avec mon inocente chere famille dans un chateaux par nos

(1) Il s'agit dans cette lettre du mariage de Mlle d'Osmond avec le général de Boigne.

rebelles sujets enfermes vous pourez lire dans les gazettes sans que je vous les nome combien d'ingrats sujets nous avons, ils vous sufit de dire que dans leurs ecrits et ingratitudes ils ont surpasse leur mere nouriciere la france mais les classes sont diferentes chez nous c'est celle qui a le plus a perdre qui est la plus enrage noblesse Eveques moines petits avocats, mais ni la haute magistrature ni le peuple celui la est fidele et le temoigne en toutes occasions enfin ma chere amie je soufre beaucoup mais je desirerois savoir coment va votre sante vos maux coment se porte la chere Adele, si tout a l'entour de vous est heureux car je sais combien cella est necessaire pour votre cœur, mandez ou faites moi ecrire tout ce qui vous concerne et interesse si vivement a mon cœur. aucune de mes dames m'a ny suivie ni demande de suivre, quoique l'ayant oferte a plusieurs, deux ont suivis leurs mary et famille come la Barone Acton et Castelcigala j'ai yci des dames siciliennes, enfin il n'y a qu'a reflechir et tout ce que j'ai eprouve m'a degoute du monde pour la vie; je desire voire mes Enfans solidement retablie dans leur patrimoine et alors etre oublie du monde entier jusqu'a mon nom voilla mes souhaits, mes cheres enfans se sont conduits dans toutes nos malheureuses circonstances come des anges elles soufrent toutes les especes de privations quelles ne conoissoit point si devant sans se plaindre pour amour de moi, afin que je ne m'en aperçusse point toujours de bonne humeur n'ayant aucun amusement enfin elles me font rougir ayant bien plus de vertus de moi. Adieu ma chere amie donez moi des nouvelles de la chere adele de votre fils de son pere enfin de tout ce qui vous interesse et croyez que ni les merrs qui nous separent ni les malheurs ni l'eloignement ni rien n'efaceront jamais limpression amitie que vous m'avez inspire et que je serois toute ma vie votre sincere amie

Palerme ce 2 may 1799

CHARLOTTE

dois reponse ma chere amie a votre lettre du 14 9[bre].
'en la lisant j'y ai bien reconus votre cœur votre ame
je desirerois aussy vous revoire; je suis très faché que
re Adele n'est pas aussy heureuse que mon cœur le lui
iteroit et quelle meriteroit de l'etre, mais le bonheur ne
as toujours le merite, vous pouvez croire combien j'ai
ectee des nouvelles fatales victoires des Republicains et
voir au moment de fuir de nouveau; actuellement nous
en armistice mais cella ne me tranquilise nullement
mauvaise foi de ses monstre et je crains tous les jours
les trahisons nouvelles, je suis encore a Vienne avec
nfans qui sont bien grandes et font ma consolation et
compagnie, que de choses mon cœur auroit a vous
uniquer tres dificille a s'ecrire qui sait si j'aurois encore
solation de vous revoire je le desire bien vivement et
ois toujours enchante; menagez bien votre sante donez
des nouvelles come de tout ce qui vous regarde les
cigala sont mes amis sincers surtout le mary j'y compte
ement Saluez votre mary vos Enfans et contez sur la
e constante amitie de votre sincere amie

Vienne le ii janvier 1801

CHARLOTTE

bien chere amie votre lettre du 17 aoust et votre cons-
ssouvenir m'ont bien vivement touche, me voycy depuis
'un mois arrivee a Naples; le 25 les noces de ma fille
le Prince des Asturies se sont celebres, le 12 de 7[bre]
dre Espagnole est arrivee qui dans peu de jours me
a de cette chere Enfant probablement pour la vie, j'avoue
separation me coute infiniment surtout pour ce pays,
veuille la rendre heureuse; je voulois laccompagner
tout ce que j'ai retrouve a mon arrivee me le rend
sible et je ne serois jamais tranquille laissant trois enfans

sans moi ycy, mandez moi bien en detail de votre sante de votre chere fille de tout ce qui la concerne. vous savez mon vif et sincer interet a tout ce qui vous regarde adieu ne m'oubliez point et croyez moi pour la vie votre bien attachee amie

Naples ce 14 7bre 1802

CHARLOTTE

VI

LETTRES DE LA REINE CHARLOTTE DE NAPLES à Mlle Adèle d'Osmond.

Ma bien chere Adele, une inconnue, qui vous cherit, et qui est une sincere amie de votre mere, vous envoye une bagatelle, pour payer vos maîtres, profiter de leurs leçons, de même que votre frere, et donner quelque soulagement et consolation a vos respectables parens, ce petit secours ce renouvellera selon que les circonstances de votre inconue le pourront, je vous conois et n'ai point oublié votre aimable persone, vos exelents parens apres tant de malheurs eprouvés, n'ont que vous, et votre frere, dont la boñe reussite, sort, et tendresse les pouvez consoler, mettez y donc votre Etude entiere, a leur procurer cette jouissance, recevez les Conseils d'une inconue, qui pour rester telle, finit en vous assurant de toute sa sincere tendresse.

Ma chere Adele votre lettre m'a bien touché oui vous seule pouvez etre de consolation a vos Exelens parens, donez moi des détails de la santé de votre bonne et tendre mere, j'espere et souhaite qu'elle se guerisse mais surtout que ses soufrances cessent et que le ciel vous la concerve, vous et votre frere devez tachez de la consoler soulager, que je desiserois quelle fut en italie, j'espererois de la douceur du climat pour elle quelque bien, mais dans quelquonque eloignement pays mon amitié vous suit et assurez votre tendre et respectable mere que attachee come je le lui suis j'ai les

memes sentimens pour ses Enfans qui sont une partie ‹
meme, donez moi donc des nouvelles de la sante de
chere mere, de vos progres a lui faire plaisir et cont‹
mon tendre sincer interet et amitie.

(Sans dates.)

CHARLOTTE.

VII

ACTE DE MARIAGE DE Mlle ADÈLE D'OSMOND AVEC LE GÉNÉRAL DE BOIGNE

Extrait du registre des actes de mariage de la chapelle française de Londres.

L'an mil sept cent quatre-vingt dix-huit, le onzième jour mois de Juin, Nous soussigné Antoine Eustache Osmond 'êque de Cominges en France, de présent résidant à ndres, en vertu de la permission à nous accordée par Mongneur Douglas Evêque de Centurie et Vicaire Apostolique Londres, avons donné la bénédiction nuptiale, après avoir mandé et reçu leur consentement mutuel, à Messire Benoit Boigne, originaire de Chambéry en Savoye, fils majeur Mre Jean Baptiste de Boigne, et de Dlle Elène de Cabet sents, et à Demoiselle Louise Eleonore Charlotte Adéde Osmond fille mineure de Messire René Eustache Maris d'Osmond et de Dame Eleonose Dillon Marquise d'Osnd présents et consentants audit mariage, et en présence Mre François Emmanuel Duc d'Uzès, de Mre Anne achim Montagut Marquis de Bouzoles, de Mre Charles exandre de Calonne et du Gal Daniel O'Connell, lesquels is de ce requis ont signé avec nous.

Benoit de Boigne, L. C. E. Adèle Osmond de Boigne, : Mis d'Osmond, Dillon Mise d'Osmond, Le Duc d'Uzès, ontagu de Bouzolz, de Calonne, Le Ch O'Connell, † Arthur

Richard Dillon Arch. et Primat de Narbonne commandeur de l'ordre du S[t] Esprit, † Ant. Eust. Osmond Ev. de Cominges.

Fr. Emmanuel Bourret prêtre D[r] du Séminaire de S[t]-Sulpice de Paris et Directeur de la chapelle française catholique de Paddington Street.

VIII

LETTRE DE L'AMIRAL DE BRUIX

ıandant la flotte de Boulogne, écrite à Mme la comtesse de Boigne lors de sa rentrée en France.

Boulogne le 25 vendre (17 8bre),

e vous etes aimable, chère cousine, d'avoir songé que :roit pour moi, un vrai bonheur que d'apprendre votre ée ! que de gens je vais charmer en leur annonçant une nne nouvelle pour nous tous! Dans ce moment même le Evêque, Mlle de Martainville, Joseph et sa femme se issent dans ma chaumière de St-Gratien, à trois lieues aris. L'Evêque de Nancy, M. et Mme d'argout y sont attendus à chaque instant. Vous, chère cousine; qu'on ıttendoit pas, vous allez y combler de joie le cœur de ce monde-là et mettre le complément au bonheur d'une ne qui sait par cœur tout ce que promettait adele à sept :t jusqu'à quel dégré elle avoit à dix-huit, déjà surpassé belles espérances. ne vous détournez donc pas de votre :, ma chère cousine : rendez-vous le plus directement vous pourez à paris où tous les vôtres vont compter ›lement les jours jusqu'au moment de votre arrivée. ıdant n'allez pas me faire une vertu de ce conseil. non, : cousine, ce n'est pas par générosité pour les bons pa- de paris que je vous détourne du gracieux projet que aviez de passer par boulogne. c'est l'Espoir de vous re moi même à paris, Encore plus que le desir de vous ;ner quelques fatigues, qui me determine à vous engager

de vous y rendre par le plus court chemin. cet espoir est fondé sur le sacre très prochain de l'Empereur, où, s'il en faut croire la charte constitutionnelle, je dois être appelé.

je reconnois parfaitement M. de Sémonville aux politesses qu'il vous a faites, et j'ai si bonne opinion de son obligéance que je suppose qu'il a des instructions très severes, puisqu'il vous a refusé un passe-port. néanmoins je lui écris par ce courier et j'espere de lever les difficultés qui pouroient mettre obstacle à sa bonne volonté. j'écris également à M. de talleyrand, notre ministre des relations extérieures, pour l'engager à vous envoyer un passe-port. ainsi je pense que si par malencontre, celui que vous attendez, ne vous parvenoit pas les démarches que je fais en ce moment, le supléeroient.

Recevez, chère cousine, l'assûrance de la tendre amitié d'un cousin que vous trouverez bien vieux, mais dont le cœur est aussi jeune aujourd'hui qu'il l'etoit pour Adele en 88.

E. BRUIX.

je vous adresse le duplicata de ce barbouillage à anvers chez mons[r] david Barish, banquier. un mot seulement, s'il vous plaît, pour me faire savoir l'epoque de votre départ pour paris.

Adresse : Madame De Boignes, a la haïe.

IX

LETTRE D'ADRIEN DE MONTMORENCY
à Mme la comtesse de Boigne.

6 sept, Grenoble. [1811]

ous les genres de grace, de bonté et d'élégante hospita-
vous les avez réunis pour nous à aix. Ce n'est pas une
lerie que je vous dis : c'est une vérité qui jaillit du fond
ıon cœur, et j'ai le besoin de vous le dire et le tourment
'ous le persuader comme je le fus.
ai trouvé ma pauvre cousine (1) dans un déplorable état,
ndt l'on dit qu'elle est mieux, qu'elle n'étoit quand
'avez vûe à Genève. les douches que lui avoit ordon-
son médecin Odier lui ont fait beaucoup de mal, le mé-
n d'ici a changé d'opinion : il est persuadé que c'est la
ine qui est menacée. Moi, je n'en doute pas; il me semble
nnoître tous les symptômes de ce fléau de la jeunesse, et
a beauté. elle souffre d'une toulx sèche et fréquente : la
le est brève, et animée. toutes ses nuits sans sommeil et
natinées avec de la fièvre, et puis à 6 h du soir; elle se
dîne, et mange bien et ne souffre plus du tout jusqu'à
ıit, où toutes ses misères la reprennent.
ı reste, elle est, on ne saurait plus touchée de votre inté-
et amitié. elle accepteroit vos aimables offres de venir la
si elle étoit en état d'en jouir, c'est un de ses vifs re-
i.

Mme la duchesse de Chevreuse, alors exilée.

Puis elle va partir jeudi 12, elle a refusé mes offres p l'accompagner; pour la soigner dans ce long, et pén voyage jusqu'en Normandie.

Vous savez que je ne crains pas la contagion de cette ladie (qui n'est pas celle de la poitrine) qui fait peur à t de monde, je vais vs prouver comme elle est contagie Mon compagnon a reçu ordre de la police gle de ne p revenir à Paris, et de ne point s'en approcher à la dista de 40 lieues. je supprime toute réflexion, mais gare Bombe (1)!

je vs prie de garder *in petto*, cette triste nouvelle, qu'à ce qu'on la répande. il est inutile d'en faire jaser. p être que déjà vs la savez.

Adieu à vous, que j'ai tenue sur mes genoux dans v enfance, et aux genoux de laquelle je voudrois tomber d votre jeunesse.

Mille et mille tendres hommages et admirations.

ALPIN JÉRUSALEM.

mille amitiés à Renulphe. juliette est retournée à P comme un trait. et vs pouvez juger qu'il n'y avoit rien mieux à faire.

Math. vous offre ses hommages et sa reconnoissance.

J'iroi m'entretenir de vous à Beauregard et chanter reconnoissance de tout ce que vs avez été pour moi.

(1) Le bulletin de police générale en date du 21 août 1811 pc à la page 5 et à l'article *correspondance ministérielle,* l'indica suivante : « Le ministre a chargé le préfet du Léman de faire naître à M. Mathieu de Montmorency qu'il ne devait pas reve Paris; qu'il lui serait libre d'aller à Copet *(sic)* ou ailleurs, po qu'il restât éloigné de 40 lieues de Paris. » (Archives nation AF IV 1517.) Cité par M. Édouard Herriot, *Madame Récamier e amis*, t. I, p. 259.

X

TTRE DE MADAME LA COMTESSE DE BOIGNE
au général de Boigne son mari.

Paris 24 novbre 1812.

ous me répondés toujours avec tant de dureté, mon cher toutes les fois que je vous parle de moi, et cette dureté it si pénible, que, quoique sous le même toit, je pré- vous écrire à m'exposer à une discussion qui dégénère ours en personnalités offensantes, qui ne servent qu'à aigrir mutuellement l'un contre l'autre, au lieu de rem- le but que je me suis toujours proposé qui seroit au con- e de concilier autant que possible les différents qui se élevés entre nous. — Lors de votre arrivée ici j'ai cru ir vous faire part de ce que je désirois que vous fissiés moi, il m'a paru que cette manière simple et loyale étoit qui devoit régner entre nous et qui convenoit le mieux à caractères — depuis vous avés obtempéré à une partie nes demandes, vous vous êtes refusé aux autres, je ne ens pas là-dessus, je sais parfaitement que je n'ai d'autres ts à faire valoir que ceux donnés par l'honnêteté et la atesse. Aujourd'hui je vois les apprêts de votre départ et que je ne souscrive pas à l'obligeant desir que vous és exprimé de ne plus me revoir, cependant je sens que le moment ma présence à Buissonrond seroit aussi mode pour vous qu'inconvenante pour moi. Ainsi je ne fixer un terme à cette absence que je m'empresseroi réger dès que vous m'en témoignerés le plus léger désir;

mais avant qu'elle comance je souhaiterois savoir quelles sont vos intentions relativement à ma position pécuniaire : je ne prétends élever aucune difficulté ni même en discuter avec vous, mais vous ne pouvés trouver extraordinaire que je veuille savoir vos projets et qu'avant de les connoitre je soumette quelques réflexions à votre jugement. — Quoique vous m'ayés toujours promis d'améliorer mon sort à la vente de Beauregard les circonstances actuelles font que je ne demande aucune augmentation à la somme à laquelle vous aviés fixé ma dépense il y a quinze mois; mais je vous représenterai que si vous en diminuiés une partie non seulement mon sort ne seroit pas amélioré, mais il seroit fort empiré, et vous le comprendrés facilement si vous voulés calculer que l'entretien et les charges de Chatenay, en y mettant la plus stricte économie, ne peut pas être estimé à moins de six mille francs, ajoutés à cela le revenu de Beauregard que vous estimiés huit mille francs dans mon revenu et qui peut se calculer à six, ensuite les frais de déménagement qui s'élèveront au moins à deux mille francs et vous verrés que même en me continuant la totalité des 50 m. frs que vous aviés assignés aux frais de mon établissement je serai bien plus mal à mon aise cette année que la précédente, et qu'il me faudra même chercher le moyen de faire quelque économie, car je suis arrivée au premier d'octobre avec cent dix francs en caisse, il est vrai que le loyer de cette maison étoit payé pour six mois mais il y avoit d'autres dépenses telles que médecin, apothicaire, etc. qui devoient compenser cette différence. — Voilà, mon cher ami, les réflexions que je désirois vous soumettre et que je vous prie de peser avec bonté et sagesse; je crois que vous penserés qu'avec la charge de deux maisons qui s'élève à 13 m. frs au moins le revenu que je souhaite que vous me confirmiés n'est pas exagéré : vous l'avés jugé raisonnable et vous l'avés fixé vous-même il y a quinze mois. je ne vois pas en quoi j'aurois mérité depuis qu'il fut retran-

et quant à votre position pécuniaire elle est plutôt
orée depuis ce temps; d'abord par la vente de Beaure-
et puis par le change qui est un peu moins mauvais qu'à
époque. — Au reste, mon cher ami, je le répète, je m'en
ts à votre volonté tout ce que je veux c'est d'éviter une
ssion pénible. J'aime à croire que votre décision sera
que je la demande, et j'ose le croire, que l'honnêteté et
icatesse la dictent. — J'en causerai volontiers avec vous
ıs voulés mettre de côté les réflexions et les personnalités
ɪantes, de manière à ce qu'une discussion amicale ne
ıère pas en querelle, mais si vous ne voulés pas faire cet
, je vous demande de me répondre quelques lignes par
— Bonsoir mon cher général, vous croyés être entouré
ɪns qui vous veulent plus de bien que moi, et vous êtes
une grande erreur. Un jour bientôt peut-être ces per-
ɪs-là vous montreront ce qu'elles valent, et alors comme
urs vous retrouverés et vous jugerés peut-être avec moins
ıstice, celle qui est et qui sera toujours votre plus fidelle
tre meilleure amie.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

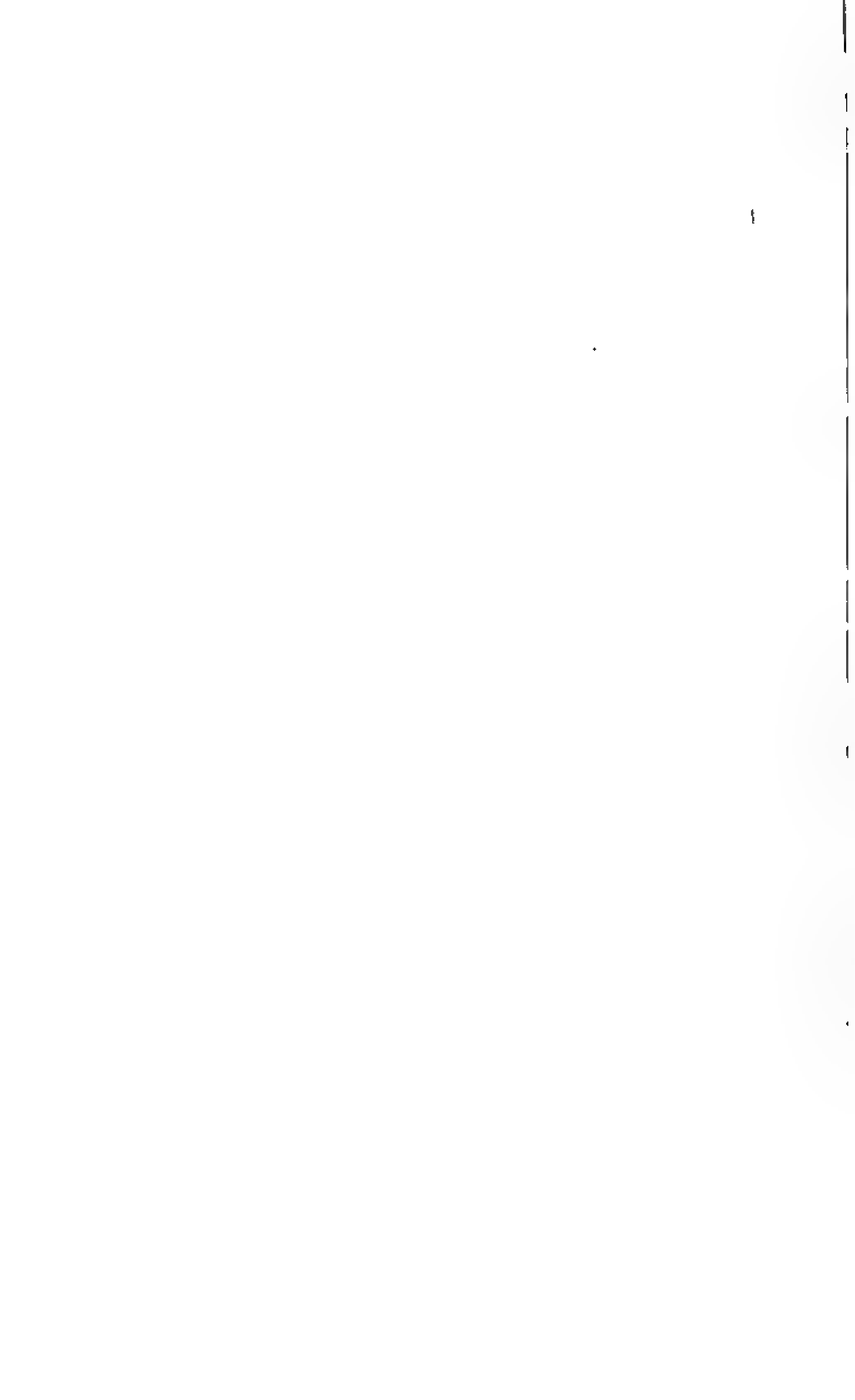
CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

PIÈCES JUSTIFICATIVES



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON-NOURR
Rue Garancière, 8

